

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Abou El Kacem SAÂDALLAH ALGER 2

Faculté des Lettres et des Langues

Département de Français

École doctorale de Français

**Hétérogénéité(s) énonciative(s) et construction
de l'ethos dans le discours des interviewés de la
presse algérienne d'expression française (2007-2009)**

THÈSE DE DOCTORAT

Option : Sciences du langage

Présentée par :

Mme Fadila OULEBSIR

Sous la direction de :

Professeure : Karima AÏT DAHMANE

JURY :

Mme Hafida EL BAKI, Professeure, Université Alger 2, Présidente.

Mme Karima AÏT DAHMANE, Professeure, Université Alger 2, Rapporteur.

Mme Taklit MEBAREK, Professeure, Université de Béjaïa, Examinatrice.

Mme Wafa BEDJAOUI, MCA, Université Alger 2, Examinatrice.

M. Ahmed BOUALILI, MCA, Université Mouloud Mammeri Tizi Ouzou, Examineur.

Mme Malika TEMMAR, MCA, Université Amiens, France, Examinatrice.

**Hétérogénéité(s) énonciative(s) et construction de
l'ethos dans le discours des interviewés de la presse
algérienne d'expression française (2007-2009)**

Remerciements

Mes remerciements vont directement à ma directrice de thèse, madame la Professeure Karima Aït Dahmane qui m'a guidée, encouragée et accompagnée dans la réalisation de ce travail de recherche. Je tiens à lui témoigner ma profonde et sincère reconnaissance.

Je remercie les membres de jury d'avoir accepté de lire ce travail et de l'évaluer.

Je remercie mon mari qui m'a encouragée et qui tenait à ce que cette thèse soit réalisée. Elle est aussi la sienne.

Je remercie mes enfants qui ont été pour moi une source de courage et de persévérance dans la réalisation de ce travail.

Mes remerciements sont adressés, également, à ma sœur Kamila, qui a toujours été disponible quand je réalisais ma thèse.

Un grand merci à ma famille et à mes amis. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma très sincère reconnaissance.

Dédicaces

À mes enfants,
A mes chers parents,
à mon mari,
et aux militants des causes justes.

« Qui parle et d'où parle-t-il ? L'emploi de lieux communs renvoie à l'existence d'une communauté avec ses préoccupations propres : le bonheur, la justice, l'éloge de la vertu ont des contenus concrets et marqués socialement aussi bien qu'historiquement. Les arguments qui sont considérés comme valables à un moment donné cessent de l'être en d'autres temps comme en d'autres lieux. »

Aristote, 1991, P. 32.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Notre travail s'inscrit dans le cadre de l'analyse du discours médiatique et s'intéresse à l'articulation de la construction de l'ethos avec l'hétérogénéité énonciative dans le discours de la presse algérienne d'expression française.

Le discours est une manifestation hétérogène, traversé par d'autres discours qui le placent au carrefour de l'énonciation personnelle et des énonciations collectives¹. Partant de ce principe, nous nous intéressons à la mise en place des outils linguistiques et des marqueurs discursifs dans la construction de l'ethos en situation d'interview. Nous voudrions étudier le rapport du positionnement identitaire du locuteur dans la construction de son ethos. La position sociale est saisie, ici, comme un élément déterminant de la construction d'une image de soi dans le discours, dans la mesure où chaque individu appartient à un groupe, une communauté, une société. Il est pris dans son rapport avec le social et avec l'Autre.

Nous tenons à préciser que le statut social du locuteur est un paramètre important dans notre étude ; il confère au sujet parlant une légitimité de prendre la parole. Il définit les contours de l'ethos prédiscursif, car celui-ci se construit, selon P. Charaudeau², à partir de l'image que le coénonciateur se fait de l'énonciateur avant sa prise de parole.

Cette thèse cherchera à analyser comment la construction de l'ethos des locuteurs est mise au centre d'une activité énonciative hétérogène. Pour ce faire, nous tenterons, dans ce travail de recherche, de répondre aux questions suivantes :

- Comment s'affiche ce rapport entre l'ethos préalable du sujet parlant et sa construction discursive ?
- Comment l'image du locuteur en tant qu'être social empirique est dite dans et à travers le discours ?
- Quels sont les traces linguistiques et les marqueurs discursifs de cette construction langagière ?
- Comment l'hétérogénéité énonciative se manifeste dans la construction de l'ethos dans le discours des interviewés ?

¹ M. Bakhtine, 1977.

² 2005 b.

Nos hypothèses de recherche sont les suivantes :

1. toute énonciation est, d'après D. Maingueneau³, une co-énonciation ;
2. la construction de l'ethos est fondée sur un discours collectif ;
3. le pouvoir persuasif du discours révèle davantage la personnalité de celui qui parle, sa force morale et ses intentions ;
4. l'ethos entretient un rapport étroit avec les stéréotypes et les représentations sociales.

Nous avons choisi de travailler sur le discours de presse, plus précisément, sur l'interview qui offre à la personne interrogée un espace de communication où elle peut exposer son parcours de vie et son expérience personnelle. L'interview revêt, à notre sens, un intérêt considérable dans la mesure où elle offre une diversité de discours (re)liés au vécu des individus, conférant ainsi à ces productions discursives une dimension sociale. Elle devient intéressante comme lieu interactif en ce sens qu'elle permet de mêler le discours social aux pratiques langagières individuelles. Il est nécessaire de lier la construction discursive des interviewés comme un phénomène à étudier à l'interview de presse comme un espace de ces manifestations langagières afin d'en comprendre le processus.

Notre corpus sera composé de discours des personnes (ou personnalités) qui ont un parcours à présenter. Ce choix exprime notre volonté de creuser un terrain dynamique qui donne une dimension sociale et active au langage. C'est cette articulation de l'individuel et du social que nous essayons de comprendre tout au long de notre réflexion. Notre étude se basera sur l'influence énonciative commune, c'est à dire sur les relations interpersonnelles et intersubjectives qui peuvent s'afficher dans la production discursive du locuteur.

Pour ce faire, nous allons utiliser les outils de l'analyse du discours qui vont nous permettre d'appréhender le discours sur une base de validation empirique et de suivre un cheminement de la production sociale vers des phénomènes langagiers. Dans cette optique, le fait discursif devient action et cette dimension sociale qui constitue le noyau régulateur de ces pratiques langagières devient un processus foncièrement discursif. De

³ 1996 : 15

ce fait, la constitution de notre corpus et son étude en analyse du discours, nous amènent à conceptualiser des phénomènes observés dans le corpus. C'est ce travail perpétuel que nous tenterons d'effectuer afin de pouvoir arriver à transformer un corpus d'une donnée sociale en un matériau exploitable pour l'étude.

Notre voudrions décomposer chaque interview et de chercher la part du/des discours collectif(s) dans la construction langagière des interviewés.

L'interview devient un terrain commun de la construction langagière nouvelle des locuteurs. P. Siblot écrit ceci :

*"le sujet se construit et s'inscrit dans sa parole selon la dialectique du même et de l'autre (...) [il] dessine constamment un espace variable des mêmes où il s'engage et simultanément un espace des autres dont il se dégage."*⁴ Cette dialectique du Même et de l'Autre est, selon J-M. Barbéris, *"interpersonnelle, (...) spatiale, (...) linguistique [et] représentationnelle."*⁵

Lorsque les locuteurs font appel à du déjà-là, ils actualisent leurs dires au moment de l'acte d'énonciation. C'est ce qui nous amènera à étudier comment le langage nous permet de chercher des éléments observables de ce processus d'actualisation.

Cette réappropriation des paroles d'autrui s'organise selon des repères spatio-temporels et le locuteur les mêle à son discours selon le contexte de production qui procure au discours son sens et sa signification globale. Le contexte agit, donc, sur le discours et lui assure sa cohérence :

*"En effet, l'énonciation individuelle ne peut être envisagée indépendamment de l'immense corps des énonciations collectives qui l'ont précédée et qui la rendent possible. La sédimentation des structures signifiantes, produit de l'histoire, détermine tout acte de langage. De fait, on peut alors comprendre qu'il y a un sens " déjà là", déposé dans la mémoire culturelle, archivé dans la langue, fixé dans les schèmes discursifs, que l'énonciateur actualise, réitère, ressasse, ou au contraire récuse renouvelle, transforme."*⁶

⁴ 1998 : 5

⁵ 1999 : 136

⁶ D. Bertrand, 1997: 88

Cette recherche est centrée sur la dimension sociale et la place de l'Autre dans la construction de l'ethos dans le discours de l'interview.

Notre travail se compose de cinq chapitres.

Le premier chapitre intitulé *Méthodologie et corpus* retrace les différentes étapes de la constitution du corpus et la méthode suivie dans le découpage des données brutes pour qu'elles soient exploitables pour la recherche. Autrement dit, nous présenterons notre corpus et nous essaierons d'expliquer ce que nous souhaiterons chercher dans les interviews sélectionnées pour l'étude. Comment appréhender le matériau à étudier et comment procéder à la décomposition des interviews afin de parvenir à analyser le processus de la construction de l'ethos dans le discours des locuteurs.

Le deuxième chapitre sera consacré à la définition des outils conceptuels et méthodologiques en vue d'analyser l'ethos. Nous reprendrons succinctement les problématiques de E., Benveniste, de C. Kerbrat-Orecchioni, de R. Amossy mais aussi celles de P. Siblot et de C. Détrie qui ont tenté d'enrichir les méthodes existantes en proposant de définir les concepts clés de notre recherche : « l'ethos », le discours journalistique, notamment « l'interview » de la presse écrite, « l'hétérogénéité énonciative », « l'interdiscours », « le dialogisme »,...etc.

Les trois chapitres d'analyse s'articuleront sur trois axes principaux.

Le premier, portant le titre *Pour une présentation de soi : positionnements identitaires et marques discursives*, vise à montrer comment les positionnements des locuteurs sont dits à travers le discours. Dans un premier temps, nous voudrions repérer les marqueurs discursifs qui renvoient au statut social du sujet parlant et qui construisent l'identité du locuteur. Dans un second temps, nous tenterons de montrer comment le locuteur se présente par rapport à l'Autre, comment celui-ci devient un élément constitutif du discours de l'interviewé.

Le deuxième chapitre s'intitule *La construction de l'ethos dans le discours des interviewés de la presse écrite*. Il portera sur la construction de l'image de soi dans les discours des sujets parlants sur deux plans. Nous traiterons l'hétérogénéité énonciative au niveau du Soi et au niveau de l'Autre. Nous nous intéresserons à la dimension sociale

dans la construction de l'ethos du locuteur. L'image sociale de celui-ci détermine sa légitimité de parole et met en scène la construction de son image de soi. Nous essaierons aussi de traiter la construction d'un ethos collectif. La mise en discours de ce dernier nécessite une focalisation sur d'autres partenaires de discours. Le locuteur, dans ce cas, sera pris comme un élément qui fond dans un groupe, dans une collectivité.

Nous nous efforcerons, dans le dernier chapitre de ce travail de recherche, de saisir la dimension dialogique de la construction des discours des interviewés de la presse écrite. Nous l'avons intitulé : *Le discours de soi n'est qu'une construction hétérogène et dialogique*. Nous y tenterons de chercher, dans les productions discursives des locuteurs et dans l'énoncé de la question du journaliste, la trace des discours antérieurs qui interagissent avec le discours de l'interview. Nous analyserons l'emploi du pronom ON dans les productions discursives des interviewés et l'impact de la question du journaliste dans la désorientation thématique et la réorientation discursive des discours des locuteurs. Ces deux points nous permettront de suivre le processus de la construction hétérogène et dialogique des locuteurs interviewés.

Chapitre 1

Méthodologie et corpus

Nous tenterons, dans ce chapitre, d'expliquer le passage d'une donnée sociale à un matériau de recherche. Et afin de pouvoir y répondre, nous nous posons un certain nombre de questions :

Quelles interviews analyser ?

De quel (s) journal (aux) sont-elles tirées ?

Combien d'interviews doivent constituer le corpus d'étude ?

Quelle est la démarche méthodologique suivie permettant de tirer de cette donnée sociale un objet d'étude ?

1- Constitution du corpus

Le corpus de notre recherche est composé de vingt-cinq interviews. Elles sont tirées de la presse algérienne d'expression écrite. Deux interviews relèvent de la presse électronique dont une de la presse étrangère. Notre but est de tester des éléments observables dans cet espace médiatique dont les normes sont celles de la presse écrite. Cependant, nous n'avons pas accordé d'importance au choix des journaux, puisque ce qui intéresse notre réflexion ce sont les productions discursives des locuteurs. Nous visons la construction de l'ethos dans le discours de chaque interviewé et la place ou la part du discours collectif dans cette construction langagière. Nous chercherons comment le discours collectif construit le discours et l'identité de soi. L'influence du journal nous a, donc, apparu anodine.

Dans ce cadre, nous optons pour un corpus hétérogène trié dans la période qui s'étale de décembre 2007 à avril 2009. Nous avons opté, il faut le signaler, pour une sélection arbitraire car, nous voulons approfondir dans le processus de construction de ces activités discursives dans un contexte déterminé, à savoir, entre 2007 et 2009. Les données exploitables dans ces productions langagières s'organisent différemment d'un locuteur à un autre. Cela va nous permettre de déceler et d'étudier la spécificité de chaque interview en exploitant la présence des fragments de la parole extérieure. Nous avons opté pour des interviews contemporaines, ce qui nous permettra de mieux

repérer les discours sociaux qui entrent dans la production langagière de la personne interviewée. Ici, évidemment, nous ne faisons aucune distinction entre la période de l'interview et la personne contemporaine. Il est nécessaire de rendre clairs nos critères de sélection. Un tel choix nous conduirait à obtenir des fragments discursifs qui pourraient captiver l'attention du lecteur. Un locuteur connu suscite la curiosité du public lorsqu'il s'agit de parler de lui. Le sujet parlant est amené à se présenter en se représentant dans son énonciation, donc, à jouer un rôle social, « *la personne (le moi) c'est l'autre du rôle qui ne s'expose que dans cette altérité.* »⁷. C'est en ce sens qu'apparaît le rôle du contexte, il permet au lecteur de mieux joindre les fragments puisés dans le social et le discours de l'interviewé. La compréhension devient, ainsi, possible.

Sur le plan pratique, nous procéderons par le repérage des séquences où le locuteur parle de lui, où il se définit et se détermine. Nous délimitons tous les passages où il expose les contours de son identité.

Nous ne nous intéressons pas, ici, à la conception subjective de l'identité où l'individu est au centre de l'étude, ni au discours de soi en tant qu'écriture autobiographique qui, selon E. Renan, « *se fonde sur la volonté de retracer un parcours intellectuel exemplaire que sur la minutieuse narration d'une existence humaine* »⁸ mais nous ciblons le discours de soi dans une situation de l'interaction face à face où l'identité est conçue en termes de statuts et de rôles. Il est nécessaire, dans ce cas, de parler de la place énonciative qui permet à l'instance psycho-sociale de s'exprimer. Le regard est, donc, tourné vers cette relation qui existe entre l'activité discursive et la place que l'individu occupe dans un échange verbal.

Nous tenterons de repérer les traces linguistiques et discursives qui sont mises en œuvre dans le discours des interviewés et qui montrent la construction de l'identité langagière de chacun de nos locuteurs. Cette étude interroge l'influence et la part du discours de l'Autre sur les pratiques discursives des locuteurs, car, comme nous l'avons déjà avancé, « *dans la mesure où le sujet doit constamment coordonner son action*

⁷ R. Vion, 1998 :194.

⁸ J-Ph. Miraux, 1996 : 42.

à celle de son partenaire, il construit une parole qui, tout en étant la sienne, est aussi celle de l'autre (adaptation du discours à l'autre et auto-adaptation du discours). »⁹

2- Présentation des interviews

D'une manière sommaire et schématique, nous présentons ce tableau qui montre le nom du locuteur (de la personnalité) interviewé, le titre du journal d'où nous avons tiré l'interview et la date de sa parution et, par souci de clarté, nous avons jugé intéressant de mentionner le nom du journaliste interviewer.

Il est vrai que nous avons signalé, dans cette étude, que le titre du journal où l'interview a paru était anodin dans la mesure où ce paramètre n'était pas pris en compte dans l'analyse du corpus. Le journal, comme sphère d'interaction, n'est pas un facteur déterminant dans l'analyse des discours des locuteurs interviewés. Néanmoins, et par souci méthodologique, nous avons jugé utile de citer et de préciser les journaux retenus pour la sélection de l'échantillon qui compose notre corpus de travail.

La personnalité interviewée	Le journal et la date	L'interviewer
Yasmina Khadra au Quotidien d'Oran : « Ma probité intellectuelle n'est pas négociable »	LE QUOTIDIEN D'ORAN. N° 3957. Samedi 22 décembre 2007	Interview réalisée par S. Raouf
Sports/ Interview confession de Zizou	CLICANOO.COM 13.01.2008	Réalisé Par Karim Ben Ismaïl
Idir se confie à la Dépêche de Kabylie : « J'aime trop la Kabylie »	LA DEPECHE DE KABYLIE. N° 1729. Samedi 09 Février 2008	Entretien réalisé par Djaffar Chilab.

⁹ R. Vion, 1998 : 194.

Geneviève Chauvel : «J'ai beaucoup aimé l'Algérie»	LE QUOTIDIEN D'ORAN, 26.02.2008	Propos Recueillis Par Youcef Zirem
Algérie/ Entretien avec Fouzia Aït El Hadj	LA TRIBUNE, 02.03.2008	Interview réalisée par Hocine Lamriben
Entretien avec Georges A. Bertrand « Occident et monde musulman se partagent la méconnaissance »	LE JOUR D'ALGERIE, 11.03.2008	Propos recueillis par Irane Belkhedim
Nadia Matoub épouse du chantre de la chanson kabyle «Je suis résolue à me battre pour la vérité»	LE COURRIER D'ALGERIE, 18.03.2008	Propos recueillis par Merhab Mahiout

Entretien avec Ghania Khelifi/ Partir plutôt qu'écrire sous la dictée	ARAB PRESS NETWORK (APN), 31.03.2008	(www.arabpressnetwork.org)
L'écrivain Boualem Sansal, à Algérie News : « Je fais des parallèles dangereux qui me valent des ennuis »	ALGERIE NEWS, 12.04.2008	Entretien réalisé à Paris par Samir MEHALLA
Le professeur Ahmed Rouadja se confie à El Watan : « Ma suspension est une prime d'encouragement à l'arbitraire »	EL WATAN, 03.07.2008	Entretien réalisé par Mustapha Rachidiou
L'auteure Wassyla Tamzali à Liberté : "La littérature a été toujours l'affaire des femmes"	LIBERTE, 29.10.2008	Entretien réalisé par : SARA KHARFI
Monica Zak. Auteure et journaliste : « Bâtir un pont entre deux pays »	EL WATAN, 02.11.2008	Propos recueillis par Nacima Chabani

<p>Criss Niangouna, Premier rôle de la pièce d'Arezki Mellal, En remontant le Niger : « L'Afrique n'est pas peuplée par des imbéciles incultes»</p>	<p>LIBERTE, 18.11.2008</p>	<p>Entretien réalisé par : SARA KHARFI</p>
<p>Entretien avec Nora Aceval, écrivaine, chercheur, conteuse Le don et l'art de conter à l'ancienne...</p>	<p>LA DEPECHE DE KABYLIE, 18.11.2008</p>	<p>Entretien réalisé par Djamel Arezki</p>
<p>JAOUED GASSOUMA. Romancier, artiste peintre : « On ne materne pas le lectorat »</p>	<p>EL WATAN, 18.11.2008</p>	<p>Propos recueillis par Fayçal Métaoui</p>
<p>Alaa Al-Aswany, le grand romancier égyptien, à Liberté : “Un roman, c'est une vie plus belle que la vie”</p>	<p>LIBERTE, 23.11.2008</p>	<p>Entretien réalisé par Rachid Alik</p>
<p>AMEL BRAHIM DJELLOUL. Soprano algérienne «Je garde mon identité avec ma voix lyrique»</p>	<p>EL WATAN. 30 décembre 2008</p>	<p>Propos recueillis par K. Smaïl</p>

<p>Lazhari Labter : « Les histoires les plus intéressantes sont celles qui nous parlent »</p>	<p>LES DÉBATS (Hebdomadaire), Semaine du 4 au 10 mars 2009</p>	<p>Propos recueillis par A.E.</p>
<p>Entretien / Zakia Karaterki <i>La cantatrice de l'andalou</i></p>	<p>INFO SOIR, 11.03.2009</p>	<p>Propos recueillis par Nassim Ilès</p>
<p>Hassiba Boulmerka à Aïn El Hammam : « J'essaie d'aider les jeunes talents »</p>	<p>EL WATAN, 14.03.2009</p>	<p>Par Nacer B.</p>
<p>Latifa Al Souwayel. Artiste plasticienne: «L'art est un vecteur de dialogue»</p>	<p>EL WATAN, 16.03.2009</p>	<p>Propos recueillis par Nadjia Bouzeghrane</p>
<p>BAÂZIZ. Chanteur contestataire: «Je ne soutiens aucun candidat à la présidentielle»</p>	<p>EL WATAN, 23.03.2009</p>	<p>Propos recueillis par Nacima Chabani</p>
<p>Kheira Haddouche, championne d'Afrique de karaté, au JI : « Je veux devenir championne du monde !»</p>	<p>LE JEUNE INDEPENDANT, 04.04.2009</p>	<p>Entretien réalisé par Saïd Lacète</p>

Entretien avec Noureddine Saâdi "Brisures de rêves propagées au bon vouloir de la mémoire"	LE TEMPS D'ALGERIE, 04.04.2009	Entretien réalisé par Kheira Attouche
Le bluesman Roland Tchakounté à Liberté: "Depuis tout petit, j'avais en moi le désir de visiter l'Algérie"	LIBERTE, 06.04.2009	Propos recueillis par Sara Kharfi

Comme nous le montre le tableau ci-dessus, vingt-cinq interviews sélectionnées dans la période qui s'étend entre décembre 2007 et avril 2009 constituent notre corpus d'étude. Par contre, nous ne pouvons pas échapper à l'influence de cet intervalle sur la production des discours de nos locuteurs puisqu'il constitue un élément essentiel dans la construction et dans l'interprétation de ces productions langagières. Chaque interviewé ne peut pas s'abstenir de ce qui l'entoure et ne peut pas s'empêcher de s'y référer pour construire son discours. Le contenu de chaque interview est traversé d'indices et d'éléments qui nous disent les conditions de sa production. Ces conditions qui rendent l'interview possible nous informent d'une part, qui est l'interviewé, son statut dans l'interview et d'autre part, les différents événements extérieurs qui influencent celui qui parle et qui se transmettent inévitablement dans le discours du locuteur. Un résumé de ces différents paramètres à savoir, le rôle du sujet parlant et du thème de l'interview est nécessaire.

Et par souci de clarté, nous allons procéder à la description de ces points qui vont nous guider dans l'analyse du discours de l'interview. En d'autres termes, nous voulons décrire et expliquer la construction thématique et l'influence contextuelle des interviews avant d'en analyser le processus discursif.

Afin de mener ce travail de recherche sur notre corpus composé de discours de personnalités présentant un « discours de soi », nous nous devons de donner un aperçu sur le statut social de chaque interviewé. C'est cette identité sociale qui lui permet d'avoir ce rôle de locuteur interviewé. Son rôle en tant que sujet discursif est, en fait, fondé sur la crédibilité qu'il possède en tant que sujet social. Et c'est de ce fait que le sujet communicant va apparaître « *au regard de l'autre dans une identité psychologique et sociale qui lui est attribuée* »¹⁰. Ce passage de l'identité sociale à l'identité discursive met le locuteur dans une position où il doit se construire une image de sujet discursif. Il est placé entre la légitimité que lui procure sa position sociale et la crédibilité qu'il se doit d'afficher à l'aide d'un certain nombre de stratégies tout au long de son discours. Et justement, il doit conjuguer, voire, fusionner les deux rôles sans cesse et son discours est pris comme un processus en permanente construction. C'est comme si l'un fonde l'autre. Le statut social crédibilise le statut discursif et celui-ci met à l'épreuve le premier, le préserve et le protège. De ce fait, l'« *identité sociale et [l'] identité discursive fusionnent dans l'ethos.*»¹¹

Voici les tableaux qui présentent les récurrences des titres des journaux et des statuts des interviewés :

Tableau 1 :

Titres des journaux retenus	Récurrences
Le quotidien d'Oran	2 fois
Clicanoo.com	1 fois
La Dépêche de Kabylie	2 fois
La Tribune	1 fois
Le jour d'Algérie	1 fois
Le courrier d'Algérie	1 fois
Lematin.dz/Arab Press Network	1 fois
Algérie News	1 fois
El Watan	7 fois

¹⁰ P. Charaudeau, 2005b : 89.

¹¹ Ibid.

Liberté	4 fois
Les Débats	1 fois
Info soir	1 fois
Le Jeune Indépendant	1 fois
Le Temps d'Algérie	1 fois

Tableau 2 :

Le statut de la personnalité	Nombre
Écrivains	11
Sportifs	3
Chanteurs	4
Musicien	1
Réalisateur de cinéma	1
Acteur	1
Journalistes	2
Artiste plasticien	1
Universitaire	1

Comme nous le montrent les deux tableaux, le corpus est constitué de 25 locuteurs ayant des carrières différentes. Nous avons pris les neuf carrières (que nous allons appeler catégories dans notre travail) d'une manière arbitraire. Notre objectif est de pouvoir constituer un échantillon pour l'étude et de parvenir à comprendre le processus de la construction du « discours de soi » des personnalités interviewées.

Nous allons, pour les besoins d'analyse, essayer de cerner le contexte de ces productions langagières, ce qui demande un aperçu sur le contenu thématique de chaque interview et les circonstances dans lesquelles elles apparaissent.

À présent, nous commençons par retracer les différentes étapes qui nous ont permis de parvenir à découper les interviews pour en constituer un corpus d'étude.

Rappelons que, au fur à mesure, nous analyserons les discours de nos locuteurs, nous évoquerons le statut et le thème de l'interview à traiter.

3- Démarche de la recherche

Notre démarche consiste à observer la construction de l'ethos des locuteurs interviewés à travers une série d'interviews de la presse algérienne.

Nous verrons comment se manifeste cette construction discursive. Nous tenterons de déceler les moyens utilisés par les interviewés afin d'exposer et de justifier leurs statuts, puisqu'il est question que chaque locuteur parle de lui en répondant aux questions du journaliste. Pour ce faire, nous essayerons de manipuler notre corpus en tant que lieu où se configure la relation intersubjective des locuteurs.

Notre corpus se limite au contexte contemporain, ce qui va nous permettre de repérer, dans le discours des interviewés, des éléments pertinents dans l'environnement et de tisser des liens entre le langage proprement dit et le réel. Nous citons, dans ce sens, J. Courtès qui affirme que " *tout système de signes - et aucune société ne peut s'en passer - est fonction du contexte socio-culturel, à un moment donné de son histoire et eu égard aux acteurs utilisateurs (individuels ou collectifs dans le cas des institutions sociales concernées).*"¹²

Une question s'impose : qu'allons-nous analyser dans les interviews ? Quelles séquences devons-nous prendre ?

L'objectif est vérifier le processus de la construction langagière des locuteurs lorsqu'ils mettent en scène leur vécu ou leurs carrières. Cela exige que la grille d'analyse soit exposée afin d'éclaircir le cheminement du « discours de soi » de chaque communicant. Nous sommes tenues, dans ce travail, à observer ces productions langagières en tant que processus en permanente construction et, en même temps, à dégager les différents axes qui les rendent possibles.

Nous prenons pour point essentiel dans cette partie du travail, le fait que cette hétérogénéité énonciative se présente sur deux axes principaux :

¹² 1998 : 37

- L'hétérogénéité énonciative qui se situe au niveau du sujet parlant, et nous faisons allusion ici aux différents « Je énonciateurs », aux différentes instances énonciatives que prend le communicant dans son discours.
- L'hétérogénéité énonciative qui s'exprime au niveau du discours extérieur, de l'Autre et qui entre dans la construction du discours du sujet énonciateur.

Nous cherchons, à travers ce travail qui va dans un double sens : du Soi vers l'Autre et de l'Autre vers le Soi, des marqueurs discursifs qui sont mis en œuvre dans cette construction langagière du discours de soi et qui permettent au sujet énonciateur d'investir tous ses moyens discursifs afin d'afficher une meilleure image de lui, mais aussi puiser, consciemment ou inconsciemment, dans les moyens extérieurs (du discours de l'Autre) dans la construction de son image. Cette combinaison nous amènera à approcher notre corpus sur cette dynamique de la reconstruction et la co-construction du discours de soi. Il s'agit de voir comment le Soi est dit et comment l'Autre dit le Soi. Cette relation est en réalité à trois dimensions :

- le sujet énonciateur affiche son « image de soi » en parlant de lui. La relation de Soi à Soi
- le sujet énonciateur se met dans une catégorie sociale, il a donc besoin de convoquer et d'impliquer l'Autre pour afficher son image. Cette relation va de Soi vers l'Autre.
- le sujet énonciateur utilise le discours de l'Autre pour afficher l'image que l'Autre se fait de lui ou l'image que le sujet parlant veut que l'Autre ait de lui.

Ces trois dimensions fusionnent dans le discours et laissent apparaître un ethos formé d'une hétérogénéité énonciative.

Pour notre analyse, nous avons besoin de les séparer, de décomposer et de déconstruire les discours de nos interviewés afin d'en comprendre leur construction.

Nous vérifions cette construction langagière sur un échantillon de vingt-cinq discours.

4- Démarche méthodologique

Face à un corpus brute composé d'un certain nombre de discours des locuteurs interviewés, et lorsqu'on entreprend de décomposer ces discours pour rechercher les discours collectifs construisant les discours de soi (identitaire de chaque locuteur), on est amené à dresser une grille d'analyse qui trace le cheminement de la recherche. On peut, dès lors, procéder à un découpage textuel qui nous montrera les critères de sélection et de classement des énoncés triés pour l'étude. Ces passages ou ces fragments choisis comme corpus exploitable seront repérés sur trois axes qui constituent le mouvement de la construction du discours de soi. Ils sont représentés comme suit :

- **Le Soi sans les autres** : Il est vrai que le discours de soi permet au membre d'un groupe social de se définir et de définir son appartenance à ce groupe. Mais il lui permet aussi de délimiter son identité afin de se distinguer des autres. L'identité devient alors ce qui engendre l'individu ou le soi et désigne cette construction de l'individu par lui-même.

- **De Soi aux autres** : Le discours identitaire sera pris, dans cette optique entre présentation de soi et représentation de soi. L'approche interactionnelle s'avère déterminante pour comprendre comment les productions langagières sous-tendent la conception du discours de soi lesquelles s'appuient sur des relations avec l'Autre. La lecture minutieuse de notre corpus nous a permis d'observer des fragments décrivant le statut, le rôle et l'image du sujet parlant de sorte que celui-ci est en permanente interaction avec son environnement :

« Lors d'un discours tout sujet cherche à se construire une identité qui le rapproche ou le différencie, soit de l'identité qui est donnée par la situation de communication, soit de l'identité et du positionnement de l'autre, interlocuteur ou tiers du discours. »¹³

Cette dimension sociale de l'individu nous conduit à étudier et à expliquer les différentes figures du sujet parlant.

¹³ P. Barbier, 2008 : 01 [en ligne]

- **Des autres au Soi :** Voulant mener notre réflexion sur ce rapport qui s’instaure entre la parole extérieure et le discours de soi par le biais de l’activité langagière, nous focalisons notre étude sur le processus discursif de chaque personne interviewée afin de déceler le degré d’influence de ces relations sociales sur la prise en charge énonciative chez le locuteur. De ce fait, le langage devient un lieu où s’affiche la trace des liens sociaux. Et l’individu est amené, dans son énonciation, à jouer un rôle social en puisant dans le discours collectif car « *on fait de la conscience l’intériorisation de discours « externes ». Chacun de nous est ainsi construit comme un « patchwork » de formes discursives d’une infinie variété. Une autre manière de formuler les choses consiste à mettre ces discours en relation avec des interactions sociales et de postuler que le sujet se construit individuellement en se socialisant par les interactions entretenues.* »¹⁴

Concernant notre corpus, lorsque l’interviewé répond aux questions du journaliste, il prend en compte non seulement l’individu qui se place en face de lui mais un certain nombre de paramètres sociaux dans la mesure où il va répondre à d’autres énonciateurs absents par l’intermédiaire de son interlocuteur présent. Le sujet parlant fait émerger son identité selon les attentes du public. Dans ce cas, « *l’interaction constitue donc un lieu d’ajustement relationnel où les accomplissements d’actions se négocient sur la base de critères identitaires qui en fondent la légitimité supposée.* »¹⁵

La construction discursive de l’identité nous renvoie à rechercher des unités discursives qui inscrivent cet ancrage du discours collectif dans le discours identitaire des locuteurs et cette reconnaissance de l’enjeu relationnel.

Nous procédons à l’observation des trois dimensions sur l’ensemble des discours. Nous relevons les marqueurs linguistiques et discursifs qui permettent de dire l’identité. Cela nous permettra de tirer des conclusions sur la structure des discours des locuteurs. Cette étude qualitative va nous permettre de répondre à notre questionnement de voir comment l’hétérogénéité énonciative construit le discours de soi, quels sont les discours

¹⁴ R. Vion, 1998 :193

¹⁵ M. Burger, 1995:9

de l'Autre que le Soi convoque pour mettre en avant son image, son ethos. Sous quelles formes se présentent-ils et comment sont-ils au service du Soi.

Il nous est demandé, afin de cerner ces éléments qui composent la trame d'un discours ou des discours de soi de nos interviewés, de mettre en place des concepts qui seront à l'épreuve des faits et qui serviront d'outils nous permettant d'analyser et d'interpréter les productions langagières de nos locuteurs.

Chapitre 2

Outils conceptuels de l'analyse du discours

1 - Le domaine de l'analyse du discours

Avant de définir le cadre théorique sur lequel nous nous appuyons dans ce travail, nous avons voulu préciser le champ d'étude où nous inscrivons notre recherche. La délimitation du domaine de l'analyse du discours se veut une justification concernant notre choix de nous situer dans ce champ de recherche plutôt qu'un historique étendu de ce domaine.

L'analyse du discours prend pour son objet d'étude le discours saisi en rapport avec l'environnement où il a été produit. Cela nous va nous permettre d'analyser les productions langagières de nos locuteurs interviewés dans leur lien avec le social. Nous nous intéressons, pour notre part, aux éléments extérieurs qui interviennent comme éléments constitutifs de la construction discursive des sujets parlants. Il s'agit justement de :

« Décrire les relations qui se tissent entre l'énoncé et les différents éléments constitutifs du cadre énonciatif, à savoir : les protagonistes (émetteur et destinataire (s)) ; la situation de communication [avec les] circonstances spatio-temporelles ; [et les] conditions générales de la production/réception du message : nature du canal, contexte socio-historique, contraintes de l'univers de discours, etc. »¹⁶

L'analyse du discours nous intéresse en ce sens qu'elle « est l'usage réel du langage par des locuteurs réels dans des situations réelles. »¹⁷, et qu'elle « [a pour objet] l'intrication d'un mode d'énonciation et d'un lieu social. »¹⁸

Sans nous écarter de l'interview de la presse écrite comme genre discursif, « on rapporte l'analyse du discours à la relation entre texte et contexte. »¹⁹

Pour D. Maingueneau, l'analyse du discours « doit penser le dispositif d'énonciation qui lie une organisation textuelle et un lieu social déterminés. »²⁰ Vouloir s'inscrire dans ce champ d'étude, c'est s'intéresser à l'aspect extérieur de l'activité énonciative et aussi à la diversité des approches et des disciplines connexes qu'il convoque dans l'analyse du

¹⁶ C. Kerbrat-Orecchioni, 1980: 30.

¹⁷ D. Maingueneau, 2009: 18.

¹⁸ Ibid. 1991: 7-8.

¹⁹ P. Charaudeau, et D. Maingueneau, 2002 : 42.

²⁰ 1991/1997 : 13

corpus telles que : l'analyse conversationnelle, théories de l'argumentation, la sociolinguistique, la sociologie... etc. mais qui, selon D. Maingueneau²¹, adopte un point de vue spécifique et différent de ces disciplines. À ce propos, il « *spécifie l'analyse du discours comme la discipline qui, au lieu de procéder à une analyse linguistique du texte en lui-même ou à une analyse sociologique ou psychologique de son "contexte", vise à rapporter les textes, à travers leurs dispositifs d'énonciation, aux lieux sociaux qui les rendent possibles et qu'ils rendent possibles.* »²²

La définition des praxématiciens²³ présente autrement cette discipline scientifique qui a pour objet d'étude le discours :

« *L'analyse du discours pose la matérialité et l'opacité du discours : la forme linguistique n'est pas un habillage du sens, elle en est à la fois la condition et le lieu de production. Ce qui est dit tient fondamentalement au comment c'est dit. Et c'est ce comment qu'elle s'attache à décrire, à partir de son propre appareil conceptuel, mais aussi en faisant servir à ses propres fins les outils des différentes disciplines...* »²⁴

Notre étude part du postulat que la construction du discours de soi est hétérogène et cette hétérogénéité émane du social. Articuler l'aspect identitaire des locuteurs au plan énonciatif signifie convoquer le contexte de production de leurs discours et prendre en compte le cadre interactif de l'interview où nous assistons à une mise en scène des sujets parlants dans ces productions langagières. Se dessine, dès lors, un passage de l'identité sociale de celui qui parle à l'identité discursive et se manifeste d'une manière ou d'une autre la présence de l'Autre dans l'activité discursive.

²¹ 2009 : 18

²² Ibid. : 18-19.

²³ « La praxématique est une théorie linguistique centrée sur l'analyse de la production du sens en langage dans un cadre anthropologique et réaliste. (...) trois courants de pensée relevant de disciplines différentes ont initialement été sollicités pour cette réflexion sur la production de sens en langage : 1- les analyses grammaticales de Guillaume qui s'efforcent de concevoir de manière dynamique les processus langagiers, mais déplacés dans un cadre épistémologique explicitement réalistes. 2- les approches philosophiques de la praxis (activité de production matérielle) par la phénoménologie et l'analyse par la dialectique marxienne des processus de production. 3- la compréhension par la psychologie du sujet du discours. » C. Détrie, P. Siblot, B. Vérine, 2001 : 261-262.

²⁴ C. Détrie, P. Siblot, B. Vérine, 2001 : 26.

De ce fait, nous tenterons, dans ce chapitre, de présenter un aperçu succinct des termes clés sur lesquels nous nous sommes basée dans l'analyse de notre corpus.

1-1- Qu'est-ce qu'un discours journalistique : l'hétérogénéité du texte journalistique

Le discours journalistique, comme tout autre genre discursif, se caractérise par la multiplication de sources et de voix qui le construisent afin de donner le contenu informationnel. C'est, donc, un discours construit. Il ne nous calque pas le réel mais il nous donne un discours sur le réel. Cette construction s'effectue par une sélection, un tri de ce que l'on veut présenter et faire passer. Plusieurs acteurs contribuent à cet agencement de voix qui vont faire du texte journalistique un texte hétérogène.

Pour notre part, et pour pointer notre problématique avec la particularité de notre corpus, nous parlons de l'hétérogénéité du discours journalistique en ce qui nous intéresse dans le cadre de notre travail. C'est voir comment la construction de l'ethos dans l'interview de presse écrite contribue à l'hétérogénéité du texte journalistique. L'interviewé est un acteur extérieur qui va occuper un espace dans le dispositif du journal. Il est convoqué à la prise de parole au nom de son statut social (professionnel, institutionnel...) qui va le légitimer à participer à l'échange. Cela nous amène à évoquer les notions d'identités sociale et médiatique. La première « *fait référence à l'ensemble des attributions identitaires (professionnelle, socio-institutionnelle, ethnoculturelle, sexuelle, ...)* qui sont potentiellement mobilisables, pour un même sujet, pour une instance de production. »²⁵. Quant à la seconde, elle « *fait référence aux places affectées par la machinerie médiatique et aux activités communicationnelles que doit assumer chaque individu sur la scène de la parole.* »²⁶

Cette participation à la construction du discours journalistique est soumise à des contraintes imposées par ce genre discursif. Mais nous pouvons considérer que le discours des interviewés est pris comme un discours rapporté dans la mesure où il est repris tel qu'il est prononcé par une source extérieure à celle de l'équipe du journal.

²⁵ G. Lochard, 2002 : 147.

²⁶ Ibid. : 151.

D'une part, le discours de l'interview est un discours cité, appartenant à une source extérieure, ce qui forme en partie l'aspect hétérogène du texte journalistique. D'autre part, la question de l'interviewer se base sur ce qu'est son interlocuteur et ce qui le concerne. En d'autres termes, le journaliste recourt dans la construction de sa question à des discours antérieurs de son interviewé ou à ce qui s'est dit à propos de celui-ci. Ces procédés convoqués dans la construction du texte journalistique et qui constituent la matière première de l'interview, sont tributaires de ce qui est extérieur à la source du journal.

Sont privilégiés dans ce processus de la construction discursive médiatique deux procédés langagiers, à savoir la *citation* et la *reformulation*²⁷. Cela montre à quel point le discours journalistique est une co-construction entre journalistes et acteurs sociaux.

1-2- Du discours à l'interdiscours

La notion de « discours » est difficile à définir. Pour y parvenir, il faut la situer par rapport à la phrase, à l'énoncé, à la langue, au texte, au récit...etc. c'est dans ces oppositions qu'on se rend compte que le discours n'est qu'une façon de concevoir le langage. Il dépasse l'ordre phrastique, il est saisi dans son contexte de production et doit impérativement s'inscrire dans un genre. Le discours « *est le lieu où se construit la réalité sociale.* »²⁸

Mais ce qui nous intéresse, c'est une autre caractéristique du discours que nous jugeons comme le principe de l'analyse du discours. Il s'agit de la dimension interdiscursive, et le discours est pris dans un interdiscours : « *l'interdiscours prime le discours. Ce qui revient à poser que l'unité d'analyse pertinente n'est pas le discours mais un espace d'échanges entre plusieurs discours convenablement choisis.* »²⁹

Cela signifie que le discours devient un maillon constitutif de la chaîne ininterrompue d'autres productions verbales. Il est mis en relation avec d'autres discours et avec la mémoire discursive :

²⁷ Nous évoquerons ces deux procédés dans le cadre de l'interdiscours. (cf. le titre qui suivra)

²⁸ D. Maingueneau. [En ligne].

²⁹ D. Maingueneau, 1984 : 11.

« Le caractère constitutif de la relation interdiscursive fait apparaître l'interaction sémantique entre le discours comme un processus de traduction, d'intercompréhension réglée. Chacun introduit l'Autre dans sa clôture en traduisant ses énoncés dans les catégories du Même et n'a donc affaire à cet Autre que sous la forme du "simulacre" qu'il en construit. »³⁰ (C'est l'auteur qui souligne).

Le discours est un lieu où se configurent les données et des pratiques sociales, c'est un « objet concret, produit dans une situation déterminée sous l'effet d'un réseau complexe de déterminations extralinguistiques, (sociales, idéologiques.) »³¹

Concernant au discours journalistique, la dimension interdiscursive se manifeste par divers aspects. Cela nous renvoie, d'abord, à la notion de mémoire discursive qui est « l'ensemble des savoirs consciemment partagés par les interlocuteurs ; cet ensemble comprend les savoirs encyclopédiques et culturels utilisés par ceux-ci comme axiomes dans leurs activités d'interaction ; énoncés, actes et implicites, qu'ils aient leur source dans les interlocuteurs ou dans la situation, y sont convertis en information de nature homogène. »³²

Elle concerne, selon J. Courtine, les « discours qui sont à l'origine d'un certain nombre d'actes nouveaux, de paroles qui les reprennent, les transforment, ou parlent d'eux, bref, les discours qui indéfiniment, par-delà leur formulation, sont dits, restent dits et sont encore à dire. »³³ Cela rejoint les propos de P. Charaudeau et de D. Maingueneau qui affirment que « le discours est (...) surplombé par la mémoire des autres discours »³⁴

De cet entrecroisement et de cette interaction entre les mémoires des discours, découle la notion de mémoire interdiscursive. S. Moirand, dans ses travaux sur le texte médiatique, elle déclarera que « au fil des textes se constitue dans et par les médias une mémoire interdiscursive sur des reformulations récurrentes, qui appartiennent forcément à des discours antérieurs, et qui, fonctionnant sur le régime de l'allusion participent à l'interprétation [des événements] »³⁵

³⁰ D. Maingueneau, 1984 : 11.

³¹ C. Fuchs, 1985 : 22.

³² A. Berrendonner, 1983 : 230.

³³ 1981 : 53.

³⁴ 2002 : 371.

³⁵ 1999 : 173.

Le langage demeure, donc, un moyen qui sert à conserver cette mémoire : « *ce n'est plus la mémoire qui constitue un espace pour le langage, lieu de langage, mais le langage qui constitue la matière, ici tissu, de la mémoire.* »³⁶

Dans leur construction discursive, le journaliste et l'acteur social extérieur peuvent se référer aux différents moyens discursifs qui sont constitutifs de leur discours.

Nous reprenons à notre compte, les propos de J. Courtine, cité plus haut, et nous marquons un moment d'arrêt sur deux procédés qui méritent attention dans une construction de tout discours. Il s'agit de la reprise et de la transformation que nous pouvons remplacer, respectivement, par la citation et la reformulation :

- **Les citations comme lieu privilégié d'expression de point de vue** : la citation est un discours de l'Autre que l'on insère dans le discours de soi. Elle représente une preuve de ce que l'on avance. Qu'elle soit en discours rapporté indirect ou celle du mot à mot (discours rapporté direct), elle sert d'argument pour illustrer un point de vue ou défendre un raisonnement. La problématique de la citation (le discours rapporté), dans le discours journalistique, découle de cette interaction entre discours des sources (extérieures) et discours du journaliste. En tant que « *discours second, discours sérieux et discours encadré* »³⁷, le discours rapporté (ou cité) « *se construit au terme d'une double opération de reconstruction/déconstruction. Reconstruction puisqu'il s'agit d'emprunter un dit pour le réintégrer dans un nouvel acte d'énonciation, ce dit passant par la dépendance du locuteur rapporteur. À ce titre tout discours rapporté opère une transformation énonciative du déjà dit qui témoigne de la position d'appropriation ou de rejet qu'adopte le locuteur rapporteur vis-à-vis de ce dernier. Déconstruction puisqu'il affiche en même temps qu'il s'agit bien d'un dit emprunté, à un autre acte d'énonciation, le dit rapporté se démarquant du dit d'origine.* »³⁸

Une des facettes du discours cité, c'est le discours transformé, reformulé mais qui doit garder le même contenu sémantique.

³⁶ M-A. Paveau, 2006 : 91.

³⁷ R. Ringoot, 2014 : 4.

³⁸ P. Charaudeau, 1997. [En ligne].

- **Les reformulations** : selon les dictionnaires, reformuler c'est formuler à nouveau et/ou formuler différemment. Le terme *reformulation* est utilisé, dans les années quatre-vingt, en Allemagne et en France par Elisabeth Gülich³⁹ et s'inscrit dans le cadre des interactions verbales. Dans ses travaux, l'auteure parle de trois types de reformulation : le rephrasage, la correction et le paraphrasage. Se basant sur ces trois types, Gaulmyn⁴⁰ préférera le terme de répétition au rephrasage. En Genève, dans la même époque de Gülich, Eddy Roulet travaillera sur les connecteurs reformulatifs et la valeur illocutoire qu'ils prennent dans l'acte de communication. Pour l'auteur, « *les ajustements successifs témoignent du caractère fondamentalement dialogique du discours, même le plus monologal.* »⁴¹ J. Authier-Revuz⁴² distinguera, dans ses travaux, les formulations marquées par un connecteur et celles qui ne le sont pas. Quant à C. Fuchs et C. Rossari, elles ont catégorisé les reformulations en deux ensembles : phrastiques et non phrastiques. Fuchs affirmera :

*« les choix effectués par le sujet lors de la transformation du contenu sont évidemment fonction de l'ensemble des paramètres constitutifs de l'activité discursive. Ils dépendent de l'objectif poursuivi par le sujet reformulant (selon le type de tâche langagière dans laquelle il est engagé), ses connaissances du monde, de contraintes d'ordre situationnel (selon la représentation qu'il a de la situation d'énonciation du texte source (T-source) et sa propre source de reformulation : visée de son interlocuteur, image de lui-même, etc.), ainsi que, en dernière instance, de préférences subjectives. »*⁴³

Le procédé de la reformulation est, donc, traité, chez les uns, selon la présence ou l'absence des connecteurs dans l'énoncé, et chez les autres, il est saisi dans sa dimension interactionnelle.

Qu'elle soit intradiscursive ou interdiscursive, la reformulation « *s'inscrit dans un processus particulier qui, dans le même temps qu'il pose un dit nouveau, re-dit un propos antérieur. Ainsi, la reformulation impose-t-elle dans son mieux-dit du déjà-dit.* »⁴⁴

³⁹ 1983 et 1987.

⁴⁰ 1987.

⁴¹ 1987 : 113.

⁴² 1995.

⁴³ 1994 : 32.

⁴⁴ M-C. LE Bot et al., *La reformulation : marqueurs linguistiques et stratégies énonciatives* : www.decitre.fr

La reformulation, comme procédé de reprise des paroles de l'Autre ou de ses propres paroles, est une stratégie langagière utilisée dans des discours officiels ou dans des conversations quotidiennes. Elle sert à constituer l'identité énonciative du locuteur à travers le discours déjà existant.

2- L'ethos : la présentation de soi

Nous ne pouvons pas entamer notre travail de recherche et définir les concepts clés sur lesquels s'appuiera notre étude si nous ne marquons pas un passage par un concept de base à partir duquel est venue notre réflexion. Lorsque nous avons choisi notre sujet de thèse, l'idée était d'élargir notre corpus de magister qui était un roman autobiographique de l'auteur algérien contemporain Yasmina Khadra⁴⁵. Notre travail de recherche précédent a suscité notre curiosité de vérifier cette construction du discours de soi dans un autre genre discursif qui est l'interview. Mais il ne s'agit pas de placer notre travail actuel dans le cadre d'une écriture autobiographique même si le sujet parlant relate sa vie (il s'agit de parler de lui). Si nous faisons ce lien à l'autobiographie, c'est pour, justement, clarifier l'écriture de soi dans l'interview et d'en comprendre ce qui diffère ce genre journalistique du genre littéraire où se place l'autobiographie. Il suffit de lire la définition de Philippe Lejeune pour comprendre que l'autobiographie est un récit où l'autobiographe relate son existence et le parcours de sa vie : « *récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité* »⁴⁶.

L'écriture de soi met en mots un parcours de vie et le soi est exposé comme une réalité représentée. Et nous rejoignons, en partie, cette idée, dans le sens où le sujet parlant s'appuie sur des épisodes importants de sa vie pour proposer des interprétations nouvelles du monde et des visions des sociétés humaines.

Nous nous intéresserons, dans le cadre de ce travail, à la présentation de soi dans l'interview de la presse écrite. Étant « *tributaire du champ, de ses règles et de sa structure*

⁴⁵ L'Écrivain, Paris, Julliard, 2001.

⁴⁶ Ph. Lejeune, 1975 : 14.

au moment de l'échange »⁴⁷, la présentation de soi « repose toujours sur une négociation d'identité à travers laquelle le locuteur tout à la fois se pose, et tente d'imposer ou, du moins, de faire partager, ses façons de voir. »⁴⁸

Et nous ne cesserons pas, tout au long de notre étude, de chercher des éléments qui répondent à l'ambition de notre travail, qui dévoilent cette stratégie de la construction du discours de soi et comment le soi passe d'un référent de discours à un prétexte qui met au service de l'humanité les productions discursives de celui qui relate sa vie.

2-1- Le soi comme référent, le discours de soi comme processus en construction

« L'identité est perception de soi mais cette perception est constamment médiatisée par le regard d'autrui (réel ou intériorisé), par le discours de l'autre (l'autre extérieur qui nous définit et nous juge et l'autre en nous qui nous parle à notre insu). »⁴⁹

Même si nous tenons à évoquer le concept d'identité, l'objectif de notre réflexion cependant, n'est pas d'étudier l'identité en tant que concept en soi, c'est à dire dans une approche psychologique. Il s'agit de prendre l'identité ou le soi comme référent ou objet de discours dans sa dimension interactionnelle. Nous projetons de mener une étude sur le discours de soi (ou le discours identitaire) en tant que processus de construction et en construction, dans une dynamique d'une activité verbale et une pratique langagière. L'identité sera foncièrement interrogée par le biais de « *l'identité langagière* »⁵⁰.

Si nous tenons à mettre en garde le lecteur quant à notre souci de préciser notre questionnement et de pointer notre problématique c'est parce que nous choisissons pour notre étude un sujet qui a fait objet d'une multiplicité de travaux dans une variété de disciplines.

⁴⁷ R. Amossy, 2010: 88.

⁴⁸ Ibid: 130.

⁴⁹ E. Marc, 2005 :4

⁵⁰ P. Charaudeau, 1989 : 16

Nous souhaiterions travailler sur l'interview de la presse écrite qui offre à la personne interrogée un espace interactif dans la mesure où le locuteur est mis dans une situation de face à face. En outre, nous voulions repérer la présence de la parole de l'Autre dans le discours de soi et l'interview répond à cette aspiration dans la mesure où cet espace de communication fournit des discours collectifs ayant une circularité commune prodiguant une dimension sociale à leur production.

Ainsi acceptons-nous que l'objet de tout discours de soi est commun, il s'agit de mettre en jeu l'identité de celui qui parle. Celui-ci s'implique dans un processus qui le met à l'épreuve de s'affirmer par son discours. Le « je » est, dans ce cas, mis entre l'objet du discours et le discours comme processus qui se construit sans cesse : « *"parler de soi", c'est d'abord se prendre comme objet de son propre discours, se mettre en scène dans son dire, construire et proposer à autrui une certaine image de soi, prendre le risque qu'elle soit reconnue ou ignorée, confirmée ou infirmée.* »⁵¹

Le locuteur se présente en se représentant à travers ses propos, il se cherche une image qui le crédibilise vis-à-vis de son public. Cette image nous amène à chercher les procédés par lesquels le sujet a composé son discours. Cette construction est la cristallisation d'un ensemble d'éléments qui forment le discours de soi.

Nous essayerons au fur et à mesure de penser et de définir en parallèle l'identité et l'interview comme espace d'interaction face à face. Dans cette situation de communication, le sujet parlant est exposé à des contraintes sociales et à des instructions discursives où l'individu se trouve dans une mise en scène : L' « interaction face à face » est une « scène » avec ses « coulisses » où agissent des acteurs » et le jeu ne s'effectue pas entre les acteurs en présence seulement mais aussi « entre l'individu et le rôle ». Et notre choix d'un terrain dynamique n'est pas fortuit, nous voulions montrer comment le sens des pratiques langagières est relié aux positions sociales de celui qui expose son identité. L'univers social est le réservoir des productions discursives identitaires et il se produit une interaction permanente entre le social et les discours qui y sont issus et la construction discursive nouvelle du sujet parlant. Le locuteur se heurte à des contraintes discursives et son identité (objet de son discours) est insaisissable.

⁵¹ E. Marc, 2005 : 194

Nous tenterons de parler de l'identité en tant que construction discursive où le soi fait objet du discours et où le sujet parlant joue un ensemble de rôles et met en scène son vécu en affichant une image de soi qu'il se veut de son identité :

« L'identité est recherche de l'unicité de soi en réaction à la multiplicité des rôles et des places et à la diversité des perceptions de soi (...). Elle instaure une continuité de la conscience de soi, mais cette continuité est gagnée sur les changements constants qui l'affectent, dus au temps qui passe, aux situations traversées, au regard des autres. »⁵²

Le locuteur se définit par sa personnalité et son rôle dans la vie sociale mais aussi par sa production discursive, c'est à dire dans une interaction de face à face il doit s'affirmer en réussissant à construire une image de lui.

2-2- Se situer dans l'interaction

Toute interaction est un processus d'influences réciproques qu'exerce un sujet parlant sur les autres. L'étude de la construction d'un discours de soi dans la sphère de l'écrit journalistique qui est l'interview nécessite un appui sur deux axes théoriques fondamentaux, à savoir la théorie (ou les théories) de l'énonciation et l'interaction comme dimension de la pratique langagière des sujets parlants.

Un rappel de ces deux fondements s'impose donc afin de pouvoir placer les productions de nos locuteurs dans leur dimension interactionnelle : *« toute énonciation, même produite sans la présence d'un destinataire, est en fait prise dans une interactivité constitutive »⁵³*

Bien qu'il soit impossible de dissocier ces notions et ces concepts clés sur lesquels nous baserons et qui nous serviront à mener notre réflexion, nous sommes amenée, pour des fins méthodologiques, à éclairer chaque concept et le situer par rapport à un autre concept. C'est ce qui va les mettre en relation avec notre corpus d'étude et va nous permettre de comprendre et d'expliquer l'importance et la particularité de la construction des discours de soi dans l'espace où ils sont produits.

⁵² E. Marc, 2005 : 4

⁵³ D. Maingueneau, 1998 : 40

Nous nous intéressons dans notre travail à cette hétérogénéité énonciative qui érige le discours de soi de nos locuteurs. Nous tenterons de montrer comment le discours émis par le locuteur, et dont l'objet est l'identité de celui qui le produit, peut être la résultante de plusieurs discours mêlés de plusieurs instances discursives. Ces différents « je » servent à contrôler la construction de l'identité personnelle et sociale du JE communicant en transmettant une certaine image de ce dernier.

2-2-1- L'interaction

La notion d'interaction (dans la situation de face à face) intéresse notre questionnement. Elle constitue le noyau de notre réflexion. C'est sans doute prendre le langage dans sa dimension dynamique de fonctionnement. Nous n'avons nullement l'intention de procéder à une rétrospection quant aux travaux menés sur le courant interactionniste ni sur les études réalisées dans la linguistique interactionnelle mais il s'agit de placer notre étude dans ce vaste champ théorique dans le sens où nous considérons et nous saisissons les productions de nos locuteurs comme des discours en interaction.

Des travaux d'Émile Benveniste sur l'énonciation aux travaux récents sur la pragmatique en passant par les courants des études sur les actes de langage, nous retenons ce qui est des axes principaux pour notre interrogation qui est de comprendre le fonctionnement d'une hétérogénéité énonciative et la place de la parole extérieure dans la construction discursive de soi. Notre projet est de placer cette verbalisation de soi au centre d'une dynamique interactionnelle : « *tout discours est une construction collective, une réalisation interactive.* »⁵⁴

Notre approche du discours de soi de nos locuteurs va faire apparaître l'effet du social dans le processus de construction des discours, c'est-à-dire, on assistera, au fur et à mesure, à ce passage du fait social à l'effet langagier. Il en résulte, dès lors, que l'identité du sujet parlant est prise comme une identité discursive : [*celle-ci*] est toujours un "à

⁵⁴ C. Kerbrat-Orecchioni : 1990 : 13

*construire-construisant". Elle résulte des choix du sujet, mais en tenant compte évidemment des données de l'identité sociale »*⁵⁵

Dans la mesure où notre travail est de penser la dimension sociale et active du langage afin de montrer cette articulation de l'individuel et du social, nous avons jugé judicieux de clarifier la notion d'interaction afin de pouvoir délimiter le champ de notre thème et les phénomènes langagiers qui peuvent découler de ces relations interpersonnelles et intersubjectives qui peuvent s'afficher dans les productions discursives de nos locuteurs. L'interaction, selon R.Vion, « *intègre toute action conjointe, conflictuelle et/ou coopérative, mettant en présence deux ou plus de deux acteurs.* »⁵⁶

Comme nous l'avons mentionné à maintes reprises, vouloir nous limiter à l'étude de l'activité langagière (ou discursive) des sujets parlants dans une verbalisation de soi nous conduit à nous situer plus précisément dans l'interaction verbale centrée sur des activités langagières.

2-2-2- L'interaction verbale

Il est important de cerner la notion d'interaction en ce sens qu'elle est une dimension d'une production discursive dans un espace particulier qui est l'interview de la presse écrite. Nous essayerons, sans cesse, d'orienter notre réflexion dans le sens où on pourra montrer une conception particulière de l'interview et sa part dans la construction du discours de soi. Autrement dit, comment le locuteur, dans un espace interactif ajuste, organise et parvient à afficher une certaine image de soi.

Nous allons voir, à travers divers concepts, comment se dessine ce processus de verbalisation de soi et comment se construit en progression le discours de soi dans une interactivité permanente.

Partant de l'intitulé de notre projet de recherche, qui pose comme postulat une hétérogénéité énonciative, il gît dans la nécessité que nous nous placions dans la théorie

⁵⁵ P. Charaudeau, 2009. En ligne.

⁵⁶ 2000 : 17

de l'énonciation afin de définir la notion d'hétérogénéité énonciative et de la penser comme une co-énonciation et donc « une énonciation hétérogène » où « *toute parole est déterminée en dehors de la volonté d'un sujet, et que celui-ci "est parlé plutôt qu'il ne parle" »*⁵⁷

2-3- Se placer dans l'énonciation

2-3-1- De l'énonciation à la co-énonciation

Dès lors qu'on considère l'énoncé comme réalisation dans une situation concrète on est dans le discours et on parle d'énonciation : « *j'appellerai "énonciation" le fait que constitue l'apparition d'un énoncé – apparition que la sémantique linguistique décrit généralement comme l'apparition d'une phrase.* »⁵⁸

Devant une multiplicité de concepts qui en découlent et qui désignent la dimension sociale (ou collective) dans un discours, nous sommes amenée à retourner à l'origine pour citer les travaux de M. Bakhtine qui insiste sur le caractère social de toute production de discours et avance que « *le centre nerveux de toute énonciation, de toute expression, n'est pas intérieur, mais extérieur : il est situé dans le milieu social qui entoure l'individu.* »⁵⁹

Devant la multiplicité des travaux liés au domaine de l'interaction, ramenons-nous à notre problématique afin de pouvoir nous appuyer sur ce vaste champ théorique pour y trouver des réponses. Notre questionnement principal est de savoir quelle est la place du discours social dans la production du discours. L'objet principal de ce dernier étant l'identité de l'individu qui parle, notre travail, dans le cadre de cette recherche, est de fouiller dans ces productions discursives afin de déceler le comment de ces constructions du discours. Mais surtout comment le social conditionne l'individuel et quel est son effet sur l'activité langagière et la production discursive parce que « *l'énonciation individuelle*

⁵⁷ J. Authier-Revuz, 1984 : 98

⁵⁸ O. Ducrot, 1980-b: 33

⁵⁹ 1977: 134.

ne peut être envisagée indépendamment de l'immense corps des énonciations collectives qui l'ont précédée et qui la rendent possible.»⁶⁰

Nous posons comme postulat que toute communication est interpersonnelle : « *il semble évident que le langage verbal a pour fonction première de permettre la communication interpersonnelle dans les diverses situations de la vie quotidienne.»⁶¹*

Il s'agit, dans le cadre de notre projet, de voir et d'observer cette construction du discours de nos locuteurs (ce que nous appelons discours de soi dans notre travail) et les moyens mis en œuvre, c'est-à-dire tout ce qui contribue à sa construction, car « *on ne saurait donc espérer comprendre la véritable nature de ce langage sans porter une attention minutieuse et exigeante aux moyens qu'il met en œuvre pour parvenir à ses fins communicatives.»⁶²*

2-3-2- À l'hétérogénéité énonciative

Nous avons jugé judicieux de nous arrêter sur ce concept afin de tenter de présenter les différentes formes de cette hétérogénéité et d'en comprendre les multiples manifestations dans le fil du discours.

Pour ce faire, nous nous basons sur les travaux de Jacqueline Authier-Revuz⁶³ qui a donné deux formes d'hétérogénéité énonciative, l'une est montrée et l'autre est constitutive.

L'auteure a commencé son article consacré à ce concept par l'expression « *complexité énonciative* » et ce fait n'est pas anodin. Face aux multiples appellations de ce phénomène langagier, cerner et exposer tous les travaux qui ont traité ce point n'est pas une opération évidente. Toutefois, nous avons choisi de focaliser sur les définitions avancées par Jacqueline Authier-Revuz où elle présente les formes de la présence de l'Autre dans la construction discursive du sujet parlant. Par l'hétérogénéité énonciative montrée sont visées toutes les traces linguistiques qui inscrivent la présence de l'Autre

⁶⁰D. Bertrand, 1997: 88.

⁶¹ C. Kerbrat-Orecchioni, 2005: 9.

⁶² Ibid.

⁶³ Son article publié en 1984 in *Langages* n°73.

dans le fil du discours, avec une distinction « *dans cet ensemble [des] formes marquées, repérant la place de l'autre par une marque univoque (discours direct, guillemets, italiques, indices de glose) et [des] formes non marquées du montré où l'autre est donné à reconnaître sans marquage univoque (discours indirect libre, ironie, pastiche, imitation...)* »⁶⁴

Étant consciente, justement, de la complexité de notre objet d'étude qui est le processus de construction du discours de soi (en permanente action), nous nous devons de l'observer et de nous rendre compte des différents aspects de sa construction. Pour cela, nous avons jugé indispensable d'étudier son hétérogénéité énonciative sur deux axes principaux :

- une hétérogénéité énonciative des différents « je » énonciateurs, les différents rôles de celui qui parle.
- une hétérogénéité énonciative de la parole extérieure (le discours de l'Autre).

Et c'est en ce sens que l'interview constitue une forme particulière dans l'analyse des productions discursives de nos locuteurs.

Avant d'entamer l'un des mots clés de notre travail qui est l'interview, considérée comme genre d'écriture et comme espace d'interaction, il est plus que nécessaire de définir *la polyphonie* et *le dialogisme* comme forme d'hétérogénéité énonciative.

2-4- Polyphonie et dialogisme

Nous restons toujours dans le même phénomène langagier et discursif de l'interaction verbale. Nous voudrions préciser qu'un énoncé doit être saisi sans son acte d'énonciation, c'est-à-dire, dans une chaîne entière qui est celle de l'interaction verbale. À ce sens, Bakhtine affirme que « *chaque énoncé est un maillon de la chaîne fort complexe d'autres énoncés* »⁶⁵

Nous rappelons que le point essentiel de notre travail est le lien qu'entretient le discours avec le social et avec l'Autre. Bakhtine dit, à ce propos, que « *l'énonciation est le produit de l'interaction de deux individus socialement organisés, et même s'il n'y a pas un interlocuteur*

⁶⁴ J. Authier-Revuz, 1984 : 98

⁶⁵ 1977: 106

réel, on peut substituer à celui-ci le locuteur le représentant moyen du groupe social auquel il appartient. »⁶⁶

La polyphonie rend compte de ces multiples voix présentes dans le même discours. Le locuteur n'est en effet pas responsable de ses dires, il n'en est pas le seul dépositaire. De ce fait, O. Ducrot distingue entre le locuteur en tant qu'être du monde, la personne empirique et l'énonciateur en tant que sujet de l'énonciation. « *Toutefois, la parole, qui est proprement la conscience du sujet, n'appartient pas au sujet parlant, déterminé historiquement et sociologiquement.* »⁶⁷.

La notion de polyphonie nous aide à clarifier cette superposition de voix dans un énoncé et à pouvoir traiter les différentes instances énonciatives dans le discours. En ce qui nous concerne, nous cherchons à savoir qui est l'instance (ou les instances énonciatives) qui produit le discours afin de pouvoir arriver à placer celui qui parle dans « *un courant de communication verbale ininterrompu* »⁶⁸ Le discours d'un individu est, donc, pris en compte au sein de la réalité sociale où il est produit.

Nous ne serons pertinentes dans notre définition de ce rapport de la polyphonie à l'énonciation que si nous mettons la notion du dialogisme dans sa relation avec le discours des locuteurs produits dans une situation de communication particulière qui est l'interview de presse écrite. Le locuteur est placé au croisement des discours sociaux, par conséquent, aux influences discursives qu'il a subies avant ou au moment de sa production langagière.

Le dialogisme est un concept que l'on doit au théoricien M. Bakhtine où « *toute énonciation, même sous sa forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. (...) Toute inscription prolonge celles qui l'ont précédée, engage une polémique avec elles, s'attendent à des réactions actives de compréhension, anticipe sur celles-ci, etc.*»⁶⁹

Le dialogisme, tout comme l'hétérogénéité énonciative (citée ci-haut), est saisi sur ses deux plans, montré et constitutif.

⁶⁶ M. Bakhtine, 1977: 123.

⁶⁷ F. Farago, 1999: 79.

⁶⁸ M. Bakhtine, 1977: 136.

⁶⁹ Ibid: 106.

Quand le sujet parlant est une personne célèbre, connue ou assez connue, comme c'est le cas dans notre corpus, l'interview de presse écrite constitue un matériau qui sert à édifier un discours en interaction et en confrontation avec l'Autre. L'activité langagière devient alors intersubjective dans la mesure où le sujet communicant ne laisse plus apparaître dans son discours ses traces en tant qu'« *un individu qui s'approprie le système de la langue* »⁷⁰ mais qui se co-construit au fil de son discours donnant à sa production langagière toute sa dimension collective et sociale.

Cette co-construction du discours nous intéresse dans le sens où notre réflexion est menée sur un corpus où le sujet parlant est contraint, pour convoquer l'Autre dans ses dires, à utiliser des « *normes et des formes discursives* »⁷¹, selon la situation de communication dans laquelle il se trouve et suivant l'espace interactif de l'interview où il est amené à agir et à se mettre en scène.

3- L'interview de presse écrite comme genre journalistique

L'interview, comme genre journalistique, est définie comme « *une entrevue dont il est rendu compte entre une personnalité et un journaliste qui lui pose des questions sur ses actes, ses idées, ses sentiments, ses goûts, ses tendances et obtient des réponses se prolongeant sur une conversation à propos d'un événement, d'une affaire, d'une question ou de la personnalité même. La personnalité doit être prévenue que ses propos seront divulgués* »⁷²

Pour Michel Vérois, l'interview est « *une démarche d'investigation : elle a pour but d'obtenir des informations (ou des opinions) inédites de la part d'une personne qui accepte que ses propos soient rapportés au public. Une interview bien conduite doit amener l'interviewé à en dire plus qu'il n'a jamais dit, ou qu'il n'était pas prêt à révéler initialement* »⁷³

Selon *Le guide de l'écriture journalistique*⁷⁴ et *Manuel de journalisme*⁷⁵, ce genre journalistique peut être directif ou pas (avec des questions fermées ou ouvertes) et dispose de plusieurs sortes :

⁷⁰ E. Benveniste, 1974: 80.

⁷¹ G-E. Sarfati, 2003: 169.

⁷² Ph. Gaillard, 1978: 57.

⁷³ 1995 : 38.

⁷⁴ J-L. Martin-Lagardette, 2009.

⁷⁵ Y. Agnès, 2002.

- **Informative** utilisée pour les besoins d'un reportage ou une enquête. Le but est de recueillir des informations concernant un fait.
- **Expertise** : les questions sont préparées de sorte que les réponses apportent des clarifications de la part de la personne interviewée qui est un spécialiste dans un domaine donné.
- **Témoignage** : elle demande à l'interviewé de raconter sa version des faits en tant que témoin ou impliqué dans un événement.
- **Express ou réaction** : comme son nom l'indique, elle doit être brève, courte mais pointue. Elle cherche à faire tirer de la personne interviewée une information quelconque, une prise de position, etc.
- **Micro trottoir** : il s'agit de poser la même question à un nombre restreint de personnes dans la rue sur un sujet d'actualité. Il s'agit juste de voir la réaction des gens sur un sujet ou un fait quelconque.
- **Portrait** : les questions visent la personne interrogée, à la faire connaître.
- **De fond (d'opinion)** : cette interview cherche le point de vue de la personne interviewée sur un fait donné en se basant sur ce que cette dernière est dans sa vie, son statut et son expérience.

L'interview est conditionnée par un sujet d'actualité ou par la personne interviewée. L'intérêt porte soit sur ce qu'elle traite ou sur la personne qui va exposer sa vie ou exprimer son point de vue sur le sujet.

C'est en ce sens que les deux dernières sortes d'interview (Portrait et De fond) nous intéressent dans l'étude que nous menons sur notre corpus. Nous nous situons dans l'une et l'autre, car, les locuteurs interviewés, qui constituent notre échantillon d'étude, exhibent leurs personnalités (leur parcours de vie, leurs carrières, leurs idées, etc.) et exposent leurs points de vue concernant un sujet d'actualité, un fait ou une situation donnée.

Considérée comme un acte de communication, l'interview s'insère dans « *tout comportement communicatif [qui] s'inscrit dans un jeu (social) nécessairement porteur*

d'enjeux »⁷⁶. Aussi, pour J. Le Bohec, l'interview est « *un échange en public entre un journaliste et un interlocuteur, ce qui induit une dimension spectaculaire et des enjeux expressifs.* »⁷⁷

J-L. Martin-Lagardette ajoute :

« *Pour que l'interview soit intéressante, pour que le lecteur prenne plaisir à la suivre jusqu'à la fin, il faut qu'il y ait un enjeu, que la personne questionnée ait pris un certain risque en acceptant de répondre aux questions du journaliste. Si tout est joué d'avance, où est l'intérêt ? Cette règle élémentaire est la condition pour que le message passe.* »⁷⁸ (C'est l'auteur qui souligne).

Les enjeux de la communication renvoient à ce qui la motive. En réalité, ils s'entrecroisent et sont confus dans le processus de la communication. E. Marc⁷⁹ parle de quatre enjeux que nous reprenons ici afin de pouvoir les lier à ce que nous traitons dans notre travail :

- **Les enjeux identitaires** : « *l'identité est à la fois la condition, l'enjeu et la résultante de nombreuses communications* »⁸⁰

Elle est la condition parce que toute prise de parole s'accomplit à partir d'un statut, du rôle qu'on joue dans la communication. Une place qu'on occupe dans la situation de communication mais aussi la place qui nous légitime à participer à l'acte de communication.

Elle est un enjeu, parce qu'elle est motivée par l'image de soi que veut afficher celui qui produit la parole. Il va, coûte que coûte, soigner son image et veiller pour qu'elle soit approuvée par autrui. En fait, la parole se produit en même temps que se construit l'image de soi, ce qui nous mène à dire que l'identité est la résultante de la communication.

⁷⁶ Ph. Cabin et J-F. Dortier : 2008 :44.

⁷⁷ 2010 : 318.

⁷⁸ 2009 : 116.

⁷⁹ 2008.

⁸⁰ E. Marc, 2008 : 45.

- **Les enjeux territoriaux** : le sujet, dans l'acte de communication, va tout faire

Pour préserver et sauver son territoire. Par territoire, E. Goffman⁸¹ désigne la notion de « *face* » qui a été introduite par l'auteur pour « *rendre compte du comportement des participants d'une interaction, qui sont contraints de "sauver leur face" et celle de leurs partenaires.* »⁸²

Dans l'espace interactif s'articulent deux faces distinctes : *négative* et *positive* :

La face négative est « *l'ensemble des territoires du moi : territoire corporel, spatial, temporel, biens matériels ou symboliques.* »⁸³

Quant à la face positive c'est « *l'ensemble des images valorisantes que les interlocuteurs construisent et tentent d'imposer d'eux-mêmes dans l'interaction.* »⁸⁴

« *Car chacun cherche à conserver intacts, voire à accroître, son territoire et sa face (positive).* »⁸⁵

- **Les enjeux relationnels** : la relation, c'est ce qui s'instaure entre les interactants.

Elle « *indique la manière dont l'énoncé doit être reçu.* »⁸⁶

L'enjeu relationnel est inévitable dans toute communication, dans la mesure où celle-ci « *est le lieu où se construit entre les participants un certain type de relation socio-affective de distance ou de familiarité, d'égalité ou de hiérarchie, de connivence ou de conflit...* »⁸⁷

- **Les enjeux conatifs ou la recherche d'influence**, (chercher à agir sur autrui) :

La communication, d'une manière générale, cherche à agir sur autrui, à l'influencer, à modifier sa pensée, à commander ses actes...etc. P. Charaudeau reprend le terme « *influence* », qui est une notion centrale en psychologie sociale, et l'inscrit en analyse du discours sous forme de « *principe d'influence* ». Pour l'auteur, « *ce qui motive l'intentionnalité du sujet parlant s'inscrit dans une finalité actionnelle (ou psychologique),*

⁸¹ 1974.

⁸² D. Maingueneau, 2009 : 61.

⁸³ P. Charaudeau, D. Maingueneau, 2002 :259.

⁸⁴ Ibid.

⁸⁵ Ibid.

⁸⁶ Ibid.: 134.

⁸⁷ P. Charaudeau, D. Maingueneau, 2002 : 499.

finalité qui porte les partenaires de la communication à produire des discours qui visent à avoir un certain impact sur l'autre. »⁸⁸

Après avoir présenté les enjeux de toute communication, quelle qu'elle soit, nous pointerons l'interview de presse écrite qui représente la spécificité de notre corpus. Nous montrerons dans ce qui suivra les paramètres qui rendent possible cette forme de d'interaction. Nous présenterons brièvement les trois éléments qui constituent le processus de l'interview de la presse écrite, à savoir : la situation de communication, le contrat de communication et les partenaires de communication.

3-1- La situation de communication

Envisageant l'interview de presse écrite comme un processus de communication, nous appelons la situation de communication tous ces paramètres qui composent l'interaction et qui permettent le bon déroulement de celle-ci.

C. Germain, dira à ce propos :

« Par situation, nous entendons ici l'ensemble des faits connus par le locuteur et par l'auditeur au moment où l'acte de parole a lieu. »⁸⁹

E. Goffman, et contrairement à la définition précédente qui se base sur une approche fonctionnelle, optera pour une approche descriptiviste pour définir la situation. Pour l'auteur, la communication est une mise en scène et les participants doivent construire eux-mêmes la situation de communication.

Ainsi, la situation est aussi bien le lieu où les sujets agissent selon les éléments externes à la communication que *« comme produit de l'activité des sujets, comme une construction. »⁹⁰*

E. Goffman affirme que *« quand une personne se présente aux autres, elle se projette en partie sciemment et en partie involontairement, une définition de la situation dont l'idée qu'elle se fait d'elle-même constitue un élément important. »⁹¹*

⁸⁸ P. Charaudeau, 1995a : 87.

⁸⁹ R. Vion, 1998:120.

⁹⁰ Ibid. 2000: 105.

⁹¹E. Goffman, 1973 : 229

3-2- Le contrat de communication

On place au centre de toute communication humaine l'identité du sujet parlant et son droit de se positionner comme tel. Le contrat de communication, comme son nom l'indique, désigne les conditions qui permettent l'acte de communication. Nous trouvons le terme de contrat de communication chez les sémioticiens, les psychosociologues du langage et les analystes du discours. Il « *[désigne] ce qui fait qu'un acte de communication sera reconnu comme valide du point de vue du sens. C'est la condition pour que les partenaires d'un acte de langage se comprennent un minimum et puissent interagir en co-construisant du sens, ce qui est le but essentiel de tout acte de communication.* »⁹²

Il faut signaler que beaucoup d'auteurs ont fait allusion à la notion de contrat de communication sans en parler explicitement.

Chez les sémioticiens, la notion de contrat « *détermine progressivement les conditions minimales dans lesquelles s'effectue "la prise de contact" des deux sujets, conditions qui pourront être considérés comme des présupposés de l'établissement de la structure de la communication sémiotique.* »⁹³

En psychologie sociale du langage, le contrat de communication « *est lié aux enjeux de la situation potentiellement communicative.* »⁹⁴

R. Ghiglione pose la condition que « *pour que le contrat de communication soit effectif et donne lieu à un dialogue régulier, il faut que l'énonciation de l'interlocuteur A soit validée par l'interlocuteur B.* »⁹⁵

En analyse du discours, le contrat de communication est défini comme « *l'ensemble de conditions dans lesquelles se réalise un [quelconque] acte de communication. Ce qui permet aux partenaires d'un échange langagier de se reconnaître l'un l'autre avec les traits identitaires qui les définissent en tant que sujets de cet acte, de reconnaître la visée de cet acte qui les surdétermine, de s'entendre sur ce qui constitue l'objet thématique de l'échange et de considérer la pertinence des contraintes matérielles qui déterminent cet acte.* »⁹⁶

⁹²P. Charaudeau, et D. Maingueneau, 2002 : 138.

⁹³A.-J. Greimas, J. Courtès, 1979: 69.

⁹⁴ R. Ghiglione, 1984: 186.

⁹⁵ Ibid. : 187.

⁹⁶ P. Charaudeau, D. Maingueneau, 2002 : 140-141.

3-3- Les partenaires de communication

Les partenaires de communication sont les êtres communicants légitimés à produire de la parole dans une situation de communication.

Dans tout acte de communication, ceux qui participent à l'échange verbal, directement ou indirectement, co-construisent le sens de la communication. Pouvoir parler des partenaires de communication, c'est parler de l'identité du sujet parlant. Celui-ci est désigné comme un « *être communiquant qui doit tenir compte des contraintes de l'espace social dont il dépend en même temps qu'il essaie de réaliser son projet de communication.* »⁹⁷ Charaudeau parle, aussi, de l'autre interprète, mais avant de pouvoir interpréter, il faut une reconnaissance de l'acte de produire la parole. L'identité du sujet parlant doit trouver des réponses aux questions : Qui est le locuteur ? De qui va-t-il parler ? À qui s'adresse-t-il ? Et c'est justement la réponse à ces questions qui constituent la définition des partenaires de communication.

Cela nous amène à parler de ce qui donne droit au sujet d'être partenaire d'un échange verbal. Selon P. Charaudeau, désigner les partenaires de communication comme tels, c'est de leur reconnaître le droit à prendre la parole, à se retrouver dans une situation de communication dont ils sont les partenaires. Cette reconnaissance s'effectue par l'Autre qui « *[va montrer] par son comportement qu'il reconnaît le bien fondé de [sa] parole – bien fondé qui sera jugé au degré de conformité de [son] comportement par rapport à certaines normes sociales – dans [une] situation particulière, [le] faisant ainsi exister en tant que locuteur.* »⁹⁸

Après ce bref aperçu sur l'interview et ses paramètres, nous prendrons, à présent, les interventions langagières de nos interviewés comme des discours de l'interview de presse écrite. Nous focaliserons, dans ce qui suivra, sur l'identité de l'interviewé, sur son statut, son rôle et l'image qu'il veut afficher de lui tout au long de l'échange verbal.

⁹⁷ P. Charaudeau, 1995. [En ligne].

⁹⁸ Ibid.

4- Le discours de soi dans l'interview de presse écrite

4-1-Le sujet hétérogène

Nous tentons, dans ce présent travail, de présenter quelques points de vue des linguistes qui ont évoqué la notion du sujet hétérogène. Nous trouvons, chez O. Ducrot⁹⁹, la pluralité du sujet parlant scindé en plusieurs entités. Sont attachées à celui-ci, en tant qu'individu dans le monde qui dit un énoncé, deux autres notions : le locuteur et l'énonciateur. Le premier est considéré comme responsable de l'acte d'énonciation et le second comme responsable des actes illocutoires¹⁰⁰.

Ducrot¹⁰¹ va scinder l'entité du locuteur en : « *locuteur en tant que tel (L)* »¹⁰², responsable de l'acte d'énonciation et le « *locuteur en tant qu'être du monde (l)* »¹⁰³.

Par contre, Ducrot « *enlèvera à l'énonciateur la responsabilité des actes, mais le multipliera dans des entités distinctes E1, E2,... avec lesquelles le locuteur L peut s'identifier ou dont il peut se distancier.* »¹⁰⁴

En effet, Ducrot clarifie la notion d'énonciateur comme suit :

*J'appelle "énonciateurs" ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils "parlent", c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles »*¹⁰⁵

Aussi, l'hétérogénéité du sujet parlant nous amène à relier des aspects qui vont nous permettre d'expliquer cette hétérogénéité. Nous parlons du sujet hétérogène dès lors « *qu'on fait de la conscience l'intériorisation de discours "externes". Chacun de nous est ainsi construit de "patchwork" de formes discursives d'une infinie variété.* »¹⁰⁶

⁹⁹ 1980.

¹⁰⁰ Des actes qui ont une fonction illocutoire (ce que l'on fait par les mots : ordonner, demander une information, accuser,...). Par l'acte illocutoire, s'instaure une relation entre les interactants.

¹⁰¹ 1984

¹⁰² O. Ducrot, 1984: 199.

¹⁰³ Ibid.

¹⁰⁴ L. Pop, 2000: 123.

¹⁰⁵ 1984 : 204.

¹⁰⁶ R. Vion, 1998 (éd.) : 193.

Le sujet hétérogène est construit des formes issues des interactions sociales. Il s'agit de « *postuler que le sujet se construit individuellement en se socialisant par les interactions entretenues.* »¹⁰⁷

Vion ajoute que « *la diversité des lieux de socialisation et l'unicité du parcours effectué par chacun débouchent sur la conception d'un sujet complexe qui n'est jamais définitivement structuré et qui, tout en étant socialisé, n'est pas identique à ses semblables.* »¹⁰⁸

Par ailleurs, nous trouvons une autre conception du sujet chez les psychosociologues de l'École de Chicago. Selon ces derniers (Mead en l'occurrence), « *le sujet est pensé à partir d'un triptyque, le "Soi", le "Je" et le "Moi". (...). Des acteurs (les Je) "jouent" des rôles sociaux (les Soi). Le sujet (le Moi) se construit à partir des rôles sociaux (les Soi) qu'il est amené à jouer et de sa manière de les jouer.* »¹⁰⁹

Les différents concepts qui forment le triptyque rendent compte de la complexité de la notion du sujet. Cette complexité résulte aussi du rôle que l'on attribue au sujet. En effet, celui-ci passe du sujet acteur au sujet co-acteur. La parole du sujet est aussi la parole de l'Autre. De ce fait, nous passons de l'énonciation à la co-énonciation où « *ce rapport à l'autre est non seulement constitutif de l'action mais également du sujet lui-même.* »¹¹⁰

Le sujet est donc hétérogène et complexe parce qu'il « *ne se définit pas par sa singularité ou une quelconque substance qui lui serait propre, mais implique l'ordre discursif, celui de l'interaction et celui d'un social globalisant. Dans ses activités de production discursive il intègre aussi bien l'autre (le partenaire) que les autres, de sorte qu'il est au moins autant parlé que parleur.* »¹¹¹

En rapport avec notre problématique, nous revenons dans cette dimension hétérogène du sujet parlant aux rôles sociaux joués par les sujets dans leur activité langagière. Cela nous conduit à la notion de positionnement identitaire, car le rôle social d'un sujet est issu de son statut qui le légitime à prendre la parole dans une situation donnée.

¹⁰⁷ R. Vion, 1998 (éd.) : 193.

¹⁰⁸ Ibid.

¹⁰⁹ Ibid.

¹¹⁰ Ibid. 200.

¹¹¹ Ibid. 201.

4-1-1 Positionnements identitaires : statut social/statut discursif

Nous voulons, dans cette partie du travail, clarifier la notion de positionnement identitaire en définissant les deux notions : le statut social et le statut discursif. Nous parlerons de la notion du positionnement identitaire d'un sujet en rendant compte de ces deux facettes qui sont des éléments qui rendent possible l'activité discursive.

Dans le cadre de notre étude, qui se base sur ce lien entre le statut social du sujet et sa production du discours, nous souhaitons montrer comment le premier est dit par le biais du second. Comment un comportement langagier est entraîné par un statut social.

C'est ce jeu entre une identité sociale et une identité discursive qui nous intéresse et que nous voulons pointer.

Pour P. Charaudeau, « *l'identité est ce qui permet au sujet de prendre conscience de son existence qui se constitue à travers la prise de conscience de son corps (un être-là dans l'espace et le temps), de son savoir (ses connaissances sur le monde), de ses jugements (ses croyances), de ses actions (son pouvoir de faire).* »¹¹²

Nous prenons l'identité sociale comme un point de départ qui déclenche ce processus dynamique du comportement discursif. Pour notre part, nous définissons le statut social/statut discursif par le biais de l'identité sociale/l'identité discursive. Nous considérons que les premières notions sont constitutives des secondes. Le statut social est pris donc comme un trait identitaire : « *l'identité résulte d'un mécanisme complexe au terme duquel se construisent, non pas des identités globales, mais des traits d'identité.* »¹¹³

Dans la mise en discours de son statut social, le sujet parlant « *[jouit] d'une double identité : psychosociologique et langagière.* »¹¹⁴ La première permet à la seconde d'exister et la deuxième construit la première.

¹¹² 2009, [En ligne].

¹¹³ Ibid.

¹¹⁴ Expression empruntée à P. Charaudeau, 1989.

« L'identité sociale est ce qui donne au sujet son "droit à la parole", ce qui le fonde en légitimité. ». elle « est donc un "attribué-reconnu", un "construit par avance" au nom d'un savoir reconnu par institutionnalisation, d'un savoir-faire reconnu par la performance de l'individu (expert), d'une position de pouvoir reconnue par filiation (être bien né) ou par attribution (être élu/être décoré), d'une position de témoin pour avoir vécu l'événement ou s'être engagé (le militant/le baroudeur). L'identité sociale est en partie déterminée par la situation de communication : elle doit répondre à la question que se pose le sujet parlant lorsqu'il prend la parole : "Je suis là pour quoi dire, en fonction du statut et du rôle qui m'est assigné par la situation ?" »¹¹⁵

La légitimité rend possible la présence d'un locuteur dans une situation de communication donnée. Elle le place comme partenaire de l'interaction en lui offrant un droit à prendre la parole.

« La légitimité désigne l'état ou la qualité de qui est fondé à agir comme il agit. On peut être légitimé ou non à prendre la parole dans une assemblée ou une réunion, à édicter une loi ou une règle, à appliquer une sanction ou donner une gratification. Le mécanisme par lequel on est légitimé est un mécanisme de reconnaissance d'un sujet par d'autres sujets, au nom d'une valeur qui est acceptée par tous. (...). Aussi, la légitimité dépend-elle des normes institutionnelles qui régissent chaque domaine de pratique sociale et qui attribuent des statuts, des places et des rôles à ceux qui en sont investis. »¹¹⁶

Dès lors le dispositif de l'interaction est mis en place, le mécanisme discursif se met en route. Commence alors le processus de construction de l'identité discursive qui est « construite à l'aide des modes de prise de parole, de l'organisation énonciative du discours et du maniement des imaginaires socio-discursifs. Et donc, à l'inverse de l'identité sociale, l'identité discursive est toujours un "à construire-construisant". Elle résulte des choix du sujet, mais en tenant compte évidemment des données de l'identité sociale. »¹¹⁷

L'identité discursive affiche un double enjeu de crédibilité et de captation. L'enjeu de crédibilité convoque le statut social de celui qui parle. C'est en se reposant

¹¹⁵ P. Charaudeau. 2009. [En ligne]

¹¹⁶ Ibid.

¹¹⁷ Ibid.

sur l'identité sociale du locuteur que ce qu'il dit est pris au sérieux ou pas. Une personne crédible va être écoutée et crue.

*« Un enjeu de crédibilité qui repose sur le besoin pour le sujet parlant d'être cru, soit par rapport à la vérité de son propos, soit par rapport à ce qu'il pense réellement, c'est-à-dire sa sincérité. »*¹¹⁸

Le sujet parlant doit savoir ce qu'il doit dire et comment le dire. De là, pour faire passer son propos, il va veiller à l'image qu'il va afficher de lui.

Quant à l'enjeu de captation, il est assuré par un comportement langagier stratégique qui sera mis en œuvre par celui qui parle. Il va user des moyens discursifs qui vont lui permettre d'attirer son interlocuteur et de lui faire croire ce qu'il lui dit et de le faire adhérer à ses propos.

*« L'enjeu de captation repose donc sur la nécessité pour le sujet de s'assurer que le partenaire de l'échange communicatif entre bien dans son projet d'intentionnalité, c'est-à-dire partage ses idées, ses opinions et/ou est "impressionné" (touché dans son affect). Il lui faut donc répondre à la question : "comment faire pour que l'autre puisse "être pris" par ce que je dis". Dès lors, la visée du sujet parlant devient une visée de "faire croire" pour que l'interlocuteur se trouve dans une position de "devoir croire". Il lui faudra tenter de persuader (faire penser en ayant recours à la raison) ou de séduire (faire ressentir en ayant recours à l'émotion) l'autre qui devra donc penser ou ressentir comme cela lui est signifié. »*¹¹⁹

Bien évidemment, ce processus de mise en discours de l'identité sociale est déterminé par les contraintes qu'impose la situation de communication où se joue cette relation entre le statut social de l'individu et son comportement langagier. Résulte de là, un autre jeu entre l'image de soi du sujet parlant et les stratégies discursives/argumentatives qui caractérisent son attitude discursive.

¹¹⁸ P. Charaudeau, 2009. [En ligne].

¹¹⁹ Ibid.

4-1-2- L'ethos prédiscursif et l'ethos discursif : de l'objet de la construction du discours à la mise en scène énonciative

Dans la même lignée du statut social/statut discursif, nous tenterons de définir l'ethos prédiscursif (ou préalable) et l'ethos construit dans et par le discours. Il s'agit aussi de montrer ce jeu entre l'ethos comme objet d'une construction discursive et en tant qu'une mise en scène particulière du locuteur.

D'une donnée sociale, extralinguistique préalable au discours, à sa construction par le discours, l'image de soi constitue un objet de débat entre les auteurs. Les conceptions oscillent entre une présentation de soi liée à la façon dont la personne qui parle s'affiche dans l'exercice de sa parole et celle qui prime ce qu'est celui qui prend la parole dans sa vie en société.

Il est à noter que l'importance de la présentation de soi du locuteur réside dans l'efficacité de ce qu'il dit. Par souci méthodologique nous sommes amenée à définir séparément l'image de soi et les stratégies discursives et argumentatives mises en place dans le discours du sujet parlant, (le titre qui suivra).

Encore, faut-il signaler que notre but est loin de citer tout le parcours chronologique de la notion de l'ethos. Nous voulons clarifier cette divergence dans les points de vue concernant ce qu'on nomme l'ethos ou l'image de soi. Faut-il le prendre comme une donnée extérieure au discours, préalablement construite, ou comme une projection du locuteur dans sa parole ?

Aristote nomme l'ethos « *l'image de soi que projette l'orateur dans sa parole.* »¹²⁰
Pour celui-ci, l'image de celui qui parle est construite par le discours et il s'agit de la façon dont il se présente à travers sa parole. La construction de l'ethos est liée à ce qui rend crédible l'orateur dans son discours : « *l'ethos est caractérisé par la présence de trois "qualités" qui permettront à l'orateur de paraître digne de foi à ses auditeurs : la vertu, la prudence et la bienveillance.* »¹²¹

¹²⁰ Aristote, 1991. [Introduction].

¹²¹ P. Chiron, dans introduction de Rhétorique d'Aristote, 2007 : 73.

Dans la conception aristotélicienne, « *le fait est que le locuteur s'implique dans le dire, auquel il "colle" en quelque sorte. Cette adhésion fait en sorte que contester la vérité de ses énoncés revient à le mettre en question plus au moins directement. Ce n'est pas qu'il dise par là une vérité sur lui-même, mais il veut néanmoins suggérer un message auquel il croit.* »¹²²

Restant dans la primauté de la manière de parler dans la présentation de soi, E. Eggs affirme que « *l'orateur convainc en s'exprimant de façon appropriée à son caractère et à son type social.* »¹²³

R. Barthes, de ce côté, juge que l'ethos « *[ce sont] les traits de caractère que l'orateur doit montrer à l'auditoire (peu importe sa sincérité) pour faire bonne impression : ce sont ses airs (...). L'orateur énonce une information en même temps il dit : je suis ceci, je ne suis pas cela.* »¹²⁴

D. Maingueneau, suivant le même principe, et dans le cadre de l'analyse du discours, avancera que « *l'ethos est attaché à l'exercice de la parole* »¹²⁵. Il ajoute que « *c'est une construction faite par le destinataire à partir des indications données par l'énonciation.* »¹²⁶

Pour Maingueneau, « *l'énonciateur doit légitimer son dire : dans son discours, il s'octroie une position institutionnelle et marque son rapport à un savoir. Mais il ne se manifeste pas seulement comme un rôle et un statut, il se laisse appréhender par une voix et un corps.* »¹²⁷

Il soutiendra que l'ethos « *se développe en relation avec la notion de scène d'énonciation.* »¹²⁸

Se joint à cette conception, dans un cadre pragmatique, O. Ducrot qui décrète que « *dans l'ethos, c'est le locuteur en tant que tel qui est impliqué, le personnage qui parle (nommé locuteur-L), et non l'individu considéré indépendamment de son énonciation (nommé locuteur-λ)* »¹²⁹.

¹²² M. Meyer, dans introduction de *Rhétorique* d'Aristote, 1991 : 33.

¹²³ 1999 : 32.

¹²⁴ R. Barthes, 1994 : 315.

¹²⁵ 1993 : 138

¹²⁶ 2009 : 60.

¹²⁷ P. Charaudeau, et D. Maingueneau, 2002 : 239.

¹²⁸ Ibid.

¹²⁹ O. Ducrot, 1984 : 200.

C'est ce qui laisse l'auteur assurer que « *les modalités du dire [du locuteur] permettent de [le] connaître, bien mieux que ce qu'il peut affirmer sur lui-même.* »¹³⁰

Les sciences du langage contemporaines rejoignent la vision d'Aristote. L'ethos se construit à travers le discours. E. Goffman, dans le cadre du courant interactionniste, porte son intérêt sur le plan verbal dans « la présentation de soi ». Il s'agit, pour lui, d'une mise en scène de la personne qui parle et montre que « *toute interaction sociale est définie comme l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique les uns des autres.* »¹³¹

La notion d'ethos est appuyée chez le même auteur par celle de *face* qu'il définit comme « *la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier.* »¹³²

Chez les Grecs antiques, nous trouverons une autre conception de l'ethos. Elle est divergente de la précédente.

Isocrate avance : « *Qui ne sait en effet que la parole d'un homme bien considéré inspire plus de confiance que celle d'un homme décrié, et que les preuves de sincérité qui résultent de toute la conduite d'un orateur ont plus de poids que celles que le discours fournit ?* »¹³³

Sont pris en compte la réputation et le nom de celui qui prend la parole. Priment, donc, les données extralinguistiques et tout ce qu'on sait de la personne qui parle.

Ces données préexistantes, ou ce qu'on appelle l'ethos prédiscursif, sont au fondement de la construction de l'ethos dans le discours chez les Romains. En effet, G. Kennedy considère que « *l'orateur apporte son "bagage" personnel, ses ancêtres, sa famille, son service pour l'État, ses vertus romaines etc.* »¹³⁴

Dans la même lignée, la rhétorique classique, en utilisant l'expression de « *mœurs oratoires* », évoque ce qu'est la personne de l'orateur dans sa vie réelle et non ce que nous donne à voir son discours. Gibert dira à ce propos que « *les mœurs marquées et*

¹³⁰ P. Charaudeau, et D. Maingueneau, 2002: 238.

¹³¹ 1973: 23.

¹³² E. Goffman, 1974: 9.

¹³³ R. Amosy, 2010: 63.

¹³⁴ R. Amosy, 2010 : 63.

*répandues dans la manière dont on parle font que le discours est comme un miroir qui représente l'orateur. »*¹³⁵

Se basant sur ce que nous donne l'image sociale de la personne qui parle, à savoir : son statut, sa renommée, son comportement, toute l'influence qu'il peut exercer sur sa société...etc. l'ethos « *se confond alors avec les mœurs et la question de la moralité du locuteur comme être dans le monde. »*¹³⁶

Chez le sociologue P. Bourdieu, la notion d'ethos sera redéfinie dans le cadre du concept d'*habitus* lequel est défini comme « *un ensemble de dispositions durables acquises par l'individu au cours du processus de socialisation. »*¹³⁷ De ce fait, l'ethos « *désigne les principes intériorisés guidant notre conduite à notre insu. (...). Les façons de dire et de se présenter interviennent nécessairement dans les rituels que représentent les échanges verbaux socialisés. »*¹³⁸

Le sociologue se réfère à l'autorité institutionnelle du locuteur et à sa position sociale. À ce propos, « *le pouvoir des mots dérive de l'adéquation entre la fonction sociale du locuteur et son discours : un discours ne peut avoir d'autorité s'il n'est pas prononcé par la personne légitimée à le prononcer dans une situation légitime, donc devant les récepteurs légitimes. »*¹³⁹ Le locuteur est doté d'une autorité extérieure, sociale qui fait de lui « *un porte-parole autorisé. »*¹⁴⁰

Au terme de ce bref aperçu sur les différents points de vue portant sur l'image de soi, se présentent à nous deux notions distinctes : l'ethos prédiscursif et l'ethos discursif. R. Amossy nous clarifie cette distinction. Le premier est « *l'image que l'auditoire peut se faire du locuteur avant sa prise de parole. L'ethos préalable s'élabore sur la base du rôle que remplit l'orateur dans l'espace social (ses fonctions institutionnelles, son statut et son pouvoir), mais aussi sur la représentation collective (...) qui circule sur la personne. »*¹⁴¹

¹³⁵ M. Le Guern, 1977 : 285.

¹³⁶ R. Amossy, 2010 : 64.

¹³⁷ P. Bourdieu, 1982.

¹³⁸ Ibid.

¹³⁹ Ibid.

¹⁴⁰ Ibid. 109.

¹⁴¹ R. Amossy, 2010 : 69-70

Quant au second, c'est « *l'image qui dérive de la distribution des rôles inhérente à la scène générique et au choix d'une scénographie (les modèles inscrits dans le discours). C'est l'image que le locuteur projette de lui-même dans son discours telle qu'elle s'inscrit dans l'énonciation plus encore que dans l'énoncé, et la façon dans il retravaille les données prédiscursives.* »¹⁴²

Se basant sur l'éthos préalable ou sur celui construit dans le discours, le locuteur recourt à des stratégies argumentatives et discursives dans l'intention d'agir sur son interlocuteur. Nous tenterons de définir ce que sont les stratégies discursives en privilégiant celles de l'argumentation dans la construction de l'éthos. En ce qui nous concerne, nous nous appuyerons sur des éléments discursifs stratégiques qui mettent en avant ce qui est extérieur au discours. Nous parlerons de stratégies discursives et argumentatives qui affichent des données prédiscursives comme fondement de l'éthos.

4-2- Stratégies discursives/stratégies argumentatives comme éléments constitutifs de la construction de l'éthos

Peut-on vraiment désigner ce qui est stratégie et ce qui ne l'est pas dans le discours ? Peut-on considérer que tous les énoncés sont agencés de sorte à constituer une force persuasive ? ou c'est dans l'emplacement des éléments en rapport avec le contexte social, historique et ce qui est déjà connu par l'auditoire que se repère la stratégie du discours ou de l'argumentation ?

Nous revenons, ici, à la place qu'a l'image sociale du locuteur dans la construction de son éthos dans le discours. Dans la mesure où ces stratégies sont des éléments constitutifs du discours, elles doivent être particulières à chacun qui l'énonce. En d'autres termes, ce qui constitue stratégies discursives ou argumentatives, dans un discours quelconque, ne peut forcément pas l'être dans un autre discours. G. Vignaux précisera que « *Tout discours peut être défini comme un ensemble de stratégies d'un sujet dont le produit sera une construction caractérisée par des auteurs, des objets, des propriétés, des événements sur lesquels il opère* »¹⁴³.

Les énoncés argumentatifs servent à faire passer d'autres énoncés véhiculant des informations nouvelles. Le locuteur tente de convaincre son auditoire en s'appuyant sur

¹⁴² Ibid. 70.

¹⁴³ 1988: 18.

ce qui est déjà connu de tous. La force argumentative du dire se mesure, en réalité, par le degré de la connaissance ou de l'adhésion de l'auditoire à ces arguments considérés comme connaissances préexistantes.

Le sujet parlant va utiliser des stratégies discursives ou argumentatives à partir de l'image que son auditoire se fait de lui, mais aussi selon l'image qu'il se fait lui-même de l'auditoire. S'appuyer sur ce qui est admis par l'interlocuteur est une stratégie du discours qui a la force de convaincre car, « *toute argumentation, pour être efficace, doit s'appuyer sur des thèses admises par l'auditoire.* »¹⁴⁴

Revenons à la spécificité de notre travail qui consiste en la construction de l'ethos dans le discours, en situation de face à face. La mise en place de stratégies discursives ou argumentatives repose sur des éléments divers. Comme nous l'avons déjà vu, l'image sociale du locuteur intervient dans la construction de son discours. Cela dit, tout ce qui construit cette image sociale contribue, d'une manière ou d'une autre, à l'attitude discursive mise en œuvre par le locuteur. Ce faisant, avant de se construire comme locuteur, celui qui parle doit construire son interlocuteur :

« *Il y a toujours et nécessairement, interaction entre la forme ou l'étendue d'une adhésion à une argumentation et la nature même des éléments qui vont fonder cet accord. Tout discours dépendra donc du statut des arguments qu'il avance, en même temps que des particularités de l'auditoire qui l'accepte ou qui s'y connaît.* »¹⁴⁵

En effet, c'est dans ce ralliement à l'Autre que peut naître la force du discours et que fond la construction de l'ethos de celui qui parle. Le locuteur s'arrange pour agencer ce que lui imposent la situation de communication, son image préalable et les données sociales, d'une part et l'auditoire, d'autre part, qui est conscient de tous ces paramètres qui entrent dans la formation du discours du locuteur. Ces mêmes paramètres font, inévitablement, convoquer des stratégies discursives et argumentatives, en ce sens que « *le locuteur intègre dans son énonciation non seulement un certain nombre d'éléments situationnels qu'il lui paraît nécessaire de rappeler au titre de prémisses mais encore traite sous forme d'acquis présumés ceux qu'il estime connus de son interlocuteur.* »¹⁴⁶

¹⁴⁴ G. Vignaux, 1988 : 52.

¹⁴⁵ Ibid. 38.

¹⁴⁶ G. Vignaux et M.-J. Borel, 1971 : 77.

Saisir le discours par rapport à ces paramètres qui permettent sa production signifie prendre en considération le contexte et les données sociales partagées entre les membres de la même communauté et ce qui se dit à propos de ces données.

C'est la raison pour laquelle nous voulons définir le contexte et la doxa comme éléments constitutifs de la mise en scène de l'ethos. Ils sont au fondement de l'hétérogénéité énonciative du discours.

4-3-Le contexte et la doxa

R. Dilley considère que « *le contexte est lui-même problématique, étant le résultat d'interprétations antérieures.* »¹⁴⁷

En ce qui nous concerne, notre but est de clarifier corrélativement les notions du contexte et de la doxa en relation avec la notion de l'ethos. Nous avons l'intention de définir les deux notions et le rôle important qu'elles jouent dans la construction de l'image de soi. Cela explique le fait de revenir sur la notion de la présentation prise comme pratique interactive et sociale : « *la construction discursive, l'imaginaire social et l'autorité institutionnelle contribuent à mettre en place l'ethos, et l'échange verbal dont il fait partie intégrante.* »¹⁴⁸

Cela nous conduit à prendre la notion de contexte dans son sens le plus large. Y sont impliquées les conditions socioculturelles et les circonstances particulières qu'impose une situation de communication donnée (le temps, le lieu, les participants à l'échange verbal....).

Et justement, comme nous l'avons vu, la force argumentative du discours du locuteur réside dans la force de l'opinion publique, de ce qui est connu et de ce qui est collectif. « *C'est toujours dans un espace d'opinions et de croyances collectives que [le locuteur] tente de résoudre un différend ou de consolider un point de vue. Le savoir partagé et les représentations sociales constituent donc le fondement de toute argumentation.* »¹⁴⁹

¹⁴⁷ Bornand et C. Leguy, 2013: 33.

¹⁴⁸ R. Amossy, 1999: 148.

¹⁴⁹ R. Amossy, 2010: 85.

La doxa est cet « *espace du plausible tel que l'appréhende le sens commun.* »¹⁵⁰ Elle est « *le savoir partagé d'une communauté à une époque donnée.* »¹⁵¹

Nous portons notre intérêt sur l'articulation du contexte, de la doxa et des stratégies argumentatives dans la présentation de l'ethos dans une situation de communication particulière qu'est l'interview de presse écrite. Et nous ne pouvons, dans ce cas, que souligner, encore une fois, que le sujet parlant « *[est] tributaire des représentations collectives et des évidences qui sous-tendent [son] discours.* »¹⁵²

Prendre en compte les deux paramètres : le contexte et la doxa, dans la présentation de soi, c'est « *voir la parole du locuteur modelée par ce qui se dit et ce qui se pense autour de lui, par ce qu'il absorbe souvent à son insu, parce qu'il prend pour évident sans pouvoir en rendre compte.* »¹⁵³

Notons que dans l'interprétation des discours, nous recourons aux déterminations idéologiques des locuteurs. À cet effet, le repérage des stratégies discursives et argumentatives est tributaire de la connaissance de la doxa. L'image de soi que le locuteur veut afficher dans le discours est décodée et interprétée à l'aide des discours extérieurs et des données collectives. Le sujet parlant puise dans le discours social, ce qui donne à sa parole une dimension interdiscursive :

« *si l'on considère un discours particulier on peut (...) appeler interdiscours l'ensemble des unités discursives avec lesquelles il entre en relation. Selon le type de relation interdiscursive que l'on privilégie il pourra s'agir des discours cités, des discours antérieurs du même genre, des discours contemporains d'autres genres, etc.* »¹⁵⁴

Le sujet parlant s'appuie sur la parole de l'Autre pour fonder ses propos. L'activité discursive, dès lors, est considérée comme une co-activité qui se réalise avec les partenaires de discours.

¹⁵⁰Ibid. R. Amossy, 2010: 86.

¹⁵¹Ibid. 89.

¹⁵² Ibid.89.

¹⁵³ Ibid.

¹⁵⁴ D. Maingueneau, 1996 : 50-51.

4-4- L'Autre en discours : des acteurs sociaux aux partenaires de discours

Nous arrivons à la notion de l'Autre en discours pour le désigner comme une condition pour la co-construction du discours du sujet parlant. Ce dernier point que nous traitons, dans cette partie du travail, se veut une récapitulation des points évoqués dans le deuxième volet de ce chapitre.

Comme nous l'avons vu ci-dessus, « *l'activité langagière est un phénomène social à double titre : elle est déterminée par le contexte social, et c'est en soi une pratique sociale.* »¹⁵⁵

De là, s'affiche le fait que la personne qui parle établit des relations avec l'extérieur, avec le social. Dès lors, une question se pose : qui est cet Autre ? S'agit-il du participant à l'interaction ? C'est-à-dire de la personne présente dans la situation d'énonciation ? S'agit-il d'une personne explicitement citée ? Ou bien des sources inconnues véhiculant l'opinion publique et la doxa ?

Pour répondre à ces questions, nous nous appuyons sur T. Todorov qui dit, à ce propos, que « *la voix individuelle ne peut se faire entendre qu'en s'intégrant au chœur complexe des autres voix déjà présentes.* »¹⁵⁶ Et concernant la part et la qualité de l'Autre dans le discours, J. Authier-Revuz parlera « *[d'] un autre qui n'est ni le double d'un face à face, ni même le différent, mais un autre qui traverse constitutivement l'un.* »¹⁵⁷

Concernant la contribution de l'Autre dans la construction de l'ethos du locuteur dans le discours, la question ne se pose plus sur le fait que tout échange verbal est caractérisé par une instabilité énonciative et une hétérogénéité discursive. Ce qui nous intéresse est ce passage de l'Autre en tant qu'acteur social à un partenaire de discours détenant le rôle de co-acteur dans l'activité énonciative. Celui-ci devient, dès lors, le fondement de toute construction langagière. À partir de là, « *la communication conduit les sujets à produire du sens, des relations sociales et des images identitaires par la construction conjointe de formes linguistiques. Il s'agit d'un véritable tissu discursif, une trame tissée ensemble, par lesquelles, "le langage peut remplir la fonction d'un médium de socialisation"*¹⁵⁸ »¹⁵⁹

¹⁵⁵ P. Charaudeau, D. Maingueneau, 2002 : 136.

¹⁵⁶ 1981 : 9.

¹⁵⁷ 1982 : 103.

¹⁵⁸ J. Habermas, 1987b : 424.

¹⁵⁹ R. Vion, 2000 : 96.

Le sujet parlant convoque l'Autre, à la fois, comme élément extérieur et constitutif de son discours. Contrairement au partenaire de la communication, désigné dans une situation donnée, le partenaire de discours englobe tout ce qui contribue à la co-construction du discours du locuteur. T. Todorov dira que « *aucun énoncé en général ne peut être attribué à un seul locuteur : il est le produit de l'interaction des interlocuteurs et, plus largement, le produit de toute cette situation sociale complexe, dans laquelle il a surgi.* »¹⁶⁰

Qu'il soit cité explicitement ou implicitement ou qu'il ne fasse pas l'objet d'une désignation, cet Autre constituera un partenaire dans la construction de l'ethos de celui qui parle.

R. Amossy affirmera :

« *L'ethos concerne la constitution de soi, mais image singulière est toujours décryptée de l'extérieur à l'aide de schémas collectifs. L'ethos ne coïncide pas nécessairement avec l'intention de l'auteur, mais est (re) construit par le lecteur qui puise dans un répertoire de stéréotypes historiquement variables.* »¹⁶¹

Dans la mesure où le discours se constitue par ce rapport à l'Autre, dans une interaction sociale généralisée, cet Autre passe de l'acteur social au partenaire de discours. Il constitue « *une condition pour la construction de l'acte de communication dans lequel se co-construit le sens.* »¹⁶²

Ce chapitre a précisé le cadre théorique dans lequel nous situons notre travail de recherche. Inscrivant notre étude dans l'analyse du discours, nous la conduirons en nous appuyant aussi bien sur les concepts que nous venons de définir que sur d'autres notions que nous convoquerons au cours de notre analyse.

M. Burger affirme que :

« *L'analyse du discours, domaine des SL [sciences du langage], conçoit "discours" comme une réalité complexe articulant, pour faire bref, un "texte" (réalité langagière) et un "contexte" (réalité sociale) envisagé aussi sous l'angle langagier. Dans ce sens, du point de vue des SL, la voie est aussi déjà tracée qui permet de considérer le "discours" comme un objet relevant d'une analyse à la fois pleinement communicationnelle et langagière.* »¹⁶³

¹⁶⁰ 1982 : 50.

¹⁶¹ [En ligne].

¹⁶² P. Charaudeau, D. Maingueneau, 2002 : 33.

¹⁶³ 2008 : 13.

En effet, nous souhaiterions étudier les productions discursives des locuteurs interviewés dans la presse écrite en articulant leurs discours avec le social. Nous ne pouvons y parvenir que si nous saisissons cette dimension sociale dans une dynamique communicationnelle et langagière de l'interview de la presse écrite.

Chapitre 3

Pour une présentation de soi : positionnements identitaires et marques discursives

Introduction

Nous traitons la présentation de soi en posant l'un des points essentiels de ce travail de recherche qui postule que le locuteur prend plusieurs positionnements dans son discours. Nous nous intéressons à la notion de positionnement comme « *une des catégories de base de l'analyse du discours qui touche à l'instauration et au maintien d'une identité énonciative* »¹⁶⁴. [Le positionnement] « *Désigne à la fois les opérations par lesquelles cette identité énonciative se pose et se maintient dans un champ discursif et cette identité même* »¹⁶⁵.

S'attribuer un statut donné implique se référer à un positionnement et « *[celui-ci] ne concerne pas seulement les "contenus", mais les diverses dimensions du discours : il se manifeste aussi bien dans le choix de tels ou tels genres de discours, dans la manière de citer, etc.* »¹⁶⁶ Il est évidemment nécessaire d'évoquer la notion de positionnement en l'explicitant par le rôle social. Nous étudierons, donc, les productions discursives des locuteurs dans chaque positionnement qu'ils entreprennent au fil de leurs interventions. Cela nous permettra de voir et de comprendre comment le rôle social est formulé. Nous dégagerons les différents marqueurs discursifs qui disent ces rôles sociaux. Pour pouvoir afficher et assumer un positionnement, le locuteur est amené à transposer le réel en discours en jouant les différents rôles sociaux qui lui appartiennent. Nous assistons à un mouvement perpétuel qui se dessine entre les différents positionnements et le locuteur nous donne à voir un discours en permanente construction.

1- Le statut du sujet parlant : Pour une hétérogénéité énonciative des instances discursives

Lorsque l'interviewé qui est une personne connue, voire célèbre, se présente, le choix des déictiques, du vocabulaire ou des mots tout simplement n'est pas anodin. Il se positionne dans un champ discursif et ce positionnement entraîne un engagement dans une identité énonciative qu'il veut afficher.

¹⁶⁴ P. Charaudeau, D. Maingueneau, 2002 : 453.

¹⁶⁵ Ibid.

¹⁶⁶ Ibid.

Néanmoins, il ne s'agit pas de s'attendre à une stratification de différentes identités énonciatives mais, nous assistons à un jeu perpétuel qui va nous dessiner qui est le locuteur et dans quel statut il se place à chaque fois. Il est vrai qu'un positionnement est toujours collectif mais le sujet parlant est amené à se montrer qu'il est un élément appartenant à un tout. De ce fait, son discours laisse voir des marqueurs dévoilant l'évolution de son langage. Nous revenons sur la notion de statut afin de la clarifier car il est nécessaire de distinguer le statut social du statut discursif. C'est en fonction du premier que nous comptons traiter et expliquer le second dans ce travail de recherche. Il est à savoir que le statut social « *est l'identité qui légitime la participation d'un agent à une activité donnée (...) les statuts sociaux constituent ainsi des pré-requis à une « activité, qui expliquent et sous-tendent une identité au plan communicationnel, et perdurent à celle-ci* »¹⁶⁷

Dans un espace interactif de l'interview, le locuteur est amené à se présenter au journaliste et au tiers absent qui est le public. L'interview le légitime, en contrepartie, il doit être à la hauteur de cette légitimité. L'interviewé va laisser défiler, tout au long de l'entretien médiatique, ses différents positionnements identitaires, c'est-à-dire, ses différentes identités sociales ou ce que P. Charaudeau a appelé « *identité psychosociale (ou externe) du sujet communicant qui consiste en un ensemble de traits qui le définissent selon son âge, son sexe, son statut, sa place hiérarchique, sa légitimité de parole, ses qualités affectives, tout cela " dans une relation de pertinence à l'acte de langage" »*¹⁶⁸

Le locuteur se désigne, se nomme et dit qui il est. Il affiche son identité à l'aide de plusieurs marqueurs linguistiques et discursifs qui nous renseignent sur la position identitaire que prend le locuteur au fil du discours. Autrement dit, le langage dit l'identité et celle-ci construit le langage. La nomination identitaire ou l'autodésignation « *réfère à l'ensemble des procédés par lesquels le locuteur se désigne lui-même en tant qu'individu ou en tant que membre d'une collectivité* »¹⁶⁹

¹⁶⁷ M. Burger, 1999 : 47

¹⁶⁸ P. Charaudeau, 1991 : 13

¹⁶⁹ L'autodésignation, un terme emprunté à D. Maingueneau, 2009 : 20.

1-1- S'autodésigner par la deixis

Dans l'approche énonciative, le sujet parlant a toujours été placé au centre de toute activité langagière. La deixis (les déictiques) concerne l'ensemble des traces que laisse l'énonciateur dans son énonciation et qui nous renseigne sur sa position dans le temps et dans l'espace. Pour notre part, nous prenons ces déictiques comme éléments caractérisant toute la situation de communication et qui nous informent sur le contexte qui permet l'énonciation. Pour clarifier, plus, notre orientation, nous nous référons à F. Jacques qui affirme que :

*« Le locuteur cesse d'être au centre de l'énonciation, comme celui qui mobilise l'appareil de la langue au service (ou au profit) de son dire. La situation typique d'énonciation n'est plus égocentrique, quand bien même on marquerait la fonction de centre de référence du locuteur à l'aide de termes déictiques comme « moi », « ceci », « maintenant », etc... »*¹⁷⁰(C'est l'auteur qui souligne)

La deixis est définie dans *Le dictionnaire d'analyse du discours*, comme « la localisation et l'identification des personnes, objets, processus, événements et activités (...) par rapport au contexte spatio-temporel crée et maintenu par l'acte d'énonciation »¹⁷¹

Mais dans une approche choisie pour notre étude, se limiter à la dimension textuelle est insuffisant. Les productions langagières de nos locuteurs sont saisies dans leur lien avec l'extralinguistique, c'est-à-dire dans des situations réelles. Nous traiterons les discours des interviewés, nous analyserons le plan déictique au sens de D. Maingueneau qui relie la notion de la deixis au mot déictique employé comme adjectif ou comme nom et « [qui] désigne un des grands types de références d'une expression celle où le référent est identifié à travers l'énonciation même de cette expression. »¹⁷²

Pour nous appuyer sur cette approche, nous focalisons sur l'identité du sujet parlant dans ses deux facettes : la première facette consiste en l'identité sociale du locuteur avec le statut et le rôle qui lui sont attribués dans l'échange verbal. La deuxième facette, c'est

¹⁷⁰ R. Vion, 2000 : 46-47

¹⁷¹ P. Charaudeau, et D. Maingueneau, 2002 : 160

¹⁷² Ibid.158.

la façon dont il se construit dans son discours, la façon dont il se met en sujet de discours sur le plan déictique. Donc, nous focalisons dans cette partie du travail, uniquement, sur le fait que le locuteur, à l'aide des déictiques, se place dans un tel ou tel statut social, ou dit, à l'aide du même outil, le rôle social qu'il s'attribue. Nous signalons que l'intérêt est porté sur la deixis ou les déictiques non pas en tant qu'éléments désignant un sujet énonciateur dans son acte d'énonciation mais comme un moyen de la mise en place du statut du locuteur dans son discours. C. Kerbrat-Orecchioni affirme que « (...) les déictiques sont à considérer non seulement comme des unités de langue et de discours au même titre que tout autre unité linguistique, mais bien plus, comme ce qui rend possible l'activité discursive.»¹⁷³

Dans son interview accordée au Quotidien d'Oran, portée sur sa désignation à la tête du centre culturel algérien en France (C.C.A), l'écrivain algérien Yasmina Khadra revient sur les conditions de cette nomination et le hasard qui a fait qu'il rencontre le Président de la République à Oran (à l'ouest de l'Algérie). Il évoque les raisons et les motifs de cette rencontre et exprime sa surprise quant à cette désignation. Il se dit qu'il ne s'attendait pas à occuper ce poste et était ému de la confiance que le Premier homme de l'État mettait en sa personne. Enfant de l'État, fils de l'École militaire des cadets, militaire de carrière (ex. officier à l'ANP, jusqu'à 2000), actuellement écrivain, il nous montre clairement ce rapport qu'il entretient avec « le Pouvoir ». Il veut aider à la construction et à la protection de sa patrie et il se donne le devoir de participer à cette mission car, selon les dires du locuteur « le devoir appelle surtout les intellectuels et l'élite du pays.»

Le locuteur se désigne par *je*, suivi par des verbes d'action et des verbes qui expriment l'engagement dans son nouveau poste. Il veut assumer son rôle en tant que directeur de ce centre culturel :

« Je veux que le CCA soit un véritable centre culturel. Que les gens viennent non seulement pour se divertir, mais pour prendre la mesure du talent culturel et artistique algérien » P. 5
- « je sais l'ambition qui est la mienne » P. 5

¹⁷³ 2009: 146

-« je vais adresser au chef de l'État un canevas d'idées. Son soutien pour les traduire à l'épreuve du CCA est capital. Je souhaiterai que le Centre soit parrainé directement par lui »

P. 5

- « faire sortir le CCA du 15^{ème} arrondissement de Paris, aller au-delà de son champ habituel. »

P. 5

- « Faire en sorte que les Algériens habitant la banlieue parisienne y viennent pour retrouver une part de leur algérianité. J'ambitionne de lancer des troupes de théâtre pour enfants et amateurs » P.5

- « Je souhaite aussi mener à bon port l'idée de « Maison Algérie » dans des grandes villes de France » P.6

Mais avant de se désigner par le « je » en tant que directeur dudit centre, le locuteur se désigne comme un enfant de l'État, un engagé au sein de l'Armée nationale populaire depuis qu'il était enfant (d'abord enfant militaire cadet, ensuite officier). L'engagement lui a appris à être présent pour son pays et à le sauver quitte à critiquer ce qui est mauvais. Le locuteur, quand il a répondu « oui » à la sollicitation du Président de la République et a accepté une telle mission, était conscient de « son oui » car il estime et il est convaincu qu'il n'y avait pas de place pour un « non ». Le pays avait besoin de tous ses enfants et lui, enfant du pays et enfant de l'État, ne peut pas se donner le droit de ne pas servir sa patrie. C'est un engagement durable :

« J'ai accepté parce que j'ai toujours servi mon pays » P. 8

L'intérêt du pays domine, il passe avant l'intérêt personnel. Le statut de celui qui parle est placé entre ce rapport antérieur qui lie Yasmina Khadra à l'État - puisqu'il est le fils de ce dernier, il a été éduqué et formé à l'École militaire des cadets- et son engagement envers son pays en tant qu'officier à l'Armée nationale populaire. Le locuteur ne veut pas interrompre ce lien, il prolonge son engagement en acceptant le poste auquel on l'a nommé.

La réponse à une sollicitation venue d'un Président de la République, dire « oui » au « Pouvoir » a suscité des interrogations et des doutes au sein de la société. Le nommé à la tête du CCA a réagi aux commentaires de ceux qui doutent encore de sa probité. Sa sollicitation et sa nomination à la tête d'un organisme de l'État n'ont pas été négociées et son « oui » est loin de le classer dans les rangs des « béni oui oui »¹⁷⁴

« ...que je dise « oui » à la direction de CCA ne signifie pas quelque compromission » P.1
« Je sais dire ce que je pense, je sais dire « non » »P. 2

Écrivain, et il se consacre entièrement à l'écriture depuis sa retraite de l'Armée nationale populaire, une carrière qu'il avait entamée pendant qu'il était au sein de cette institution, le locuteur se met non seulement dans la catégorie des hommes de lettres mais il s'identifie aux intellectuels. Il se désigne comme tel et il souhaite être consulté dans les programmes du Pouvoir :

...le Pouvoir se doit de s'appuyer sur son intelligentsia pour voir clair dans ses programmes. »
P.2

Le « je » se prolonge, d'un engagement envers ses compatriotes, le locuteur se donne la tâche de servir la culture de son pays à l'étranger. Il se classe dans l'élite du pays qui doit être à l'écoute du peuple mais surtout, et avant tout, doit être écoutée et consultée par le Pouvoir :

« J'espère, à travers cette nomination, ouvrir les esprits de nos responsables en direction de l'élite. Aucun État ne peut avancer s'il marginalise son intelligentsia et se passe de son éclairage ». P. 3

Le « je » énonciateur, se positionne, en plus d'un élément appartenant à « l'intelligentsia » de son pays, comme un intermédiaire entre les intellectuels et le

¹⁷⁴ - sont désignés par cette appellation les gens qui sont aux côtés du Pouvoir dans toutes les circonstances pour leurs propres intérêts.

Pouvoir. Il montre toute une ambition et un devoir d'inciter celui-ci à reconnaître la place et le rôle des intellectuels dans l'avancement du pays.

Zinedine Zidane, un footballeur dans l'équipe de France à la retraite depuis quelques années, nous confirme avoir été un sportif de haut niveau :

« ...le terrain me manque. J'ai pratiqué dix-sept ans le haut niveau...plutôt par toutes les sensations diffuses : la pression du match, de la victoire...ça manque. » P. 10

L'identité sportive – dans le haut niveau – se mesure et se confirme par le nombre d'années (dix-sept ans) et le locuteur ne renonce pas à son statut de sportif professionnel : *« ça manque »*

Ou mieux encore, le même locuteur nous raconte comment chaque année des stars sont invitées, par une Association qui lutte contre les leucodystrophies, à se jeter d'un avion en vol. Il s'identifie, donc, à cette catégorie de stars qui est préalablement et communément définie comme telle:

« Chaque année, des stars doivent s'y surpasser et surmonter un défi personnel. L'an passé, j'étais monté à cheval, cette fois, j'ai sauté en parachute (...). Et me voici à Paris. Voilà, j'ai pu faire tout ça aujourd'hui. »P. 9

Le statut, cette fois-ci, se concrétise par un rôle que Zidane va prendre dans cette compétition réservée aux stars. Ces activités sportives entreprises au sein d'un groupe et le fait de le catégoriser par cette Association qui lutte contre les leucodystrophies comme une star peut transcender un aspect de l'identité de celui qui parle.

Étant justement à la retraite, l'ex-joueur français nous affiche son rôle de père de famille qui profite pleinement de son repos :

« Aujourd'hui, je suis peinard, tranquille. Je vis ma vie, je passe plus de temps avec ma famille. Tout ce que je ne faisais pas avant.» P. 10

Le rôle de père de famille (ou de sportif à la retraite) restitué au locuteur le temps et l'occasion de se consacrer à sa famille : « *je passe plus de temps avec ma famille* ». Ce faisant, il montre que son statut de footballeur l'empêchait d'accomplir ce rôle : « *tout ce que je ne faisais pas avant* ».

Son statut de sportif resurgit, c'est comme si le locuteur ne peut être autre chose qu'un footballeur, pire encore : quitter le terrain est une perte pour lui. Toutes les sensations que peut lui apporter le foot lui manquent aujourd'hui dans sa vie de retraité :

« *Mais aujourd'hui, c'est vrai que le terrain me manque. (...) j'ai récupéré quelque chose et j'ai perdu autre chose.* » P.10

C'est comme si le rôle de père de famille ne lui suffit pas. Il l'incarne avec succès mais, le locuteur a besoin durablement de son statut de footballeur. D'ailleurs, le locuteur se met volontairement dans une collectivité quand il évoque le rituel pratiqué par la catégorie dans laquelle il se met :

« *Des athlètes avouent se sentir « mal », voire « sales » quand ils ne s'entraînent pas...Pas sale, mais c'est vrai que, quand je jouais, après deux ou trois jours de repos, je n'étais pas bien. J'avais besoin de m'entraîner tous les jours.* »P.10

Cette instabilité énonciative ne cesse de se dessiner dans la trame des propos de Zidane. Il est question d'un je (u) qui reconfigure constamment l'identité énonciative.

Le « je » nous transporte d'un rôle à un autre et il donne au locuteur la force d'assumer un tel ou tel statut social. Évidemment, nous désignons, à ce niveau, le rôle et le statut sociaux dans le but de montrer la place qu'occupe le locuteur socialement et qui lui permet de se désigner sur le plan discursif. Ce qui nous intéresse ce sont les comportements langagiers et l'activité discursive où chaque locuteur incarne des rôles communicationnels qui constituent les différentes fonctions du statut.

À la retraite, l'ex-footballeur ne se contente pas de se consacrer à sa famille mais il va se mettre au service de l'Humanité. Il va même impliquer ses enfants dans ses tâches humanitaires. Cela montre à quel point sa conviction est énorme et combien son plaisir est immense quand il se met à aider les autres. Son discours, mis à la première personne, laisse entendre qu'en tant que célébrité, il se doit de s'engager dans l'œuvre humanitaire :

*« Quand je fais un voyage au Bangladesh pour le compte de Danone, je prends un réel plaisir à le faire. Pareil quand je prépare un match avec l'ONU, pour « les amis de Zidane et de Ronaldo ». Quand je vais au Niger en tant qu'ambassadeur itinérant de PNUD (Programme des Nations unies pour le développement), je me régale (...) ; j'ai le plaisir de me retrouver sur le terrain, par exemple devant cette femme qui accouche de triplés. On a monté une clinique alors qu'avant cette même femme aurait accouché chez elle. Voir ça, ou voir une école d'alphabétisation fréquentée par des femmes de 50 ans qui ne savent pas lire, ça me fait plaisir. Et en plus, je peux le partager avec mes enfants ».*P. 12

Des exemples montrant la deixis servant de moyen à s'autodésigner sont multiples. Nous verrons dans l'exemple qui suivra comment le locuteur use de ses rôles sociaux pour construire son discours. Ceux-ci sont imbriqués et permettent à celui qui parle de se reconnaître dans ses rôles et de s'attribuer un rôle discursif grâce à la deixis.

« Mais les études n'ont rien à voir dans la chanson. C'est plutôt la personnalité qui est là qui ne s'est jamais écartée du chemin tracé, qui ne s'est jamais reniée c'est sûr... » P. 20

Dans cet énoncé, le chanteur algérien kabyle Idir explique comment son statut d'universitaire et son statut d'artiste sont mêlés. L'un construit l'autre. Il nous informe qu'à l'origine c'était à l'université qu'il s'est fait connaître. Idir est poussé par ses amis et ses camarades à devenir chanteur. Ils l'encourageaient, le réclamaient et l'invitaient à se produire au sein de l'université. Dans le passage, l'identité sociale est prise en charge par le langage et, de ce fait, elle se transforme en identité discursive.

Dans le même sens, et pour montrer au mieux cette deixis, qui permet l'autodésignation comme moyen par excellence, nous proposons un autre énoncé produit par le même locuteur. Évoquant la réussite de son album, il dit :

« Mais si je raisonne en tant que Kabyle, je ne peux qu'être fier ». P. 22

Le locuteur, dans l'énoncé ci-dessus, exprime un sentiment de fierté vis-à-vis de son album, et de là, il affirme son appartenance à une communauté sociale. Encore une fois, le soi social évalue le soi artiste. S'attribuer la tâche de s'évaluer en tant qu'artiste laisse comprendre que sa réussite est déjà un pas vers l'avant pour la chanson kabyle d'une manière générale. Le raisonnement kabyle est assumé dans son discours car il ne laisse aucun doute quant à l'appréciation de son produit : *« je ne peux qu'être fier »*, et il adopte un raisonnement pour l'évaluation de son album : *« en tant que Kabyle »*

Dans son discours, mis à la première personne, le locuteur se désigne doublement : en tant qu'artiste réussi et en tant que Kabyle réclamant un art de qualité et sachant évaluer un produit à sa juste valeur.

Allons voir un autre exemple pour comprendre mieux la construction de l'identité énonciative ou discursive à partir d'un statut social. Cette mise en mots de ce qu'est l'individu s'affiche dans l'énoncé de Geneviève Chauvel. Journaliste et écrivaine, la locutrice, grâce au choix de ses mots, de son vocabulaire et sa volonté de s'attribuer explicitement ses dires, elle se dit que les deux métiers fusionnent pour forger son positionnement identitaire :

« Pour réconcilier les deux, il y a le roman historique ou la biographie romancée. C'est dans cette catégorie que je me range pour le moment. » P. 31

La locutrice se classe dans la catégorie des deux métiers : le journalisme et l'écriture romanesque. Elle va même choisir son genre d'écrit pour ne pas renoncer à l'un des deux rôles. Nous verrons, par la suite, comment le contenu de ses écrits prend place comme référent dans le processus de son discours. Mais pour pouvoir comprendre le

choix du référent qui est le contenu de ses écrits mais surtout, et c'est ce qui nous intéresse dans ce présent travail, le rôle de ce référent dans le processus de sa construction langagière dans notre corpus, nous avons vu nécessaire d'évoquer un autre statut social de la locutrice qui est celui de l'enfant. À travers ses propos, Geneviève Chauvel, nous révèle qu'elle est une enfant issue de deux cultures différentes :

« Depuis ma tendre enfance, je vis entre les deux cultures » P. 29

« J'étais bébé quand je suis arrivée en Syrie avec mes parents. Au bord de l'Euphrate « j'ai reçu mes premières sensations, couleurs, sons, odeurs. » P. 29

« J'ai grandi ensuite entre Alger et la région de Sétif où mon grand-père avait une ferme (...) Toujours la juxtaposition des deux cultures. » P. 29

Dans cet énoncé, la locutrice se désigne vraiment comme une enfant ayant reçu la culture occidentale et la culture arabo-musulmane. Elle affiche consciencieusement son parcours d'enfance et confirme son appartenance aux deux cultures. Elle met son récit au passé auquel elle donne la forme d'un récit autobiographique. De par ce discours qui raconte une partie d'une vie, se dessine la trame du discours de l'interviewée. Le statut social révèle l'identité de l'individu et l'autodésignation devient un moyen et un marqueur qui construisent l'identité énonciative de celle qui parle.

Dans son parcours de journaliste et d'écrivaine, Geneviève Chauvel cite un autre métier qu'elle a exercé dans sa vie.

« ...et je deviens photographe (...). Et dans quel pays ? Le Moyen-Orient, Le Liban, la Série, L'Arabie Saoudite. » P. 29

Grâce au verbe « devenir », on comprend que c'est l'occasion qui s'est offerte à la locutrice pour qu'elle devienne photographe. De par ses recherches d'écrivaine et ses sorties de journaliste, la locutrice est amenée à se déplacer. De ce mouvement est né un autre métier qui est la photographie. Tous les noms des lieux qui sont évoqués au fil de son discours nous dessinent ces mouvements continus exigés par les différents métiers de la locutrice. Plus elle raconte le parcours de sa vie, plus le processus de la construction de son discours se révèle. Les noms des lieux que la journaliste-écrivaine-photographe

a pu visiter pour les besoins de ses métiers nous montrent le poids et l'impact que ces endroits ont sur la locutrice permettant à son langage sa construction et lui procurant son effet.

De plus, l'interrogation « *Et dans quels pays ?* » n'est pas anodine. C'est comme si la locutrice s'étonne sur le hasard qui a fait qu'elle revienne sur les lieux de son enfance pour mener ses recherches. Cet ébahissement nous le fait ressentir comme elle nous fait sentir sa volonté et son plaisir de découvrir les pays arabes. L'énoncé qui suit en est un exemple :

« *D'année en année, j'ai parcouru tous les pays du Proche-Orient.* » P. 29

La locutrice a eu le moyen de boucler ses déplacements au Proche-Orient et ce, grâce à l'adjectif «*Tous*». Cette visite va donner des résultats dans les recherches de l'écrivaine. Elle va produire un livre qui est considéré comme le fruit de son travail et de ses déplacements mais qui va servir comme un prétexte dans son intervention dans l'interview de notre corpus, comme nous le verra dans le point suivant de notre étude. (cf. Titre 1-2)

Nous verrons, dans l'exemple qui suit, comment la locutrice, veuve du chanteur kabyle Matoub Lounes, se désigne comme une victime de ceux qui ont commis un lâche assassinat sur la personne de son époux et aussi comme une cible de la tentative d'assassinat sur sa personne et sur celles de ses sœurs. La locutrice étant présente avec ses deux sœurs et son époux dans leur voiture lorsque les assassins les ont surpris par une embuscade (ou un guet-apens) sur la route qui mène chez eux. Elle perd son époux, ce jour-là, suite à des balles assassines et laissée pour morte, elle dépose plainte contre les acteurs du crime :

« *Nous venons de procéder à un dépôt de plainte avec mon avocat-conseil Maître Hannoun, pour tentative d'assassinat sur ma personne et sur celles de mes sœurs Warda et Farida. (...). Il s'agit de revenir sur les événements tragiques qui ont coûté la vie à mon époux Lwennas Matoub à la date du 25 juin 1998.*»P. 38

Le pronom personnel « nous » implique toutes les victimes de cet événement tragique et les énoncés : « *mon époux* », « *ma personne* », « *mes sœurs* », permet à la locutrice de se positionner par rapport à la personne assassinée et par rapport aux personnes qui étaient présentes, ce jour-là, et qui ont vécu cet événement tragique du 25 juin 1998¹⁷⁵. La deixis montre le degré d'implication de celle qui parle dans ce qui s'est passé mais surtout dans la façon de le dire.

La nomination identitaire : « *mes sœurs Farida et Warda* », « *le Maître Hannoun* », « *mon époux Lwennas Matoub* » et la date du « *25 juin 1998* » nous remettent dans un contexte précis et nous remémorent un souvenir tragique, de non seulement des personnes victimes du drame, mais, aussi, de toute une communauté touchée par cette tragédie. L'énoncé qui suit nous montre l'état de traumatisme et de douleur que subit la locutrice, victime de cet acte odieux commis sur son époux :

« J'ai été laissée pour morte. J'ai subi des séquelles graves, physiques et psychologiques. Durant des années, et jusqu'à nos jours, ce lâche assassinat remue, de jour comme de nuit, mon corps et mon esprit. » P. 39

C'est un énoncé qui montre l'état physique et psychologique de la victime. Les assassins de son époux ont tiré sur elle pour la tuer, elle s'en est sortie indemne. Le prolongement entre le passé et le présent : « *j'ai été.../remue...* », montre que la locutrice vit toujours ce drame et subit un traumatisme que le temps n'arrive pas à atténuer.

Nous proposons un autre énoncé pour mieux clarifier le fonctionnement de la deixis dans notre corpus.

Se considérant comme un élément appartenant à l'université algérienne et à la communauté de chercheurs scientifiques, Ahmed Rouadjia, maître de conférences, s'octroie le droit d'exposer son point de vue en qualité d'enseignant et de chercheur. Son statut lui permet une crédibilité et une fiabilité quant à ce qu'il dit et la façon dont

¹⁷⁵ Le chanteur kabyle Matoub Lounes a été assassiné le 25 juin 1998, sur le chemin qui le menait chez lui à Taourirt Moussa, dans la Daira de Béni Douala, à Tizi Ouzou.

il décrit la réalité sinistrée de l'université algérienne et de la recherche scientifique en général et de l'université de M'sila en particulier. Il est le témoin oculaire de ce qui se passe dans cette institution.

« J'ai publié une série d'articles dans la presse algérienne (...) sur des sujets d'intérêt variable, mais la majorité portait sur l'enseignement supérieur et la recherche scientifique que je trouve sinistrés, de mon point de vue. » P. 48

Le locuteur évalue l'état de l'université algérienne en s'exprimant par un verbe d'action « *j'ai publié* », suivi d'un verbe d'opinion « *que je trouve* ». Le verbe « publier » mis au passé confère une légitimité au locuteur de donner son point de vue concernant l'état de l'université algérienne, à travers le verbe « trouver », mis au présent. L'expérience du locuteur dans son statut d'enseignant se déploie dans l'énoncé à l'aide du rapport entre le passé « *j'ai publié* » et le présent « *que je trouve* ». Le premier est lié au parcours du sujet parlant accomplissant un rôle social et le temps du présent se justifie par rapport à son statut, s'octroyant un rôle de critiquer et d'évaluer. Se trouver dans la position énonciative du sujet parlant, c'est construire un langage susceptible d'assembler ces différents rôles assumant un statut car « *tout discours apparaît comme tributaire de son cadre social et institutionnel ; il est indissociable des façons de voir, de penser et de sentir qui délimitent les possibles d'une culture ou d'une époque* »¹⁷⁶

Nous creusons dans ce processus discursif des locuteurs interviewés dont l'un de ses éléments qui permettent sa construction est la deixis.

Dès le début de sa conversation, l'homme de lettres égyptien Alaa El Aswany se présente comme un écrivain connu et célèbre, non seulement dans le monde arabe mais à l'échelle mondiale :

« Je voyage, en effet, depuis 2002 pour présenter mes livres. Or, la plupart de mes éditeurs sont de grandes maisons occidentales. (...) je me dois donc de présenter mes livres à ces publics. »
P. 63

¹⁷⁶ R. Amossy, 2010 : 222.

Le locuteur affiche son appartenance à la classe d'écrivains et exprime son lien avec la littérature et son amour pour l'écriture. Il utilise des déictiques comme : *Je, mes livres, mes éditeurs.*

En parallèle, l'écrivain de renom mondial va se déclarer, dans ses propos, comme un citoyen démocrate et cela quand il évoque la situation politique de son pays, l'Égypte et dans le monde arabe et sa prise de position quant au Pouvoir égyptien :

« Je ne me sens pas à l'aise avec le fait d'être invité par des gouvernements peu démocratiques. Or, dans le monde arabe...c'est là une autre barrière. » P. 63

« (...) je préférerais(...) être invité par un éditeur(...) un acteur non étatique... » P. 63

Le locuteur nous affiche clairement la barrière qui existe entre lui et les Pouvoirs de son pays. Une barrière qui s'est exprimée sur le terrain, à travers les événements qu'ont vécus les pays arabes où les peuples ont demandé le renversement des régimes en place, ce qui est appelé « Le printemps arabe ».

« Mes trois premiers ouvrages (...) ont été refusés par l'organisation gouvernementale du livre égyptien. »P. 63

Cela le situe dans le rang des écrivains qui défendent leurs idées quel que soit le prix à payer. C'est ce qui s'est traduit concrètement par cette prise de position politique, à travers les événements de protestation, notamment dans les pays suivants : La Tunisie, La Libye, L'Égypte et La Syrie. Alaa El Aswany se catégorise, à travers son discours, dans un groupe de personnes qui refusent la répression et qui s'engagent à changer le monde pour imposer leurs convictions. C'est un écrivain qui n'hésite pas à afficher ses positions à l'égard du Pouvoir égyptien en participant au soulèvement populaire dans son pays et qui porte tout son soutien aux peuples arabes voisins.

Voici, à présent, un autre exemple affichant une locutrice qui se met dans les rangs des artistes. Amel Brahim Djelloul, une soprano algérienne, se met dans la classe

des artistes puisqu'elle interprète *Johan Strauss, Ernescio, Mozart, Verdi, Bizet*, le répertoire arabo-andalou et le chant d'expression kabyle d'*Idir* :

« Je viens de sortir un nouvel opus intitulé Amel chante la méditerranée avec le groupe Amedyaz (...) j'y interprète des titres de la Méditerranée, de l'arabo-andalou, de l'espagnol, du grec, du turc, du kabyle... » P. 68

L'énoncé laisse défiler des noms célèbres de la musique et de la chanson et il permet de montrer la place que la locutrice occupe dans ce domaine. Ces propos affichent une artiste qui s'intéresse à plusieurs genres musicaux et modes de chanson. C'est une artiste sans frontières et qui a un potentiel lui permettant d'aller dans des univers divers de l'art.

Nous passons à un autre locuteur qui va afficher son identité au moyen de son lien avec l'écriture. Noureddine Saadi, écrivain algérien se proclame un écrivain-né. Il affiche non seulement ce rapport fort et solide avec l'écriture mais il en donne son point de vue :

« Je suis habité évidemment par tous les livres, les écritures qui ont compté et comptent toujours pour moi, des textes crépusculaires ou éblouissants qui résonnent en moi (...) l'écriture passe par des mots, des signes, des phrases, une sémantique, une grammaire (...) elle est surtout émotion, pour moi. C'est un travail parfois harassant, souvent angoissant, mais tellement fascinant, jubilatoire, un monde qui naît sous les doigts, des personnages qui apparaissent souvent à notre propre insu. (...) c'est cet acte si solitaire, silencieux, mais devient nécessaire, une vie dans la vie, avec pour seul témoin son cœur qui bat. » P.82-83

Nous assistons, dans ce passage, à l'emploi des mots et des expressions qui nous décrivent le lien du locuteur à l'écriture. Le locuteur use du jargon littéraire pour exprimer son amour et sa passion à cette activité : *« habité par les livres », « les écritures comptent toujours pour moi », « des textes qui résonnent en moi » « l'écriture est surtout émotion pour moi »*. Ce rapport à l'écriture fonctionne par le procédé de la personnalisation, le locuteur perçoit l'activité d'écriture comme un point essentiel dans sa mise en statut. Celui-ci s'exprime à travers ce rapport.

Se dire par la deixis et par tous les mots qui montrent ce lien entre le locuteur et l'écriture permettent au sujet communicant de se positionner dans son discours en tant qu'écrivain-né.

Nous avons essayé de voir dans ce volet de l'autodésignation comment les locuteurs disent leurs statuts sociaux par le biais du langage et nous avons tenté de voir « [ce] fait de créer une association occasionnelle entre une séquence linguistique et un élément de la réalité »¹⁷⁷

1-2- Se désigner à travers un référent

Nous suivons ce parcours identitaire qui s'affiche tout au long de l'interview et tout ce qui s'y dit n'est qu'une combinaison entre l'identité sociale qui doit être présentée et l'identité énonciative ou discursive qui doit se construire.

Nous nous intéressons à la présentation des locuteurs interviewés produite par eux-mêmes dans leurs discours des interviews. Nous tenterons de déceler cette présentation de soi construite à l'aide d'un référent. Et pour définir le référent, nous l'associons à deux autres notions : référence et référentiel, et « ils correspondent tantôt à des objets de l'expérience ou tantôt à la relation du discours à cette expérience. »¹⁷⁸

Continuons notre travail d'analyse avec la production discursive de la journaliste-écrivaine-photographe Geneviève Chauvel et essayons, cette fois-ci, de voir comment un livre écrit par la locutrice devient un référent dans son discours identitaire.

De ses déplacements et de l'amour qu'elle voue pour les pays arabes, de l'intérêt qu'elle accorde à la civilisation arabo-musulmane et sa curiosité envers la religion de l'islam, Geneviève produit un ouvrage se référant à ce mode arabo-musulman qu'elle intitule : « *Aïcha, la bien-aimée du Prophète* ». Ce dernier n'est qu'une preuve que la locutrice se met dans la catégorie d'écrivains en se place dans le rang de ceux qui écrivent le roman historique ou « *l'Histoire romancée* » (expression empruntée à la locutrice). Ce produit

¹⁷⁷ P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 : 163

¹⁷⁸ A. Salazar-Orvig, 1999 : 54

va confirmer et consolider l'attachement de la locutrice à ce monde qui l'a inspirée et à son rapport avec des faits réels. L'interviewée va consacrer une partie de son intervention au résumé de son livre historique. Elle se désignera comme une chercheuse qui a mené des recherches approfondies, fiables et crédibles puisqu'elle va évoquer des faits historiques et citer des personnages authentiques.

« Il faut connaître ce qu'est l'Islam. (...). Et bien sûr je me suis intéressée à la vie intime du Prophète, et je me suis attachée à cette petite Aïcha, la fille d'Abou Bakr, l'ami le plus proche et le plus fidèle. Il l'épouse lorsqu'elle a dix ans, peu après son arrivée à Médine. » P. 29

« Toute la vie du Prophète est une épopée, et Aïcha fut sa grande passion. (...). Je n'ai eu qu'à mettre en scène et à intérioriser des sentiments authentiques. (...). Pour les événements, j'ai suivi la chronologie historique que j'ai retrouvée chez les historiens les plus réputés pour cette période : Ibn Ishaq, qui fut le premier, puis Tabari, Bukhari, Waqidi, etc. » P. 30

À travers cet énoncé, la locutrice se montre comme une passionnée du Proche-Orient. Elle s'intéressera à un personnage particulier considéré comme le guide de la communauté musulmane, partant sur des bases solides en s'inspirant des grands historiens qui servent de référence à tous les musulmans. Par l'outil de la nomination : « *Ibn Ishaq* », « *Tabari* », « *Bukhari* », « *Waqidi* », Geneviève s'octroie une certaine fiabilité. Ces noms sont une référence à la communauté musulmane. Ils ont transmis les « hadiths¹⁷⁹ » du Prophète et l'Histoire de l'époque du Prophète et ses Compagnons.

Pour mieux clarifier cette mise en mots du statut à l'aide d'un référent, nous tenterons de voir la construction langagière d'un autre locuteur.

L'interviewé Zinedine Zidane évoque dans son interview un DVD qui allait sortir quelques temps après l'interview, intitulé : *Zidane, le dernier match*.

¹⁷⁹ La parole du Prophète Mohammed (PSSL).

« Je sors un DVD dont je tiens à parler. Je me suis investi dedans, dans le tournage, dans le montage. (...) dans ce DVD je tenais à rendre hommage à mon entourage » P. 15

Le DVD retrace la vie du joueur depuis son enfance jusqu'à son dernier match à la finale de la Coupe du monde qui a opposé la France à l'Italie en juillet 2006. À travers ce DVD, le locuteur veut nous montrer son identité réelle, d'où il vient, où il a vécu, comment il a vécu, ses débuts dans le foot et sa carrière jusqu'à son dernier match en Allemagne en 2006.

Deux points essentiels sont à retenir dans ce DVD autobiographique : son enfance et son dernier jour dans le foot en tant que joueur professionnel et officiel. De ce dernier match, le joueur français est sorti quelques minutes avant la fin du match de la finale de la Coupe du monde suite à un incident avec le joueur de l'équipe italienne Marco Mattèrazi. Zidane, ce joueur connu pour sa sagesse et son calme, ce jour-là, il ne se retient pas, il répond à la provocation par un coup de tête asséné au thorax du joueur de l'équipe adverse. Son geste lui a coûté une expulsion sur carton rouge et une défaite à l'équipe de France. Ce risque et ce prix ne valent pas autant que la dignité et l'honneur du locuteur. Né à Marseille, originaire d'Algérie, ce joueur, de haut niveau, se désigne comme une personne qui ne se laisse pas faire quand on touche aux affaires personnelles ou intimes. C'est en ce sens, que nous prenons en compte l'impact de l'endroit où il a passé son enfance. Ce référent, qui est le DVD, veut insinuer que l'enfance (précisément l'endroit où il a vécu) a forgé la personnalité de Zidane tant sur le plan du football que sur le plan de l'éducation. Ayant vécu dans un quartier populaire à Marseille, cela a fait germer la fibre qu'il avait pour le football et a donné un enfant sur ses gardes à chaque fois qu'on tente de toucher aux sujets sensibles et aux affaires personnelles. Marseille, comme nom propre, signifie, ici, une présence massive d'Algériens ayant émigré en France. Cela explique la qualité de l'éducation et la nature des principes inculqués à cette communauté dont fait partie le locuteur. Nous voyons comment le discours de l'interviewé se tisse par ce lien fortement révélé entre le référent et la référence.¹⁸⁰

¹⁸⁰ La distinction est à établir entre la référence qui « désigne une propriété du signe linguistique ou d'une expression de renvoyer à une réalité » et le référent qui « est la réalité qui est pointé par la référence ». P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 :487- 488.

Dans le même ordre d'idées, nous évoquons, chez un autre locuteur, le rôle du référent dans la construction du statut social : « *le statut est la place qu'un individu donné occupe dans un système donné à un moment donné* »¹⁸¹.

Dans une interview qu'il a accordée à *La Dépêche de Kabylie*, le chanteur kabyle Idir a présenté les titres de ses chansons comme déjà connus de son public et ce, grâce à l'articulateur « *donc* », présentant ainsi un individu qui a déjà fait du parcours dans sa vie artistique.

« *...et c'est donc A vava Inouva, (titre de chanson) et puis y a eu le second AYarach N'nagh (titre de chanson) que j'ai d'ailleurs renégocié avec quelqu'un* » P.18

Restons dans le chemin parcouru par l'artiste, et pour répondre à la question du journaliste qui consistait à donner son regard sur la chanson kabyle d'aujourd'hui, le locuteur a établi une classification des titres de différentes chansons ou en citant les noms des chanteurs :

« *Vous savez, il y a plusieurs chansons kabyles. Alors de laquelle parler ? Il y a « Ouerdia N 13 » par exemple, c'est de la chanson kabyle. Ali Amrane, c'est de la chanson kabyle aussi. Si Moh...Chacun a son registre différent. La seule chose qui les caractérise c'est qu'ils s'expriment dans la même langue. Chacun à son niveau. Et en général ce n'est pas un niveau spectaculaire.* » P. 20

Se permettre une telle expertise signifie que le chanteur détient déjà le statut de l'artiste à qui il incombe de jouer le rôle de juger, d'évaluer et d'établir un constat concernant la chanson kabyle.

Pour R. Linton, « *le rôle désigne les attitudes, les valeurs et les comportements que la société assigne à une personne et à toutes les personnes qui occupent ce statut.* »¹⁸²

La construction de l'identité du locuteur se dessine dès lors que ce dernier dresse une telle évaluation et en s'écartant de ce niveau qu'il juge de « *pas spectaculaire* ». Il se

¹⁸¹ R. Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*. En ligne.

¹⁸² P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 : 513

réfère à d'autres noms connus qu'il considère comme un repère et un modèle dans l'évaluation du niveau de la chanson kabyle :

« Ce n'est pas du Si Mohand Ou M'hend, encore moins du AïT Menguelet, c'est vraiment un truc descriptif... » P. 21

L'identité énonciative se construit à l'aide de ces noms propres cités et que l'on peut considérer comme une référence sur le plan de la poésie kabyle. Évoquer Aït Menguellet et Si Mohand Ou M'hend, c'est les classer en haut de l'échelle d'évaluation. L'un est un poète et l'autre, un chanteur, considérés comme des références au sein de la communauté kabyle. Si Mohand Ou M'hand parlait, disait-on, avec de la poésie, il utilisait la parole rimée dans ses conversations quotidiennes. Il est une source d'inspiration à beaucoup de chanteurs kabyles. Aït Menguellet, est connu pour son verbe, surnommé dans sa communauté de « philosophe » et ce, pour « la dimension philosophique que portent ses chansons¹⁸³ ».

Un autre point de vue va suivre en faisant référence à d'autres noms connus dans la chanson kabyle. Le locuteur va, cette fois-ci, jumeler entre la description de la personne (en tant référent social) et son rang dans la vie artistique.

« Je pense que chaque artiste est le reflet de ce qu'il fait. Forcément il est exposé. Je parlais de Aït Menguelet que je considère auteur d'une musique solide parce que ça correspond aussi au personnage, autant la musique de Djamel Aalem est plus en vue, et plus bouillonnante parce que le personnage est comme ça aussi. Matoub que Dieu ait son âme. Il a touché à tout, présent, percutant dans ce qu'il chante. » P. 20

Faire appel au procédé du nom propre constitue le noyau qui va édifier le comportement langagier du locuteur. C'est révéler l'un des aspects des « *sois intériorisés* »¹⁸⁴ : un soi qui le définit selon son statut, selon sa place parmi les chanteurs kabyles et selon sa légitimité de parole. Le nom propre est justement un référent social, c'est un outil de construction discursive de la réalité sociale¹⁸⁵. Car, c'est à travers ce rôle que lui permet

¹⁸³ Selon le discours qui circule dans la communauté kabyle, notamment chez les Fans du chanteur.

¹⁸⁴ E. Goffman, 1973.

¹⁸⁵ G. Cislaru, 2008.

son statut que le locuteur se désigne lui-même à la frontière entre sa construction langagière et des éléments de la réalité.

Nous proposons, dans le même sens, de voir comment une journaliste algérienne des années 1990, utilise un référent dans son discours pour se présenter.

Ghania khelifi, ayant exercé au sein de plusieurs journaux, choisit de se présenter à travers un contexte particulier qu'a connu l'Algérie dans les années 1990 et que nous considérons, ici, comme un référent :

« Le journalisme me tentait depuis longtemps, mais la presse gouvernementale seule autorisée jusqu'en 1990 ne m'intéressait pas. » P. 42

En évoquant la période de quatre-vingt-dix, l'interviewée affiche un positionnement idéologique¹⁸⁶ à travers sa prise de position à l'égard de la presse du parti unique. Cela nous remet dans le contexte du multipartisme et du changement de la situation politique dans le pays provoqué par le soulèvement populaire d'octobre 1988. Ce dernier constitue un tournant dans l'Histoire de l'Algérie indépendante : L'Algérie d'avant 1988 et l'Algérie d'après 1988. Les événements d'octobre ont apporté leurs fruits. La presse réprimée par le régime du parti unique est renouvelée par une presse, plus au moins, libre. Les journaux gouvernementaux qui s'accaparaient de la scène médiatique avant 1988, sont concurrencés par des journaux indépendants autorisés par cette brèche de liberté. La liberté d'expression a pu montrer la toile d'opinions qui coexistaient en Algérie créant ainsi une pluralité de tendances politico-sociales : les démocrates, les islamistes, les gens du Pouvoir, les dictateurs,....

Pouvoir se forger une place après le changement politique en Algérie, c'est se positionner par rapport à cette diversité d'opinions et à cette identité plurielle des Algériens. Choisir le journal où on veut travailler c'est déjà un acte politique qui met en surface la tendance du journaliste et qui renseigne tout simplement sur son identité sociale.

¹⁸⁶ Dans le contexte de l'Algérie des années 1990, une période marquée par des événements politiques et des changements sociaux, les attitudes sociales des individus font apparaître un positionnement idéologique qui s'affiche par des pratiques langagières. Une prise de position politique ou sociale est le résultat d'un positionnement idéologique.

Pour consolider ce que nous venons de dire, nous proposons un autre énoncé qui va nous clarifier cette désignation de la même locutrice à travers un référent.

Dans la même lignée, celle qui parle se présente en retraçant son parcours professionnel et affiche son positionnement identitaire à l'aide de différents titres de journaux qui ont existé sur la scène médiatique à l'époque où régnait le multipartisme en Algérie :

« J'ai commencé à écrire pour trois ou quatre titres (...). J'ai ensuite intégré l'Observateur, hebdomadaire créé en 1990. » P. 42

L'énoncé nous présente une locutrice ayant exercé comme une journaliste qui a travaillé pour plusieurs titres de journaux. Elle jouit donc d'une expérience professionnelle mais aussi, et grâce à ces référents qui sont des titres de journaux tous indépendants (non gouvernementaux), la locutrice se présente comme une journaliste libératrice à tendance démocratique confirmant ainsi son détachement et son refus pour la presse gouvernementale.

Nous continuons dans la lignée de la désignation pour voir au clair comment le sujet communicant utilise des mots pour se désigner lui-même, comment un référent n'est qu'un prétexte qui lui permet de construire son discours. Comment un parcours de soi est retracé grâce à l'évolution d'un référent ou de plusieurs référents.

Dans l'énoncé qui suit, Ghania Khelifi expose la fresque de la scène médiatique. Elle présente le journal *Le Matin* comme étant le journal qui jouissait d'une liberté d'expression totale et laisse entendre dans son discours que c'est cette liberté « sans limites » qui a causé sa fermeture. Le fragment donne à voir une journaliste brillante, qui exerce en toute liberté et qui retrouve sa place au sein du journal *Le Matin* :

« J'ai alors rejoint Le Matin où jusqu'à sa fermeture en 2003 et l'emprisonnement de son directeur, Mohamed Benchicou, j'ai retrouvé le plaisir d'écrire librement. (...) je suis retourné à Liberté (...) on a à nouveau commencé à me reprocher de ne pas respecter la ligne éditoriale, de prendre trop de liberté et de laisser passer des choses qui portaient atteinte aux intérêts du groupe propriétaire du journal. On me disait « On n'est pas au Matin ici ». P. 43

Nous voyons, dans cet énoncé, comment la journaliste use des référents, en l'occurrence, les titres de journaux connus sur la scène médiatique, pour désigner son statut de journaliste ayant travaillé pour des titres de renom et, en même temps, afficher sa tendance de journaliste qui soutient la liberté d'expression. Cela nous permet de voir jusqu'à où cette dernière peut aller et ce, à l'aide de la comparaison qu'elle effectue entre les lignes éditoriales des deux journaux, à savoir *Le Matin* et *Liberté*.

La mise en mots du statut, à travers un référent, nous intéresse en ce sens qu'elle montre le processus de construction langagière du sujet communicant, d'une part, et d'autre part, elle affiche un lien fort du discours du locuteur avec le social. Un point qui constitue le noyau de notre travail de recherche et que nous essayons d'élucider à travers les multiples exemples présents dans notre corpus.

L'exemple suivant présente un locuteur qui se classe dans la catégorie des écrivains réalistes. Il se dit qu'il s'inspire du réel pour écrire ses romans. Pour cela, il nous donne des titres de ses ouvrages : *Harraga* et *Le village de l'Allemand* :

« Mon roman *Harraga* a bien été traduit en arabe. (...). J'ai besoin de m'appuyer sur une histoire vraie pour écrire. (...)

*Un jour, au début des années 1980, alors que j'étais en déplacement professionnel à l'intérieur du pays (dans la région de Sétif), je me suis arrêté dans un village (Ain Deb, dans le roman), attiré par son « look » exotique. »*P. 46

Les titres de ces romans nous évoquent le réel : *Harraga* et *Le village de l'Allemand* sont des romans écrits par le locuteur et ils reflètent la réalité algérienne. Le lien avec le social est fort marqué dans le discours du locuteur dans l'interview puisqu'il nous raconte comment il s'est inspiré du réel pour écrire *Le village de l'Allemand*.

Grâce au procédé de la narration, le locuteur nous raconte non seulement comment l'idée d'écrire le roman lui est venue mais encore il donne un aperçu sur le personnage à qui ce village de l'Est algérien doit son appellation. *Le village de l'Allemand* passe du

réfèrent social au réfèrent du discours de l'interview. Il devient un marqueur discursif dans la construction identitaire du locuteur.

Nous verrons, dans le passage suivant, comment Monica Zak met en mots son statut de journaliste et d'auteure. Elle se déplace dans le Sud de l'Algérie, à Tamanrasset, et raconte, dans l'interview, le chemin qu'elle a parcouru et qui a donné naissance à sa production littéraire. La locutrice, en sa qualité de journaliste, est allée visiter les camps de Polisario

« Lors d'un reportage en Algérie, en 1993, je voyageais du côté de Tamanrasset, mais visitais également les camps du Polisario à Tindouf et le Sahara-Occidental. Parmi les réfugiés et les familles des nomades, on racontait souvent une histoire comme premier cadeau à l'invité. J'ai entendu la même histoire deux fois, celle d'un garçon qui s'est perdu lors d'une tempête de sable dans le désert et qui fut adopté par une famille d'autruches. » P. 53

Monica Zak, à l'aide de réfèrent et une date, à savoir l'Algérie et l'année 1993, elle présente des données sociales qui donnent naissance à sa production littéraire : sous forme de discours rapporté, la locutrice nous raconte l'histoire d'un petit garçon qui s'est perdu lors d'une tempête de sable dans le désert. Un réfèrent : *Hadara*, c'est le prénom du petit garçon et c'est le titre de la production littéraire de la locutrice.

Elle crédibilise ses propos grâce aux référents : *Tamanrasset, les camps du Polisario, Tindouf, le Sahara-Occidental*. Mais, elle nous donne à voir tout un plan sociopolitique (elle nous informe sur un contexte sociopolitique) en utilisant certains référents comme : les réfugiés.

En outre, la locutrice affiche l'arrière-plan d'une société, et ce, grâce au procédé de la narration et du discours rapporté. Elle nous rapporte et raconte l'histoire du petit garçon qui s'est perdu dans le désert. La locution « deux fois » montre que ce sont des données partagées par la même communauté, usant ainsi du pouvoir du discours social ou de la doxa. Le savoir partagé, dans ce cas, constitue le fondement du discours de soi de celle qui parle.

Chez la même locutrice, nous trouvons ce lien fort entre le référent et le social :
« *J'avais également un article sur une fille des Touareg, des brigades chamelières de conservation d'OPNA, sur le désert, les chameaux, scorpions et sur la vie dans les camps de réfugiés.* » P. 53

La locutrice exploite le vécu et les données sociales pour produire ses articles. Elle fait connaître une communauté, une société dans son pays, la Suède : elle publie des articles sur une fille des Touareg, des brigades chamelières de conservation d'OPNA, sur le désert, les chameaux, les scorpions et sur la vie dans les camps de réfugiés.

Ce lien avec le social nous permet de suivre la locutrice dans ses propos en vivant avec elle tout ce qui a été la source et l'origine de son travail littéraire et journalistique. De ce fait, nous assistons, en même temps, à l'évolution et à la construction de son discours de l'interview. Tous ces référents cités dans son discours nous renseignent non seulement sur l'identité extérieure de la locutrice en tant qu'être du monde mais, aussi, ils nous informent sur le degré du lien que le discours de la locutrice tisse avec le social.

Jaouedet Gassouma, un romancier algérien, se présente comme tel grâce à un référent qui est son roman intitulé *Tseriel* (Ogresse en tamazight). Ce dernier est considéré comme l'objet du discours de l'interview. Dans son entretien avec le journaliste (le discours de notre corpus), il résume l'histoire de son écrit littéraire. Il utilise de *l'intradiscours*¹⁸⁷ sous forme de narration pour construire son discours de l'interview :

« *Dans ce roman, j'évoque la mémoire. C'est l'histoire d'une femme amnésique qui prend son mari pour son frère et sa fille pour sa nièce....* » P. 61

Le rapport avec le social est fortement marqué dans le discours du romancier. Le locuteur utilise un vocabulaire qui relève du langage populaire comme : *Bnika* (foulard du hammam), *tseriel* (ogresse) :

« *C'est un roman fantastique qui interpelle les éléments du réel.* » P. 61

¹⁸⁷ « Désigne les relations entre les constituants du même discours », P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002: 329

Le lien avec le social, dans le discours du locuteur, dessine les contours de son identité. Il puise dans des éléments concrets, pris de son environnement montrant la socialité du sujet parlant. Cette matière qui a servi pour la production du roman comme référent social ne constitue en réalité que la matérialité de son échange médiatique pris comme échantillon pour notre étude.

Par ailleurs, un autre référent qui permet un lien avec le social et qui donne de la crédibilité au locuteur est cité dans ce discours : c'est l'émission de Youssef Sayah sur la chaîne 3. Le locuteur y a été invité. Il donne son avis sur la réalité algérienne et la difficulté d'être algérien :

« Je parlais de la difficulté d'être Algérien en disant que tout acte normal est assimilé à une gageure, à un délit à tous les niveaux. » P. 62

Dans cet énoncé, l'invité de l'émission, Jaouedet Gassouma, se positionne en acteur social. Il se désigne comme un citoyen algérien politisé. Il se donne la tâche de parler de la réalité algérienne et de l'évaluer. Le vocabulaire dépréciatif du locuteur montre l'expérience de celui-ci sur le terrain et son combat mené au quotidien pour affronter cette réalité dans son parcours de citoyen et d'écrivain.

Dans le même cadre, nous voyons comment l'écrivain algérien Lazhari Labter¹⁸⁸ se met dans la classe des écrivains grâce au référent *La Cuillère et autres petits riens*. Il nous donne, aussi, un certain nombre de lexies relevant du vocabulaire de récit, comme nous le montre cet extrait :

« J'ai longtemps hésité entre récits, histoires, chroniques car les « petits riens » sont inclassables dans les genres littéraires classiques. (...) il existe de nombreux synonymes de

¹⁸⁸ Poète et écrivain algérien contemporain. Après avoir exercé de longues années le métier de journaliste, il se consacre aujourd'hui à l'édition et à l'écriture. Son dernier roman publié, (en 2008, réédité en 2010), est celui dont il est question dans notre analyse.

récit, notamment affabulation, anecdote, chronique, dit, histoire, historiette, mythe, narration, nouvelle, roman, saga, version, etc. » P. 69

Tout au long de l'interview, le locuteur ne cesse d'évoquer le social comme une source d'inspiration à son référent littéraire. Le discours de soi de l'interviewé n'est qu'une résultante de cette influence du social et la contribution de ce dernier dans sa construction :

« *Mes petits riens* sont inspirés de faits réels. » P. 69, (nous avons souligné le titre de l'ouvrage)
Il a été fait référence à la réalité pour construire le roman comme référent. En effet, l'énonciateur, dans sa position énonciative, actualise le social sous forme de produit littéraire qu'il présente sous forme de titre « *Mes petits riens*. »

1-3- Événement et construction identitaire

« *L'événement qui survient est un moment, fragment de réalité perçue qui n'a pas d'autre unité que le nom qu'on lui donne. Son arrivée dans le temps (c'est en sens qu'il est le point focal autour duquel se déterminent un avant et un après) est immédiatement mise en partage par ceux qui le reçoivent, le voient, en entendent parler, l'annoncent puis le gardent en mémoire.* »¹⁸⁹

Nous traitons l'événement dans la construction du discours identitaire dans l'interview de presse écrite afin de pointer les marqueurs de l'hétérogénéité énonciative de la construction du discours de soi. La production langagière des locuteurs s'affiche comme un univers imbriqué de voix et de sources qui se construisent par plusieurs acteurs. Dès lors, un événement devient un moyen de la construction discursive de soi car « *l'accent est mis par là même sur le processus de transformation d'une situation en un événement discursif, donc sur l'universelle singularité des points de vue individuels constitutifs de l'événementialité.* »¹⁹⁰

¹⁸⁹ A. Farge, 1997 : 82.

¹⁹⁰ P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 :245.

L'instance énonciative évoque un événement, elle le commente, en donne son avis, elle en fait partie ou pas, l'événement régule « *la matérialité discursive* »¹⁹¹ des propos de celui qui parle. A. Krieg-Planque affirme :

*(...) nous estimons qu'un événement est une occurrence dans une temporalité qui détermine un "avant" et un "après" cette occurrence. Le cadre, ou système d'attente donné, détermine le fait que l'occurrence requiert (ou non) ce que nous avons proposé d'appeler sa remarquabilité, aux deux sens de visibilité et d'exemplarité et, par conséquent, est promue au rang d'événement. »*¹⁹²(C'est l'auteur qui souligne)

L'événement, quelle que soit sa nature, politique, social ou historique, reste marqué dans la mémoire collective d'une communauté ou d'un pays. Il s'insère dans le vécu mais ce qui nous intéresse, ce n'est ni l'événement en soi ni l'événement comme construction langagière mais c'est la présentation de soi à travers l'événement.

Nous voulons voir quelle position adopte un locuteur face à un événement, comment il en parle, comment il le commente ? Comment il se positionne par rapport à l'événement ?

En nous référant à notre corpus, nous comptons voir au mieux cette articulation entre un événement et le processus de la construction du discours de soi. Nous rendrons compte jusqu'à où un événement peut délimiter les contours de l'identité énonciative de l'instance énonciative.

Voici quatre évènements qui prétextent les propos de notre locuteur, comme le montrent les exemples qui vont suivre :

- La venue de Zinedine Zidane sur invitation du Président de la République Abdelaziz Bouteflika en 2006
- L'année de l'Algérie en France en 2003
- Le printemps noir (les événements de 2001 en Kabylie)
- Les événements du printemps berbère 1980

¹⁹¹D'après M. Pêcheux (1969), repris par P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 : 365 : cette expression désignait la langue comme « lieu matériel où se réalisent les effets de sens ».

¹⁹² 2009b : 79.

- 1- *« D'un côté, il y a cette envie de marquer le coup avec quelqu'un comme lui, et de l'autre il fallait prévenir des répercussions éventuelles. Et ça me tenait à cœur de souligner que j'étais l'invité de l'invité. Ce n'est ni dans ma nature ni dans mon désir de chercher à voir les autorités. J'ai été avec Zidane sans avoir à rougir ni à sentir le besoin de me justifier. Maintenant si tel ou tel dit que j'ai été récupéré par Bouteflika, ils sont libres de dire ce qu'ils veulent. L'essentiel, c'est que moi je sais qui je suis, et je sais où je vais. (...) Ce n'est pas que je refusais de manger à la table du Président, mais c'était entre moi et moi-même. Zidane m'avait quand même relancé pour me dire « venez, après tout ce n'est pas aussi grave ! ». C'est comme ça que je me suis retrouvé à la première table de la réception en compagnie de Zidane, sa famille, le Président Bouteflika, le président du Conseil constitutionnel, du Sénat, et quelques ministres. (...) j'ai réalisé que plus on est soi-même, plus on dit des choses qu'on pense, on est respecté. Ça me renvoie d'ailleurs à une histoire du temps de l'Année de l'Algérie en France à laquelle j'ai refusé de participer. » P. 23-24*

- 2- *« Moi j'ai estimé que l'Année de l'Algérie en France n'était pas représentée par un panel complet pour pouvoir voir les différentes facettes des Algériens. P. 24*

- 3- *« C'est sûr que j'ai vécu ces événements avec beaucoup de peine. Comment ne pas l'être avec ces jeunes qui tombaient. Quand on m'a appelé j'ai répondu présent et j'ai été l'organisateur du Zénith comme je l'ai fait pour Matoub à sa mort. »P. 25*

- 4- *« Eh bien, il y a le militantisme de la cause, de notre langue. Dans le temps, quand on descendait sur Alger, c'était déjà une petite émigration. C'est comme si on était déjà étranger dans notre pays. Tu es interne dans un lycée, après il y a la cité universitaire qui arrive, du coup, à l'intérieur, il y a cette envie de t'accrocher à tes racines car on ne se sentait pas vraiment à l'aise de ce que nous offrait l'environnement. Donc ce qui nous unissait nous les Kabyles tournait autour de ça. En plus le contexte politique d'alors faisait de nous des militants. » P. 19*

Dans l'exemple 1, le locuteur Idir, chanteur kabyle, à travers son discours mis à la première personne du singulier, raconte comment il était présent et se trouvait impliqué

personnellement comme acteur participant à la venue du joueur Zinedine Zidane, en 2006, en Algérie, sur sollicitation de ce dernier. Zidane, invité officiellement par le Président de la République, demande au chanteur Idir de l'accompagner dans sa visite à son pays d'origine. Le locuteur se situe essentiellement par rapport à l'événement (la venue de Zinedine Zidane en Algérie). Nous convoquons, ici, le statut social du chanteur qui est une personne qui tient des distances avec les autorités algériennes. Cela se comprendra dès qu'il affiche cette relation entre son identité sociale et le rôle qu'il a joué en tant que « *l'invité de l'invité* ». Idir a accepté d'être présent aux côtés de Zidane et non aux côtés du Président : « *Et ça me tenait à cœur de souligner que j'étais l'invité de l'invité.* ». Il est important pour le locuteur de se positionner par rapport à un tel événement parce qu'il remet en surface son identité sociale. Quant à notre analyse, nous observons le discours qui se construit autour de cet événement. Le fragment désigne un locuteur qui accommode sa présence aux côtés du joueur avec ses distances vis-à-vis du Président Abdelaziz Bouteflika. Un rôle que lui recommande son statut d'artiste opposant à la politique identitaire de l'État. Se trouver dans une telle position a suscité une polémique au sein de certains membres de sa communauté. Voir Idir assis à la table du Président se contredit avec ce qu'est le chanteur dans le groupe auquel il appartient et son discours vient relever tout le doute concernant l'identité du locuteur. L'événement (la présence d'Idir aux côtés du Président) a été interprété par des principes communs qui régissent la communauté du chanteur : « *il fallait prévenir des répercussions éventuelles* ». Ce discours constitue une réponse et une réaction par rapport à ce qui a été déjà dit à propos de la position à laquelle est affronté le chanteur et, en même temps, c'est une reconstruction et une actualisation de l'identité de celui qui parle.

L'exemple 2 vient confirmer ce que nous venons de dire. L'événement de « *L'Année de l'Algérie en France* » vient renforcer la signification des données. Nous évoquons l'événement, dans ce passage, comme un savoir partagé, connu de tous. « *L'année de l'Algérie en France en 2003* », est une manifestation culturelle (chant, danse, publication d'ouvrages...) parrainée par le Ministère de la Culture algérien, ce qui fait d'elle un événement officiel. Dans la lignée du refus de la politique identitaire de l'État, le locuteur donne son avis et expose son point de vue quant à la tenue de cette

manifestation. Le chanteur se place dans la catégorie des personnes non concernées par l'événement qui, selon le locuteur, n'est pas représentatif des différentes facettes de l'Algérie. Le chanteur, dans cet énoncé, grâce à un événement ou plus précisément à son point de vue sur un événement, se présente comme une personne faisant partie d'un ensemble qui s'opposait à *L'Année de l'Algérie en France* pour plus d'une raison. Nous en citerons :

- La non-reconnaissance, sur le plan politique, du chanteur dans son pays en tant que citoyen kabyle.
- Une partie de l'Algérie était en deuil suite aux événements du printemps noir de 2001 en Kabylie et qui ont coûté la vie à 126 jeunes. La situation n'étant pas apaisée, *L'Année de l'Algérie en France* n'était pas appropriée à la tenue d'une manifestation culturelle à l'étranger.

De ce fait, le locuteur, à travers sa prise de position à l'égard d'un événement culturel, se désigne comme un artiste engagé envers sa communauté et exprime sa solidarité avec les siens.

L'énoncé 3 met en mots la solidarité et le soutien du locuteur à ce qui s'est passé dans sa région, la Kabylie :

- L'organisateur du Zénith (un gala au profit des victimes des événements de 2001 en Kabylie)
- Le pronom indéfini *ON* montre ce rapport que le locuteur entretient avec les membres de sa communauté. Ces derniers l'ont appelé pour être l'organisateur du gala, comme « chef de file ».
- L'énoncé met en abîme un autre événement (antérieur), (l'organisation d'un gala à la salle du Zénith de Paris après la mort du chanteur Matoub Lounes). De ce fait, il nous met dans un contexte connu et partagé par le groupe social auquel appartient le locuteur. Ce que transmet l'énoncé à propos de la personne d'Idir, est, en réalité, préconstruit dans le dit de ce groupe communautaire. C'est un déjà-là, formant la doxa de cette communauté et, dans ce cas, le discours du chanteur sera traversé d'interdiscours. Le locuteur entre en relation non pas avec

l'événement de la mort de Matoub Lounes mais avec les discours sur l'événement.

Tous ces rôles entrepris par l'artiste Idir, à travers des événements appartenant à la mémoire collective, relèvent de son statut d'artiste engagé, faisant partie de cette collectivité, pour la cause identitaire de sa communauté. Dans sa place énonciative, le locuteur veut défendre ou soutenir un point de vue tout en émergeant son identité sociale.

Cette identité est exprimée dans l'exemple 4 où le locuteur évoque le militantisme concernant la cause berbère¹⁹³. Son rapport avec la politique du pays est affiché exprimant une opposition, mais cette construction discursive du statut social du sujet parlant ne peut être prise que dans sa dimension conjointe. Le pronom « *Nous* » inclut tous ceux qui se situent dans le même univers social du locuteur et qui ont vécu la même expérience que lui. Transmettre, dans son discours, cette expérience c'est la reconstituer en reconstruisant surtout sa relation à cette expérience. Évoquer son militantisme c'est « *[recréer] un univers au sein duquel les objets, les événements font sens.* »¹⁹⁴, dans la mesure où ce dont le locuteur parle reconfigure sa relation au groupe auquel il appartient et d'où jaillit son identité individuelle.

Il ressort de notre observation de ces énoncés que le locuteur se présente en mettant en scène, dans son discours, un événement extérieur (ou plusieurs événements), connu du public et il expose son regard. Le sujet parlant se voit s'attribuer un ou plusieurs rôles en se donnant la tâche de décrire, de témoigner, de critiquer. Cela va, forcément, afficher le degré de son implication à l'événement, son rôle dans celui-ci et son sentiment dont il va faire part dans sa production langagière. Le locuteur donne forme, petit à petit, à son discours de soi grâce à cette prise de position à l'égard d'un événement, résultante d'une position idéologique et d'un engagement qui communique une identité discursive.

¹⁹³ Le mouvement du militantisme sous-entend les événements du printemps berbère 1980. C'est la raison pour laquelle nous avons pris l'énoncé pour traiter la construction du statut du sujet qui parle à travers l'événement.

¹⁹⁴A. Salazar-Orvig, 1999: 179.

Un autre exemple montrant comment un événement structure le discours des locuteurs de notre corpus.

Revenons à une locutrice citée, plus haut, et regardons comment un événement historique entre dans la trame de son discours médiatique. La locutrice concilie ses souvenirs personnels avec une date et un événement de la mémoire collective :

« Le 10 mai 58 j'ai pris le train pour Alger. Les vacances de Pentecôte. Et le 13, j'étais sur le forum sous le balcon d'où le Général De Gaulle a dit le fameux « je vous ai compris » P. 31

L'énoncé nous donne à voir, avec précision, grâce à la date et à la période de l'événement, combien ce dernier compte pour la locutrice. Elle va, non seulement faire évoquer un souvenir personnel par le biais d'un souvenir collectif, mais, elle se dit avoir été présente sur un lieu qui deviendrait par la suite un repère historique. De l'énoncé, on peut retenir que la locutrice focalise sur l'événement du 10 mai 1958, quand Charles De Gaulle s'est adressé aux Algériens lors de sa visite en Algérie, du 04 au 06 juin 1958, pour y manifester la restauration du pouvoir de l'État, mais surtout sur la fameuse expression « *je vous ai compris* » avec laquelle le Général a ouvert son allocution.

De ce fait, la locutrice convoque la mémoire collective pour dire qui elle est et ce qu'elle sait du monde. Elle démarre d'un événement, du commun pour atteindre ce qui est personnel.

Par ailleurs, à travers cette expression, la locutrice adhère à la démarche du dialogue que De Gaulle a entreprise dans son discours. Elle affiche encore son identité grâce à ces éléments dont elle se sert pour construire une identité énonciative.

Nous proposons un énoncé d'une autre locutrice pour voir comment elle va se présenter dans ses paroles :

« Le théâtre de Tizi Ouzou, grâce à la manifestation « Algérie, capitale de la culture arabe 2007, a eu cette chance de sillonner tout le pays d'est en ouest. » P. 33

Femme de théâtre, Fouzia Aït El Hadj, se positionne dans cet énoncé comme la directrice du théâtre de Tizi Ouzou qui soutient l'événement d' « *Algérie Capitale de la culture arabe* ». Elle adhère à cette manifestation qu'elle considère comme une chance pour les hommes de culture de se produire. L'événement, dans cet exemple, a permis de montrer l'avis et la prise de position de la Directrice et la femme de théâtre quant à une manifestation culturelle.

Nous reprenons, à présent, un énoncé déjà analysé dans ce chapitre (cf. : s'autodésigner par la deixis), pour essayer de montrer comme cette présentation de soi peut s'afficher dans le même énoncé par un événement. Celui-ci étant pris comme une réalité connue de tous (toute une communauté ou tout un pays), nous pouvons le définir, dans notre présent travail, comme une mémoire collective. Nous reprenons délibérément le même énoncé, traité pour les besoins d'analyser l'auto-désignation, afin de montrer une dimension hétérogène dans la désignation de celle qui parle. À travers l'événement, qui n'est événement que s'il est à caractère collectif, la locutrice construit son identité. L'événement social qui est identifié comme tel par tout un pays, gravé dans la mémoire collective nous permet une présentation de celle qui parle et de nous afficher le rôle que celle-ci détient dans sa construction langagière :

« Nous venons de procéder à un dépôt de plainte avec mon avocat-conseil Maître Hannoun, pour tentative d'assassinat sur ma personne et sur celles de mes sœurs Warda et Farida. (...). Il s'agit de revenir sur les événements tragiques qui ont coûté la vie à mon époux Lwennas Matoub à la date du 25 juin 1998. »P. 38

L'énoncé nous informe sur un événement tragique qu'a vécu une communauté un 25 juin 1998. Il s'agit de l'assassinat du chanteur kabyle Matoub Lounes et la tentative d'assassinat sur la personne de son épouse, Nadia Matoub.

La locutrice, pour se présenter comme une victime, nous invite, à l'aide des noms propres et une date, à revivre cette tragédie. La dimension collective et sociale de l'événement permet de renseigner sur la dimension individuelle du sujet communicant.

Nous assistons progressivement au passage de s'auto-désigner dans le discours à l'hétéro-désignation dans la construction identitaire.

Nous proposons un dernier énoncé qui va nous montrer la construction identitaire du locuteur à travers un événement national. Il s'agit du chanteur algérien Baaziz qui va afficher son positionnement identitaire à l'aide de l'élection présidentielle de 2009 :

« L'essentiel pour moi c'est d'avoir dit quelque chose de concret. Il faut revoir attentivement le contenu de ce clip. Mon public me reconnaîtra à travers lui. Je ne cite aucun candidat. J'ai chanté uniquement pour l'Algérie. Je n'ai pas changé de position et je ne changerai jamais. Je n'ai fait aucun compromis avec personne. On m'a demandé de chanter pour mon pays, je l'ai fait en toute transparence. » P. 77

L'événement est considéré, ici, comme un marqueur discursif qui permet au locuteur de se positionner comme un Algérien qui aime son pays, qui dit l'Algérie dans ses chansons mais sans afficher une position politique quelconque. Ne pas soutenir un candidat aux présidentielles fait maintenir la position de Baaziz de chanteur engagé qui soutient tous les Algériens.

Les fragments : *« Mon public me reconnaîtra à travers lui » ;*

« Je ne cite aucun candidat » ;

« J'ai chanté uniquement pour l'Algérie » ;

« Je n'ai pas changé de position et je ne changerai jamais » ;

affichent l'identité sociale du chanteur, celle préalable à son discours. Il maintient son positionnement identitaire à l'aide de son non-engagement politique et de sa non-implication à la campagne électorale de 2009.

Nous avons repéré, dans cette partie du travail, le lieu d'articulation du sujet parlant et du social. La présentation de soi nous a montré un sujet socialisé qui met en forme un réel par la dynamique du langage. Ces espaces interactifs que sont les interviews de presse écrite où nos locuteurs donnent une production langagière de soi

constituent en fait « *le lieu où se construisent et se reconstruisent indéfiniment le sujet et le social* »¹⁹⁵

En effet, la deixis, le référent et l'événement constituent des moyens discursifs qui font du « Soi » un objet de discours. Ces marqueurs présentent un sujet hétérogène fortement lié au social dans la mesure où celui qui prend la parole puise dans son environnement et dans le réel pour se présenter en tant qu'instance énonciative. La deixis permet au sujet énonciateur de se mettre dans un tel ou tel rôle énonciatif, ce qui va impliquer la convocation des éléments sociaux, en l'occurrence, le référent et l'événement. Le sujet parlant, dans la mise en scène de son identité, ne procède pas seulement à une sélection d'un référent, d'un événement parmi tant d'autres existants, mais, dans l'activité de les verbaliser, nous retenons la façon de les dire, de les commenter et de les ajuster de sorte qu'ils contribuent à dire l'identité énonciative de soi.

2- Présentation de Soi et rapport à l'Autre

2-1- Le Soi et l'Autre : définition des deux concepts

Nous revenons sur la nature de toute activité entreprise dans une interaction¹⁹⁶ et nous la prenons comme « *une action conjointe* »¹⁹⁷, non pas dans le sens de la présence de deux co-auteurs dans une conversation de face à face, mais, par l'Autre, nous pointons des co-auteurs extérieurs à la conversation de l'interview et qui sont utilisés par l'interviewé dans la mise en scène de la production de son discours de soi.

Nous essayons, dans ce volet, de clarifier la notion de l'Autre dans le discours que nous joignons, inéluctablement, à celle de l'altérité : « *l'Autre en discours se façonne, se construit, dans une évaluation constante de l'être soi-même, de l'être ou ne pas être l'Autre.* »¹⁹⁸ (C'est l'auteur qui souligne). Nous verrons, dans le cas de nos locuteurs, qui est désigné par l'Autre ? Comment celui-ci est catégorisé ? Et surtout comment le sujet

¹⁹⁵ R. Vion 2000 : 93

¹⁹⁶ Ibid. 82

¹⁹⁷ Ibid.

¹⁹⁸ R. Sabria, 1998 : 70

communicant construit son identité discursive par rapport à cet Autre qui participe conjointement à son activité discursive ?

Nous portons notre attention sur cette relation entre la nomination identitaire de soi et la désignation de l'Autre dans le discours. L'interviewé met en mots son statut en disant l'Autre et le positionnement identitaire de soi se construit dans la dynamique qui met en avant le positionnement de l'Autre. Se classer dans la même catégorie que l'Autre implique que :

« *La prolifération dans le discours social des affirmations, des revendications, des ressentiments ou des récusations identitaires, a mis en avant l'enjeu des désignations de soi et des autres ; et elle a du même coup mis en évidence l'emprise qu'y exerce la dialectique du même et de l'autre.* »¹⁹⁹

Nous cherchons, dans ce qui se présente à nous dans le corpus de notre étude, des traces discursives qui dessinent ce lieu de l'identification à l'Autre et ce, par de nombreux marqueurs allant d'un simple nom propre jusqu'à une insinuation en passant par le processus de catégorisation.

2-1-1- Être le porte-parole de l'Autre

Dans le processus de verbalisation du statut du sujet communicant, celui-ci communique au nom d'un groupe, d'une catégorie, d'une communauté. Il est tout simplement le porte-parole de l'Autre. Dans son activité de la mise en mots de son statut, nous nous rendons compte de cette mise en relation entre son identité et les diverses manières de convoquer un co-auteur extérieur. Nous retraçons le processus de la production discursive de nos locuteurs interviewés afin de dégager cette mise en discours de l'Autre dans la construction discursive de soi. Voyons cet exemple :

« *Un concept comme « La France des couleurs » nous a permis de faire entendre le kabyle au monde entier (...) je le dédierais à la Kabylie, c'est encore une autre fierté pour nous.* » P. 22-23

¹⁹⁹P. Siblot, 1998 :31

Étant un artiste célèbre, Idir, dans cet énoncé, nous laisse comprendre que la réussite de son album intitulé « *La France des couleurs* » c'est la réussite de toute sa communauté. C'est un album qui a donné une dimension mondiale à la chanson kabyle et qui a fait promouvoir la langue kabyle. Le pronom « nous » réunit tous les membres d'une communauté et les vocables : « kabyle, Kabylie » montrent bien l'appartenance du sujet parlant à ce groupe social :

« mais un groupe n'est pas seulement un ensemble d'individus en interaction ; c'est, plus fondamentalement, une institution porteuse de valeurs, de normes et de règles qui structurent la perception, les sentiments et les comportements de ses membres »²⁰⁰.

Au nom de ceux-ci, le locuteur se dit fier d'avoir pu faire entendre sa langue, (la langue des siens aussi) dans le monde entier.

L'identité du locuteur comme acteur social, qui transmet une réalité culturelle et un état des faits de sa communauté, est mise en avant dans les énoncés qui suivent :

« Nous avons donné à la Kabylie et à l'universalité des choses dont on n'a pas à avoir honte. Et là, je citerai Jean Amrouche, Mammeri, Isabelle Adjani, et d'autres. » P. 22

« Et à ce titre-là, on est de plain-pied légitimés par notre appartenance à l'histoire du monde avec notre culture, et on la revendique. » P.22

La mise en mots du statut comme un élément au sein d'un groupe s'affirme dès lors que le locuteur se considère comme la voix qui arbore la place culturelle de ce groupe dans le monde. Se référer à des noms de renom mondial qui ont marqué leurs époques dans le monde de la culture, c'est se situer, d'abord, dans ce monde en tant qu'artiste à la hauteur de ceux qui sont cités dans son énoncé.

Ce processus dynamique de la mise en mots et tous les outils linguistiques qui le construisent : pronoms : *Nous, on, la, je, notre* ; noms propres : *Jean Amrouche, Mammeri, Isabelle Adjani...* ; adjectif : *légitimés* ; noms : *histoire du monde, culture, ...* décrivent un monde par rapport auquel se placent ces éléments cités : « *un discours ne réfère pas*

²⁰⁰ E. Marc, 2005: 101

uniquement à une série d'objets ou d'événements mais à des univers et à des mondes au sein desquels ceux-là s'inscrivent »²⁰¹

La voix du locuteur se multiplie pour représenter et englober tout un groupe dont il est le porte-parole. Il se place dans un groupement de sa communauté qui est allé vers l'universalité, de ce fait, le territoire du Soi dépasse son groupe social pour le servir.

Un autre exemple nous donne à voir une femme qui parle au nom de toutes les femmes. Fouzia Aït El Hadj, femme de théâtre, et de par son métier et sa fonction, met en avant son statut de femme qui se doit de soutenir les femmes en disant tout haut ce que celles-ci pensent tout bas. Le théâtre n'est-il pas le miroir de la société ?

« ...à nous poser des questions, nous, en qualité de femmes et la société en général sur le rôle de la femme, sa position, son militantisme et sa résistance par rapport aux envahisseurs de tous les temps et aux incursions d'aujourd'hui ». P. 32

La locutrice, qui est une femme de théâtre, se positionne, dans cet énoncé, comme une femme ou plus précisément comme une porte-parole des femmes et de toute la société afin d'apporter de la clarté sur le rôle de la femme et sa place dans le monde social. Ce statut de femme actrice sociale et de battante, voire de combattante, apparaît sur le plan du processus langagier à l'aide d'abord du pronom « nous » qui inclut toutes les femmes en particulier et toute la société en général. Ensuite, des mots comme *militantisme*, *résistance*, *envahisseurs*, *incursions* mettent au clair les conditions dans lesquelles vit la femme et nous renseignent formellement sur le combat qu'elle doit mener au quotidien. La locutrice, en tant que femme de théâtre, même si dans cet énoncé elle parle en tant que femme d'une manière générale, se voit se donner le devoir d'éveiller les esprits quant aux dangers qui pourraient envahir la femme et de sensibiliser toutes les forces actives afin de faire face à tout ce qui peut nuire à la condition féminine.

Dans le même sens, une autre locutrice prend la parole au nom de sa génération. Femme active, journaliste, écrivaine et avocate, Wassila Tamzali est née avant la

²⁰¹A. Salazar Orvig, 1999 : 60

révolution algérienne et fait partie de cette génération dont le parcours de vie est semé d'épines. Elle, qui a vu sa vie basculer en 1957, suite à l'assassinat de son père, se rendait compte que le chemin n'était pas facile. Avec toutes les séquelles laissées par la guerre de 1954, le combat et le travail de reconstitution pour elle et pour tous les gens de sa génération, puisque la guerre n'a épargné personne, devaient être ardents :

« *Ma génération n'est pas désenchantée, elle est blessée. (...) nous, nous sommes une génération blessée qui continue à être mobilisée.* » P. 51

En tant que représentante et porte-parole de cette génération de jeunesse de l'indépendance, elle utilise le pronom possessif *Ma* (*ma génération...*) et puis le pronom *Nous* (*nous sommes une génération...*) pour ainsi décrire une réalité sociale d'une époque et mettre en surface l'état d'âme et les sentiments enfouillés d'une génération à laquelle on a confisqué la joie de vivre. Après la blessure vient la mobilisation car, cette jeunesse (c'est une génération de jeunes à l'indépendance) était consciente de ce qui l'attendait et était condamnée à agir en collectivité. Wassila Tamzali se veut la porte-parole de l'Autre car elle est convaincue que ce qui la touchait concernait toute sa génération : le même destin, le même combat, la même détermination, la même volonté d'agir. Parler au nom d'un groupe et l'adopter en le disant par l'anaphore « *ma génération* » c'est reproduire ce que dit ce groupe, c'est répéter et redire les mêmes mots, rapporter ses propos et penser ce qu'il pense. C'est ce qu'E. Goffman appelle *l'histoire interactionnelle*. À ce propos, il affirme :

« *Chaque participant entre dans une situation sociale en portant une biographie déjà riche en interactions passées avec les autres participants – ou tout du moins avec les participants de même type - de même qu'il vient avec un grand assortiment de présuppositions culturelles qu'il présume partagées.* »²⁰²

Prenons à un autre exemple et revenons à la locutrice Nadia Matoub. Celle-ci prend position au nom de toute sa communauté, à l'égard du Pouvoir et par rapport à ce

²⁰² 1988 : 197

qui s'est passé dans sa région, suite à l'assassinat de son époux, et qui légitime le combat des siens suite à ce drame.

« *La Kabylie a souvent été agressée politiquement et militairement. Le déni d'identité, consacré par l'arabo-islamisme du pouvoir, et l'utilisation de la répression pour étouffer ses légitimes revendications politico-identitaires ne pouvaient laisser les jeunes kabyles insensibles.* » P. 40

« *Je dirais même que la violence de la révolte de 2001 est l'une des conséquences de l'assassinat de Lwennas et de l'impunité dont ont bénéficié les criminels....* » P. 40

Épouse d'un chanteur kabyle assassiné sous ses yeux, victime d'une tentative d'assassinat, le même jour et au même moment, Nadia Matoub fait état des lieux de la situation politique en Algérie à l'égard de la communauté kabyle. Elle nomme d'abord sa région, *La Kabylie*, à laquelle elle associe un certain nombre de vocables qui décrivent et reflètent une situation d'injustice : *agressée, déni d'identité, répression, étouffer*.

L'expression « *je dirais même...* » relie une situation collective à un drame personnel. Elle permet d'exprimer ce que pourrait penser tout individu appartenant à la communauté de la locutrice. Elle introduit un point de vue d'une communauté, de sa communauté.

Sa position de double victime (de l'assassinat de son époux et de la tentative d'assassinat sur sa personne), légitime sa prise de parole de représentante d'une communauté sociale. Elle fait une lecture politique concernant les événements du printemps noir de 2001 en Kabylie, à savoir trois années après le drame qu'elle a vécu et duquel elle sort traumatisée. Militante aux côtés de son époux, affichant obstinément son engagement à continuer le combat mené par celui-ci et rendant hommage à toute une communauté qui ne cesse de revendiquer son identité, Nadia Matoub, de par ce qu'elle est et ce qui lui est arrivé, peut avoir cette légitimité pour prendre la parole et réagir de telle façon. « *La légitimation, en analyse du discours, peut être utilisée pour signifier que le sujet parlant entre dans un processus de discours pour aboutir à ce qu'on lui reconnaisse un droit à la parole et une légitimité pour dire ce qu'il dit.* »²⁰³

La locutrice promet qu'au nom de toute une population le combat continue, la vérité sera élucidée et la justice sera faite car l'affaire de son époux est une affaire de tous ceux

²⁰³ P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 :340

qui croient en lui, en son combat. Lounes Matoub est mort pour une cause juste, celle de l'identité d'une communauté dont son épouse Nadia Matoub, engagée et déterminée, est la porte-parole dans le discours de cette interview.

La même locutrice évoque, au nom de toute une jeunesse, son époux et ses qualités d'individu socialement aimé des siens et de combattant exemplaire pour tous ces jeunes dont il est le repère :

« Les jeunes l'aimaient pour ce qu'il était, pour le fait qu'il soit entier, sensible, écorché, vrai. Sa perte est vécue comme une douleur humaine, mais surtout comme la perte d'un repère. (...). Son message est universel et se fait reconnaître comme tel dans beaucoup d'autres pays » P. 40-41

La locutrice, dans sa prise de parole, affirme des faits qu'elle attribue à un groupe de sa société. L'anaphore *les jeunes* est globalisante et montre, d'une part, que la personne dont on parle dans cet énoncé, partie à l'âge de quarante-deux ans, est considérée comme une idole et un repère pour les jeunes. D'autre part, la locutrice, qui énonce au nom de toute une communauté, fait partie de cette catégorie de jeunes. Au nom de ceux-là, elle met en avant les qualités de ce combattant : *entier, sensible, écorché, vrai*

Elle transmet des principes d'une personne et les valeurs d'une communauté qui sont aussi universelles, ce qui fait de son époux un repère et un symbole dont le message est universel.

« Il nous a transmis à tous le flambeau qu'il a reçu. (...) de ce qui faisait la kabylité de Lwennas : vérité, intégrité, générosité, respect, tolérance, persévérance... P. 41

Dans cet énoncé, elle se met dans les rangs de ceux qui se promettent de porter le flambeau et de continuer le combat. Elle inclut dans le pronom *nous*, dit avec insistance et repris par *à tous*, les membres du groupe qui croient en ce que le combattant a commencé. Elle évalue et juge celui qui a adopté le combat de sa communauté. Elle attribue un certain nombre de qualifications à l'individu et au combattant : *vérité, intégrité, générosité, respect, tolérance, persévérance*.

L'identité de la locutrice et la mise en mots de son statut en tant que double victime et en tant que militante et combattante, est forgée par l'expérience et n'existe qu'en fonction de ce qu'elle représente dans la vie sociale comme un élément faisant partie d'un groupe. Sa production langagière n'est qu'une réaffirmation et une reconstitution de ce qu'elle a reçu de l'extérieur.

Le comportement langagier de la locutrice dans ce qu'elle a donné à voir dans les énoncés, ci-dessus, constitue une représentation d'une collectivité en tant que valeurs, normes et parcours de combat afin de former une résistance face à ce qui les frappe de l'extérieur.

Un autre exemple :

« Aujourd'hui, je considère que l'Algérie est un pays à l'état comateux puisque tout le monde, les jeunes comme les moins jeunes veulent partir... » P. 44

On voit bien, dans l'énoncé, la situation sociale de tout un pays. La locutrice, qui est journaliste, est contrainte de quitter l'Algérie dans les années 1990. Le départ de la locutrice est dû à la situation désastreuse dans laquelle se trouve le pays : la locutrice parle de son départ forcé mais elle représente tout le peuple algérien. Selon ses propos, personne ne veut rester, tout le monde voudrait et aimerait partir.

Dans la construction de son discours, la locutrice s'affiche comme un sujet de discours hétérogène puisqu'elle enchaîne sa parole à la parole de ses jeunes concitoyens et, de ce fait, elle participe « à la construction d'un espace discursif commun... »²⁰⁴

1- *« Nous sommes des dizaines et dizaines de journalistes algériens à Paris (...) avec un groupe de confrères nous avons créé un Club des journalistes algériens en France... » P. 44*

2- *« Je ne suis pas optimiste. (...) franchement je suis attristée par le nombre de jeunes qui veulent quitter le pays et la pression de plus en plus étouffante qui pèse sur les femmes. (...), et bien j'ai eu le pénible sentiment que personne n'est heureux, que personne ne rêve plus en Algérie. » P. 44*

²⁰⁴A. Salazar-Orvig, 1999 : 26

Dans le premier énoncé, le JE journaliste se plaint au nom d'autres journalistes de la situation de l'Algérie dans les années 1990. Ils ont dû quitter le pays pour des raisons de sécurité et pour les conditions sociales difficiles. La locutrice montre à quel point le nombre de journalistes qui sont partis est énorme : *des dizaines et des dizaines, un Club de journalistes*. C'est comme si la locutrice veut confirmer que les enfants du pays le fuient et qu'il n'y reste plus rien à faire. Le sujet hétérogène s'affiche dans le *Nous* anaphorique qui représente tous ces journalistes qui ont été contraints de quitter l'Algérie. Les outils linguistiques ne font que montrer un départ massif de cette catégorie sociale dont la locutrice Ghania Khelifi se veut une porte-parole dans ce discours.

Dans le deuxième énoncé, nous assistons à l'évolution langagière de la locutrice qui va parler, cette fois-ci, au nom des jeunes, des femmes, mais aussi au nom de tout le monde. Contrairement à l'optimisme qui se dessine ailleurs (en l'occurrence la France), la locutrice exprime son pessimisme vis-à-vis de l'Algérie. Elle donne à voir un pays lâché par ses enfants, un pays où non seulement on ne vit plus mais on n'a plus le droit de rêver. La locutrice témoigne son regret et sa peine quant à une réalité sociale où la femme vit dans « *une pression étouffante* ». Elle s'exprime avec un *Je*, même si elle est toujours un élément faisant partie d'un groupe mais, en tant que journaliste, elle joue le rôle d'observatrice qui se donne la mission d'analyser la situation sociopolitique en Algérie. L'évolution de son langage, dans la continuité de la construction discursive identitaire, permet une lecture de la situation désastreuse et du destin incertain des Algériens dans la période difficile qu'a traversée le pays appelée « période noire ».

Un autre énoncé, d'un locuteur écrivain, montre comment le sujet communicant s'octroie la mission de s'autoévaluer. La verbalisation de son statut d'écrivain va être une sorte de compromis entre un *Je* qui affirme une individualité et son statut qui a un œil sur l'état d'écriture de sa génération. En fait, l'identité sociale du sujet parlant apparaît dans ce passage comme un cercle contenant une pluralité de *Je* qui forme une totalité représentée par le *Je* énonciateur :

« Je me permets de parler au nom de la nouvelle génération et je constate que dans les romans et nouvelles, il y a de l'esthétique, de la douleur, de l'émotion, un sens politique... je pense que c'est tout ce qu'on demande à un écrivain aujourd'hui. » P. 62

L'interviewé s'exprime en tant que groupe de personnes, les écrivains de sa génération dont il est le représentant. Le discours produit, ici, montre un « Je » polyphonique que lui assigne sa place énonciative. C'est en tant qu'écrivain que le sujet énonciateur donne un point de vue concernant une catégorie sociale. Il est un élément d'un tout et celui qui évalue le tout : *« à tous les instants de la mise en scène d'un rapport de rôles déterminé, les acteurs sont contraints de négocier les places d'où ils communiquent. L'accomplissement d'un rôle conduit généralement à occuper des places différentes. »*²⁰⁵

Et justement la place énonciative qu'occupe l'interviewé (homme de Lettres) lui permet de dire ce qu'il pense des écrivains de la nouvelle génération, d'en donner son point de vue :

*« [La notion de point de vue] intervient nécessairement dans l'élaboration du discours, dans la façon dont le discours construit son objet. Se pose donc la question de la place qu'occupe le locuteur/énonciateur dans cette construction de la référence et en particulier du rapport qu'il entretient avec ces objets qui sont le fruit de son travail langagier. »*²⁰⁶

La mise en statut du sujet parlant est conçue non pas par le renvoi aux différents statuts où se place celui qui les entreprend, mais par la façon dont celle-ci est affichée dans le discours, et à travers des moyens convoqués servant à contribuer à la construction langagière de cette verbalisation du statut.

²⁰⁵ R. Vion, 2000: 83

²⁰⁶ A. Salazar-Orvig, 1999: 58

2-1-2- Être l'Autre

Nous ne perdons pas de vue cette verbalisation du statut du sujet communicant qui constitue notre objet d'étude et qui est dite par différents moyens linguistiques et discursifs. Nous avons tenté de montrer précédemment les outils œuvrant les positions énonciatives du locuteur quand il prend la parole pour représenter un groupe et agir comme un porte-parole d'une catégorie sociale dont il est un élément.

Dans la mesure où toute construction langagière n'échappe pas à une dimension hétérogène et à une présence de l'Autre, nous essayons, à présent, de voir comment le locuteur se présente dans son discours en s'identifiant à l'Autre, en se fusionnant avec autrui.

Nous traitons quelques exemples qui nous affirment cette façon de se présenter, cette mise en statut de celui qui parle, en se mettant dans le même moule que l'Autre et en étant lui.

Pour pouvoir étudier cette mise en discours de l'identité, il est plus que nécessaire de se situer dans cette dynamique des relations interpersonnelles et de mettre en avant la situation sociale qui nous permet de comprendre le processus de la construction langagière de l'identité.

La relation à l'Autres 'instaure et se verbalise dans la construction identitaire du Soi.

Voyons cet énoncé proféré par le locuteur Idir :

« Je me suis penché sur mon histoire, mes racines. Mais c'était sans être contre quoi que ce soit, dès le départ. Je n'ai jamais pensé Amazigh contre Arabe ou contre les Français, rien de tout ça. mais je pensais juste que c'était légitime pour un kabyle de s'occuper de la chanson kabyle. (...) c'est pour cela que toutes les premières chansons étaient très traditionnellement ancrées. C'étaient des descriptions » P. 19

Nous remarquons, dans cet exemple, que l'instance discursive est indissociable de la communauté à laquelle elle appartient. Le pronom Je se fusionne dans un groupe social et, dans ce cas, le *Je* devient le *Je* de communauté.

Le sujet communicant se met dans une bulle de traditions, d'histoire, de racines et il se désigne par *un kabyle* (tout kabyle ou tous les kabyles) pour montrer qu'il appartient à une communauté précise. Il confirme et assume cette appartenance par son engagement.

Par son discours, il nous informe non seulement sur son statut et ses rôles qu'il a entretenus au sein de ce groupe social, mais il nous fait savoir l'histoire, les racines et le combat de toute une société. Le locuteur se définit donc et transcende ce qu'est son environnement social sur son identité individuelle. Cette dernière se manifeste à l'aide d'un certain type de vocables de discours attribués à un groupe social déterminé.

Allons analyser un autre énoncé où la locutrice ne va pas se fusionner dans le groupe mais elle va d'abord se mettre dans deux positions identitaires. Fouzia Aït El Hadj va impliquer l'Autre et s'impliquer dans l'Autre. Dans le même énoncé, l'interviewée se trouve comme productrice de la pièce théâtrale dont il est question dans l'interview et comme directrice du Théâtre de la ville de Tizi Ouzou. La réalisation langagière de l'identité de celle qui parle, fusionnée dans un groupe, s'affiche par cette oscillation entre les pronoms : *On*, *Je* et *Nous*

« *On a rencontré un public magnifique, un public qui aime le théâtre. (...). Je crois que nous avons gagné le pari de tenir ce spectacle dans la ville de Djelfa.* » P. 33

Le pronom de la première personne est dominé par les deux autres, à savoir *On*, et *Nous*. La locutrice utilise le pronom *On* pour désigner les gens de théâtre (Responsables, Producteurs, Comédiens...) qui ont participé à la pièce jouée ou à la tournée effectuée dans la ville de Djelfa. *On* se rapporte, donc, à une réalité empirique, un groupe défini où le locuteur fonde pour constituer une seule instance énonciative plurielle. Le pronom *On* renvoie à une troupe à laquelle on peut assigner le même rôle langagier. La locutrice, dans ce pronom s'implique et implique tout le groupe qui a joué et a représenté la pièce théâtrale.

Le passage au pronom *Nous* va prendre une autre valeur. Il est référé à une autre catégorie sociale. La locutrice incarne le rôle de Directrice du Théâtre de Tizi Ouzou. Dans ce cas, elle attribue la réussite de cette représentation de la pièce à tous les Responsables (les décideurs).

Quel que soit le statut social de la locutrice (Responsable de théâtre ou Productrice), le sujet polyphonique, dans lequel elle se met, désigne des groupes de personnes ou des

catégories sociales auxquels elle appartient. L'identité énonciative du sujet parlant affiche son identification à l'Autre.

Restons dans cette présentation de soi où le Soi se considère comme une seule entité avec l'Autre. Dans l'énoncé qui suit, le locuteur qui est un historien et photographe, décrit un nouveau donné linguistique et culturel adopté par la France. Ayant auparavant publié un dictionnaire contenant le vocabulaire des banlieues et un vocabulaire de l'islam politique, Georges Bertrand fonde dans le groupe et prend la position énonciative de toute la société française :

« Ainsi, nous avons eu des titres de films, sortis il y a quelques années, comme « Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ? Ou bien « Shaïtan ». Des expressions comme « cette fille-là, je la kiffe bien, ... » P. 34

Une réalité sociale est mise en mots par le biais de la mise en statut du sujet parlant. Il transpose son individualité sur une expérience collective. Il mobilise des outils linguistiques pour construire un univers social particulier. Le locuteur cite des titres de films et des expressions utilisées dans les banlieues mais qui sont adoptées par toute la société française, de ce fait, il recrée un univers discursif. Cette réalité devient objet du discours du locuteur qui pose une identification de *Je* à une société à laquelle il appartient. Celle-ci ayant un double statut : comme instance énonciative où fonde le sujet énonciateur et comme objet de discours.

La relation qu'entretient le sujet communicant avec l'objet de son discours qui est toute la société française est rétablie dans son rapport à l'Autre, mieux encore : dans cette fusion du sujet énonciateur avec l'Autre, avec la société française, comme nous le confirme l'exemple suivant :

« ...il est certain que des mots issus du langage des jeunes des banlieues deviendront des éléments constitutifs du vocabulaire français. » P. 35

La présentation de soi du locuteur en tant qu'écrivain et photographe forme un amalgame avec la réalité sociale et sa construction discursive ne laisse apparaître aucune distance entre le sujet et la société française. La forme impersonnelle : *il est certain que....* va jusqu'à donner un effacement du sujet parlant pour laisser afficher une identification à l'Autre.

Nous poursuivons notre analyse pour voir qui se cache derrière le sujet énonciateur. Le passage, ci-dessous, montre une fusion entre celui qui parle et l'Autre, laissant ainsi apparaître un « *Je traversé par une histoire discursive* »²⁰⁷

« *Lwennas a été assassiné car il portait des valeurs de démocratie, de modernité. (...). Ses valeurs sont toujours miennes. (...). Je continue à vivre dans le sillage de ce que le militant a laissé en moi.* » P. 39

Le discours de la locutrice repose sur des savoirs partagés et *l'acte de référence*²⁰⁸. L'identification à cette référence donnée sous forme de nom propre : *Lwennas* va jusqu'à gommer l'identité du sujet parlant. Le combat de celle qui parle c'est le combat de son époux assassiné. Il suffit qu'elle présente ce qui est déjà-là, qu'elle affiche l'identité de celui qui est déjà connu que la locutrice valide sa présentation de soi, de ce qu'elle est et de son statut. Elle constitue la continuité et la substitution du sujet absent dans ce discours et le Je énonciateur vient remplacer le nom propre : *Lwennas* avec tout ce qu'il génère comme principes, attitudes, valeurs, modèles culturels, engagement, combat... Construire son discours sur cette fusion de soi et de l'Autre conçue par la relation : nom propre/Je énonciateur, c'est construire une identité et un statut érigé dans le moule de l'Autre.

Chez la même locutrice, et dans un autre exemple, cet Autre va s'élargir pour représenter sa communauté sociale et tous les militants qui s'inscrivent dans le même combat :

²⁰⁷A. Salazar-Orvig, 1999: 121

²⁰⁸J. Moeschler et A. Reboul, 1994 : 362 : « la référence est un acte de langage dans lequel un interlocuteur emploie une expression référentielle donnée avec l'intention de désigner, par l'emploi de cette expression référentielle, un objet dans le monde »

« *La Kabylie et tous les militants de la démocratie ne doivent pas perdre cela de vue.* » P. 40

Les deux anaphores : *La Kabylie et tous les militants de la démocratie* mettent en surface des connaissances et des discours partagés par un groupe social quant à son combat. Elles affichent la position de la locutrice en tant qu'épouse du défunt et en tant qu'héritière de ce que ce dernier a commencé et permettent à celle qui parle de (re)créer un discours sur l'engagement dans un combat et sur la nécessité de le continuer. Le sujet énonciateur n'est pas au centre de l'activité langagière, laissant place à un sujet collectif évoqué par les deux anaphores citées et tout ce qu'elles dégagent comme représentations socio-discursives. La locutrice n'est pas la seule héritière de ce statut de militante, de celle qui va porter le flambeau, mais elle « *se caractérise par son appartenance à un ou des groupes, [elle] est immergée dans une culture et subit des déterminations sociales diverses qui se manifestent dans les modalités de son discours.* »²⁰⁹

Il s'agit, donc, dans les deux exemples, d'un processus qui montre une instabilité énonciative et une hétérogénéité discursive laissant apparaître un sujet communicant fusionné avec l'Autre en s'inscrivant dans un espace social et en mettant celui-ci au cœur de l'activité discursive.

Les exemples du recours à l'Autre, de se présenter par rapport à celui-ci et de la mise au centre de l'activité discursive de l'Autre comme acteur social sont multiples. Voici un énoncé qui nous montre comment le bouleversement politique de la société algérienne en 1992 a causé l'arrêt du journal où travaillait la locutrice et cette situation est à l'origine de la perturbation du Soi :

« *Deux ans plus tard, en 1992, le journal avait disparu pour des raisons politiques. La victoire du Front du Salut Islamique aux élections municipales et sa montée avaient créé de profondes divergences éditoriales au sein de la direction du journal.* » P. 42

Dans cette inscription de l'activité langagière dans « la mise en scène » des faits sociaux, la locutrice exhibe son statut de journaliste ayant travaillé pour le journal *L'Observateur hebdomadaire*, créé en 1990. Elle met en avant un fond social qui explique pourquoi

²⁰⁹ A. Salazar-Orvig, 1999: 27

elle perd son poste au sein de ce journal. Le sujet communicant, en plaçant le journal où elle travaillait comme acteur social qui va façonner le rôle langagier et le comportement discursif de l'énonciatrice, va s'effacer et va recourir à l'Autre dans l'accomplissement de la mise en mots de son statut.

2-1-3- Se positionner par rapport à l'Autre

La comparaison avec l'Autre vient afficher dans le discours du locuteur interviewé des traces linguistiques et des éléments discursifs qui mettent en exergue la place que peut avoir l'Autre dans la présentation de soi. En d'autres termes, comment le sujet communicant convoque l'Autre, l'évalue et se forge une place ou un statut par rapport à l'Autre dans sa construction langagière. Nous allons voir des énoncés qui vont inscrire le statut et les rôles de celui qui communique dans leurs rapports avec l'Autre.

À travers le processus de la mise en discours de leurs statuts, nos locuteurs cherchent sciemment ou involontairement à construire leurs identités en affichant la place qu'ils occupent par rapport à l'Autre.

Nous choisissons l'énoncé qui va suivre pour expliquer ce que nous venons d'avancer :

« En juillet 2007, je me trouvais à Oran au moment de la tournée du président de la République dans la région. Il a demandé à me rencontrer. Un mois après la publication de ma tribune dans les colonnes du quotidien espagnol El Pais. Il m'a accueilli avec humilité. Il m'a montré à quel point il avait du respect pour moi, pour mes convictions. Le Président m'a donné une véritable leçon de démocratie. Dans la tradition de la souveraineté nationale, quand un écrivain dépasse les bornes, on le faisait taire d'une manière ou d'une autre.

J'ai été surpris par l'intérêt que m'a accordé le Président, par la confiance qu'il place en moi. J'ai trouvé cet instant d'une rare solennité et d'une quiétude incroyable. Et j'ai touché du bout des doigts un vieux rêve, celui de voir le Pouvoir se rapprocher de son élite. Je l'ai toujours crié sur les toits : le Pouvoir se doit de s'appuyer sur son intelligentsia pour voir clair dans ses programmes. Comment voulez-vous que je me dérobe maintenant qu'on m'offre l'occasion de concrétiser ce rapport tant attendu ?» P. 2

Comme nous le montre l'extrait, l'ensemble du discours de notre locuteur est une sorte d'interaction entre celui qui parle et celui dont il parle, en l'occurrence, Yasmina Khadra et le Président de la République Abdelaziz Bouteflika.

Ce dialogue permanent entre le JE énonciateur et la personne absente, le mouvement des pronoms personnels et la signification des énoncés montrent une position énonciative et un rapport de place entre le sujet parlant et le sujet dont on parle. De par son identité sociale, le locuteur s'affiche comme un éclaireur, un élément appartenant à l'élite que le Pouvoir du pays doit consulter et sur laquelle il doit s'appuyer. La place énonciative qui émerge dans le discours de notre locuteur détermine à fortiori ce rapport souhaité et solide avec le Pouvoir pour l'intérêt de la patrie et pour le service de la culture :

Le rapport de place peut être, en effet, déterminé de l'extérieur par les statuts et les rôles des interactants (...) ou par l'identité sociale (...) mais il l'est aussi de l'intérieur même de la relation, par la place subjective que chacun prend par rapport à l'autre »²¹⁰

L'exemple montre ce statut « extérieur » du locuteur mis en valeur et en rapport avec le Président de la République. Ancien militaire et actuellement écrivain, le locuteur ne peut échapper à ce double rôle qu'il gère dans l'énoncé en se positionnant par rapport au premier homme de l'État et en montrant quelle place il occupe par rapport à cet Autre du discours et nous pourrions dire, selon Marie-France Agnoletti, que « *c'est à la croisée des processus linguistiques et cognitifs que l'identité se construit.* »²¹¹

Nous voyons, donc, comment un positionnement identitaire détermine un positionnement discursif. En effet, le discours se construit sur ces deux plans mêlés qui laissent le sujet parlant présenter son statut en corrélation avec le statut de l'Autre.

Comme nous le clarifie l'énoncé suivant du chanteur kabyle Idir :

« Ce qui m'a peut-être permis d'avoir une bonne réputation chez ces artistes (Aït Menguellet, Djamel Alem, Matoub Lounes avec lesquels j'ai partagé des choses. » P. 20

²¹⁰ R. Vion, 2000 a: 182

²¹¹ « La construction discursive de l'identité », in *Verbum*, 1999, n° 2. [En ligne].

Des noms propres sont cités dans cet énoncé, le locuteur se positionne par rapport à ces artistes qui ont marqué leur époque. Deux éléments discursifs confirment et exhibe le statut d'artiste et la place qu'il a à l'échelle communautaire et mondiale : « *avoir une bonne réputation chez ces artistes* » et « *avec lesquels j'ai partagé des choses* »

Le chanteur Idir se présente par rapport à ces noms propres et se situe par rapport à ce que sont ces artistes. Il s'appuie sur ce que la société sait ou croit, il s'approprie des données partagées et un univers de référence qui sont un élément constitutif de sa matérialité discursive.

La dimension langagière du locuteur-artiste montre dans quelle mesure « la présentation de soi » de celui qui parle est le résultat non de son statut social mais de ce qu'est l'Autre socialement.

Cette convocation de l'altérité se produit dans le discours pour permettre au sujet parlant de se positionner en positionnant l'Autre :

«Je suis kabyle mais je ne vais pas m'accrocher à vivre qu'à travers ma «kabyllité». Si je suis resté dans le chant classique, ma chanson ne serait peut-être pas sortie au de-là des bars. Et la chanson kabyle n'aurait jamais eu ce que je lui apporte modestement. (...). Il faut oser d'autres approches de la musique, essayer autrement, voir ce qui se fait autour de soi et se poser la question : où est ma place dans ce milieu?» P. 21-22

Le locuteur sort de la coquille de la chanson kabyle pour évoluer, c'est-à-dire, il s'attache à ses origines en tant acteur social mais il s'en détache en tant qu'artiste. Mêler et démêler ces deux rôles conduit à avoir un positionnement par rapport à autrui. Dans l'énoncé, le locuteur parle de la musique et la place qu'il occupe par rapport à ce que sont et font les autres. Il désigne l'Autre absent par la forme impersonnelle : *ce qui se fait* pour renvoyer à tous ceux qui ont percé dans ce domaine et ont atteint l'universalité. Ainsi, le locuteur se présente comme un artiste de renom mondial sorti de la coquille communautaire par la construction conjointe du positionnement identitaire.

Nous proposons un dernier exemple qui va nous montrer cette action conjointe dans l'interaction. Dans son discours de la mise en mots de son statut, le sujet communicant est amené à co-construire son positionnement ou à construire un

positionnement hétérogène. Le message que le locuteur-enseignant universitaire adresse à ses collègues nous renseigne sur le rôle social qu'il incarne au sein de son institution en plus de son statut d'enseignant chercheur à l'université de M'sila.

Le locuteur a, auparavant, publié une série d'articles dans la presse algérienne qui portaient sur l'enseignement supérieur et la recherche scientifique qu'il trouvait sinistrés. Il décrivait donc la réalité lamentable de l'université algérienne en général et de l'université de M'sila en particulier. Le contenu de ses articles ont soulevé la colère du Recteur, ce qui lui a coûté sa suspension de son poste de maître de conférences.

Suite à cet événement, le locuteur en tant qu'enseignant –chercheur essaie d'éveiller les esprits et d'appeler tous ses collègues à être dignes d'enseignants universitaires et de chercheurs scientifiques:

« Je dirai aux enseignants, à tous les enseignants, aussi bien « précaires » que solidement établis dans la « corporation » d'être solidaires, et surtout responsables et réfléchis ; d'avoir un esprit critique, intelligent et constructif ; de ne pas céder à la peur immotivée et de prendre leur responsabilité de citoyen dans les domaines des initiative positives au service de la nation et de l'Etat. Je dis à ceux d'entre eux qui préfèrent l'esprit courtoisanesque comme pour se propulser à l'esprit d'autonomie intellectuel, à la critique scientifique, de renoncer à cette posture servile et opter pour une démarche digne et respectueuse d'eux-mêmes et de la science. Un intellectuel, qui a peur de son ombre et qui ignore que les lois de ce pays, si imparfaites qu'elles puissent paraître à première vue, sont une garantie contre l'injustice et l'arbitraire, n'est pas digne d'être qualifié de chercheur ou d'intellectuel... Tel est en substance mon message aux membres de cette corporation à présent ensommeillés... » P. 50

Nous nous contentons, dans cette explication, de montrer comment, à travers ce message adressé à ses collègues, le locuteur met en mots le rôle qu'il joue au sein de son institution. C'est par rapport au rôle qu'il demande aux autres enseignants d'accomplir qu'il fait connaître la place qu'il occupe au sein de son institution. Ce passage nécessite que nous parlions de l'image de soi que notre locuteur affiche dans cet appel qu'il lance à ses collègues, mais nous préférons traiter ce point dans le chapitre à venir.

Il est vrai que le sujet parlant convoque conjointement l'Autre dans son activité langagière mais en jouant la différence. Il l'interpelle tente de l'impliquer dans son

combat d'enseignant, d'universitaire et de chercheur digne de ce nom. La position énonciative concrétisée par les mots de son appel dans l'espace interactif de l'interview permet et conduit celui qui parle à se mettre dans la position d'éveilleur de consciences et d'enseignant universitaire : *qui n'est pas ensommeillé, solidaire, responsable, réfléchi, qui a un esprit critique, intelligent et constructif ; qui ne cède pas à la peur immotivée...*

Par ce message exhortatif sur un ton convainquant, le locuteur a donné une dimension particulière pour se présenter car c'est par rapport à sa dissemblance à l'Autre qu'il se positionne dans son énonciation.

2-2- Nomination identitaire entre Soi et l'Autre

Il faut comprendre, ici, que nous voulons traiter la nomination identitaire de soi à travers la nomination de l'Autre ou à travers l'Autre en ce qu'il constitue un moyen discursif et langagier qui édifie la construction du discours de soi de nos locuteurs.

Nous avons vu, dans le point précédent, comment le locuteur se présente par rapport à l'Autre tout en restant un élément face à cet Autre avec lequel il co-construit son discours ou en fusionnant avec l'Autre ou en faisant partie d'un groupe dont il est le porte-parole.

À présent, nous essayerons de voir comment cette construction langagière de soi va reposer sur la présence de l'Autre et comment le locuteur va se présenter à travers la présentation de celui qui va construire son discours. En effet, l'activité langagière de celui qui parle va laisser apparaître, dans le fil du discours, des outils linguistiques et des marqueurs discursifs qui vont garantir la mise en mots de la présentation de soi. Se présenter à travers l'Autre signifie prétexter la présence de ce dernier pour accomplir la présentation de soi. Notre but est de voir la place réservée à l'Autre dans la construction du discours de soi.

2-2-1-Prendre la défense de l'Autre

Le fait de citer l'Autre dans le discours constitue le fondement même de cette construction langagière de soi. Défendre celui dont on parle sollicite la présentation du statut et du rôle de celui qui parle. Dans le processus de « Se dire en disant l'Autre », nous voulons souligner les diverses façons dont le locuteur évoque l'Autre qui est considéré comme un élément constitutif de l'existence du discours du sujet communicant. Nous prenons quelques exemples que nous analyserons afin de montrer, dans le dispositif mis en place, que c'est à travers la position que le locuteur prend à l'égard de l'Autre (celui dont il parle) et la façon dont il le défend que se dessinent et se construisent les contours de l'identité de soi.

Dans le fragment qui suit, le locuteur Boualam Sansal, écrivain algérien, exprime son pessimisme quant à la réalité sociale algérienne : il décrit une réalité alarmante d'un pays dont les enfants veulent quitter :

« L'Algérie est perçue par ses enfants eux-mêmes comme une « prison à ciel ouvert », disent les uns, et comme « un camp de concentration », disent les autres qui meurent à petit feu dans les cités. (...). Nos jeunes ne pensent qu'à se jeter à la mer pour rejoindre des terres clémentes. Ils ont un slogan qu'ils répètent à longueur de journée en regardant la mer : "mourir ailleurs plutôt que vivre ici" » P. 47

« Les Harragas (les brûleurs de routes) avant d'être des émigrés clandestins sont des prisonniers évadés. Ils devraient être accueillis en tant que tels et non comme des hors-la-loi que l'on punit de la manière la plus cruelle : en les renvoyant au pays. » P. 47

Le locuteur prend la défense de ces jeunes désespérés. Il rapporte leur message: « mourir ailleurs plutôt que vivre ici » pour exprimer le désespoir de toute une jeunesse. Le locuteur qualifie ces jeunes émigrés clandestins de *Harragas* qui n'est autre que le titre de son roman où il parle et décrit la réalité sociale de l'Algérie. Le lien avec le social est frappant si ce n'est que le social qui est mis en mots à travers ces écrits dont il parle dans cette interview.

Il utilise le pronom indéfini *ON* dans ce passage descriptif comme si il veut passer d'une situation des jeunes algériens qui vivent étouffés à la situation de tous les Algériens qui

sont dans le désespoir. Les jeunes algériens sont désignés par le pronom ILS ou carrément par l'anaphore *Nos jeunes* ou par le qualificatif *Harragas*.

Le locuteur va maintenir et confirmer la défense de ces jeunes *Harragas* (*les brûleurs de routes*). D'ailleurs, il les qualifie de *Prisonniers évadés* au lieu d'*Émigrés clandestins*.

Il va jusqu'à interpeller les autorités du pays ou étrangères pour qu'elles changent leur politique envers ces jeunes qui quittent leur pays pour aspirer à une vie meilleure ailleurs.

Par ailleurs, répondant à la question de son interviewer concernant la désignation d'un autre écrivain algérien, en l'occurrence Yasmina Khadra, à la tête du centre culturel algérien à Paris, le locuteur se trouve dans une autre position énonciative qui consiste à donner son avis sur cette désignation.

« Ça peut être quelque chose de formidable. si cet écrivain, Yasmina Khadra pour le nommer, peut rassembler les moyens nécessaires, (...) il fera certainement du beau travail. (...) si ces moyens lui sont refusés, je pense qu'il démissionnera et cela s'entendra. » P. 47

Dans son énoncé de réponse, il évalue son confrère, porte son témoignage et lui rend hommage. Sans savoir s'il parle à titre personnel ou au nom de tous les écrivains algériens, l'énoncé ne donne à voir aucune marque de la première personne. À la qualification de l'Autre et les éléments qui nous renseignent sur la nature des rapports professionnels entre les responsables et les employés, le locuteur Boualem Sansal se met dans la catégorie de ces écrivains censurés dans leurs pays d'origine en raison de leurs positions critiques envers les régimes en place. Cet écrivain qui a des points communs avec celui dont il parle dans son discours l'ont mis dans une position qui l'a laissé évaluer et estimer son confrère. Pour le locuteur, l'Algérie a besoin de ses intellectuels. Lui-même, vivant en Algérie parce qu'il estime que le pays a besoin de lui, nous donne deux éléments d'interprétation de son énoncé : Yasmina Khadra est apte à gérer le CCA, mais si les choses ne fonctionnent pas comme il les a tracées, il démissionnera. Il reconnaît la compétence et l'intégrité de son collègue. Un écrivain peut faire beaucoup de choses. L'écrivain a accepté le poste pour servir son pays et un écrivain peut être au

service de la culture. Le fonctionnement d'une institution de l'État ne dépend pas du fonctionnaire lui-même mais des moyens qu'on met à sa disposition.

Nous verrons un autre locuteur qui défend la position de beaucoup de ses pairs quant à l'ignorance de l'État concernant la situation des jeunes. Dans sa position d'écrivain, il rejoint l'avis des autres écrivains et défend leur opinion quand il s'agit de la situation désastreuse dans laquelle vivent les jeunes.

« L'État devrait constater qu'il se passe quelque chose. (...) je partage l'avis de mes pairs et amis, comme Chawki Amari, Mustapha Benfodil, Ali Dilem, Adlène Meddi, Nacéra Belloula, tous de la même génération, qui disent qu'on ne donne aucune chance aux jeunes. » P. 62

La nomination de l'Autre, par le procédé des noms propres, met encore une fois le locuteur dans la catégorie des écrivains qui doivent agir et contribuer à faire changer les choses. L'écrivain ne doit pas rester dans le silence au moment où les siens ont besoin de lui. Dire l'Autre, le désigner par son nom propre et partager son avis, n'est qu'une synthèse de ce qu'est le locuteur et sa position sociale que laisse apparaître cette appartenance à cette pléiade d'acteurs sociaux et ce partage d'opinions et d'idées avec cette catégorie de personnes :

« Nommer c'est nécessairement prendre position à l'égard de ce que nous désignons. Et lorsque nous catégorisons, nous exprimons une relation à l'égard de l'être désigné : de façon indirecte mais inéluctable, par et dans cet acte de nomination nous nous catégorisons nous-mêmes en retour »²¹²

Citer ces noms propres c'est afficher une prise de position à l'égard de l'État algérien et exprimer la volonté d'agir en tant qu'intellectuel au profit de la jeunesse.

Il est évident que nous nous intéressons aux discours de nos locuteurs, à la construction langagière de soi en ce qu'ils sont porteurs d'indices nous montrant les diverses manières dont celui qui parle exprime son identité. Nous tentons de repérer,

²¹² P. Siblot, 1998 : 33

dans ces activités discursives, la présence de l'Autre en tant qu'il est un prétexte, un motif dans la mise en discours du statut du sujet communicant.

Nous continuons à analyser des fragments qui nous montrent des aspects de la présence de l'Autre dans la construction du discours de soi dans les interviews de presse. Nous travaillerons sur des passages de Latifa Al Souwayel. Saoudienne de père, Cubaine de mère, cette artiste plasticienne, pour parler de son statut artistique et de sa posture de femme respectant les traditions musulmanes, met en évidence son pays d'origine, l'Arabie Saoudite qu'elle valorise tant :

« L'Arabie saoudite, avec la Mecque et les autres lieux saints, représente le Vatican des musulmans. C'est une grande responsabilité. » P. 76

La locutrice considère son pays comme le noyau du monde musulman. C'est un pays qui doit conserver les valeurs de l'islam et donner l'exemple aux autres. La nomination identitaire des lieux : L'Arabie Saoudite, La Mecque..., qu'elle compare au Vatican, va afficher l'identité de celle qui parle. C'est une femme imprégnée par la culture occidentale et issue d'un mariage mixte (arabo-musulman et cubain). Cela fait d'elle une femme influencée par les deux cultures et le métissage est, ici, un facteur d'ouverture, d'aller vers l'Autre mais aussi de ramener cet Autre vers soi. La locutrice accomplit la tâche d'une intermédiaire entre l'Arabie Saoudite et le monde. La locutrice-artiste se veut une issue qui va faire sortir ce pays de son enfermement en parlant le langage de l'art, ne dit-on pas que l'art est la langue du monde ?

La locutrice, dans l'énoncé qui va suivre, va justifier le côté conservateur excessif de son pays. Elle dit :

« Je pense que l'interdiction pour les femmes de conduire est à considérer plus comme une mesure de protection, parce que dans notre culture, il y a un profond respect et une grande considération pour les femmes. Les femmes sont comme un bijou précieux, une perle, que les hommes veulent protéger. » P. 75

Elle affiche une vision et un discours religieux, elle fait d'un interdit en Arabie saoudite une protection pour la femme : « *l'interdiction pour les femmes de conduire est une mesure de protection.* » Le discours de notre locutrice donne à voir une femme partagée entre deux cultures, qui, à travers la valorisation de son pays conservateur, affiche son identité en tant que femme sereine, compréhensive et qui essaie d'être à l'écoute de tout le monde.

Encore l'estime d'un pays est représentée à travers l'estime du père : elle qualifie son père de merveilleux et d'ouvert. Elle considère même qu'il est plus ouvert que sa maman qui est une étrangère.

« *Mon père est un homme merveilleux, encore plus ouvert que ma mère.* » P. 76

Par l'estime de l'Autre ne se transmet que l'estime de soi.

Nous aurons le même processus discursif qui va nous montrer, à travers le statut de sa maman qui est poétesse et décoratrice de l'intérieur et à qui elle doit son don d'artiste plasticienne, que son identité d'artiste se présente dans son discours. Elle affirme :

« *Je le dois beaucoup à ma mère, qui est poète et décoratrice d'intérieur.* » P. 76

Dans cet énoncé, elle évoque la contribution de sa maman dans son métier, de ce fait la reconnaissance du soi passe par la reconnaissance de l'Autre.

2-2-2- Se mettre au service de l'Autre

Dans le processus de la mise en mots de ses statuts et la présentation de ses différents rôles, le sujet communicant affiche son identité par le biais de sa relation à l'Autre. Se laissent défiler les éléments constitutifs de la mise en discours de ses activités sociales. De par son statut, la personne célèbre se voit accomplir des rôles sociaux qui le mettent au service de l'Autre.

Nous proposons quelques passages de nos locuteurs interviewés qui font apparaître des actions, des activités et des engagements exprimés par des outils langagiers qui donnent substance et *signifiance*²¹³ à leurs activités langagières.

L'extrait de l'ancien footballeur de l'équipe de France, Zinedine Zidane, fournit des indices linguistiques qui mettent au fond de la disponibilité de celui-ci envers des activités humanitaires une construction identitaire :

« Quand je fais un voyage au Bangladesh pour le compte de Danone, je prends un réel plaisir à le faire. Pareil quand je prépare un match avec l'ONU, pour « Les amis de Zidane et de Ronaldo. » Quand je vais au Niger en tant qu'ambassadeur itinérant du PNUD (Programme des Nations pour le développement), je me régale. (...) j'ai plaisir de me retrouver sur le terrain, par exemple, devant cette femme qui accouche de triplés. On a monté une clinique alors qu'avant cette même femme aurait accouché chez elle. Voir ça, ou voir une école d'alphabétisation fréquentée par les femmes de 50 ans qui ne savent pas lire, ça me fait plaisir. »

P. 12

Nous nous apercevons, dans cet exemple, que le locuteur s'exprime en tant que footballeur célèbre, qui est à la retraite, reliant ses actions à des référents (noms propres de pays, noms d'Organisations, noms d'Associations....).

Nous ne pouvons analyser ces éléments extralinguistiques sans nous rapporter au lieu de leur existence. Ce sont des éléments vérifiables et les énoncés qui les véhiculent ne peuvent qu'être porteurs de sens et de vérité. Le locuteur accomplit des actions au profit

²¹³ Selon P. Siblot, 2001, « elle renvoie à une productivité toujours à l'œuvre, un champ de possibles sur lequel la signification opère une restriction. Elle est donc la condition même de la production de sens, production de sens qui ne peut advenir que dans l'interaction des voix qui les sous-tendent. », P. 315.

R. Lafont et F. Gardès-Madray, 1976, « [décrivent] ainsi une production : le sens est un produit ; la signification un système d'outils de production ; la signifiance est la production même. », P. 102.

de « ces référents » et il se donne comme mission d'être au service des nécessiteux et des pauvres dans le monde. Tous les référents et les noms propres cités dans le discours du locuteur sont à prendre et à interpréter dans leur lieu de réalisation en ce sens que ce sont des indices qui déterminent les contours de l'identité de celui qui parle. Les actions réalisées par le locuteur en tant que footballeur à la retraite ou ambassadeur itinérant d'une Organisation sont accomplies conjointement avec l'Autre et qui le mettent au centre de ces activités comme un acteur détenant un rôle particulier. Ces éléments qui se relient à l'environnement social deviennent de la substance constitutive du discours dans la mesure où ils forment *la matérialité du discours* du sujet communicant. La place énonciative que celui-ci prend dans l'échange verbal va nous révéler l'identité sociale du locuteur et le rôle qu'il s'attribue en tant que tel.

Voyons, dans l'exemple suivant, comment la locutrice victime d'une tentative d'assassinat, se fait la promesse de faire éclater la vérité sur l'assassinat de son époux et continue à se battre jusqu'à ce que justice soit rendue.

« *Donc, encore et toujours, devoir de mémoire, devoir de justice et devoir de vérité sont les maximes qui guident ma vie.* » P. 40

Trois lexies expriment l'engagement de celle qui parle : *la mémoire, la justice et la vérité*. L'énoncé reflète une réalité sociale qui dit que l'affaire de l'assassinat du chanteur kabyle Matoub Lounes n'est pas classée et que son épouse qui est la porte-parole de sa communauté est déterminée à ne pas oublier, à chercher qui a assassiné son époux et que les acteurs de ce crime doivent être punis. La seule mission qu'elle a, à présent, est de s'engager envers son défunt époux afin que sa disparition tragique soit élucidée. Dans la position énonciative de victime et de militante, la locutrice construit sa propre identité en tant que les lexèmes employés dans son discours guident sa vie. Il suffit de replacer ces termes dans un contexte énonciatif, dans leur sens plus général (ou générique) que le sujet parlant construit sa propre catégorie et sa propre identité en tant que personne battante et déterminée à aller jusqu'au bout de ses engagements.

Dans les deux énoncés suivants, le locuteur, un comédien de théâtre, incarne un personnage dans la pièce théâtrale *En remontant le Niger* de Arezki Mellal (producteur de la pièce). Dans son rôle de *Moussa*, dans cette pièce, il se met entre l'Occident et l'Afrique et il nous montre tous ces rapports humains qui doivent exister entre les deux mondes :

- 1- « *Arezki Mellal traite de tout ce qu'on peut avoir comme rapports humains. C'est un pont entre l'Occident et l'Afrique mais aussi quand on essaie de pousser la réflexion un peu plus loin, la pièce traite des rapports que peuvent avoir les Africains entre eux. Pour moi, cette pièce est un cri...un cri à l'espoir* » P. 56

- 2- « *On peut avoir de la coopération à armes égales. On peut s'aimer plus, que tout ce qui nous manque c'est l'amour. (...) Ce que nous voulons : soyez avec nous dans des rapports francs et sincères.* » P. 57

Dans l'exemple 1, le locuteur commente le contenu de la pièce et explique le message qu'elle veut transmettre. Il porte un regard sur son contenu et il affiche le rapport de la pièce avec la société et avec le monde. Il expose les points qu'elle traite, à savoir : le rapport entre l'Occident et l'Afrique et le rapport entre les Africains eux-mêmes. La pièce est, donc, un cri qui veut changer le monde. L'identité du sujet parlant se concrétise, dans son discours, par un système de représentations et sa façon d'interpréter la mission du rôle qu'il incarne en tant qu'interprète et son engagement envers les humains.

C'est ce que nous confirme l'exemple 2 où le locuteur nous présente le réel grâce à la lecture qu'il effectue de la pièce théâtrale. L'interprétation (au sens de la lecture) de la pièce nous permet d'avoir une vision claire entre les humains, surtout entre l'Occident et l'Afrique. C'est en situant dans une vision de lecteur de la pièce qu'il essaie de débattre ces rapports entre les humains, qu'il donne, en même temps, des leçons et qu'il propose des solutions. Dans cette perspective, le locuteur, dans son rapport à autrui et dans sa mission où il se met au service de l'Autre et ce dialogue ou cette interaction entre lui et les autres le met au centre d'une activité langagière que lui confère sa position énonciative.

Tout comme précédemment, l'énoncé qui suit porte des indices et des marqueurs qui placent le sujet communicant dans une position selon laquelle il se met au service de l'Autre. Écrivaine, chercheuse et conteuse, la locutrice se met au service de la culture à travers le conte :

« Moi, je me place d'emblée dans la chaîne de la transmission de la culture orale, dans la tradition. (...) le conte est un excellent moyen de rapprocher les peuples et de casser des préjugés à notre égard (...) Finalement, [il] est universel et facilite le contact avec l'autre. » P. 58-59

La locutrice puise dans la société, considérée comme l'Autre, pour se forger et transmettre encore une fois à l'Autre. Le conte, qui est un désir et une passion pour celle qui parle, est pris, dans l'échange verbal de l'interview, comme un objet de discours à travers lequel s'affiche une identité sociale de la locutrice qui se met au service de l'Autre. Son rôle social en tant que conteuse se manifeste à travers sa position comme un trait d'union entre la culture orale et le peuple.

Voici un dernier exemple qui nous affiche l'engagement du sujet parlant envers l'Autre. Athlète à la retraite, Hassiba Boulmerka se met à aider les jeunes talents à percer dans leurs disciplines. La visite de la locutrice à la région d'Ain El Hammam (à Tizi Ouzou) constitue un événement qui l'a mise en contact direct avec les jeunes sportifs de cette région. Elle promet d'être à leur service, au service de l'Autre.

« Je n'ai jamais lésiné sur mes moyens pour venir en aide aux jeunes talents qui ont besoin de soutien pour percer. Je serai toujours là pour eux » P. 73

« Je suis présidente d'une commission au sein de la Fédération africaine d'athlétisme et membre du Comité international olympique. » P. 73

« Je promets d'être le porte-parole de cette région si démunie en infrastructures sportives. » P. 73

Nous percevons que derrière ce « je » individuel se cache un engagement envers l'Autre, s'affiche ce rapport entre la sportive championne du monde de huit cents mètres et les

jeunes talents qui ont besoin d'être aidés et orientés. Se présenter dans le discours comme une athlète professionnelle implique la présentation de tout ce qui se rapporte à ce rôle social comme principes, éthique et actions (ou activités) sportives réalisées conjointement avec autrui. L'émergence de cet engagement envers autrui se déclare par des modalités de l'échange interpersonnel. Tout au long de sa production langagière, la locutrice met en discours son statut de sportive de carrière en présentant dans son énoncé des éléments qui rendent possibles des rapports interindividuels. Il s'agit donc « *de proposer l'existence d'une relation qui transcende les individus, les unit et les autorise à développer une activité conjointe* »²¹⁴.

Dans l'espace de l'interview, la sportive met en abîme ce rapport avec l'Autre qui a pris place dans la réalisation langagière de celle qui parle.

2-2-3- Dénoncer l'Autre

Nous traitons la dénonciation dans le dispositif d'énonciation de nos locuteurs en posant un de nos postulats essentiels qui consiste à prendre en compte le contexte et le statut du sujet parlant comme seul gage de pertinence dans l'interprétation des énoncés des interviewés. Se désigner comme victime de l'Autre ou être déjugé par autrui c'est l'être dans un statut donné. De ce fait, dénoncer l'Autre c'est renvoyer à des entités extralinguistiques sans s'écarter du fait que la dénonciation devient un élément constitutif du discours de soi du locuteur.

Nous proposons quelques interventions langagières de nos sujets interviewés pour essayer de déceler la désignation de soi à travers la dénonciation de l'Autre. Voici trois énoncés de la locutrice Nadia Matoub qui nous renseignent sur ce que la victime a entrepris suite à l'événement tragique qui avait coûté la vie à son époux :

- 1- « *Nous venons de procéder à un dépôt de plainte avec mon avocat-conseil Maître Hannoun, pour tentative d'assassinat sur ma personne et sur celles de mes sœurs Warda et Farida. (...). Il s'agit de revenir sur les événements tragiques qui ont coûté la vie à mon époux Lwennas Matoub à la date du 25 juin 1998. (...). Début février, je me suis rendu avec mon avocat-conseil au parquet général de Tizi Ouzou pour me renseigner*

²¹⁴ M. Bakhtine, repris par M-F. Agnoletti, 1999.

sur l'état d'avancement du dossier de l'affaire Matoub, dix ans après. Nous avons été reçus par deux représentants du parquet général qui nous ont déclaré la clôture du dossier.....P. 38-39

2- *« Je déplore donc les lenteurs de la justice, sans parler des failles de l'instruction et du défaut de publication des éléments d'information.*

Le 19 février, notre demande a fait l'objet d'une décision de rejet..... » P. 39

3- *« J'ai très mal vécu toutes ces rumeurs infâmes à mon propos. (...). Cette campagne orchestrée par des cercles identifiés, faite de rumeurs, à un moment où je sortais à peine de l'hôpital est d'une lâcheté extrême. Ils ont choisi le moment où j'étais totalement désarmée pour m'attaquer de toutes parts et de la manière la plus vile. » P. 40*

Les trois exemples montrent que le statut de la locutrice en tant que victime se situe à la croisée de trois ennemis. Elle ne désigne pas seulement cet ennemi mais elle le catégorise en exprimant son rapport à celui ou à ce qui a fait d'elle une victime. *« Et lorsque nous catégorisons, nous exprimons une relation à l'égard de l'être désigné : de façon indirecte mais inéluctable, par et dans cet acte de nomination nous nous caractérisons nous-mêmes en retour. »*²¹⁵

Dans l'exemple 1, à l'aide de l'outil de la narration et le procédé de la nomination, la locutrice revient sur un événement tragique : l'assassinat de son époux et la tentative d'assassinat sur sa personne et sur celles de ses sœurs. Les deux outils ne servent pas à désigner et à nommer *« l'objet en soi mais son rapport à lui »*.²¹⁶

C'est ce qui se confirme dans les deux autres exemples quand ils situent la locutrice entre trois ennemis dont elle affiche son rapport à eux : le premier ennemi ce sont les assassins de son époux et ceux qui ont tenté de l'assassiner. Le deuxième ennemi est la Justice de l'État que la locutrice considère comme un opposant au combat qu'elle mène pour que la vérité voie le jour et que la justice soit rendue concernant l'affaire de son époux. Quant au troisième ennemi, il s'agit de son entourage (notamment celui de la famille de son époux) qui, au lieu de la soutenir, la refoule et l'accuse d'être mêlée à

²¹⁵ P. Siblot, 1998 : 33

²¹⁶ Ibid.

l'affaire de son époux ne serait-ce qu'indirectement et involontairement. À travers l'instance énonciative individuelle exprimée par un « je » ou collective dite par « Nous », la locutrice se présente et affiche une identité de celle qui se situe au croisement de plus d'un ennemi qui sont désignés dans leur rapport à elle.

Nous voyons, donc, qu'en se rapportant à des faits réels inscrits dans une vie sociale, dans un groupe de personnes, que la locutrice peut nous apporter des indications et des informations concernant son identité.

Nous traitons les derniers exemples dans ce chapitre consacré à la présentation de soi. Nous prenons des énoncés d'un enseignant universitaire qui se dit victime de la suspension de son poste de maître de conférences par le recteur de l'université où il exerce :

- 1- « *Pour comprendre le contexte de ma suspension de mon poste avec blocage de mon salaire par le recteur, il faut revenir un peu en arrière.* » P. 48
- 2- « *J'ai insisté en particulier sur les méthodes de gestion du recteur de cet établissement, méthodes qui se distinguent par des comportements dépourvus d'élégance, de pédagogie et de sérénité.* » P. 48
- 3- « *Elle (la décision du recteur) est contraire non seulement au bon sens, mais elle est contraire aussi aux principes qui fondent notre droit constitutionnel en ce qu'elle viole ses dispositions relatives au droit d'expression et d'association.(...) Je m'en remets à la Justice dont j'ai confiance pour trancher le litige de manière équitable.* » P. 49-50

Nous donnons un bref récapitulatif des faits afin de pouvoir soumettre les énoncés à l'analyse.

L'enseignant publie une série d'articles dans la presse nationale, en l'occurrence dans *El Watan* et *Algérie News* dans lesquels il décrit la réalité sinistrée de l'université algérienne en général et de l'université de M'sila (l'université d'attache du locuteur) en particulier et de la recherche scientifique. Parmi ces articles, celui qui soulève la colère du Recteur de l'établissement auquel se rattache le locuteur est le papier reproduit par

El Watan du 09/10 mai 2008, intitulé « *L'université algérienne en général et celle de M'sila en particulier* ». L'enseignant y a évoqué en particulier les méthodes de gestion du Recteur de cet établissement et ses pratiques « *dépourvues d'élégance et de pédagogie comme les visites inopinées aux amphes lors du déroulement des examens, cris et hurlement après les enseignants, menace et chantage de mise à pied.....* »

Le locuteur désigne le Recteur comme responsable et décideur de sa suspension de son poste de maître de conférences. Le Recteur a réagi à ce qui avait été écrit dans l'article de l'enseignant.

La dénonciation du Recteur s'effectue en énonçant un ensemble de qualificatifs à son propos : *irresponsable et blâmable* et à propos de ses actes : *visité inopinée aux amphes lors du déroulement des examens, cris et hurlement après les enseignants, menace et chantage de mise à pied ...*

L'Autre représenté par la personne du Recteur ne constitue pas seulement un danger pour la personne du locuteur mais à tout un État : le recteur par sa décision de suspendre cet enseignant (le locuteur) a commis un acte injuste envers l'enseignant mais aussi « *il a violé les dispositions de la Constitution algérienne relatives au droit d'expression et d'association.* » (nous reprenons le locuteur, p. 49)

En tant qu'acteurs sociaux, l'enseignant et le Recteur se mettent dans un jeu conflictuel qui présente le premier dans une position de victime des agissements du second. L'activité discursive du locuteur-enseignant qui présente le cheminement des faits avec des références datées : *El Watan, Algérie News, 2008*, fait preuve d'une lucidité qui accroît la validation de ses dires.

Citer la Justice, comme troisième agent, crée une espèce de dialogue entre les agents du discours. La relation qu'entretient le sujet parlant avec le Recteur et la Justice est marquée par la volonté du locuteur-enseignant que la seconde agisse sur le premier. Se recrée ainsi un espace discursif où le sujet parlant manipule cette mise en confrontation des différents agents qu'il désigne dans son discours laissant émerger son identité conférée par la place énonciative qu'il détient dans la communication verbale.

La présentation de soi ou la mise en discours du statut social du locuteur est, donc, un processus de pratiques et d'actions sociales par lesquelles le sujet communicant actualise son rapport à autrui. C'est à travers cette socialisation que se construit la trame du discours de l'identité de soi.

Bilan

Étant donné la complexité de la question relative à l'hétérogénéité énonciative dans la construction de l'ethos, ne sont examinés, ici, que les marqueurs discursifs à travers le statut social du sujet parlant, l'auto-désignation, les pronoms personnels, la polyphonie et le dialogisme.

Nous avons orienté notre travail, dans ce chapitre, sur deux axes. Nous avons voulu, d'abord, dégager, sur le plan discursif, les positionnements identitaires des locuteurs. Nous avons, évidemment, recoupé ce qui est récurrent et commun dans les énoncés que nous avons soumis à l'analyse. Nous sommes parvenue à déceler trois marques que nous jugeons pertinentes dans notre corpus. Il s'agit de la deixis, du référent et de l'événement. Le fonctionnement de la deixis, dans le discours des interviewés, nous a fait parvenir à un autre résultat que celui auquel nous croyions arriver. En effet, le locuteur ne « s'autodésigne » pas par la deixis, comme le montre le titre mis avant l'analyse, mais il s'« hétéro-désigne ». Autrement dit, la présentation de soi s'affiche, dans son aspect hétérogène, lorsque le locuteur se met dans des statuts sociaux différents. Cela nous donne à voir une hétérogénéité énonciative de celui qui parle.

Nous avons, ensuite, pu vérifier la mise en place du procédé de la nomination dans le discours des interviewés. Notre analyse du corpus montre que le locuteur se présente en présentant, sans cesse, l'Autre. Il le défend, il se met à son service ou il le dénonce. Ce sont des mécanismes que nous avons pu constater et analyser dans le cadre de ce volet du travail.

Nous avons, donc, tenté de relier l'identité du sujet parlant à la présence de l'Autre dans le discours. « L'Autre en discours » est présenté comme un élément constitutif du discours identitaire des interviewés dans la mesure où l'énonciateur le

convoque pour articuler le social et l'individuel. Celui-ci qui ne cesse de puiser dans le social, se présente et se désigne par rapport ou à travers l'Autre.

La complexité du fonctionnement des positionnements identitaires du locuteur ne provient pas de la multiplicité de la présence de l'Autre dans le discours du sujet communicant mais relève des diverses manières dont cet Autre est cité.

La mise en mots du statut du locuteur devient alors une mise en discours de l'Autre dans la construction langagière de celui qui parle. Exhiber son identité avec les différents statuts qui en découlent, dans son rapport à l'Autre, c'est afficher une image de soi-même à travers le discours, et user de tous les moyens discursifs afin de parvenir à préserver cette image tout au long de l'échange verbal.

L'image de soi ou l'ethos sera l'objet du chapitre à venir.

Chapitre 4

La construction de l'ethos dans le discours des interviewés de la presse écrite

Introduction

Dans le chapitre précédent, nous avons vu les mécanismes discursifs de la présentation de soi des locuteurs dans leurs discours et le dispositif énonciatif qui affiche leurs identités comme statuts et rôles sociaux. Nous enchaînons par ce présent chapitre afin d'approfondir ce processus de la mise en scène de celui qui parle par la notion d'ethos ou l'image de soi du locuteur. Nous tenterons d'étudier les modalités et les outils discursifs qui présentent le sujet parlant et donnent la force et l'efficacité à ce qu'il dit. C. Plantin affirme que « *les catégories de la persuasion, de la vérité, de la croyance ou de la conviction sont subordonnées aux problématiques du faire.* »²¹⁷

D'Aristote à la pragmatique contemporaine, la notion d'ethos a été le lieu de débat pour « *savoir s'il faut privilégier l'image de soi que l'orateur projette dans sa parole, ou plutôt celle qui dérive d'une connaissance préalable de sa personne.* »²¹⁸ Avant de choisir de cette pléiade de définitions attribuées à l'image de soi, comme construction discursive ou comme donnée sociale, celle qui correspond à notre problématique, nous rappelons l'objectif de notre travail de recherche. Le discours de soi convoque dans l'interview de presse écrite plusieurs sources énonciatives et use de diverses manières sur le plan énonciatif. Cette hétérogénéité se présente par la multiplication de prétextes qui justifient et permettent l'agencement et la construction du discours de soi dans l'espace interactif de l'interview. Celle-ci étant considérée comme un lieu exposé au grand public, l'interviewé ne peut s'empêcher, en plus du fait qu'il soit une personne célèbre, de prendre en compte ce paramètre lié au genre du discours de presse. Le contenu de l'interview sera lu par un tiers élément qui est le public qui connaît déjà le locuteur ou qui le découvre pour la première fois. Intervient donc, même indirectement, cet acteur extérieur à la sphère médiatique, considéré comme un partenaire indirect de l'échange verbal. Ce sont ces paramètres qui érigent le processus de la construction du discours de l'interviewé. C'est pourquoi nous avons consacré un chapitre à la façon dont le sujet parlant va se présenter dans son discours. Quelle va être l'image qu'il va afficher de

²¹⁷ 1996: 19.

²¹⁸R. Amossy, 2010 (2000) : 62

lui et quels sont les outils linguistiques et discursifs qu'il va utiliser pour construire cette image de soi ? Et quelle est la part de l'Autre dans cette construction discursive de l'image de soi ?

Cette recherche étant centrée sur la présence de l'Autre dans la construction discursive des personnes interviewées, nous travaillerons l'image de soi affichée dans le discours dans son rapport à l'Autre et dans son lien avec l'image construite préalablement par l'Autre et qui pourra être ajustée, corrigée ou modifiée par celui-ci.

D. Maingueneau relie la problématique de l'ethos à celle de « *la présentation de soi* » ou de « *la gestion de l'identité* » mais pour l'auteur « *l'ethos [du locuteur] (...) attaché à l'exercice de la parole, au rôle qui correspond à son discours, et non à l'individu « réel », indépendamment de sa prestation oratoire : c'est donc le sujet d'énonciation en tant qu'il est en train d'énoncer qui est ici en jeu.* »²¹⁹

Nous trouverons chez d'autres auteurs et théoriciens une autre vision de l'image de soi. Ils relient celle-ci à la personne réelle et ce qu'elle est dans la réalité. L'ethos chez Isocrate est défini « *comme une donnée préexistante fondée sur l'autorité individuelle et institutionnelle de l'orateur (sa réputation, son statut social, ...etc.).*²²⁰ (...) *c'est la réputation préalable, le nom de l'orateur qui compte. Il ne s'agit pas de la façon dont il se donne à voir dans son discours, mais de ce qu'on sait déjà de lui.* »²²¹

Nous expliquerons les différentes constructions que les interviewés de la presse algérienne d'expression française font de leur propre image et de celle de leur(s) adversaires(s), compte tenu de leur statut médiatique et de leur position qu'ils sont censés occuper dans la société algérienne.

Le positionnement du sujet parlant face à la signification attribuée à certains événements implique deux types d'ethos : un ethos fondamental (son état psychologique, ses représentations, ses valeurs éthiques et sociales) et un ethos formel (arguments et stéréotypes utilisés pour présenter ses commentaires).

²¹⁹ 1993 : 138.

²²⁰ P. Charaudeau, et D. Maingueneau, 2002 : 238

²²¹ R. Amossy, 2010 (2000) :63

1- La construction de l'ethos d'une instance énonciative hétérogène

Le statut social du locuteur est important dans la construction de son image de soi dans sa production langagière. Il s'agit d'associer une image qu'il va afficher dans le processus de son discours à ce qu'il fait ou ce qu'il est en tant que personne sociale. Dans ce cas, l'image de soi devient indissociable de la légitimité de la parole du locuteur. Celui-ci va exhiber une image qui va confirmer et répondre aux attentes de cette légitimité. Le public attend de la personne célèbre (dont il a déjà une image) une présentation adéquate au statut social de l'interviewé selon ce qu'il sait préalablement de lui et selon les éléments qui sont en sa possession lui permettant de dessiner cette image préconstruite. Cette identité sociale dont dispose le locuteur légitime, d'une part, sa prise de parole et elle constitue, d'autre part, un appui et un repère pour la production de son image dans le discours. En effet, le locuteur, au fil du processus de la construction de son discours, c'est-à-dire au moment de l'interview, va chercher des éléments qui vont décrire, refléter et dire son image sociale. À partir de la légitimité de parole et en s'appuyant sur cette image sociale, le locuteur va se mettre en scène et édifier au fur et à mesure une identité discursive en entrant dans le moule du genre de l'interview et selon ce que lui impose la situation de communication :

« L'identité sociale a besoin d'être confortée, renforcée, recréée ou, au contraire, occultée par le comportement langagier du sujet parlant, et l'identité discursive, pour se construire, a besoin d'un socle d'identité sociale. On posera donc qu'existe une différence entre ces deux types d'identité, et que c'est du fait de leur combinaison que se construit le pouvoir d'influence du sujet parlant. »²²²

Le sujet parlant va se présenter en exposant une image conforme à son statut et à ce qu'il est au sein de sa société. Il est amené à la préserver, à la soigner et à l'ajuster selon les attentes du public. Il va simplement donner à voir une image que lui souhaite que le public ait de lui. Défilent dans le discours tous les indices qui se construisent autour de la personne, de sa vie et de ses positions comme un élément qui met en pratique, réellement, dans sa vie en société, ce qu'il dit dans son discours. Il s'agit, donc, de la mise en discours de son comportement et de ses agissements :

²²² P. Charaudeau, 2009 b:19

« L'être transparaît dans le discours, permettant ainsi d'opérer une liaison harmonieuse entre la personne du locuteur, ses qualités, son mode de vie, et l'image que projette de lui sa parole. Le locuteur ne peut donc donner une impression de modestie ou d'honnêteté que si ces vertus sont effectivement pratiquées par lui : les qualités intérieures et les habitudes de vie d'une personne se traduiraient en quelque sorte spontanément dans sa parole. »²²³

1-1- L'ethos construit par rapport à l'imaginaire social

Dans la même perspective, nous analysons les discours de nos locuteurs dans leur dimension sociale et dans leur rapport à l'Autre dans le sens où celui-ci est pris comme un paramètre déterminant dans la détection de l'ethos et la manière avec laquelle est formulé dans les interventions des interviewés.

Les exemples qui vont suivre vont nous montrer la fusion de l'identité sociale et de l'identité discursive. Le locuteur va se présenter en affichant une image préalablement connue (ou construite) par le public et le statut du sujet parlant intervient évidemment dans cette pré-construction identitaire. Nous proposons le passage suivant de Yasmina Khadra :

« La plupart des intellectuels algériens, me semble-t-il, ont applaudi. Ils ont compris que le fait que je dise «oui» à la direction du CCA ne signifie pas quelque compromission » P. 1

L'énoncé reflète une image du locuteur par rapport à ce qu'il est dans sa vie en société. Nous constatons, à travers ce qui a été dit dans ce passage, que l'opinion publique est divisée en deux avis différents concernant ce qu'elle se fait comme une image de soi de celui qui parle.

Yasmina khadra, un engagé au sein de l'institution militaire, il y a été confié à l'âge de neuf ans, a accompli son devoir et sa mission au sein de l'ANP. C'est un officier à la retraite, après trente-deux ans de service et écrivain connu dans le monde entier. Les personnes qui le connaissent se divisent en deux catégories : ceux qui le considèrent

²²³ R. Amossy, 2010 (2000) : 64

comme une personne honnête de par son parcours d'écrivain qui prône la liberté d'idées. Et ceux qui le considèrent comme un élément ou un pion au service de l'État de par son engagement dans l'armée nationale populaire.

L'énoncé, ci-dessus, exprime une image d'un homme intègre, qui agit selon ses principes et dont l'éducation ne lui permet pas de refuser une mission au profit de la patrie. Son statut d'officier militaire et d'écrivain (ou d'intellectuel) est dit à travers les mots qui représentent tout ce que signifient et engendrent ces deux statuts comme devoir, valeurs et sens de responsabilité. Le discours du locuteur confirme ce qui est communément admis par le public ou l'imaginaire social, car *« l'ethos est tributaire d'un imaginaire social et se nourrit des stéréotypes de son époque : l'image du locuteur est nécessairement en prise sur des modèles culturels. Il faut donc tenir compte de l'image qui s'attache à ce moment précis à la personne du locuteur ou à la catégorie dont il participe »*²²⁴

En parallèle, nous prendrons des discours du locuteur où il répond à la deuxième catégorie du public qui croit, dans la désignation de l'écrivain ou de l'ex-militaire à la tête du Centre culturel algérien à Paris, une compromission. Le locuteur va modifier et ajuster l'image que cette partie du public s'est fait de la personne du locuteur de par son parcours de vie de militaire et son statut d'écrivain. Les énoncés que nous présenterons portent, en eux, des traces de la réaction du locuteur aux discours de ceux qu'il considère qu'ils n'ont pas compris sa position quant à l'acceptation de sa nomination comme Directeur du centre culturel algérien à Paris :

« Certains, je dis bien certains, croient déceler dans l'acceptation de ce poste un manquement à ma probité intellectuelle. Ceux-là, manifestement, n'ont pas compris l'homme que je suis. (...). C'est désolant de constater qu'il existe encore des gens qui, malgré leur statut d'intellectuel et le désarroi dans lequel se diluent nos certitudes, n'arrivent pas à s'éveiller aux êtres et aux choses, qu'ils persistent à ramener les faits d'armes à du folklore et la prouesse à une acrobatie suspecte. (...). L'Algérie n'est pas un dépotoir, et sa vocation n'est pas de produire exclusivement des ordures et des détritivores. Il existe des gens bien, consciencieux et

²²⁴ R. Amossy, 2010 (2000): 71.

responsables. On n'a pas le droit de les chahuter seulement parce qu'on a perdu la foi en notre pays. Ce sont les épreuves qui forgent les convictions. » P. 2

Le discours du locuteur reflète une réalité complexe d'une Algérie traversée par des courants multiples, opposants et perplexes. Nous y ressentons une fermeté et une certaine autorité dans les propos qui proviennent d'une légitimité que lui procurent ses deux statuts, d'une part, d'homme militaire ayant servi le pays pendant trente-deux-ans, d'autre part, d'homme de lettres qui se met au service de l'humanité. À travers son discours de la morale, le locuteur affiche une image d'un intellectuel comme une conscience dissidente qui décrit les différentes facettes de l'Algérie vivant un conflit d'idéologies.

En revanche, le locuteur, à travers l'espace de l'échange verbal qui est l'interview de presse écrite, se met en situation de défense où il doit répondre à tous ceux qui se doutent de son honnêteté et de son intégrité. Il faut signaler que le public peut se former aussi une représentation sur le locuteur en se basant sur son statut d'officier même s'il ne connaît pas sa personne. Le jugement du public, notamment la classe intellectuelle, est une réaction à l'acceptation du locuteur au poste de directeur d'un organisme étatique. C'est donc à partir des faits d'actualité qui consiste en cette réaction du public que l'écrivain et l'ancien militaire va réagir à son tour. Il va tenter de corriger cette image construite par cette catégorie de public ou tout simplement il va faire montrer une image qui puisse être le plus fidèle possible à ce qu'il est en réalité ou ce qu'il croit être.

« J'ai toujours été intègre, tellement intègre que cela dépasse l'entendement. Je comprends leur méfiance, mais je redoute qu'elle se mue en paranoïa. » P. 2

« Et je m'inscris dans ce combat qui se mène à contre-courant et qui consiste à renouer avec l'espoir et la nécessité, pour nous, de prouver que l'honnêteté n'est pas une tare. Que me reproche-t-on au juste ? De chercher à contribuer à quelque chose de bien ? De renoncer à mon confort personnel pour être aux côtés de ceux qui sont dans le besoin d'une écoute, d'un soutien, d'un réconfort ? » P.2

Dans cet extrait de réponse adressée aux personnes qui s'opposent à la désignation de l'écrivain à la tête du centre culturel algérien à Paris, nous trouvons, sous forme

d'interrogations, plusieurs pièces qui construisent l'image que le locuteur veut projeter de lui. Son discours apparaît comme un lieu formé par plusieurs voix se distribuant la parole. Intervient donc la voix du militaire qui tient un langage ferme et qui veut dire à tout le monde qu'avoir exercé au sein de l'institution militaire ne fait pas de l'individu un "pion soumis" dépourvu de principes qui le guident en tant que personne à part entière. Avoir servi cette institution de l'État constitue une fierté pour le locuteur sans autant épargner et nier que pour renouer avec l'espoir nécessite un combat sans cesse et un travail ardu. La voix de l'écrivain est porteuse de cet espoir et d'une générosité de vouloir être au service des autres en renonçant à son confort personnel. Cette hétérogénéité énonciative et cette construction polyphonique qui convoquent les différentes facettes de Yasmina Khadra se concrétisent dans l'espace de l'interview. La fusion de ces voix donne à l'acteur communicationnel les outils qui lui permettent d'afficher son image, de la soigner ou de la modifier, car : « *l'autorité du locuteur ne provient pas seulement de son statut extérieur et des modalités de l'échange symbolique auquel il participe. Elle est aussi produite par le discours dans un échange qui vise à produire et à faire reconnaître sa légitimité.* »²²⁵

Ce fusionnement de voix, dans l'extrait ci-dessus, donne donc une dimension hétérogène au discours du locuteur qui s'exprime dans différentes instances énonciatives, à savoir le militaire, l'écrivain ou tout simplement le citoyen qui dit ce qu'il pense de son pays. Il parle et justifie ce qu'a suscité sa désignation à la tête d'un organisme culturel étatique comme réaction qui oscille entre satisfaction et méfiance par rapport à un ensemble de préoccupations et des croyances de sa société. Il assume sa décision en « *[construisant] une image fiable de sa propre personne en fonction des croyances et valeurs qu'il prête à son auditoire.* »²²⁶

D'autres énoncés vont nous montrer davantage ce lien entre l'image qu'essaie de donner de lui celui qui parle et ce qui est communément admis par la société.

Le discours va confirmer les croyances et les convictions du lecteur et, de ce fait, le locuteur va préserver son image vis-à-vis de son public ou de sa société. Il va enlever

²²⁵ R. Amossy, 1999: 149.

²²⁶ Ibid. 21.

tout risque et tout malentendu qui puissent nuire à son image. Dans l'exemple qui va suivre, l'artiste-chanteur kabyle Idir va focaliser sur le motif de sa venue en Algérie en 2006. Il explique que le but est d'accompagner le footballeur Zinedine Zidane sur la demande de celui-ci. Zidane était l'invité du Président de la République :

« On est plutôt des gens qui s'apprécient mutuellement. On s'est vu chez Drucker, sur un autre plateau quand il a eu la Coupe avec l'équipe de France. Il a aussi demandé à son frère Nordine de m'appeler pour me solliciter s'il pouvait habiller des reportages à lui avec des morceaux de ma musique, et je lui ai dit oui. Il m'est arrivé de partager aussi une table avec lui. (...). Et je pense que s'il a souhaité que je vienne avec lui en Algérie, je n'avais pas de raisons pour dire non.

(...)

...je me retrouvais dans une position de prudence. D'un côté, il y a cette envie de marquer le coup avec quelqu'un comme lui, et de l'autre il fallait prévenir les répercussions éventuelles. (...). Ce n'est ni dans ma nature ni dans mon désir de chercher à voir les autorités.

L'essentiel, c'est que moi je sais qui je suis, et je sais où je vais. »P.23

Idir, dans cet extrait, se dissout dans une histoire événementielle qui consiste en la venue de Zidane sur une invitation officielle du Premier homme de l'État. Afin de vouloir réussir à conserver une image intacte de lui (l'image préalable construite par son public), il met en exergue sa relation avec Zidane mais il n'assume pas les relations qu'entretient ce dernier avec d'autres êtres du monde. Il va même justifier sa présence auprès des autorités, ce qui ne reflète pas sa position politique ni sa tendance idéologique. Son discours se construit donc autour de cet événement pour montrer, d'une part, les rapports qu'il entretient avec le footballeur, de ce fait, l'image préalable de celui-ci contribue en partie à la construction de l'image de soi du chanteur. D'autre part, sa position à l'égard du pouvoir algérien, ce qui laisse intacte l'image que l'on avait de lui, eu égard son positionnement en tant qu'artiste engagé : *« la construction d'un ethos discursif est ainsi privilégiée dans la mesure où elle est indissociable d'un positionnement politique. »*²²⁷. Idir, par son discours, a allié sa position à l'égard du Pouvoir algérien et du système mis en place à sa présence à la même table du Chef de l'État lors de la cérémonie du dîner réservée au sportif français d'origine algérienne et à sa famille. Le locuteur

²²⁷ R. Amossy, 1999: 26

communiqué, nécessairement, le champ où il se situe en tant qu'être empirique appartenant à une collectivité qui se fait de lui un ethos préalable. La construction de son discours nous permet une interprétation d'un ethos fidèle à son image identitaire, aux valeurs qu'il soutient et à son engagement communément admis par son groupe social. L'interprétation du discours de Idir basée, d'une part, sur l'image qu'on se fait de l'artiste, d'autre part, sur le degré du maintien de cette image dans son discours face à la polémique qu'a suscitée sa présence auprès des autorités lors d'un dîner officiel en l'honneur à Zinedine Zidane. Il lui incombe, donc, de renforcer sa crédibilité et de reconstruire son image à travers le discours. Il commence, d'abord, par dire son respect à Zidane et avouer que son éducation l'empêche de refuser l'invitation venant d'une personne comme lui. Le rapport humain triomphe pour créer une place à la sagesse et au respect de l'Autre. Le locuteur va, ensuite, dénoncer les relations qu'il entretient avec le Pouvoir. Il va effacer tout ce que cette rencontre a pu créer comme éléments négatifs et se doit de rétablir, au moment où il prend la parole, l'image préalable que le public se fait de lui. C'est dans son rapport à l'Autre que le locuteur s'affiche comme personne respectueuse, honnête, sincère et sûre de ses actes.

Nous poursuivons notre analyse avec d'autres énoncés du même locuteur :

« Si les gens souhaitent ma venue, c'est que je me dis qu'il y a une cohérence entre ce que je dis et ce que je fais. » P. 26

« Et il ne faut pas que je sois en contradiction avec ce que je suis, à quoi les gens sont habitués de ma part. Parce que je suis piégé depuis que les gens y voient à travers moi un représentant de la culture, un gardien du temple quelque part. » P. 27

« Par exemple, je ne pourrais pas me permettre d'aller chanter à l'Aurassi par exemple parce que les gens se diront des choses, et ils auraient raison parce que c'est en contre-indication de moi. » P. 27

« Quand on voit en vous un repère, il ne faut pas y aller sur l'invitation d'une Kasma, ni en période confuse... » P. 27

Le locuteur établit, avec délicatesse, un lien entre ce qu'il dit et ce qu'il fait et tente de donner une image conforme à ses actes et à ses agissements dans sa vie en société. Autrement dit, les gens ont pris l'habitude de le voir assumer et mettre en acte ce qu'il prétend être. Le locuteur est un artiste-chanteur qui est connu pour son engagement pour la promotion de sa culture et n'a jamais, aux yeux de son public, failli à sa mission. Le syntagme « les gens » montre que le locuteur n'est qu'un élément appartenant à un groupe social et le verbe « souhaiter » dans l'expression « *si les gens souhaitent ma venue* » reflète la place qu'il occupe au sein de sa communauté. Il ne veut ni décevoir ses fans ni abîmer l'image que son public et toute sa communauté s'étaient faite de lui. Il se trouve dans un rôle qu'il doit assumer et une mission qu'il doit accomplir jusqu'au bout, puisque les gens le voient comme « *un représentant de la culture et un gardien du temple* ». C'est un artiste dont les convictions personnelles lui témoignent d'une sincérité totale et d'une intégrité professionnelle exprimée dans son discours par l'expression « *une cohérence entre ce que je dis et ce que je fais* ». Ce « Dire c'est faire » lui procure confiance chez son public et une sincérité et une fermeté dans ses positions. Le dernier passage, dans l'exemple, montre une transparence dans ses prises de position et dans son engagement : « *je ne permets pas d'aller chanter à l'Aurassi (...) il ne faut pas y aller sur l'invitation d'une Kasma, ni en période confuse...* » P. 27

Étant un représentant de sa communauté et considéré comme un repère du combat identitaire, le locuteur ne peut agir que selon les attentes de son public. Des instances de l'État sont désignées par des référents : « *l'Aurassi* » et « *Kasma* » auxquelles le locuteur n'adhère pas et ne veut pas s'afficher dans de tels endroits pour ne pas trahir la confiance de sa communauté et ne pas détourner son parcours de combattant. En réalité, le locuteur n'affiche pas sa propre image dans son discours mais il donne à voir un ethos collectif de tout un groupe social et de toute une communauté auxquels appartient le locuteur. En plus, il ne construit pas son ethos en parlant de soi mais en dévoilant ce que l'Autre pense de lui. De ce fait, le locuteur projette une image conforme à son rang de militant, d'artiste au service de sa culture et de représentant de celle-ci légitimé par le public, « *de même que [le locuteur] appuie ses arguments sur la doxa qu'il prête à son public, de même [il] modèle son ethos sur les représentations collectives qui revêtent aux yeux de ses interlocuteurs*

une valeur positive et qui sont susceptibles de produire sur eux une impression appropriée aux circonstances. »²²⁸

Le discours du locuteur est porteur de ces représentations collectives qui découlent de l'identité sociale de l'individu et qui véhiculent l'image discursive de la personne qui parle.

Par ailleurs, nous revenons sur le discours de la locutrice victime d'un assassinat perpétré sur la personne de son époux et d'une tentative d'assassinat sur sa personne. Des fragments du discours de la locutrice ont été soumis à l'analyse dans le chapitre précédent mais pour les besoins de l'analyse de l'ethos, nous devons mobiliser davantage des données biographiques et sociales afin de pouvoir détecter et comprendre les mécanismes et les stratégies mises en place dans son discours.

Nadia Matoub, épouse du chanteur kabyle Lounes Matoub, assassiné le 25 juin 1998, piégé dans une embuscade sur la route qui le menait chez lui. Le défunt était accompagné de sa femme, qui est la locutrice du discours que nous analysons et de ses deux belles-sœurs.

L'époux de la locutrice n'était pas un simple chanteur mais un militant de la cause berbère, une idole de milliers de gens et un repère dans le combat identitaire kabyle. Pour exprimer leur colère et leur indignation, les kabyles sont sortis dans les rues pour condamner l'assassinat en scandant le mot d'ordre : « Pouvoir assassin ». Toutefois, les auteurs de l'assassinat restent non identifiés. Il faut signaler que quatre années avant son assassinat, le chanteur avait été enlevé et séquestré pendant une quinzaine de jours par les Groupes islamiques armés (le GIA)²²⁹

C'est un militant qui se battait sur deux fronts : « *contre le Pouvoir corrompu et contre les intégristes.* »²³⁰

Ayant assisté à l'assassinat de son époux et étant elle-même une cible des mêmes auteurs, la locutrice va construire une image conforme à son état d'esprit comme double victime et comme femme courageuse qui se fait une promesse de continuer le combat

²²⁸R. Amosy, 1999:133.

²²⁹L. Matoub, *Rebelle*, Stock, 1995.

²³⁰ Ibid.

de son mari. Mais avant tout, elle doit se présenter comme le témoin oculaire d'un événement tragique susceptible d'attirer et d'assurer une écoute d'autant plus que tout renseignement et tout détail sur cet assassinat suscite l'intérêt de toute une communauté. La locutrice doit donc être digne de cette prise de parole attendue par un auditoire composite : les milliers de citoyens adeptes de son combat, ses adversaires, les adeptes des assassins et le grand public. Ce faisant, elle doit se présenter comme la protectrice de la mémoire de son époux et se joint à ceux qui soutiennent le combat du défunt et qui compatissent avec elle :

« Le 25 juin 1998, j'ai perdu mon mari. C'est une épreuve que le temps ne pourra peut-être jamais atténuer. Malgré cela, tout de suite après cette tragédie, j'ai dû faire face à d'épouvantables rumeurs visant à me discréditer et à me déstabiliser, pour des desseins que l'épreuve du temps a fini par identifier. Cela ne m'a pas empêchée de faire mon devoir dès le début avec toute la force dont je disposais. Aujourd'hui, presque dix ans après, je tente d'avoir une approche pragmatique, avec toute la lucidité politique et humaine qu'exige cette situation. Je suis bien résolue à continuer à me battre pour la vérité. »P. 39

« Lwennas a été assassiné car il portait et défendait des valeurs de démocratie, de modernité. Comme il le disait souvent, sa vie était faite combat ! Ses valeurs sont toujours miennes. Au-delà de mon profond attachement à l'homme généreux qu'il était, je continue à vivre dans le sillage de ce que le militant a laissé en moi : ne pas baisser les bras pour ses engagements de vie, être toujours du côté de la vérité. Comme il l'a toujours fait au détriment de sa vie. La Kabylie et tous les militants de la démocratie ne doivent pas perdre cela de vue. »P. 39-40

L'ethos de la locutrice se construit de sorte qu'il la rende crédible et légitimée à prendre la parole. Elle évoque les événements de Kabylie de 2001, qui ont provoqué 123 morts dans les rangs des manifestants, qu'elle considère comme un prolongement aux réactions suscitées par l'assassinat de son époux.

Ce passage nous mène à relier la notion d'ethos à celle du positionnement idéologico-politique du sujet parlant. Les événements de Kabylie de 2001 ou ce qui est appelé « le printemps noir », sont évoqués malgré les trois années d'intervalle qui séparent ceux-ci et l'événement qui constitue le thème de l'interview de la locutrice, à savoir l'assassinat de son mari, en 1998. Celle-ci construit son ethos en se basant sur des données

prédiscursives diverses. Les éléments préexistants sur lesquels s'appuie la locutrice dans son discours relève de la mémoire collective d'une communauté. Celle-ci confère à la locutrice la légitimité de prendre la parole et la reconnaissance du statut et de la position dans laquelle elle se trouve. En effet, « *dans la mesure où [la présentation de soi] est inhérente à tout échange social et soumise à une régulation socioculturelle, elle dépasse largement l'intentionnalité du sujet parlant et agissant.* »²³¹

La locutrice, en mettant en exergue des noms propres, des référents ou tout simplement une histoire commune, affiche inexorablement un ethos dans sa façon d'agir tant vis-à-vis d'elle-même que vis-à-vis de l'Autre. Elle affiche son positionnement idéologico-politique et son engagement à être du côté de la vérité. Dans sa présentation de soi, en tant qu'être souffrant, elle se donne à voir, dans le discours, comme un chef de file qui lance un appel à agir collectivement pour continuer le combat déjà commencé.

Précisons que ces éléments prédiscursifs contribuent à la construction de l'image de soi dans le discours. Nous proposons ces deux énoncés d'une journaliste ayant exercé dans la presse indépendante d'expression française. Son statut institutionnel de journaliste lui confère une légitimation à parler et à décrire la situation dans laquelle elle se trouvait mais aussi à dire ce que pensait toute une collectivité. Elle projette une image de soi d'une femme résistante au début mais désespérée par la suite quand les conditions de travail et de vie sont devenues insupportables. La locutrice évoque plusieurs données sociales qui disaient un désespoir dans le but d'expliquer et de justifier pourquoi elle a dû quitter son pays. Même si la personne du sujet parlant n'est pas connue du large public, on tient compte « *de la catégorie dont il participe* »²³² :

- 1- « *J'ai l'impression qu'on a résisté au terrorisme islamiste pour rien. Pendant les années de violence, je n'ai jamais pensé à partir ; je croyais naïvement à un avenir de liberté et de modernité à une sorte d'âge d'or !* » P. 43

- 2- « *Aujourd'hui, je considère que l'Algérie est un pays à l'état comateux puisque tout le monde, les jeunes comme les moins jeunes veulent partir...* » P. 44

²³¹ R. Amossy, 2010 (2000): 67.

²³² Ibid. 71.

L'énoncé 1 nous renseigne sur la situation socio-politique de l'Algérie dans les années quatre-vingt-dix où le pays a vécu des années de violence et de crise entre les islamistes et le Pouvoir. Des Algériens, dans leurs différents champs professionnels, ont résisté à la situation difficile qui a engouffré le pays. S'affiche donc, dans l'énoncé, une image de soi d'une locutrice représentant un groupe social, résistant au terrorisme mais pas au manque de libertés et, pessimiste, ne croyant plus à un avenir meilleur dans son pays.

Dans l'énoncé 2, la locutrice dévoile l'image de tout un peuple qui veut quitter le pays et croit vraiment qu'il n'y a rien à faire en Algérie. Pour pouvoir comprendre et accepter les propos de la journaliste, « *il est bien sûr nécessaire de mobiliser la connaissance qu'on possède d'un imaginaire collectif.* »²³³ Les propos de la locutrice sont traversés par un interdiscours social qui renseigne sur les croyances et sur un réel vécu par des Algériens. Il faut revenir sur ce que pensent les Algériens de leur pays et sur comment ils y voient leur avenir. La locutrice, qui s'exprime au nom des autres, ne peut pas projeter un ethos totalement propre à elle mais un ethos collectif selon ce que lui confère sa position dans le discours et selon ce que permettent les données prédiscursives. « *En effet, l'idée préalable que l'on se fait du locuteur et l'image de soi qu'il construit dans son discours ne peuvent être totalement singulières. Pour être reconnues par l'auditoire, pour paraître légitimes, il faut qu'elles soient en prise sur une doxa, c'est-à-dire qu'elles s'indexent sur des représentations partagées.* »²³⁴

Du discours de la locutrice, dans les extraits ci-dessus, se dégage cette image de soi d'une journaliste déçue par le manque de moyens et par l'absence de conditions de travail, d'une citoyenne désespérée et peinée par la situation désastreuse dans laquelle se trouvent son pays et ses concitoyens.

²³³R. Amossy, 2010 (2000): 71.

²³⁴R. Amossy, 1999 : 134.

1-2- L'ethos et l'autorité institutionnelle

L'ethos d'autorité institutionnelle requiert des propriétés qui renseignent sur la relation avec l'Autre. Il s'agit d'un ethos attribué d'une façon formelle et officielle en fonction du statut et de la position institutionnels qu'occupe le locuteur dans sa vie :

« La problématique de l'autorité engage l'analyse de discours dans une réflexion sur les plans épistémique (sur les conditions d'acceptabilité non-vériconditionnelles des énoncés), de l'influence sociale (sur le pouvoir dans le discours) et interpersonnel (sur les manifestations et effets sur l'interaction des positions hautes/basses des interactants). »²³⁵

C'est dans ce rapport entre l'image préexistante du locuteur et l'ethos discursif que nous essayons d'analyser des énoncés de Yasmina Khadra qui vont nous montrer comment, le locuteur, à travers son discours, en tant que directeur du centre culturel algérien à Paris désigné par le Président de la République, va modifier, voire effacer l'image négative qui lui est attribuée et les répercussions que cette désignation a pu engendrer. Le locuteur va dissiper le malentendu et consolider les traits positifs de son image.

C'est le cas dans les deux productions discursives suivantes :

1- *« A aucun moment. Je ne redoute pas les qu'en-dira-t-on. Quand on est sûr de ce qu'on est, quand on est l'incarnation de sa propre intégrité, on n'a pas peur de prendre des risques, on se fie à ce que l'on espère juste. J'ai accepté la charge avec beaucoup d'espoir. J'espère, à travers cette nomination, ouvrir l'esprit de nos responsables en direction de l'élite. Aucun Etat ne peut avancer s'il marginalise son intelligentsia et se passe de son éclairage. Si ma nomination est de nature à bousculer les choses, à amener le pouvoir à revoir son rapport à la culture, aux intellectuels, aux artistes, aux universitaires, aux savants, tant mieux. Il m'appartient désormais de prouver, à la tête du CCA, que cette ouverture est bénéfique au pays et au peuple algérien. Et je compte réussir dans ma nouvelle tâche. » P. 3*

2- *« Je pense que si le président de la République a jugé opportun de m'en confier la direction, ce n'est pas pour me museler. Il sait très bien que ça serait la pire des choses*

²³⁵ P. Charaudeau, et D. Maingueneau, 2002 : 84.

qui puisse m'arriver. Je sais, pour avoir eu un échange avec lui, qu'il est attaché à un CCA ambitieux, crédible et soucieux d'apporter une valeur ajoutée. Je suis décidé à m'appuyer sur son soutien pour ouvrir le centre à toutes les vocations algériennes, aux débats féconds, pas à l'invective. Je le dis sans ambages : les gens qui viennent insulter des personnes en les nommant, régler leurs comptes avec des institutions, développer des théories séditeuses et raviver la discorde, je ne les accueillerai pas. Par contre, ceux qui ne partagent pas les orientations de nos gouvernants, qui ne sont pas d'accord avec la politique, qui sont contre le Système béquillard qui est le nôtre et qui apportent un éclairage et une sincérité dans la contradiction, ceux-là seront les bienvenus. Notre pays a soif de s'instruire. D'apprendre à écouter et à reconnaître ses torts. Celui qui ne partage pas vos idées n'est pas forcément votre ennemi. Parfois, il a peur pour vous et tente de vous sauver. » P. 4

Le locuteur, dans ces énoncés, tente de se faire entendre en exploitant les données sociales, son statut d'écrivain, en se mettant en position d'ex-militaire et en s'exprimant en tant que directeur d'un organisme étatique. Tous ces éléments créent dans le discours un jeu de prise de position et des outils qui mettent en place un dessein argumentatif. Sur un ton ferme et décisif, il se montre comme une personne sûre d'elle et qui est capable de répondre aux rumeurs pour résoudre la polémique suscitée par sa nomination par le Chef de l'État.

Afin de pouvoir interpréter le discours de réponse de l'interviewé et le processus de la présentation de soi, nous essayons de revenir sur l'image que se faisaient les Algériens du locuteur pour comprendre ce qui les a menés à réagir d'une telle façon au fait qu'il accepte un poste proposé par le Président de la République. Évidemment, nous consultons la relation qui existe entre la personne réelle et le fait d'accepter d'être à la tête de cet établissement, en l'occurrence le Centre culturel algérien à Paris. Cependant, il faut clarifier certaines données concernant son positionnement au sein de l'institution militaire et son statut d'écrivain. Yasmina Khadra, à ses débuts dans le champ de l'écriture, utilisait deux pseudonymes qui lui permettaient d'écrire et de publier librement car les statuts de militaire et d'écrivain cohabitent difficilement. Ce n'est qu'en 2001, à la parution de son roman autobiographique *L'Écrivain*, après avoir pris sa retraite en 2000, que sa vraie identité a été divulguée. De ce fait, les visions des Algériens, concernant sa nomination par le Chef de l'État se scindent en deux : ceux qui

pensent qu'un écrivain comme lui peut être au service de la culture et ceux qui voient en cette désignation une compromission car elle montre une contradiction entre ce que Yasmina Khadra était auparavant lorsqu'il écrivait sous un pseudonyme pour que l'institution militaire ne constitue pas un obstacle à sa vocation d'écrivain et ce qu'il devient aujourd'hui en acceptant le poste.

Suite à la réputation que lui a valu son nouveau poste, le locuteur va répondre en essayant de légitimer son « oui » à l'offre du Président. Il va mettre en œuvre, tout au long de son discours, des outils discursifs pour dire qu'il est en mesure de s'engager dans une action intellectuelle sans que cela ne détériore ou ne porte préjudice à ce qu'il était avant ou à l'image qu'il avait au sein de la société.

Dans les extraits cités plus haut, Yasmina Khadra va renforcer, d'une part, l'image que se font de lui ceux qui accueillent et qui applaudissent sa désignation pour la mission culturelle et gommer, d'autre part, l'aspect négatif de son image que se fait de lui le public qui rejette cette nomination. Le locuteur va privilégier la mission noble de l'intellectuel qui consiste à se mettre au service de la culture sans bénéficier en contrepartie d'aucun intérêt.

Mais son autorité provient, d'abord, de son appartenance à ceux qui ont servi le pays, en sa qualité d'ex-militaire ayant accompli trente-six ans de service en réussissant à se faire une image propre et intacte durant toutes ces années. Confié à l'établissement militaire depuis qu'il était enfant instaure un lien particulier entre lui et cette institution étatique, et le sentiment d'être un enfant de l'État lui confère une reconnaissance envers celle qui s'est substituée à sa famille. C'est ce qui lui offre une des raisons valables pour répondre présent à accomplir la mission dont il l'a chargé le Président.

Dans les deux extraits, Yasmina Khadra construit son ethos en s'appuyant sur ses positions institutionnelles et son autorité extérieure au discours. Le locuteur a pris la parole en tant que ce qu'il est et selon la position qu'il occupe dans la vie. Le public est doté de cet ethos préalable, de ce qui préexiste à la parole. De ce fait, la (re)construction de l'ethos est indissociable des idées reçues ou des images stéréotypées de ceux qui doutent de l'intégrité du locuteur et pour qui « *la nomination à un poste rime avec privilèges* » P. 1

Le « je », qui prend en charge le projet énonciatif du locuteur, vient renforcer le degré d'adhésion à ses propos et montre sur un ton requérant qu'il remet à l'ordre tous les auteurs de la spéculation.

L'extrait 1 montre, sur le plan discursif, un ethos d'un locuteur comme un élément qui fond dans un groupe, une institution et une classe sociale «*l'intelligentsia* ». Le locuteur affiche une image d'un intellectuel engagé qui est sûr de ce qu'il est et qui assume ce qu'il fait. En dépit des réactions de refus de la classe intellectuelle à sa nomination à la tête du centre culturelle algérien à Paris, Yasmina Khadra a non seulement fait face à toutes ces répercussions mais il a même argumenté son choix et a essayé de convaincre son auditoire. Le locuteur s'appuie sur le statut dont il jouit et l'image que le public se fait de lui. Cependant, l'image de soi qui se construit, dans l'extrait, et qui fait l'objet de notre analyse, tente de modifier les représentations négatives qu'a suscitées la nomination présidentielle du locuteur. D'une manière implicite, le sujet parlant rappelle à l'auditoire que ce n'est pas la première fois qu'il est confronté à des critiques et qu'il est capable de prouver au monde entier que cette nomination peut être bénéfique si son ambition a été soutenue. Sa nomination est une preuve qu'une relation, «*tant attendue* », entre l'élite et le Pouvoir commence à s'instaurer, ce qui procure au locuteur un espoir susceptible de faire bouger les choses. Voir un écrivain à la tête d'un organisme culturel devrait donner un nouveau souffle à la culture en Algérie vu son ambition d'être le représentant de cette élite, «*longtemps marginalisée* », dans son engagement pour la culture et le courage dont il est doté.

L'extrait 2, nous dessine une relation directe entre l'écrivain et le Président de la République et exprime la confiance que ce dernier a mise en la personne de Yasmina Khadra. Le locuteur porte en lui l'ambition d'un homme de culture en sa qualité d'écrivain mais nous ne pouvons pas ignorer sa facette de l'homme qui a passé plus de la moitié de sa vie au sein de l'institution militaire²³⁶. L'image qui est, d'ores et déjà, construite d'un militaire courageux, écrivant sous un pseudonyme alors qu'il était encore engagé dans l'Armée nationale populaire, est combinée à l'image d'un écrivain

²³⁶ Nous rappelons que Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohamed Mouleshoul, a été confié à l'École militaire des Cadets en 1964 alors qu'il n'avait que neuf ans, d'où l'appellation *Enfant de l'État*.

qui se consacre entièrement à l'écriture depuis sa retraite. Cela reflète, sans doute, une autorité et une légitimité chez le locuteur, ce qui a incité le Chef de l'État à faire appel à lui. Étant peut-être une construction stéréotypée ou le fruit d'un imaginaire collectif ou social, les deux statuts du locuteur, à savoir le militaire et le civil(écrivain), le dotent d'un potentiel qui le qualifie à gérer un organisme culturel étatique de l'envergure d'un centre culturel à Paris. Son statut d'ex-militaire associé à la liberté des idées et d'agir en sa qualité d'écrivain, sont des éléments qui mettent en place, dans le discours, des outils qui permettent au locuteur d'agir sur ses allocutaires :

« Un continuum s'établit, avec les ruptures de niveaux qui s'imposent, entre le locuteur dans le discours, l'image préalable du locuteur liée à son nom, et la position dans le champ du sujet empirique, du locuteur comme être dans le monde. La construction discursive, l'imaginaire social et l'autorité institutionnelle contribuent donc à mettre en place l'ethos, et l'échange verbal dont il fait partie intégrante. »²³⁷

Nous proposons un autre discours proféré par un enseignant universitaire qui met en œuvre son statut d'enseignant contestataire contre les agissements et le comportement du Recteur de l'université où il exerçait.

« J'ai publié une série d'articles dans la presse algérienne (...) sur des sujets d'intérêt variable, mais la majorité portait sur l'enseignement supérieur et la recherche scientifique que je trouve sinistrés, de mon point de vue. » P. 48

« Celui qui a soulevé le plus la colère du recteur est le papier reproduit par El Watan du 9/10 mai 2008, et intitulé « L'université algérienne en général et celle de M'sila en particulier ». Que dis-je en substance dans cet article qui a soulevé tant de tempête ? Que l'université algérienne est en crise, car elle mise plus sur la quantité que la qualité de la formation et de la recherche avant d'aborder le cas particulier de l'université de M'sila. » P. 48

« J'ai insisté en particulier sur les méthodes de gestion du recteur de cet établissement, méthodes qui se distinguent par des comportements dépourvus d'élégance, de pédagogie et de sérénité. » P. 48

²³⁷ R. Amosy, 1999 : 148.

« Le droit à l'expression est garanti par la Constitution algérienne. (...) je m'en remets à la justice dont j'ai confiance pour trancher le litige de manière équitable. » P. 49

« Elle (la décision du recteur) est contraire non seulement au bon sens, mais elle est contraire aussi aux principes qui fondent notre droit constitutionnel en ce qu'elle viole ses dispositions relatives au droit d'expression et d'association. » P. 49

« Je dirai aux enseignants, à tous les enseignants (...) d'être solidaires, et surtout responsables et réfléchis (...). Un intellectuel, qui a peur de son ombre et qui ignore que les lois de ce pays, si imparfaites qu'elles puissent paraître à première vue, sont une garantie contre l'injustice et l'arbitraire, n'est pas digne d'être qualifié de chercheur ou d'intellectuel... » P. 50

Afin de procéder à l'analyse des énoncés ci-dessus, nous reconnaissons que nous ne pouvons pas dissocier la présentation de soi, les différentes manières de se présenter dans le discours et les diverses stratégies déployées par celui qui prend la parole dans le but d'argumenter ses dires. Ces stratégies œuvrent, évidemment, pour mettre en place, dans le discours, le processus qui affiche l'identité du locuteur et l'image de soi qui s'y dégage.

Comme nous le montrent les extraits ci-dessus, le locuteur ne se contente pas de se présenter comme un simple enseignant universitaire appartenant à la sphère des chercheurs œuvrant pour le savoir et la science. Il fait preuve d'une personnalité forte, apte à témoigner de la situation à laquelle ont abouti l'université algérienne et l'état de la recherche scientifique d'une manière générale. Le locuteur, en plus de son poste d'enseignant-chercheur qu'il occupe à l'université de M'sila (sud-Est d'Alger), publie des articles, dans des journaux nationaux, qui traitent du sujet de l'université algérienne et de la recherche scientifique en Algérie.

Il est vrai que le discours de l'interviewé est porteur d'informations, mais, en même temps, il exprime et décrit l'état d'âme de celui qui parle et ce qu'il ressent suite à sa suspension de son poste de maître assistant par le Recteur de l'université de M'sila.

Nous avons combiné la présentation de soi du locuteur aux stratégies argumentatives ou à l'utilisation d'arguments associés à sa personnalité et à sa personne. Car, il est question, dans ce discours, comme nous l'avons déjà avancé, de l'état d'âme et des émotions qu'a suscités le licenciement dont le locuteur est victime. Ce dernier vise à appeler les enseignants universitaires et le lecteur d'une manière générale à sympathiser avec lui en s'appuyant sur des données et des faits tangibles.

La suspension de l'enseignant Ahmed Rouadjia de l'exercice de ses fonctions, en sa qualité d'enseignant universitaire et de chercheur, est due à la publication, par ce dernier, d'un papier dans le journal El Watan en donnant les références de l'article : la date de sa parution, le journal et le titre: « du 9/10 mai 2008, et intitulé « *L'université algérienne en général et celle de M'sila en particulier* ». Ces références peuvent être interprétées comme une stratégie discursive qui consiste à appeler les universitaires et les non-universitaires à lire l'article en question et juger d'eux-mêmes s'il peut constituer un motif à la réaction et à la décision du Recteur.

Le locuteur, à travers son discours, fait preuve d'une franchise et de courage pour avoir raconté la raison de sa suspension. L'image de soi qu'il affiche, dans ces extraits, s'applique à la dimension émotionnelle, c'est-à-dire, à tout ce qu'elle peut provoquer comme émotion chez son allocataire. En d'autres termes, les sentiments du locuteur qui sont divulgués, à travers son discours, servent à susciter une réaction chez le lecteur et qui va mener à une prise de position de la part de l'Autre. Raconter ce qui se passe à l'université, contester le comportement et les méthodes de gestion du Recteur de son université, ce sont des éléments qui construisent dans le discours du locuteur un ethos d'enseignant correct, juste, honnête refusant toute forme de dépassement et d'injustice. Les propos de l'enseignant ont pour but de réveiller les esprits et de déclencher, pourquoi pas, des actions qui pourraient mettre fin à de tels agissements et améliorer l'état de l'université algérienne et le niveau de la recherche scientifique. Face aux problèmes qu'il a rencontrés et à travers son histoire personnelle, le locuteur fait preuve d'un citoyen respectueux des lois de la République, faisant appel à la Constitution algérienne pour le rétablissement de ses droits et se montre confiant à l'égard de la Justice pour sortir vainqueur de cette affaire.

Par ailleurs, l'enseignant suspendu de ses fonctions va pointer du doigt ses collègues qu'ils qualifient « *d'ensommeillés* » dans l'intention de les inciter à se réveiller et à agir pour leur bien et pour le bien de tous.

La construction de l'ethos négatif d'autrui ou la dévalorisation de l'Autre, dans ce discours, est conçue comme une stratégie qui sert à afficher un ethos positif de la personne de l'enseignant dont les qualités n'existent pas chez d'autres collègues.

À travers la mise en scène de l'injustice qu'il a subie, le locuteur s'adresse dans son discours à différentes catégories de personnes qui sont directement ou indirectement concernés par ce qui lui est arrivé. La position institutionnelle de celui-ci, en tant qu'enseignant appartenant à une institution officielle, lui confère le droit d' (inter) agir avec les collègues de travail, les instances compétentes, à savoir les responsables universitaires, la Justice et les responsables du droit civil. Grâce à l'utilisation de référents dans son discours : *La Justice, la Constitution*, le locuteur donne une dimension interactionnelle dans son discours dans le but d'amener autrui à agir pour changer la manière de se comporter à l'université : « *l'ethos n'est pas seulement une posture manifestant l'appartenance au groupe dominant, il est une image de soi construite dans le discours qui influe sur des opinions et des attitudes.* »²³⁸

De ce fait, le locuteur affiche un ethos d'un enseignant éveillé, courageux, juste, défenseur de ses droits et des droits des autres. Mais avant tout, il se montre comme un enseignant victime qui a payé de son poste, de sa place institutionnelle pour avoir dit la vérité et avoir voulu mettre fin à une injustice commise à l'égard de sa personne et avoir voulu s'indigner contre des agissements qui ne sont pas dignes de l'enceinte universitaire. Le Recteur de l'université de M'sila est donc explicitement désigné comme le responsable de la suspension de l'enseignant de l'exercice de ses fonctions et de la situation sinistrée à laquelle a abouti cet établissement.

L'appel du locuteur, « *je dirai aux enseignants, à tous les enseignants....* », place ses collègues - même s'ils n'exercent pas dans la même université - comme partenaires de l'échange verbal pour leur demander de briser le silence et d'agir en tant

²³⁸ R. Amossy, 1999 : 154.

qu'universitaires-chercheurs dignes de ce nom. Les propos du sujet parlant expriment une volonté et un désir de mobilisation afin d'amener l'université algérienne vers un avenir meilleur.

1-3- La tendance nationaliste dans la construction de l'éthos

Le lien est sans doute étroit entre la tendance nationaliste de l'individu et les croyances de la société. Cependant, nous essayons de montrer, dans ce volet, comment s'affiche ce nationalisme dans le discours du locuteur. Comment il réussit à mettre en évidence la fibre nationaliste dans sa production discursive. Bien qu'il s'agisse de chercher une image de soi dans le discours du locuteur qui va dire son lien personnel à la patrie mais il faut signaler qu'elle ne peut se construire que par rapport à un imaginaire collectif. Les dires du locuteur vont, incontestablement, s'appuyer sur l'opinion publique pour afficher, en réalité, non pas son appartenance à un pays, mais le degré de son attachement mesuré relativement à ce qui s'offre comme valeurs et croyances dans le milieu où il vit.

Dans cette perspective, nous essayons d'interpréter le discours du chanteur algérien Bâaziz dont le clip a été diffusé par la télévision algérienne en pleine campagne électorale des élections présidentielles de 2009 en Algérie. La chanson portant le titre « *Bladi* » (mon pays) a suscité beaucoup de polémique dans le sens où le contenu de la chanson était pris comme une prise de position en faveur de cette élection. Le chanteur revient dans son discours sur cette controverse qu'il considère comme un malentendu qui ne nécessite point un débat :

« J'ai voulu faire cette chanson (Bladi) pour redonner l'espoir notamment aux jeunes algériens qui ne croient plus en notre pays. Je ne vois pas où est le crime de chanter pour l'Algérie. Je tiens à être clair. Je n'ai pas changé. Je suis resté égal à moi-même. » P. 77

(...)

« Je ne cite aucun candidat. J'ai chanté uniquement pour l'Algérie. Je n'ai pas changé de position et je ne changerai jamais. Je n'ai fait aucun compromis avec personne. » P. 77

(...)

« Je ne suis ni un « lèche-bottes » ni « un khobziste ». (...) j'ai affronté le Pouvoir et je l'affronterai à chaque fois que le besoin s'en fera sentir. (...)

Je dirai à mon cher public que je serai toujours le même. Bladi est une chanson engagée. C'est une chanson dans la même continuité de mon engagement. Je préfère faire et prendre des risques que de rien faire. » P. 78

L'analyse des fragments du discours du chanteur requiert un ensemble d'éléments extralinguistiques qui vont appuyer notre travail d'interprétation. Le recours aux données contextuelles va nous permettre de comprendre l'ethos préalable, c'est-à-dire l'image que se faisaient les Algériens du chanteur Bâaziz et la raison qui les a poussés à réagir négativement à la diffusion de son clip dans cette conjoncture précise de la vie politique en Algérie.

Connu comme un chanteur contestataire, vu ses prises de position dans ses chansons classées comme « engagées », le chanteur Bâaziz ne peut susciter qu'une réaction de rejet au fait que son clip soit diffusé à ce moment précis par un média qui mène une campagne pour la personne du Président de la République. Afin de tenter de dissiper tout malentendu, le locuteur va mettre au clair cette affaire. Il va procéder par dire la vérité concernant la diffusion du clip en s'appuyant sur les lois qui régissent ce genre d'actes. Quelques mois auparavant, le chanteur avait signé un contrat avec une maison d'édition, en citant le nom de l'agence et celui du producteur, le chanteur nous montre à quel point il est sincère dans ses propos. Un argument qui semble être convainquant qui prouve la non-responsabilité du chanteur concernant le choix du moment de la diffusion de la chanson.

Revenons au contenu de la chanson et son titre *Bladi* (mon pays) qui ont été interprétés comme la description positive de la situation en Algérie (sociale, politique,...), le locuteur répond que son intention est de redonner l'espoir aux jeunes algériens. Il est intéressant de dire, à ce niveau d'interprétation, que faire éloge à l'Algérie (ce qui circule dans l'imaginaire social : « Tout va bien ») signifie soutenir le Pouvoir mis en place. Interviennent des stratégies argumentatives qui vont être mises en œuvre dans le discours du locuteur : la première consiste en son ethos préalable de

chanteur engagé, sincère et courageux, qui assume pleinement ses propos. La deuxième, c'est le fait de rappeler au public la polémique qu'a suscitée un autre clip de Bâaziz « *l'Algérie mon amour* » bien qu'il ne soit pas diffusé en pleine campagne électorale. L'ethos préalable du chanteur, celui d'avant la diffusion de son clip, suffit pour dissiper tout malentendu et gommer l'image négative qu'a créée cette polémique. L'image présentant un chanteur qui a trahi son engagement de n'appartenir à aucune tendance politique et de se battre contre le Pouvoir algérien. Bâaziz va rehausser son ethos dans le but de maintenir son image favorable qui a préexisté avant l'incident de la diffusion de « *Bladi* ».

Il affirme que son engagement est artistique et non politique et qu'il n'y a aucun indice dans la chanson qui dit qu'il soutient un candidat quiconque aux présidentielles. Le seul candidat qu'il soutient et qu'il porte dans son cœur c'est l'Algérie. Chanter pour l'Algérie ne veut en aucun cas soutenir le Pouvoir algérien.

« *Je ne suis ni un lèche-bottes* »(ni celui qui fait de la brosse)« *ni un khobziste* »(ni un opportuniste), le mot khobziste est une construction péjorative. Le mot est formé d'un nom : *khobz* (pain) + un suffixe *iste*. « *Lèche-bottes* » et « *khobziste* » sont des expressions qui circulent dans l'imaginaire social. Elles désignent les personnes dépourvues de tous principes et qui cherchent à avoir des privilèges auprès du Pouvoir même s'ils doivent payer de leur intégrité et de leur honnêteté. Le locuteur utilise les deux expressions dans le but d'insister à maintenir l'image qu'avaient les Algériens de sa personne. Ce sont des outils linguistiques qui servent à afficher une fermeté concernant la position du sujet parlant en tant qu'artiste engagé qui prend des risques pour son pays et qui ne doit en aucun cas payer pour son nationalisme qu'il affiche dans ses chansons. Le discours du locuteur fait réapparaître et remet en surface l'image de soi du chanteur qui existait avant l'affaire du clip « *Bladi* ». Chanter « l'Algérie » est une forme d'exprimer ce lien fort qui attache le chanteur à sa patrie et son nationalisme tant affiché par ses prises de position à de maintes occasions.

Donc une boucle se forme comme suit :

L'ethos préalable du chanteur Baaziz avant la diffusion du clip *Bladi* → le clip suscite la polémique (construction d'un ethos défavorable, négatif) → le chanteur va gommer

cette nouvelle image de soi négative → il reconstruit l'ethos préalable : image de soi favorable, positive (celle d'avant « *Bladi* »).

Prenons un autre exemple de discours dont le producteur affiche ouvertement son adhésion au Pouvoir algérien dans le but d'exprimer son amour pour la patrie et son principe de voir l'intérêt de l'Algérie en dessus de tout :

1- *« J'ai été surpris par l'intérêt que m'a accordé le Président, par la confiance qu'il place en moi. J'ai trouvé cet instant d'une rare solennité et d'une quiétude incroyable. Et j'ai touché du bout des doigts un vieux rêve, celui de voir le Pouvoir se rapprocher de son élite. Je l'ai toujours crié sur les toits : le Pouvoir se doit de s'appuyer sur son intelligentsia pour voir clair dans ses programmes. Comment voulez-vous que je me dérobe maintenant qu'on m'offre l'occasion de concrétiser ce rapport tant attendu ? »*
P. 2

2- *« Je cherche à renforcer cet espace en moyens humaines et logistiques. Mon ambition est d'en faire une véritable banque de données sur l'Algérie. Fonds livresque sur l'Algérie, monographies, dossiers, presse algérienne : la vocation du Centre nous impose de mettre le cap sur cette ambition et faire de la bibliothèque un lieu de prédilection pour toute personne en quête d'informations sur l'Algérie »* P. 7

3- *« Je sais que je vais apporter un plus au Centre. Beaucoup sont prêts à m'aider. Je suis là pour aider aussi. Les gens qui me connaissent savent que c'est un sacrifice d'être à ce poste. J'ai accepté parce que j'ai toujours servi mon pays. Des crétiens ont crié au « koursi ». Mon trône d'écrivain est plus fastueux. D'autres crétiens ont parlé de salaires alléchants. 10.000 euros, paraît-il. D'abord, le salaire est beaucoup moins que ça. Et mes livres m'apportent exactement la moitié du budget total du Centre. Donc, un peu de retenue.*

A ces crétiens impénitents, et au risque de passer encore une fois pour un mégalo alors que je n'avance que des informations, je leur rappelle que je suis traduit dans 32 pays et en 30 langues, je suis best-seller dans une dizaine de pays, Etats-Unis compris, et que je suis très à l'aise de ce côté rien qu'en restant chez moi. C'est à partir de cette

nomination que je vais commencer à perdre de l'argent, la liberté de mes déplacements et ma disponibilité pour des travaux auxiliaires tels les scénarios... » P. 8

Nous voyons, dans les trois extraits, à quel point l'image du locuteur correspond à celle construite par un intellectuel qui fait passer son pays avant tout. L'extrait 3, nous montre une personne très déçue par la réaction de ses concitoyens notamment les intellectuels. Dans la réponse qu'il leur a adressée, il affiche une image d'un accusateur qui montre aux gens de sa catégorie qu'ils ont failli à leur devoir car l'intérêt du pays doit passer avant toute considération. Yasmina Khadra veut adopter, justement, à travers son discours, une attitude d'un intellectuel raisonnable, vrai et intègre qui est conscient des enjeux de la situation en Algérie. C'est l'image d'un intellectuel qui se bat pour que le Pouvoir reconnaisse son « intelligentsia ». Ce terme fait surface dans ses propos, il essaie d'effacer toute idée reçue qui stipule qu'occuper un poste politique signifie une quelconque compromission. Au contraire, il s'agit d'un véritable sacrifice si ce n'est son amour pour la patrie qui prend le dessus : « *des crétiens ont crié au « koursi » (koursi signifie « siège »)*, ce qui donne à l'énoncé l'interprétation : courir derrière un poste de responsabilité. Suite à cette réaction, le locuteur va s'attaquer aux auteurs de la spéculation en les qualifiant de « *crétins impénitents* ». Le locuteur affiche un ethos d'un intellectuel adroit à juger les personnes appartenant à la catégorie d'intellectuels. Il présente une série d'arguments qui ne servent pas à convaincre le destinataire quant à sa décision à occuper le poste de directeur du centre culturel algérien à Paris, mais elle est mise en œuvre dans ce discours dans l'intention d'accuser, de juger et de blâmer tous ceux qui ont douté de sa probité et de son désir d'être au service de sa patrie. Ainsi l'extrait 3, nous donne à voir un ethos d'un écrivain au sommet de succès et de notoriété qui n'a pas besoin de se faire un nom en acceptant ce poste proposé par le président de la République. De là, se construit un ethos d'un intellectuel qui n'hésite pas un instant à surpasser toutes les difficultés et à défier tous les obstacles dans le but d'accomplir sa mission et son devoir que lui incombe son statut d'intellectuel : défendre l'intérêt de l'Algérie est au-delà de toutes considérations individuelles.

Nous proposons le discours d'une locutrice qui évoque son pays l'Arabie Saoudite et le met en dessus de tout. C'est une artiste plasticienne qui vit à l'étranger mais ce qui la lie à son pays est plus fort que la distance qui la sépare de sa terre d'origine. Latifa Al Souwayel est née aux États-Unis, d'un père saoudien et d'une mère cubano-vénézuélienne. Elle veut contribuer à travers l'Association : « *Les femmes saoudiennes pour la paix et le dialogue à travers l'art* », dont elle est la présidente, à une meilleure connaissance de la société saoudienne et faire connaître les femmes de son pays :

- 1- « *Mon physique (elle est blonde, avec des yeux verts, ndlr) vient d'un mélange. Ma mère est cubano-vénézuélienne avec du sang allemand et gitan. Pour ce qui est de mon style, les Saoudiennes de mon âge sont très à la mode, très branchées, mais dans notre pays, on porte la abaya et le tarh (le voile). Le voile est un vêtement traditionnel, il ne nous dérange pas, il peut être très élégant et très chic.* » P. 74
- 2- « *Depuis que je vis à Paris, je vois des images à la télévision qui ne me transmettent pas la réalité que j'ai vécue. Tous les Saoudiens ne sont pas richissimes comme on le croit, ce n'est pas non plus une société complètement fermée. Et contribuer à une meilleure connaissance de la société saoudienne c'est est l'une des raisons qui m'ont amenée à créer l'association LLLs.* » P. 74
- 3- « *Si je me sentais enfermée en Arabie Saoudite, je l'aurais quittée depuis longtemps puisque je ne suis qu'à moitié Saoudienne. Il y a des femmes qui travaillent en Arabie Saoudite, qui sont artistes, qui gèrent leurs entreprises, qui gèrent des banques et il y a des hommes qui travaillent pour des femmes. Ce sont ces femmes que je veux rendre visibles.* » P. 75
- 4- « *Je me suis peut-être habituée à cela, mais je pense que l'interdiction pour les femmes de conduire est à considérer plus comme une mesure de protection, parce que dans notre culture, il y a un profond respect et une grande considération pour les femmes. Les femmes sont comme un bijou précieux, une perle, que les hommes veulent protéger. L'excès n'est pas bon non plus. La société saoudienne est en train de s'ouvrir, les femmes pourront bientôt conduire leur propre voiture.* » P. 75

5- *«Nous venons d'accomplir un grand pas avec la nomination d'une femme dans le gouvernement. Les choses doivent avancer doucement et progressivement. S'il y a beaucoup de gens qui veulent le changement, nombreux sont aussi ceux qui s'y opposent.» P. 75*

En dépit de son métissage et de ses origines multiples (du côté de sa mère qui est Cubano-Vénézuélienne), la locutrice donne à voir, dans les extraits ci-dessus, au premier abord, son appartenance à l'Arabie saoudite et son attachement à ce pays.

Elle commence, dans l'extrait 1, par se fusionner avec les filles saoudiennes dont elle change la vision que le monde a des femmes saoudiennes comme soumises, enfermées et effacées. Elle tente de gommer des stéréotypes²³⁹ et des idées reçues qui octroient à ces femmes un ethos préétabli. Elle attribue les traits de son physique à son métissage mais elle considère que son élégance est un point commun avec toutes les jeunes filles saoudiennes. Avec le même souci de dépasser la présentation personnelle et de parvenir à afficher sa relation à son pays et son attachement à tout ce qui est saoudien, elle va soutenir le port de la tenue vestimentaire islamique dans son pays. Cela ne signifie pas, à travers son discours, qu'elle la porte comme une tenue exigée par la religion musulmane mais parce qu'elle représente l'habit traditionnel de l'Arabie saoudite. L'identité sociale de la locutrice *« est un processus psychosocial de construction et de représentation de soi résultant des interactions et des cognitions des individus concernant leur appartenance sociale.»*²⁴⁰

Pour défendre son pays, la locutrice, dans l'extrait 4, évoque la loi qui interdit aux femmes de conduire comme un moyen qui lui permet de renforcer sa justification et son argumentation. Elle attribue l'interdiction à la volonté de protéger la femme considérée comme *« un bijou précieux »* :

« L'adhésion à une opinion entérinée, une image partagée, permet par ailleurs à l'individu de proclamer indirectement son allégeance au groupe dont il désire faire partie. Il exprime en

²³⁹ « Croyances concernant des classes d'individus, des groupes ou des objets qui sont préconçus, c'est-à-dire qui ne relèvent pas d'une appréciation neuve de chaque phénomène mais d'habitudes de jugement et d'attentes routinières... », R. Amossy, et A. Herschberg Pierrot, 2007 :27.

²⁴⁰G-N. Fischer, 1996: 202.

quelque sorte symboliquement son identification à une collectivité en assumant ses modèles stéréotypés. Ce faisant, il substitue à l'exercice de son propre jugement les manières de voir du groupe dans lequel il lui importe de s'intégrer.»²⁴¹

Ici, la locutrice n'exprime pas seulement son appartenance à un groupe mais elle affiche un ethos d'une citoyenne, en dépit du fait qu'elle soit « à moitié saoudienne », qui s'identifie à son pays en défendant ses traditions et ses valeurs. C'est dans ce sens que le degré de son nationalisme contribue nécessairement à l'élaboration de son image de soi.

Ce qui consolide son lien avec les lois et les traditions de son pays, c'est l'utilisation du pronom « nous », dans l'extrait 5, où elle exprime une action politique conjointement accomplie. Elle montre que son pays commence à s'ouvrir sur tous les plans et que le changement viendra progressivement. Elle s'appuie sur l'argument de la nomination d'une femme dans le gouvernement saoudien. Dès lors que la locutrice vise à afficher un ethos d'une citoyenne qui se place comme une intermédiaire entre son pays et le monde, elle travaille à déconstruire l'image négative que ce dernier se fait de l'Arabie saoudite : celle d'un pays fermé et qui enferme ses citoyens. Elle essaie de corriger et de rétablir à son pays sa vraie image et non celle qui se transmet à travers les mass media de l'occident. La fibre nationaliste de la locutrice lui permet de projeter un ethos qui va contribuer à changer la vision du monde à l'égard de l'Arabie Saoudite.

1-4- L'ethos de l'état psychologique du sujet parlant (ou l'estime/la valorisation de soi)

Encore une fois, nous essayons de repérer, dans le discours des interviewés, ce qui se présente comme éléments travaillant la notion d'ethos. Indissociable de ce que sait déjà le lecteur de la personne qui parle, la présentation de l'état psychologique du locuteur est tributaire de ce que ce dernier est dans sa vie. Il est immanent des partenaires

²⁴¹R. Amosy, et A. Herschberg Pierrot, 2007: 43.

de l'interaction sociale et soumis à des paramètres dépassant la dimension individuelle dans la production discursive.

À travers des énoncés, que nous avons soumis à l'analyse et dans lesquels nous avons voulu observer la présentation de soi dans sa dimension psychologique, le locuteur, Yasmina Khadra, cherche à donner une image de soi favorable dans l'intention de ne pas heurter les sensibilités, c'est-à-dire, l'interviewé va exprimer un état d'esprit qui ne va pas à l'encontre de ce qu'il est et de l'image qu'il veut afficher:

1- *« ...Non ! Non ! Non ! Je ne renonce pas à ma probité intellectuelle. Je ne m'en suis jamais séparé. C'est elle qui m'a permis de transcender, de supplanter les basses manœuvres, d'aller en toute confiance vers ce qui m'importe. Ma probité n'est pas négociable. C'est grâce à elle que j'impose le respect, lève le gibier et renvoie à chacun son image. » P.1*

(...)

2- *« Je suis en plein essor planétaire, aujourd'hui, et cela exige une disponibilité permanente. Mes livres sortent sur les 5 continents, et l'ensemble de mes éditeurs souhaite ma présence pour faire leur promotion. » P.1*

3- *« J'ai été surpris par l'intérêt que m'a accordé le Président, par la confiance qu'il place en moi. J'ai trouvé cet instant d'une rare solennité et d'une quiétude incroyable. Et j'ai touché du bout des doigts un vieux rêve, celui de voir le Pouvoir se rapprocher de son élite. Je l'ai toujours crié sur les toits : le Pouvoir se doit de s'appuyer sur son intelligentsia pour voir clair dans ses programmes. » P.2*

4- *« Difficile ? Par rapport à quoi ? J'ai connu pire, vous savez. Le boulot ne me fait pas peur. » P. 8*

5- *« A peine installé, j'ai renoncé au contrat signé et payé d'un scénario pour une grande société de production cinématographique et un grand réalisateur français. Un nom très prisé dans les festivals mondiaux, dont les films sont vus par des millions de personnes. Le scénario étant déjà écrit, il me restait à revoir le texte en fonction des attentes du réalisateur. Cela m'aurait pris quelques semaines de travail supplémentaire. Direction du CCA oblige, j'y ai renoncé. J'ai annulé également une multitude de tournées en Italie,*

en Belgique, en Espagne, en Suède, en Amérique latine, en Indonésie. Voilà ce que je perds au change aujourd'hui. Pour demain, je croise les doigts, mais pas les bras.» P.

8

Il est important de rappeler, sur le plan discursif, le rapport entre le statut de Yasmina Khadra et l'image qu'il veut afficher de son état psychologique et qui reflète sa position dans ses statuts social et institutionnel. En effet, son statut d'écrivain de renom mondial lui confère une sérénité, une confiance en soi et un sentiment de fierté. Sa nomination à la direction d'un organisme étatique ne diminue en aucun cas son positionnement d'écrivain dans lequel il se reconnaît. Son état d'esprit est inondé par ce sentiment d'être un écrivain intègre et droit. Il proclame son attachement à la catégorie d'intelligentsia assurant que c'est sa probité intellectuelle qui lui a conféré le respect et qui lui a permis d'aller de l'avant en toute confiance. La négation avec insistance « *non ! non ! non !* », dans l'extrait 1, nous renseigne sur le lien du locuteur à son statut d'écrivain et met en évidence son image d'homme digne des valeurs humaines.

Un autre élément vient, dans l'extrait 2, appuyer l'état d'esprit dans lequel se trouve le locuteur pour afficher un ethos d'un homme heureux et comblé par sa notoriété dans le domaine de l'écriture. « *Essor planétaire* », « *5 continents* », « *l'ensemble de mes éditeurs* », ce sont des syntagmes qui fonctionnent dans le discours sur deux plans : d'une part, ils mettent l'accent sur l'état psychologique favorable et positif du locuteur. D'autre part, ils sont dotés d'une visée argumentative qui va infléchir l'image négative que certaines personnes se sont faite du locuteur comme quelqu'un qui court derrière un poste de responsabilité ou qui cherche à avoir un nom suite à sa nomination par le Président de la République comme directeur du centre culturel algérien à Paris : « *l'efficacité de la parole ne dépend pas de ce qu'elle énonce, mais de celui qui l'énonce et du pouvoir dont il est investi auprès de son public.* »²⁴²

L'extrait 3 porte des réponses qui vont nous éclairer sur cette nomination. Si le locuteur a accepté le poste proposé par le Président de la République, et hormis le fait

²⁴² R. Amossy, 1999: 129.

qu'il y voie un devoir envers le pays, cette nomination constitue un rêve exhaussé puisqu'elle représente une passerelle entre le Pouvoir, mis en place, et la classe de l'élite. Mieux encore, c'est la concrétisation du rapport entre l'État et les intellectuels qui consiste à faire participer cette classe aux programmes du pays. C'est donc un rêve qui devient réalité et les syntagmes : « *rare solennité* » et « *une quiétude incroyable* » renforcent l'ethos d'un homme enthousiaste, soulagé après une attente qui a duré longtemps : « *un vieux rêve* ». Ce dernier syntagme vient enlever toute ambiguïté et tout doute, quel qu'il soit, sur la décision du locuteur à dire « *oui* » au Président. La sollicitation du locuteur à occuper le poste de directeur d'un centre culturel à l'étranger ne nécessite aucun moment de réflexion ou d'hésitation. La réponse favorable paraît comme une évidence dans la mesure où elle permet de réaliser un rêve, « *un vieux rêve* ». C'est à travers son état d'esprit qui affiche de la joie et de la satisfaction que le locuteur projette une image d'un homme visionnaire qui voit que sa revendication et son appel trouvent enfin une réponse. En effet, cette image correspond à son ethos préalable que se faisait de lui le public puisqu'il en a la preuve : « *Je l'ai toujours crié sur les toits : le Pouvoir se doit de s'appuyer sur son intelligentsia pour voir clair dans ses programmes.* » P. 2

S'affiche donc un ethos de sentiments de réussite et de récompense du fait qu'il obtient ce qu'il a demandé en tant que conseiller et éclairer dans la désignation des principes qui vont guider le pays.

Ce sentiment d'enthousiasme, d'ambition et de courage se confirme, dans l'extrait 4, où Yasmina Khadra commence par deux expressions interrogatives qui servent à montrer qu'il ne comprend pas d'où pourrait parvenir la difficulté d'occuper le poste qui lui est proposé. Il a « *connu pire* » que d'être au service de la culture. Usant de sa position institutionnelle, le locuteur va avancer des arguments qui vont appuyer l'ethos qu'il donne à voir dans son discours sur son état psychologique. Il montre un homme courageux qui n'a pas peur du travail. Trois éléments argumentatifs qui se traduisent dans l'expression « *j'ai connu pire, vous savez.* » qui présente un état de faits comme donnée partagée. Le locuteur renforce son ethos de l'homme courageux et serein par rapport au défi qu'il doit relever dans son nouveau poste par ce qui nous renseigne sur ce qu'il est et ce qu'il a enduré de ses deux statuts de militaire et d'écrivain. Son appartenance à une formation militaire stricte, à travers les trente-six ans qu'il a

passés au sein de l'institution militaire, semble être une preuve qui montre que le locuteur peut affronter des difficultés et se mettre sur le front de tous les dangers. Encore une difficulté à laquelle était confronté le locuteur c'était le fait d'écrire dans les années quatre-vingt-dix sous un pseudonyme alors qu'il exerçait encore comme officier à l'Armée nationale populaire. S'ajoute à cela, la charge de travail qu'il endure en sa qualité d'écrivain de renom mondial et tout ce que peut exiger ce métier comme engagement et disponibilité. D'ailleurs, le locuteur a choisi de renoncer à tous les privilèges que son statut d'écrivain peut lui offrir : la notoriété, la liberté d'agir et de penser.

Le dernier extrait est une démonstration d'un ethos d'un homme convaincu de renoncer à ce qu'il a de meilleur et choisir de dépendre d'une tutelle et de se renfermer dans une série de lois.

L'ethos de l'état psychologique du locuteur, dans les extraits que nous venons d'analyser, traduit le sens de responsabilité et de sacrifice de celui qui parle. Il reflète ce que signifie sa nomination à un poste de directeur d'un centre culturel à l'étranger comme valeur symbolique et comme une preuve de reconnaissance envers l'élite du pays et la volonté de faire contribuer cette classe sociale au développement du pays plutôt qu'un sentiment de notoriété.

Prenons un autre exemple pour chercher, dans le discours du locuteur, l'ethos de son état psychologique et vérifier la fonctionnalité de la valorisation de soi. Nous choisissons, à cet effet, quelques extraits de l'interview de Zinedine Zidane, un footballeur français de haut niveau dont l'équipe est championne du monde en 2002:

- 1- *« Je suis parti de Madrid tôt ce matin pour Maubeuge à la frontière belge. J'y tournais un reportage pour une émission de télévision, "Les défis d'ELA" (l'association qui lutte contre les leucodystrophies, diffusion ce soir à 20 h 50 sur TF1). Chaque année, des stars doivent s'y surpasser et surmonter un défi personnel. L'an passé, j'étais monté à*

cheval, cette fois, j'ai sauté en parachute (il ferme les yeux, se passe la main sur le front). Et me voici à Paris. Voilà, j'ai pu faire tout ça aujourd'hui.

Une bonne dose d'adrénaline... Ah oui ! Surtout que c'était la première fois. L'idée était de faire un truc inédit. Je n'ai pas eu peur, plutôt de l'appréhension en montant dans l'avion. Tu sais que tu vas sauter, mais tu ignores quand. On t'explique comment ça va se passer, tu es accompagné par des gens qui ont pratiquement huit mille sauts à leur actif, ils te mettent à l'aise... P. 9

(...)

J'étais avec huit membres de l'équipe de France de parachutisme, champions du monde depuis 2006. Des gars extra, tranquilles et auxquels je tire mon chapeau. (...) D'ailleurs, cette année, ils disputeront les Championnats du monde à Maubeuge. P. 10

2- *« Je n'ai pas de regrets concernant la décision que j'ai prise. Mais, aujourd'hui, c'est vrai que le terrain me manque. J'ai pratiqué dix-sept ans le haut niveau... Forcément, quand tu arrêtes... Il y a ce break qui fait plaisir, cette envie de couper, mais, à un moment donné, tu ressens un manque. Cette adrénaline que tu as envie et besoin de faire sortir de toi. Pas forcément par la compétition. Plutôt par toutes ces sensations diffuses : la pression du match, de la victoire... \a manque. Aujourd'hui, je suis peinarde, tranquille.» P. 10*

(...)

« Le manque se manifeste un an et demi après. Des athlètes avouent se sentir "mal", voire "sales" quand ils ne s'entraînent pas... Pas sale, mais c'est vrai que, quand je jouais, après deux ou trois jours de repos, je n'étais pas bien. J'avais besoin de m'entraîner tous les jours. Forcément, quand on ne bouge plus... J'ai tenu à couper pendant une bonne période : deux mois de vacances à ne rien faire physiquement. Pas même dix mètres de course ! Mais, après, j'ai eu besoin de m'y remettre, de ne pas m'encroûter. » P. 10

Ce qui attire notre attention, dans ce fragment (extrait 1), c'est la présentation d'un ethos qui exprime le mouvement.

L'itinéraire : Madrid → Maubeuge (à la frontière belge) → Paris,

marque une image de soi d'un homme en activité, contrairement à ce que l'on peut penser de lui en tant que sportif à la retraite. Les noms de référents et les noms propres :

Madrid, Maubeuge, Paris, "Les défis d'ELA" (l'Association qui lutte contre la leucodystrophie), traduisent le déplacement et l'action. Cela nous amène à interpréter que le locuteur refuse de se mettre dans les rangs des retraités. C'est ce qui se confirme dans le deuxième paragraphe du même extrait quand le locuteur nous donne les détails de ses activités sportives. Sauter en parachute, en compagnie des gens qui sont champions du monde depuis 2006, constitue un défi et une intention de se maintenir dans les rangs des sportifs de haut niveau: «*J'étais avec huit membres de l'équipe de France de parachutisme, champions du monde depuis 2006.* » Cet état psychologique de se considérer, sans cesse, comme un sportif actif met en évidence une stratégie de la valorisation de soi qui se met en place par le sentiment d'empathie avec les champions du monde du parachutisme.

L'état psychologique du locuteur, dans l'extrait 2, est manifestement reflété par une double image de soi: le locuteur est départagé entre deux états d'esprit : celui de la tranquillité et de la sérénité quant à sa décision d'arrêter le football et de prendre sa retraite et celui d'un homme qui ressent un vide loin du terrain : «*...la pression du match, de la victoire... ça manque. Aujourd'hui, je suis peinarde, tranquille.*»

Nous détectons, dans l'état psychologique de Zinedine Zidane, une insistance à maintenir et à sauvegarder son image dont il est connu chez le public, celle de joueur de football de haut niveau : «*J'ai pratiqué dix-sept ans le haut niveau.* » et qu'en dehors de ce statut, il est mal à l'aise et étouffé.

Affichant son sentiment de l'homme utile et toujours en activité, Zidane nous définit, à travers son discours, son programme de l'homme humanitaire et ce que cet engagement peut créer chez lui comme sensation et réaction :

3- «*Quand je fais un voyage au Bangladesh pour le compte de Danone, je prends un réel plaisir à le faire. Pareil quand je prépare un match avec l'ONU, pour "les amis de Zidane et de Ronaldo". Quand je vais au Niger en tant qu'ambassadeur itinérant du PNUD (Programme des Nations unies pour le développement), je me régale! (Avec conviction, il appuie ses mots de gestes des mains.) J'ai plaisir de me retrouver sur le terrain, par exemple devant cette femme qui accouche de triplés. On a monté une clinique alors qu'avant cette même femme aurait accouché chez elle. Voir ça, ou voir une école d'alphabétisation fréquentée par des femmes de 50 ans qui ne savent pas lire, ça me fait plaisir. Et en plus, je peux le partager avec mes enfants.*» P. 12

(...)

- 4- *« Oui, j'y ai amené mes trois grands enfants. Ça fait trois ans que mon fils Lucas a une correspondante au Niger. Depuis longtemps il souhaitait aller lui rendre visite. On a tout mis en œuvre avec son instituteur. C'est bien qu'ils voient des vies différentes des leurs. J'ai beaucoup de chance de partager ça avec mes enfants. J'ai pu le vivre également avec eux en Égypte, en Indonésie. C'est extraordinaire ! » P. 12*
- 5- *« Ce qui s'est passé pour lui lors de ce voyage était assez incroyable. On survolait l'Algérie, par le hublot on voyait Bejaïa, la terre où il a grandi... L'endroit où nous allions en vacances mais où, pour lui, ça a été difficile. C'est ce que je comprends quand il m'explique un peu son histoire. Il se levait à 3 ou 4 heures du matin et marchait pieds nus pendant des heures pour aller ramasser quelques sous. Dans cet avion, je me régalaïs de le regarder. Revenir en Algérie avec lui, ça représentait tant de fierté. Il est parti loin, il a bossé dur... Il ne l'a pas fait pour rien. » P. 13*

L'ethos de l'état psychologique du locuteur permet de vérifier son état d'esprit en focalisant sur des événements, sur ce qu'il entreprend comme action ou ce qu'il accomplit comme travail. Nous procédons au repérage et à la détection de cette image de soi à travers la globalité de son discours et les indices peuvent être explicites ou juste une allusion à son état d'esprit.

Les extraits 3, 4 et 5 dégagent une image de soi d'un sportif qui cherche, à travers son discours, de mettre en place des stratégies afin d'éloigner son public de se construire une image de lui d'un homme inactif, à la retraite loin du terrain.

Les trois extraits recourent sur le fait de focaliser sur la projection d'une image de soi d'une personne utile, humanitaire et heureuse de pouvoir se mettre au service des autres. La mise en place, dans l'extrait 3, des noms propres de pays : *Bengladesh, Niger* ou les noms de référents : *Danone, l'ONU, "les amis de Zidane et de Ronaldo", PNUD (Programme des Nations unies pour le développement)*, concrétisent toutes des actions entreprises par le locuteur et mettent en évidence son action sur le terrain.

Le locuteur joue la stratégie de remplacer tout ce que peut insinuer le fait qu'il soit à la retraite comme immobilité et absence par tout ce qui évoque dynamisme, mouvement et disponibilité. Il entend par le fait de raconter ses missions accomplies d'agir sur le

public afin d'infléchir ou de modifier les représentations que se fait celui-ci d'une image construite d'un homme à la retraite, loin du terrain et inactif.

L'état psychologique du locuteur dépasse son intention de s'exposer comme un individu en mouvement (maintenir l'image de soi d'un sportif en activité), pour exprimer la dimension émotionnelle de ses propos.

Ainsi, dans les extraits 3, 4 et 5, s'affiche un état d'esprit de bonheur dans le partage avec l'Autre : « *je prends un réel plaisir* », « *je me régale!* », « *J'ai plaisir* », « *ça me fait plaisir* ». « *Et en plus, je peux le partager avec mes enfants.*», « *J'ai beaucoup de chance de partager ça avec mes enfants* », « *C'est extraordinaire !* »

« *Ce qui s'est passé pour lui lors de ce voyage était assez incroyable.* », « *je me régalais de le regarder* », « *ça représentait tant de fierté* »

Sont mis en œuvre, dans le discours du locuteur (extraits 3, 4 et 5), des outils linguistiques et discursifs qui montrent les agissements de ce dernier concernant sa relation à l'Autre et ce qui en découle pour le mettre dans un état psychologique de satisfaction et de bonheur. Ainsi, dans ce partage des moments de plaisir, le locuteur s'appuie sur l'utilisation des noms de pays ou des référents pour évoquer une mission partagée, accomplie avec l'Autre tels que :

- voyage au *Bengladesh*
- un match pour *l'ONU*, pour l'Association « *les amis de Zidane et de Ronaldo* »
- voyage au *Niger* en tant qu'ambassadeur itinérant du *PNUD* (Programme des Nations unies pour le développement.)
- voyage en *Kabylie* (Algérie).

Dans ce sillage, il emploie le pronom « on » dans le but de faire inclure les partenaires accomplissant une action en commun :

- « *On a monté une clinique...* » « *... une école d'alphabétisation...* »,
- « *On a tout mis en œuvre* »,
- « *On survolait l'Algérie* »,
- « *on voyait Bejaïa* ».

Le choix du pronom « on » n'est pas sans signification. En effet, le locuteur, à travers l'utilisation de cette unité linguistique, adopte la posture d'un homme modeste qui ne

veut pas se baser sur l'identification des acteurs des missions accomplies et des projets réalisés mais sur le résultat lui-même. Il ne souhaite aucunement faire de la propagande à propos de sa personne mais il donne à voir un ethos d'un homme heureux du fait de pouvoir se mettre au service des nécessiteux et du fait de partager des moments de plaisir et de bonheur avec autrui.

Cependant, s'agissant de personnes précises, le locuteur fait recours au pronom « il/lui, ils/eux » pour ainsi montrer que le rapport est direct entre le locuteur et ces personnes, c'est-à-dire, que l'action ou le service est accompli à l'égard de ces personnes précisément. « il/ils » désigne le père et les fils du locuteur:

- « *C'est bien qu'ils voient des vies différentes des leurs.* » P. 12
- « *la terre où il a grandi... quand il m'explique un peu son histoire. Il se levait à 3 ou 4 heures du matin et marchait pieds nus pendant des heures pour aller ramasser quelques sous. Dans cet avion, je me régalaïs de le regarder. Revenir en Algérie avec lui, ça représentait tant de fierté. Il est parti loin, il a bossé dur... Il ne l'a pas fait pour rien.* » P. 13

Le pronom de la troisième personne donne un sens d'identification à la personne dont parle le locuteur. L'Autre est identifié. Le locuteur ne réalise pas un projet avec son père ou ses fils, il ne se déplace pas uniquement pour eux mais il voyage avec eux, il les accompagne. Un comportement et un geste qui pourraient avoir une signification importante sur le plan personnel de celui qui parle. Par cette action, s'affiche une autre image de soi de l'homme généreux et fier des siens qui, avant d'entreprendre une action humanitaire envers les autres, commence par les siens, ceux qui sont plus proches de lui, sa famille. L'Autre, c'est d'abord et avant tout son père et ses fils.

Curieusement, dans le même énoncé, le locuteur passe du pronom « on » au pronom « nous » : « *par le hublot **on** voyait Bejaïa, la terre où il a grandi... L'endroit où **nous** allions en vacances...* »

Évidemment, le « nous » inclut le locuteur et sa famille, suivi d'un verbe mis à l'imparfait, montre que dans le passé, (quand le locuteur était enfant), la famille se rendait au pays des origines. Le locuteur a, donc, été éduqué sur ces principes qui consistent à ne pas se détacher de la terre des aïeux. Certes, le locuteur est fier de son

père et de tout le chemin parsemé d'épines que ce dernier a parcouru pour qu'il assure un avenir et fonde une famille mais laisse aussi dévoiler un sentiment de nostalgie envers un pays qu'il considère toujours comme le sien malgré la distance et l'éloignement : « *Dans cet avion, je me régalaïs de le regarder. Revenir en Algérie avec lui, ça représentait tant de fierté. Il est parti loin, il a bossé dur... Il ne l'a pas fait pour rien.* » L'énoncé exprime une reconnaissance du locuteur envers son père et, de ce fait, la valorisation de soi passe, sans doute, par la valorisation de l'Autre.

Reste à faire remarquer que l'ethos de ce qui exprime une émotion est pris en charge par le pronom « je ». Cette marque linguistique nous dit ce que ressent le locuteur par rapport à ce qui le concerne lui en personne ou ce qui arrive à autrui. Le « je » transmet la dimension émotionnelle et l'état psychologique du locuteur. C'est dire que l'émotion et l'état psychologique du locuteur relèvent de ce qui est individuel. L'utilisation du pronom « je » vient souligner et appuyer sur ce qui marque l'ethos d'un état d'esprit et d'un état psychologique construit à partir des projets réalisés et des actions accomplies par le locuteur envers les autres.

Dans la continuité de la mise en place, sur le plan discursif, des outils qui permettent d'afficher l'ethos de l'état psychologique de la personne qui prend la parole, nous avons voulu choisir d'autres exemples afin de comprendre la fonctionnalité de l'image de soi dans le discours.

Nous proposons un énoncé d'Idir, un chanteur kabyle célèbre. Titulaire d'un diplôme universitaire dans le domaine de la biologie, Idir ignorait qu'il allait changer de destinée et devenir un jour un artiste célèbre dans le monde entier. Nous essayons de voir, à travers son discours, comment il vit sa célébrité et quel est l'état psychologique qui en engendre :

« *Je dirais que ça a tout de suite marché. Arsed A Yidhess a tout de suite eu un engouement. Parce que je faisais des trucs qui étaient dans le conscient collectif des gens. Avec la deuxième chanson « S'ndou » aussi. « A Vava Inouva » n'est venu qu'après.* » P. 18-19

La stratégie discursive mise en œuvre dans cet extrait et qui attire notre attention, de prime abord, c'est le fait que le locuteur s'appuie sur un référent qui représente un des titres de ses chansons *Avava inouva* qu'il classe le troisième sur le plan du succès alors que le collectif kabyle le connaît à travers ce titre. Nous pouvons même affirmer que le nom d'Idir est associé à la chanson *Avava Inouva*. Cette chanson dont le texte est inspiré du tiroir populaire a valu une notoriété à l'artiste au niveau de sa communauté parce qu'il puise dans le conscient collectif, et dans le monde entier grâce à sa composition musicale modernisée. C'est ce qui a permis à l'artiste de transporter la chanson kabyle sur les scènes internationales.

Le sentiment que nous pouvons en tirer est que l'artiste sait qu'il est célèbre : « *Je dirais que ça a tout de suite marché.* », et il est en harmonie avec ce qui se passe dans son entourage et dans sa société : « *parce que je faisais des trucs qui étaient dans le conscient collectif des gens* »

Le référent, représenté ici dans les titres des chansons d'Idir, trace des données existantes dans la société kabyle. Ces chansons sont considérées comme un élément constitutif de l'imaginaire ou de la mémoire collective de toute une communauté. Le locuteur se base, dans sa visée argumentative, sur « *l'univers commun de référence* »²⁴³ et sur la co-construction de la signification pour renforcer son image de soi d'un homme célèbre et serein. Et l'ethos, dans ce cas ne peut que relever d'une interaction imposante et nécessaire avec le public et révèle, incontestablement, la position sociale et artistique qu'occupe le chanteur aujourd'hui. Ce lien avec la société lui confère un sentiment d'assurance et de confiance en soi.

À présent, nous reprenons, délibérément, les énoncés de la veuve Matoub (analysés précédemment) pour les soumettre à l'analyse sous l'angle de la présentation d'un ethos qui va décrire son état psychologique.

- 1- « *J'ai été laissée pour morte. J'ai subi des séquelles graves, physiques et psychologiques. Durant des années, et jusqu'à nos jours, ce lâche assassinat remue, de jour comme de nuit, mon corps et mon esprit.* » P. 39

²⁴³ Voir A. Blanchet, 1997 et D. Sperber, D. Wilson, 1989.

- 2- « *Mes sœurs Warda et Farida, qui avaient subi le même déluge de feu, vivent toujours avec ce même traumatisme.* » P. 39

- 3- « *Lwennas a été assassiné car il portait des valeurs de démocratie, de modernité. (...). Ses valeurs sont toujours miennes. (...). Je continue à vivre dans le sillage de ce que le militant a laissé en moi.* » P. 39

- 4- « *La Kabylie et tous les militants de la démocratie ne doivent pas perdre cela de vue.* » P. 40

- 5- « *Donc, encore et toujours, devoir de mémoire, devoir de justice et devoir de vérité sont les maximes qui guident ma vie.* » P. 40

- 6- « *J'ai très mal vécu toutes ces rumeurs infâmes à mon propos. (...). Cette campagne orchestrée par des cercles identifiés, faite de rumeurs, à un moment où je sortais à peine de l'hôpital est d'une lâcheté extrême.* » P. 40

Les extraits (1 à 6), pris dans leur globalité, construisent un ethos d'une femme traumatisée et révoltée, suite à l'assassinat de son époux et à la tentative d'assassinat sur sa personne, en juin 1998.

Voulant focaliser notre attention sur l'ethos de l'état psychologique de la personne qui parle, dit à travers son discours, nous mettons en lumière les outils linguistiques qui expriment cette image de soi et qui disent les données contextuelles pouvant justifier cet état psychologique.

La locutrice, qui se présente comme une victime, utilise un lexique qui exprime cet état d'esprit : « *laissée pour morte, séquelles graves physiques et psychologique.* »

Et l'adjectif « *psychologique* » peut nous renseigner sur le donné extralinguistique qui a produit cet état moral.

En plus des séquelles qu'a pu graver la perte de son mari, la locutrice a dû affronter un autre traumatisme qui a dégradé son état psychologique. En effet, elle était pointée du doigt et accusée d'avoir été complice dans la préméditation de cet assassinat avec

d'autres acteurs politiques algériens.²⁴⁴ Le dossier de cette affaire n'étant pas étudié, la vérité n'étant pas élucidée, la locutrice se trouve dans un état psychologique déplorable, puisqu'elle est confrontée à deux drames : la perte de son mari et la rumeur qui spécule qu'elle en est partie prenante : « *J'ai très mal vécu toutes ces rumeurs infâmes à mon propos.* »

La locutrice, dans l'extrait 2, va s'appuyer sur des noms propres pour désigner deux êtres empiriques qui sont ses sœurs *Warda et Farida* citées comme des témoins oculaires du drame et ce que ces noms de personnes peuvent porter comme charge émotionnelle. Cette stratégie discursive permet à celle qui parle de se rendre fiable et de les utiliser comme argument pour raconter comment la tragédie s'est passée. Autrement dit, si elle avait été de mèche avec les commanditaires de cet assassinat, elle ne se serait jamais permis une telle atrocité à ses deux sœurs.

L'ethos de l'état psychologique de la locutrice est latent dans la donnée sociale communément admise à laquelle elle fait référence dans l'extrait 3. Elle utilise le nom propre « *Lwennas* » qui véhicule une charge idéologique, qui porte en lui-même la symbolique d'un combat et qui représente une référence dans le militantisme et le sacrifice. C'est ce qu'elle affirme, par la suite, comme le motif de son assassinat : « *il portait des valeurs de démocratie, de modernité.* », c'est une façon de s'indigner contre les rumeurs dont elle a été victime :

« *Cette campagne orchestrée par des cercles identifiés, faite de rumeurs, à un moment où je sortais à peine de l'hôpital est d'une lâcheté extrême.* » P. 40

S'affiche un ethos d'un état psychologique complexe : Nadia Matoub, dans sa position de la veuve de Lounes, se présente comme une personne submergée par le deuil, blessée et souffrante de la rumeur. Néanmoins, l'ethos de sa position de militante décrit une femme munie de courage et de sens du devoir envers son défunt mari qui l'oblige à se remettre sur pieds et à continuer le combat. Cette image de soi d'une femme courageuse se met en place dans le discours de la locutrice par un « je » qui laisse dégager un sentiment de détermination et de sujétion à ce que lui a laissé le combattant comme

²⁴⁴ La rumeur spéculait, après l'assassinat de Lounes Matoub que son épouse Nadia Matoub était complice avec ceux qui avaient prémédité cet acte et était accusée d'avoir joué aux victimes. www.dailymotion.com

principes de militantisme: « *Je continue à vivre dans le sillage de ce que le militant a laissé en moi.* ».

Nadia Matoub va faire appel, dans son discours, à un autre référent représenté dans le vocable « *Kabylie* » qui renvoie à une région et à une communauté qui partage le même combat avec la locutrice. Désormais, la locutrice n'est pas seule dans son engagement, elle s'appuie sur la Kabylie comme un partenaire de combat comme nous le montre cet énoncé :

« *La Kabylie et tous les militants de la démocratie ne doivent pas perdre cela de vue.* »,

Un énoncé qui peut dissimuler un ethos de crainte et de révolte en même temps. La locutrice exprime sa peur que le sentiment de révolte et la force de détermination, qu'a provoqués l'assassinat du chanteur Matoub Lounes, en 1998, puissent un jour s'affaiblir. L'assassinat du chanteur était une réponse, justement, à tous ceux qui menaient le même combat que le défunt. On voulait les faire taire. Il est intéressant de rappeler que la communauté kabyle a vécu l'assassinat du chanteur comme une tragédie et les rues de la Kabylie ont vu des manifestations revendiquant « *que la justice soit faite* » et « *que la vérité soit élucidée* » concernant les auteurs du crime.

Dans le même cadre, nous exposons l'extrait 5 qui va nous synthétiser l'état mental de la veuve Matoub et toute une donnée sociale qui en est la cause. Faisant recours à l'utilisation des trois vocables : *mémoire*, *justice*, *vérité*, est révélateur. Ce sont des charges discursives qui nous renseignent sur un cheminement de faits qui nous transmettent l'état psychologique de la personne qui parle. Celle-ci, étant l'épouse du chanteur assassiné et une militante de la même cause pour laquelle son mari a été assassiné, réagit à l'assassinat dans sa position de l'épouse et de la militante. La tragédie n'est plus, désormais, personnelle, c'est un événement qui marque toute une communauté, sa communauté. Pour que la *justice* soit faite, que les auteurs du crime soient punis, il faut que la *vérité* soit élucidée, que les assassins soient identifiés. Si cela est fait, la mémoire sera révélée, connue, le pourquoi de l'assassinat sera compris. Le parcours de *mémoire* va renforcer la détermination à continuer le combat.

« *Mémoire* » renvoie aux données partagées, à ce qui est connu et vécu par la locutrice et toute sa communauté. Il s'agit de ce qui est admis par le conscient collectif kabyle.

Cette « mémoire » doit se souvenir de tout le combat qui a été mené jusque-là par le chanteur Matoub, de tout ce qu'il a réalisé pour sa communauté et ce pour quoi il a été assassiné. Le combat du chanteur est commun à une communauté depuis plusieurs années. C'est un chemin parcouru et partagé par les militants de son groupe social et l'ethos de l'état d'esprit de la locutrice est formulé dans la détermination à continuer le combat qu'elle attribue à autrui, à la Kabylie.

Concernant la portée du vocable « *justice* », que la locutrice évoque, dans le même extrait, est significative. Il décrit l'état du désespoir dans lequel vivent toutes les personnes ayant perdu un membre de leur famille et dont les auteurs n'ont pas encore été sanctionnés. Les auteurs de l'assassinat de Matoub Lounes et de beaucoup d'Algériens tués pendant la période sanglante n'ont pas été identifiés. On attribuait, certes, ces assassinats à des auteurs inconnus ou aux parties qui les revendiquaient et qui affichaient leur appartenance à des groupes terroristes, notamment le GIA (Groupe islamique armé), mais cela suffit-il pour rendre justice et convaincre les familles des victimes à clore les dossiers des assassinats ? C'est ce qui nous mène à interpréter le dernier vocable de l'énoncé de la locutrice : « *vérité* ». Cette dernière cherche et appelle à ce que la justice soit faite concernant l'assassinat de son époux Matoub Lounes. Une vérité qui ne sera jamais élucidée puisqu'on attribue officiellement (ce qui a été déclaré par des sources officielles) l'assassinat au groupe islamique armé (le GIA) alors que le peuple kabyle le considère comme un assassinat politique criant dans les rues, juste après cet assassinat : « *Pouvoir assassin* »²⁴⁵

Signalons que le chanteur avait été victime d'un rapt en 1994, revendiqué par le GIA, et l'identité des ravisseurs a été confirmée par la victime dans son livre où il racontait les *Quinze jours de sa séquestration*²⁴⁶.

Un assassinat resté, donc, sans coupable, et dont l'enquête a été close avant même d'être ouverte, met la locutrice dans un état psychologique pitoyable. Son discours et son témoignage laissent apparaître un ethos d'une femme écartelée entre le deuil et la souffrance de la rumeur qui l'accuse d'être complice dans l'assassinat de son époux.

²⁴⁵ Une formule que répétaient les Kabyles qui avaient manifesté, en 1998, pour exprimer leur colère et leur indignation suite à l'assassinat de Matoub Lounes, considérant l'acte comme un assassinat politique.

Une expression qui a été reprise en 2001, suite à l'assassinat d'un jeune kabyle dans une brigade de gendarmerie à Tizi Ouzou. Les manifestations qui ont suivi cet acte ont provoqué 123 morts tués par des balles des autorités.

²⁴⁶L. Matoub, *Rebelle*, Stock, 1995.

Donc, l'ethos de l'état psychologique de la locutrice est construit par le fait qu'elle incarne le rôle de la veuve endeuillée, blessée et abattue mais aussi de la femme courageuse et de la militante qui s'appuie sur toute une communauté pour pouvoir continuer le combat. Sa stratégie réside dans le fait qu'elle parle au nom de son époux : la Kabylie ne doit pas oublier ce qui est arrivé, ce qui a été accompli et doit, sans cesse, se poser la question qui consiste à comprendre que ou qui veut-on cibler par l'assassinat de Matoub Lounes ?

« En effet, l'idée préalable que l'on se fait du locuteur et l'image de soi qu'il construit dans son discours ne peuvent être totalement singulières. Pour être reconnues par l'auditoire, pour être légitimes, il faut qu'elles soient en prise sur une doxa²⁴⁷, c'est-à-dire qu'elles s'indexent sur des représentations partagées. Il faut qu'elles puissent être rapportées à des modèles culturels prégnants, même s'il s'agit de modèles contestataires. »²⁴⁸

Elle reconduit ainsi tout le combat, toute l'histoire et toute la mémoire de la Kabylie.

1-5- L'ethos de l'engagement et/ou de la vision politique du sujet parlant

L'engagement politique permet à un individu de se situer et de se définir, de ce fait, il contribue à la construction et à l'élaboration de son identité. L'appartenance politique met le sujet parlant dans une catégorie particulière et lui exige une prise de position à l'égard d'un système commun ou à des différentes tendances politiques existantes. L'engagement politique peut aussi être l'absence ou le refus de s'engager. Nous allons tenter de déceler un ethos capable de nous renseigner sur cet engagement politique qui s'exprime par rapport à l'image préalable que se fait le lecteur du sujet parlant. Ce dernier doit, donc, tenir compte de sa position dans le champ politique.

L'étude de quelques cas va nous montrer comment le locuteur met en œuvre des outils linguistiques et discursifs pour pouvoir afficher un ethos qui dit un engagement

²⁴⁷ Il faut comprendre par la doxa tout ce qui « correspond au sens commun, c'est-à-dire à un ensemble de représentations socialement prédominantes dont la vérité est incertaine, prises le plus souvent dans leur formulation linguistique courante. », P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002: 197.

²⁴⁸R. Amossy, 1999: 134.

politique. Et quels sont les marqueurs qui réussissent à faire combiner l'ethos d'une appartenance politique et l'image préalablement construite par le public ?

À cet effet, nous avons trié ces quelques fragments que nous soumettons à l'analyse :

1- « *Mais la vérité reste que l'islamisme est une idéologie sectaire qui se donne pour ambition de rétablir l'Islam dans la pureté originelle, au besoin par la violence. Son autre ambition est de convertir les non musulmans par tous les moyens et, en cas de refus, de les détruire. C'est la définition même du nazisme qui voulait rétablir la pureté de la race allemande et supprimer tout ce qui pourrait l'altérer ou la menacer.* » P. 47

2- « *On ne se sent pas seulement prisonniers de murs et de frontières étanches, mais d'un ordre ténébreux et violent qui ne laisse même pas de place au rêve.* » P. 47

Afin d'exprimer sa vision politique, l'écrivain algérien Boualem Sansal va parler de deux courants idéologiques qui ont existé à deux époques différentes : « *islamisme* » et « *nazisme* ». Pour mettre en parallèle les deux concepts, il convoque ce qui est relié au sens commun, c'est-à-dire au conscient collectif. Pour pouvoir comprendre l'opinion politique du locuteur concernant l'islamisme, qui est un courant contemporain, le lecteur doit connaître le courant du nazisme qui est un courant idéologique et une tendance politisée rejetés par tous ou du moins, il a laissé une mauvaise impression et une image défavorable dans l'Histoire du monde. Pour définir l'islamisme en tant que courant idéologique et une tendance politisée, et afin de ne pas tomber dans le piège de l'identifier à l'Islam, le sujet parlant use d'un vocabulaire qu'il attribue à ce courant et qui exprime la destruction et le rejet de l'Autre. « *Idéologie sectaire* », « *violence* », « *détruire* », « *supprimer* », ce sont des vocables qui permettent au locuteur d'afficher un ethos de son engagement politique et d'exprimer son point de vue vis-à-vis de ce que vit le monde aujourd'hui. C'est en citant les points convergents des deux doctrines que la position politique du locuteur acquiert son efficacité. L'ethos de l'engagement politique de l'écrivain Boualem Sansal est appuyé par ce que R. Amossy appelle « *la*

preuve par analogie »²⁴⁹. Autrement dit, le sujet parlant « *tient à ce qu' [il] met en relation un objet problématique avec un objet déjà intégré par les représentations du coénonciateur.* »²⁵⁰

Le locuteur affiche un ethos de refus, d'opposition et de rejet à l'égard de cette idéologie qui est *l'islamisme* dont la mission, selon ses propos, est de détruire tous ceux qui ne se trouvent pas sur sa lignée.

La force argumentative et persuasive du discours du locuteur réside dans la construction de l'ethos d'un visionnaire capable de prévoir ce qui va se passer dans l'avenir. Le sujet parlant part d'un résultat antérieur, celui du *nazisme* et tout ce qu'il a causé comme dégâts humains pour avertir ceux qui hésitent encore dans leur position politique et dans leur appartenance idéologique. L'échec et l'atrocité du *nazisme* est, selon le locuteur, en train de se reproduire dans la mesure où les deux courants sont chargés de la même mission et dotés de la même détermination.

L'ethos de l'engagement politique du sujet parlant est à interpréter dans le rapport que celui-ci entreprend avec les lexèmes : *islamisme* et *nazisme* pris dans leur dimension interdiscursive, car « *c'est presque uniquement par la prise en compte de l'interdiscours politique qu'on pourra circonscrire leur valeur.* »²⁵¹ P. Charaudeau, et D. Maingueneau, définissent l'interdiscours par le principe qu'il est constitutif de tout discours, que celui-ci « *est traversé par l'interdiscursivité, il a pour propriété constitutive d'être en relation multiforme avec d'autres discours, d'entrer dans l'interdiscours.* »²⁵²

Dans la même perspective, le même locuteur, dans l'extrait 2, dans sa position d'écrivain, laisse apparaître un ethos entériné dans la mise en discours d'un jugement et d'une évaluation de la situation en Algérie. Sa prise de position franche et catégorique quant aux conditions dans lesquelles sont condamnés à vivre les Algériens signifie refuser ce qui s'offre sur le plan social, économique et politique. Pouvoir et vouloir prendre la parole pour exprimer son point de vue et donner son avis est une forme d'engagement vis-à-vis de sa société et des données existantes. Le pronom indéfini « *on* » qui inclut tous les Algériens permet à l'écrivain d'afficher son image en tant

²⁴⁹ 2010 (2000) :121.

²⁵⁰ D. Maingueneau, 1991: 246.

²⁵¹ Ibid. 33.

²⁵² 2002 : 324.

qu'intellectuel se considérant comme un élément faisant partie de son groupe social et partageant avec lui ses souffrances et sa fatalité. Boualem Sansal s'appuie sur le discours commun à l'aide de la dimension doxique de « *on* » pour dénoncer les conditions déplorables dans lesquelles vivent nos jeunes. Aussi le qualifiant « *étanches* » n'est-il pas sans signification. Il reflète fidèlement la difficulté qu'ont les jeunes algériens à se déplacer vers les pays étrangers. L'octroi du Visa n'est pas une chose facile et de ce fait, deux choix s'offrent aux jeunes algériens : opter pour rester dans leur pays, soumis à « *un ordre ténébreux et violent* » ou choisir de partir sans y être autorisés.

Ce que nous pouvons tirer, de l'extrait 2, c'est que le locuteur vise à projeter un ethos le montrant comme une voix qui s'engage à dénoncer la situation des siens dont il fait partie. La charge sémantique des lexèmes : *prisonniers, ténébreux, violent* ne sert pas seulement à qualifier une situation mais elle dépasse le cadre de l'énoncé pour saisir toute une réalité, la réalité que vivent les Algériens. L'usage politisé des expressions : « *prisonniers, cadre ténébreux et violent* » nous remet dans un contexte sociopolitique dans lequel les jeunes sont assujettis à un cadre formé d'oppression et des événements tragiques. Les propos du locuteur redessinent l'Histoire sociale, économique et politique de l'Algérie. Ils laissent apparaître l'ethos d'un homme qui prend position en affichant son opinion politique concernant l'état des Algériens notamment la classe des jeunes à travers sa complicité avec cette catégorie sociale.

Dans la même continuité, nous proposons deux énoncés d'une journaliste algérienne qui exerçait dans les années quatre-vingt-dix en Algérie.

3- « *Le journalisme me tentait depuis longtemps, mais la presse gouvernementale seule autorisée jusqu'en 1990 ne m'intéressait pas.* » P. 42

4- « *J'étais très déçue car je pensais qu'après la guerre civile et toutes ces années de sacrifice il y aurait une instauration de la liberté, de la démocratie et à un retour à des normes professionnelles. Mais en fait à partir de 1998, nous avons assisté à un recul sur le plan des libertés. En réalité, les islamistes qui ont perdu militairement ont gagné idéologiquement dans la mesure où ils ont imposé leur vision. L'esprit bigot s'est généralisé. On n'arrive plus à raisonner objectivement. On explique tout par la religion.*

Les laïcs et les démocrates sont devenus des bêtes curieuses mais en même temps comment demander à un peuple d'être démocrate quand il n'a jamais connu la démocratie. » P. 43

Certains paramètres et des données préalables sont à prendre en considération dans le processus d'interprétation des propos de la locutrice Ghania Khelifi sous l'angle qui dit un engagement politique à travers son discours.

Dans l'extrait 3, le repère temporel « 1990 » attire notre attention dans la mesure où il renferme des données extralinguistiques qui nous guideront dans l'interprétation des énoncés, ci-dessus. Sachant qu'il scinde l'Algérie en deux époques : l'Algérie d'avant 1990, celle du parti unique (le FLN) et l'Algérie d'après 1990, celle de l'ouverture du multipartisme.

La locutrice procède, à travers son énoncé, à reconstituer l'ethos d'une journaliste affichant ouvertement sa position politique, dans une Algérie qui a vu des transformations et des changements, entre autres, sur le plan de la liberté de la presse. En parallèle de la presse gouvernementale existant jusqu'à l'ère du multipartisme, plusieurs journaux indépendants ont été créés à partir de 1990.

Cette abstention et ce rejet de la presse gouvernementale, (extrait 3), sont présentés comme une preuve d'une tendance anti-gouvernementale et "anti-monopartisme". Déclarer que la presse gouvernementale ne l'intéressait pas, signifie que la locutrice s'aligne avec la presse indépendante. Derrière cette déclaration se tient une journaliste qui s'identifie aux personnes démocrates et à celles qui optent pour la liberté d'expression. La journaliste vise par son refus de la presse gouvernementale toute l'époque où régnait la presse du Parti unique sur la scène médiatique. Elle met ainsi en évidence un ethos d'un engagement politique qui va à l'opposé de ce qu'agrée la presse ordonnée par le gouvernement jusqu'à 1990.

Dans le même contexte, nous essayons d'interpréter l'énoncé 4 où la journaliste met en place des vocables et des concepts qui nous renseignent, non seulement sur une Algérie d'une époque donnée, mais, qui permettent de placer la locutrice dans la catégorie des personnes qui ont pris un engagement à l'égard de la situation politique de leur pays et vis-à-vis des événements qu'a vécus celui-ci à partir de 1990.

L'utilisation du syntagme « *guerre civile*²⁵³ », pour qualifier une période marquante de l'Histoire de l'Algérie indépendante, constitue une vision politique et une prise de position concernant les événements qui ont ensanglanté le pays à partir de l'arrêt du processus électoral, en 1992, où les islamistes ont remporté l'élection²⁵⁴. Alors que « *guerre civile* » n'est pas une appellation communément admise, la locutrice opte pour un choix lexical politisé qui va déterminer son point de vue concernant la nomination d'une action et d'une réaction politiques.

Aussi l'emploi des concepts : « *liberté* » et « *démocratie* » doit concrétiser et guider l'être et le vécu d'une société.

La locutrice s'autorise à exprimer son avis comme actrice sociale et comme voix et opinion politiques (en sa qualité de journaliste). Elle présente un bilan de ce qui a été réalisé, depuis l'ouverture démocratique en Algérie, suite à la révolte populaire d'octobre 1988. L'image de soi ce faisant s'effectue à travers un « je » qui exprime une déception et un mal être : « *j'étais très déçue...* »

L'appartenance de la locutrice à la classe des journalises – comme porte-parole du peuple qui transmet leur vécu et leurs préoccupations- la met dans le rang de ceux qui doivent s'exprimer sur les questions politiques du pays.

Le recours à un autre référent temporel : « *à partir de 1998* » consolide sa volonté d'évaluer l'instauration des libertés : « *Mais en fait à partir de 1998, nous avons assisté à un recul sur le plan des libertés.* ». Aussi, de porter un jugement et de mettre le point sur la réalisation du projet et du programme de la lutte antiterroriste entamée et menée par le l'ex-Président Liamine Zeroual²⁵⁵ : « *En réalité, les islamistes qui ont perdu militairement ont gagné idéologiquement dans la mesure où ils ont imposé leur vision.* ». Par cet énoncé, la locutrice veut afficher un ethos d'une journaliste capable de cerner une situation politique complexe dont les partenaires sont l'État, les islamistes et le peuple algérien.

²⁵³ Une appellation adoptée par certaines parties dans le champ politique pour décrire les événements tragiques qu'a vécus l'Algérie pendant la décennie noire de 1990. L'État et le peuple algériens les qualifient de terrorisme, ce qui est communément et officiellement admis.

²⁵⁴ Le parti dissous FIS (Front islamique du salut) a remporté, lors des élections législatives du 26 décembre 1991, 188 sièges des 340 de l'Assemblée nationale. Le second tour des élections, prévu pour le 16 janvier, est interrompu, avec la démission de Chadli Bendjedid, Président en fonction, de l'Algérie, le 11 janvier 1992.

²⁵⁵ Président de l'Algérie de 1995 à 1999. « Liamine Zéroual rompt le dialogue avec les islamistes et mène une politique d'« éradication des groupes terroristes ». In, fr.wikipedia.org/wiki/Liamine_Zéroual

Son discours signifie qu'on a vaincu le terrorisme en tant que violence armée mais pas l'islamisme en tant qu'idéologie et mouvance politique.

La prise de position de la locutrice dans les deux énoncés (3 et 4) fait construire l'ethos de son engagement politique qui nous renseigne sur l'appartenance de la journaliste à la catégorie des citoyens qui défendent les valeurs démocratiques et le principe des libertés publiques.

Se donne à voir donc un ethos d'une journaliste laïque et démocrate : « *Les laïcs et les démocrates sont devenus des bêtes curieuses* », qui se détache de l'idéologie des islamistes et de ceux qui prêchent l'application de la religion dans tous les domaines de la vie quotidienne : « *L'esprit bigot s'est généralisé. On n'arrive plus à raisonner objectivement. On explique tout par la religion* ».

Mais, en même temps, elle n'adhère pas à la politique de l'État:

« *comment demander à un peuple d'être démocrate quand il n'a jamais connu la démocratie.* »

Ce dernier énoncé vient confirmer l'échec de l'État algérien dans l'instauration de la démocratie. Le discours de la locutrice pose l'ethos d'une journaliste déçue et désespérée par la situation politique de son pays. S'affiche aussi l'ethos de son engagement politique en ce sens qu'elle dénonce le non-respect par l'État algérien des promesses qu'il a faites au peuple suite au soulèvement populaire du 5 octobre 1988.

Nous enchaînons avec deux extraits de la veuve Matoub porteurs des éléments qui exposent le contexte politique algérien. Celui-ci est saisi comme une brèche qui va nous orienter dans l'analyse du cheminement de la construction de l'ethos qui exprime la vision et/ou l'engagement politique de la locutrice:

5- « *Je dirais même que la violence de la révolte de 2001 est l'une des conséquences de l'assassinat de Lwennas et de l'impunité dont ont bénéficié les criminels. La Kabylie a souvent été agressée politiquement et militairement. Le déni d'identité, consacré par l'arabo - islamisme du pouvoir, et l'utilisation de la répression pour étouffer ses légitimes revendications politico- identitaires ne pouvaient laisser les jeunes Kabyles insensibles. La consécration de l'impunité dans la gestion du dossier de l'assassinat de Lwennas, compilée à l'assassinat des 123 jeunes Kabyles ne pouvaient laisser insensibles toutes celles et tous ceux qui rêvent d'un autre présent et d'un autre avenir.* » P. 40

6- « *Je tente de tirer les leçons du passé, notamment tout ce qui entoure la mort de cet être exceptionnel qu'est Lwennas Matoub. Ce n'est pas seulement au passé que j'en parle, car il est toujours l'emblème vivant des luttes contre toutes les formes d'oppression. Son message est universel et se fait reconnaître comme tel dans beaucoup d'autres pays. Il vaut aussi bien pour les Kabyles que pour tous les autres hommes. Tous ceux qui s'insurgent contre l'ordre établi pour affirmer des valeurs différentes et meilleures sont dans la continuité du combat de Lwennas Matoub. Il nous a transmis à tous le flambeau qu'il a reçu. La grande question c'est de savoir si nous autres sommes à la hauteur de son combat et de son sacrifice. A mon modeste niveau, le devoir de justice, de mémoire et de vérité fait partie intégrante de ma vie. Une vie qui puise beaucoup de son sens de ce qui faisait la kabylité de Lwennas : vérité, intégrité, générosité, respect, tolérance, persévérance... Tout un projet de vie !* » P. 41

Pour effectuer l'analyse de ce discours, nous surpassons le rappel des données contextuelles concernant la personne qui parle dans la mesure où nous les avons déjà évoquées dans les titres précédents.

Comme le font remarquer les deux extraits (5 et 6), la locutrice affiche l'ethos de sa vision politique à travers l'ethos d'autrui. L'ethos qu'elle exhibe est exprimé dans l'extrait 5, par le biais d'un « je » énonciatif qui convoque plusieurs éléments extralinguistiques à savoir:

- l'assassinat du chanteur Matoub Lounes (l'époux de la locutrice) ;
- la révolte de la Kabylie, en 2001, suite à l'assassinat d'un jeune kabyle dans une brigade de gendarmerie ;
- mais aussi tout le combat identitaire mené des années durant.

Ces pièces de puzzle permettent de dessiner l'ethos de la vision politique de la locutrice et ce à quoi elle s'est engagée dans sa vie.

Le discours de la locutrice est fondé sur deux axes principaux qui constituent les deux facettes soutenant l'ethos affiché : les événements de la Kabylie, comme prétexte à son jugement et à son opinion politique, et l'assassinat de son époux comme mobile de son engagement.

L'extrait 5 donne à voir l'ethos d'une veuve révoltée qui exprime ce qui justifie la révolte de la Kabylie en 2001 : « *la Kabylie a souvent été agressée politiquement et*

militairement. Le déni d'identité, consacré par l'arabo - islamisme du pouvoir, et l'utilisation de la répression pour étouffer ses légitimes revendications politico- identitaires ne pouvaient laisser les jeunes Kabyles insensibles »

Elle fait une lecture de ce qui a fait éclater les événements de 2001 en mettant sur le banc d'accusation le Pouvoir algérien qui a dénié la reconnaissance de l'identité kabyle et refusé toute forme de combat identitaire. Après ce constat, elle affiche un ethos de compréhension et de soutien envers ces jeunes qui se révoltent contre le Pouvoir en légitimant leur colère et leur indignation. En jugeant que ces manifestations est l'une des conséquences de l'assassinat de son époux en 1998, la veuve Matoub montre à quel point elle adhère à ce combat et l'adhésion est à prendre dans son sens large : « [elle] concerne l'ensemble des effets de croyance à une opinion. »²⁵⁶.

De ce fait, le « je » énonciatif individuel va prendre une dimension plus large pour devenir un « je » collectif défendant les mêmes valeurs et s'engageant dans le même combat. Le « je » qui ouvre le discours de la locutrice se présente, donc, comme une instance du discours qui inclut la personne de la locutrice et le référent « la Kabylie » comme opinion partagée et comme mémoire discursive. Celle-ci « se constitue autour des savoirs de connaissance et de croyance sur le monde et qui forme des communautés²⁵⁷ discursives. »²⁵⁸

La lecture politique de la locutrice, dans l'extrait 5, de ce qui s'est passé en Kabylie montre l'ethos d'une militante qui fonde dans le combat de sa communauté et qui s'appuie sur la mémoire discursive de celle-ci quand il s'agit de donner sa vision politique ou d'afficher, ouvertement, son engagement politique pour une cause identitaire. Elle puise dans les vocables et les discours ancrés dans le conscient collectif de sa communauté : *la Kabylie agressée politiquement et militairement, Le déni d'identité, consacré par l'arabo - islamisme du pouvoir, et l'utilisation de la répression pour étouffer ses légitimes revendications politico- identitaires*. La vision politique de la locutrice passe de l'opinion à la croyance.

²⁵⁶ R. Amossy, 1999: 177.

²⁵⁷ À distinguer des communautés sociales, et nous visons ici celles à dominante idéologique qui sont productrices de valeurs, d'opinions et de croyances. (*Dictionnaire d'analyse du discours* : 105.)

²⁵⁸P. Charaudeau, et D. Maingueneau, 2002 : 372.

C'est ce que nous verrons dans l'extrait 6. Cette croyance domine dans le point de vue que la locutrice donne à propos de la situation en Kabylie. Un « je » énonciatif véhicule des croyances auxquelles la veuve Matoub adhère. L'éthos de sa vision politique se fait par le biais de l'éthos de son époux qu'elle expose dans son discours. En d'autres termes, c'est à travers la relation qu'elle entretient avec son époux comme référent et comme repère de toute une communauté qu'elle a pu mettre en place l'éthos de son engagement politique puisqu'il est question, dans ce discours, d'une lecture politique : « *il nous a transmis à tous le flambeau qu'il a reçu.* ». Pour pouvoir tenir et préserver le flambeau, il faut adhérer à ce qu'il véhicule comme combat, tolérance, persévérance, intégrité, générosité...etc. C'est accepter ces principes et s'engager à les défendre quels que soient les obstacles et les difficultés.

La veuve Matoub utilise l'éthos préalable de son défunt époux comme stratégie du discours qui contribue à édifier l'éthos de son engagement politique. Elle cite *Lounes Matoub* comme donnée connue, comme référent et comme croyance. Cela confère à son discours une autorité puisque le défunt véhicule, comme référent du discours, un combat, des principes et des valeurs attestés : il a sacrifié sa vie pour son engagement. Dans ce cas, ce qui a servi à la construction de l'éthos de l'engagement politique de la locutrice est considéré comme une autorité citée qui « *fonctionne en appui du discours tenu par un locuteur L1, pour légitimer, vis-à-vis de son interlocuteur L2, un dire ou une façon de faire en les référant à une source tenue pour légitimante.*»²⁵⁹

Le discours de la dernière partie de l'extrait 6, par le retour à l'emploi des pronoms personnels qui passent du « nous » au « je » : « *il nous a transmis le flambeau qu'il a reçu* », « *la grande question c'est de savoir si nous autres sommes à la hauteur de son combat et de son sacrifice* ».: « *à mon modeste niveau* », « *fait partie intégrante de ma vie* » construit et renforce un éthos d'une femme qui adhère à l'engagement politique de sa communauté.

Au terme de ce premier volet du chapitre portant sur l'éthos, nous pouvons tirer que l'image de soi que le sujet parlant veut afficher de lui est tributaire d'un éthos dégagé par et pour l'Autre. Vu les multiples angles sous lesquels on peut explorer l'éthos,

²⁵⁹P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 : 86.

l'étude de celui-ci, en discours, demeure un travail inachevé dans le sens où d'autres pistes pourraient être exploitées.

Dans cette perspective, et afin de vouloir creuser davantage cette notion flexible et difficile à cerner, nous avons prévu de la développer. Nous essayerons, dans le deuxième volet qui constitue ce présent chapitre, d'étudier et de saisir la notion d'ethos dans sa dimension collective.

2 - La mise en discours d'un ethos collectif

Dans sa dimension collective, la notion d'ethos sera étudiée sous un angle où nous focalisons sur d'autres partenaires du discours qui seront saisis comme partie prenante dans la présentation de soi. Il est question, dans ce titre, de suivre le processus de l'image de soi dégagée dans et par le discours en cherchant la contribution et la part de l'Autre dans l'élaboration d'un ethos qui se veut collectif.

Nous partons du principe que l'ethos de l'instance énonciative véhiculant les différents statuts et rôles de la personne qui parle est fusionné dans une image de soi dégagée de tout un groupe, d'une communauté ou d'une société. La question qu'on doit se poser est de savoir comment on peut s'appuyer, dans ce cas, sur l'image préalable, prédiscursive d'un groupe ? Pour répondre à cette question et afin de permettre une interprétabilité des discours que nous voulons analyser, le recours à certains concepts s'impose. Ce faisant nous concentrons notre travail sur ce qui détermine l'imaginaire et le conscient collectifs du groupe représenté dans l'instance énonciative. Ce n'est plus l'ethos préalable du locuteur qui prend la parole qui intervient dans l'élaboration de son image de soi dans le discours mais c'est celui de tout le groupe dans lequel fonde le locuteur en tant qu'être du monde et avec lequel il partage un terrain d'entente sur un champ particulier (politique, intellectuel, professionnel, culturel, idéologique.....).

Nous essayons d'étudier quelques cas, présents dans notre corpus, de cette présentation de soi sous sa forme collective, dans le but de mettre en lumière cette notion.

2-1- L'ethos d'une appartenance culturelle

Le choix de l'appartenance culturelle comme fondement à la présentation d'un ethos collectif nécessite une connaissance de l'arrière-plan culturel des membres constituant le groupe dont nous suivons le processus de la construction de l'ethos dans le discours. À cet effet, nous avons pris quelques énoncés de nos locuteurs où nous avons observé des traces qui procurent à la construction de l'image de soi sa matérialité. C'est le cas dans ce discours du chanteur et artiste kabyle Idir:

« Eh bien, il y a le militantisme de la cause, de notre langue. Dans le temps, quand on descendait sur Alger, c'était déjà une petite émigration.

C'est comme si on était déjà étranger dans notre propre pays. Tu es interne dans un lycée, après il y a la cité universitaire qui arrive, du coup, à l'intérieur, il y'a cette envie de t'accrocher à tes racines car on ne se sentait pas vraiment à l'aise de ce que nous offrait l'environnement. Donc ce qui nous unissait nous les Kabyles tournait autour de ça. En plus le contexte politique d'alors faisait de nous des militants. (...) Car il y avait une grande soif d'identité parce qu'on ne se retrouvait pas dans l'identité qu'on nous proposait.» P. 19

Il est question, ici, d'un énoncé où le « je » est absent. L'usage des pronoms « on » et « nous » dissimule un locuteur collectif. Celui-ci « s'applique à des discours produits par des locuteurs individuels lorsqu'un ensemble de conditions peut amener à les considérer comme des porte-parole du groupe. De manière heuristique, elle a l'intérêt d'annuler la variable individuelle.»²⁶⁰

Par la tournure impersonnelle « *il y a le militantisme de la cause* », sont désignés le locuteur et tous les Kabyles qui se sont engagés dans le combat identitaire kabyle (ou amazigh)²⁶¹ dans les années 1970²⁶² donnant ainsi à l'énoncé sa dimension polyphonique.

²⁶⁰P. Charaudeau et D. Maingueneau 2002 : 352.

²⁶¹ Le mot amazigh englobant plusieurs parlers : le kabyle, le chaoui, le mouzabite, le chenoui et le tergui. On aurait pu choisir indifféremment kabyle ou amazigh mais le combat est attribué beaucoup plus aux Kabyles.

²⁶² Nous délimitons la période à laquelle fait allusion le locuteur. Il a quitté son pays en 1975 en venant juste de finir ses études universitaires. Il est question donc de la période d'avant 1975.

D'ailleurs, l'article défini dans le syntagme « de **la** cause » montre que cette cause est unique et connue. Il lui donne plus d'envergure comme combat, comme engagement, comme manifestation sur le terrain et comme action menée par des acteurs sociaux et politiques représentés par un locuteur collectif :

« il reste cependant que [la notion du locuteur collectif] présuppose l'existence du collectif à partir de manifestations extralinguistiques (des statuts, des adhérents...), qu'elle ne vérifie le caractère véritablement « collectif » du discours au sens langagier du terme. Elle s'intéresse plus à l'objet produit (le discours) qu'à sa production. »²⁶³

L'article défini « la », dans le syntagme « le militantisme de la cause », confère à l'énoncé une portée interdiscursive entre les militants de la même cause mais aussi entre le locuteur et le lecteur.

« Le militantisme de la cause », (énoncé de l'exemple ci-dessus), est « à prendre aussi bien dans le cadre de l'interaction –il est orienté vers l'autre- que des rapports consensuels ou polémiques qu'il entretient avec les autres mots du discours dans un espace où les énonciations se croisent et se répondent »²⁶⁴

« La cause » comme événement connu, comme un parcours défini fait appel au comment elle est dite, au comment on en parle et aux discours qui en restent, donc à la mémoire discursive.

De même pour le syntagme « de notre langue », le locuteur spécifie, ici, son lien à la langue, sa langue et la langue du locuteur collectif et non pas une autre langue algérienne.²⁶⁵

S'affiche, donc, l'ethos des militants engagés, déterminés et qui se reconnaissent dans ce combat identitaire.

- 1- *« quand on descendait sur Alger, c'était déjà une petite émigration. »*
- 2- *« C'est comme si on était déjà étranger dans notre propre pays. »*
- 3- *« on ne se sentait pas vraiment à l'aise de ce que nous offrait l'environnement. »*

L'emploi du pronom « on » dans les trois énoncés, ci-dessus, désigne tous les kabyles habitant la Kabylie (militants ou pas).

²⁶³ P. Charaudeau, et D. Maingueneau, 2002 : 353.

²⁶⁴ R. Amossy, 2010 (2000) : 138.

²⁶⁵ Plusieurs langues partagent le terrain linguistique algérien : la langue amazighe avec ses variantes, l'arabe algérien, l'arabe standard (littéraire) et le français.

Le nom propre « *Alger* », qui renvoie à la capitale du pays, est considéré comme éloigné du locuteur, non pas sur le plan géographique mais sur le plan culturel. Ce qui fait que le locuteur (collectif) ressent une émigration dans le déplacement à la ville d'Alger et se sent étranger dans son pays. Le locuteur se reconnaît comme Algérien : « *dans notre propre pays* » mais, inversement, l'énoncé sous-entend une non-reconnaissance de l'identité kabyle de la part de l'État. Se donne à voir un ethos d'une communauté mise à l'écart, marginalisée, mal à l'aise en dehors de son espace géographique, la Kabylie.

L'environnement (énoncé 3) nie l'identité kabyle et offrait l'arabe comme seule langue nationale et officielle.²⁶⁶ Cet état de fait engendre dans le discours du locuteur l'ethos de personnes révoltées, refusant à tout prix d'adhérer à la politique de l'époque. Cela faisait d'eux des militants engagés dans un combat qui va leur permettre de se faire entendre comme peuple dont l'identité doit être reconnue et dont la langue doit trouver sa place dans la Constitution du pays comme langue officielle à côté de l'arabe.

Le discours, ci-dessus, nous renseigne sur une image de soi de militants conscients de ce qui les attend comme parcours long et dur, sachant qui ils sont et ce qu'il veulent dans un contexte politique s'opposant à leurs attentes et à leurs revendications :

« En plus le contexte politique d'alors faisait de nous des militants. (...) Car il y avait une grande soif d'identité parce qu'on ne se retrouvait pas dans l'identité qu'on nous proposait. »

Le recours au contexte politique dont parle le locuteur est plus que nécessaire pour pouvoir interpréter ses propos et pouvoir suivre le processus de la construction de l'ethos du locuteur dans sa dimension collective. Le locuteur s'est contenté du syntagme « *d'alors* » pour faire allusion à un donné social déterminé et à un conscient collectif des lecteurs : nous interrogeons, ici, les connaissances du public de la situation politique de l'époque et nous faisons appel aux discours qui y circulaient et ce qui en reste aujourd'hui.

²⁶⁶ Constitution (article 2). Actuellement tamazight est reconnue comme langue nationale et officielle.

L'Algérie « *d'alors* » était sous le règne du Président Houari Boumediene (1965 – 1978). Le Pouvoir étant sous l'égide du parti unique FLN (le front de libération nationale)²⁶⁷, la langue kabyle n'était aucunement citée dans la Constitution comme constante de la Nation. Le combat des Kabyles pour promouvoir leur langue et leur culture était opprimé. Cela a fait de ces militants des personnes résistantes et résolues à s'accrocher à leurs racines et à se confirmer dans leur identité.

Voulant exploiter le même arrière-plan culturel, nous proposons d'analyser quelques extraits du discours de la veuve Matoub et nous tentons une possible interprétation de la construction d'un ethos dit à travers son discours. La locutrice fond dans un groupe en s'appuyant sur un référent auquel elle attribue une image de soi collective qui correspond à chaque élément du groupe:

- 1- « *Mes sœurs Warda et Farida, qui avaient subi le même déluge de feu, vivent toujours avec ce même traumatisme. Un traumatisme que le temps n'arrive pas à atténuer, la douleur étant toujours vivace, pour elles comme pour moi.* » P. 39
- 2- « *La Kabylie a souvent été agressée politiquement et militairement. Le déni d'identité, consacré par l'arabo - islamisme du pouvoir, et l'utilisation de la répression pour étouffer ses légitimes revendications politico- identitaires ne pouvaient laisser les jeunes Kabyles insensibles. La consécration de l'impunité dans la gestion du dossier de l'assassinat de Lwennas, compilée à l'assassinat des 123 jeunes Kabyles ne pouvaient laisser insensibles toutes celles et tous ceux qui rêvent d'un autre présent et d'un autre avenir.* » P. 40
- (...)
- 3- « *Les jeunes l'aimaient pour ce qu'il était, pour le fait qu'il soit entier, sensible, écorché, vrai. Sa perte est vécue comme une douleur humaine, mais surtout comme la perte d'un repère. C'est cette violence qui ne fut pas admise. C'est cela qui fut rejeté lors des manifestations ayant suivi son assassinat. C'est cette violence qui fut annonciatrice de celles qu'allait subir la Kabylie en 2001, avec des formes de lutte différentes ; avec des*

²⁶⁷ Un parti créé pour pouvoir mener la révolution algérienne (1954 – 1962), détenant tous les pouvoirs de l'Algérie indépendante jusqu'à la période du multipartisme en 1990. Le FLN est toujours majoritaire dans les assemblées élues.

résultats politiques différents, mais avec de lourdes conséquences sur l'avenir de la Kabylie.» P. 40-41

(...)

- 4- *« Il vaut aussi bien pour les Kabyles que pour tous les autres hommes. Tous ceux qui s'insurgent contre l'ordre établi pour affirmer des valeurs différentes et meilleures sont dans la continuité du combat de Lwennas Matoub. Il nous a transmis à tous le flambeau qu'il a reçus. La grande question c'est de savoir si nous autres sommes à la hauteur de son combat et de son sacrifice.» P. 41*

Ces fragments de discours (1 à 4), pris dans leur globalité, nous renseignent sur un arrière-plan culturel comme un terrain partagé entre les personnes dont l'éthos collectif est mis en place par le discours.

La locutrice recourt à plusieurs moyens linguistiques qui vont nous offrir la possibilité d'interpréter un éthos qui se construit en s'appuyant sur les données extralinguistiques comme stratégie de crédibilité. Celle-ci *« définit le caractère de véracité des propos d'une personne ou d'une situation.»*²⁶⁸

Le discours de la locutrice permet de lire un éthos collectif différent d'un extrait à un autre et nous assistons dans chacun l'implication de la locutrice comme partie prenante puisqu'elle se rallie aux instances du discours convoquées par une expérience et un vécu communs.

L'utilisation des noms propres, dans l'extrait 1, montre la position que le sujet parlant entreprend dans son discours et à quel degré elle partage cette image de soi affichée. La locutrice et ses sœurs ont vécu la même expérience, le même drame et se trouvent dans la même situation, celle de « rescapées ». Nommer ses sœurs c'est revenir sur un événement que signifie cette nomination car *« la nomination identitaire met en évidence deux traits essentiels de toute nomination: la nature dialectique des fonctionnements mis en jeu dans l'actualisation, et le caractère dialogique du sens qu'elle actualise en catégorisant l'être nommé.»*²⁶⁹

- *« qui avaient subi le même déluge de feu » ;*

²⁶⁸P. Chararaudeau et D. Maingueneau, 2002 : 154.

²⁶⁹P. Siblot, 1998 : 42

- « avec ce même traumatisme » ;

- « pour elles comme pour moi ».

À travers son activité langagière, la locutrice affiche un ethos identique à celui des autres partenaires du discours qu'elle évoque et qui exprime un état - physique et moral - de douleur, de traumatisme et de souffrance. La locutrice et ses deux sœurs sont présentées comme une entité ayant survécu par miracle à un sort qui aurait pu être fatal.

Revenons, dans l'extrait 2, au référent « *la Kabylie* » utilisé comme un outil discursif sur lequel s'appuie la locutrice pour afficher un ethos d'une personne concernée et frappée par tout ce qui touche cette communauté. En effet, dans ce fragment, elle révèle des vérités sociales et politiques et des renseignements qui sont admis chez les membres du groupe auquel elle appartient. L'extrait exhibe une image de soi commune à toute la Kabylie, dont fait partie la locutrice, comme une région attaquée sur le plan militaire et politique, marginalisée et déniée. La locutrice dénomme l'auteur de ce déni : « *consacré par l'arabo - islamisme du pouvoir* » et la dénomination, dans cet énoncé, nous renseigne sur la nature de la souffrance infligée à la Kabylie en ce que le courant idéologique « arabo-islamiste » s'oppose aux valeurs et aux croyances de cette région. Face à cet état de faits et refusant leurs conditions de vivre, les jeunes kabyles se sont révoltés pour un changement et un avenir meilleur. La dénomination est un procédé qui « *consiste en l'institution entre un objet et un signe x d'une association référentielle durable.*»²⁷⁰

Ainsi, la locutrice fait allusion, dans l'énoncé, à un déni répétitif gravé dans la mémoire des Kabyles : « *La Kabylie a souvent été agressée politiquement et militairement* ». Elle fait référence aux événements qui ont précédé la révolte de 2001 et qui constituent la mémoire collective de cette communauté. Il s'agit du printemps berbère 1980, de l'assassinat des jeunes lors des manifestations qui ont suivi l'assassinat du chanteur Matoub Lounes, en 1998 (l'époux de la locutrice), de l'assassinat d'un jeune dans une brigade de gendarmerie à Tizi Ouzou en 2001 (un motif qui a fait éclater la révolte de 2001 en Kabylie, appelée printemps noir, laquelle a fait 123 victimes tuées par les autorités). Une mémoire collective est, donc, préservée par une mémoire discursive à

²⁷⁰P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 : 163.

laquelle adhèrent les membres de la communauté. Et l'énoncé est porteur de traces d'interdiscursivité dont la locutrice semble être concernée par ce qui s'est dit. Ainsi, son discours affiche l'ethos d'un état d'esprit de tout un groupe social, un ethos collectif d'un groupe communautaire.

Dans l'extrait 3, la locutrice se considère comme une partie prenante dans ce que vivent les jeunes kabyles comme souffrance et deuil suite à la perte de leur chanteur Matoub Lounes, considéré comme une idole et un repère. Elle fonde dans le sort collectif qui affiche l'ethos de jeunes perdus, révoltés et meurtris. La locutrice ne peut pas se détacher d'un groupe qui est considéré comme son allié dans le combat, précisément dans la continuité du combat de son défunt époux.

C'est ce qu'elle confirme, justement, dans le dernier extrait (4) où elle se met dans le rang de ceux qui représentent la relève d'un combat mené par le chanteur assassiné. Ce passage donne à voir un ethos de personnes se lançant un défi pour porter le flambeau qui leur a été transmis.

Le discours de la locutrice nous dit une appartenance culturelle commune qui collabore à construire un ethos collectif des membres ayant un même fond culturel. Un ethos d'effacement, de deuil, de révolte et de défis chargés d'une lueur d'espoir pour un avenir meilleur.

Nous voyons un autre exemple où l'ethos est projeté dans sa dimension collective. Nous proposons un énoncé de Fouzia Aït El Hadj en sa qualité de Directrice du Théâtre *Kateb Yacine* de Tizi Ouzou :

« Le théâtre de Tizi Ouzou, grâce à la manifestation «Algérie, capitale de la culture arabe 2007», a eu cette chance de sillonner tout le pays d'est en ouest. On a rencontré un public magnifique, un public qui aime le théâtre. Je crois que tous les hommes de théâtre ont fait le maximum cette année pour ramener le public qui a apprécié les planches du théâtre. Je crois que nous avons gagné le pari de tenir ce spectacle dans la ville de Djelfa. » P. 33

Dans cet énoncé, l'activité langagière est réalisée sur la base d'une action commune qui consistait en la mission partagée : effectuer une tournée dans le pays dans le cadre de la

manifestation « Algérie capitale de la culture arabe ». L'instance énonciative est dissimulée dans le référent « théâtre de Tizi Ouzou » et est considérée comme plurielle, polyphonique mais, en même temps, cette pluralité d'instances énonciatives à laquelle est attribué l'énoncé est représentée dans un locuteur unique, collectif s'engageant au même degré dans la même activité culturelle. Cette dernière a rassemblé les locuteurs non pas uniquement comme des « êtres du monde » mais encore comme des instances ayant exprimé une impression et une réaction communes dans leur production discursive concernant cette participation. Il en résulte la construction d'un ethos collectif à tous les membres constituant cette entité qui a entrepris la tournée théâtrale comme action culturelle et sociale. Celle-ci est chapeautée par la locutrice en tant qu'instance de Directrice du Théâtre Kateb Yacine de Tizi Ouzou et comme productrice de la pièce théâtrale jouée lors de cette tournée. La présentation de soi de la locutrice est dissimulée dans le référent « *Théâtre de Tizi Ouzou* » qui inclut tous ceux qui ont participé à cette action culturelle (la locutrice comme Directrice et comme productrice, les comédiens, les techniciens...). C'est ce qui va nous permettre de détecter un ethos partagé, commun, collectif qui dit une satisfaction et une joie d'avoir participé à la manifestation et réussi la mission : « *a eu cette chance de sillonner tout le pays d'est en ouest* ». Le « *on* » exprime cette collectivité : « *On a rencontré un public magnifique, un public qui aime le théâtre* », et exhibe un ethos des membres d'un groupe en mouvements, en déplacement et ayant agi ensemble pour accomplir une action commune. Se donne à voir, donc, un ethos collectif, pas seulement des membres de la troupe théâtrale, mais aussi, celui du public qui interagit avec le travail des comédiens : « *pour ramener le public qui a apprécié les planches du théâtre* ».

Par le « *nous* », utilisé à la fin de l'énoncé, la locutrice adopte son statut de Responsable, de « Directrice du Théâtre de Tizi Ouzou » et s'exprime au nom des décideurs de ce déplacement à la ville de Djelfa. Cela vient confirmer une image de soi d'un locuteur collectif enchanté d'avoir surpassé les craintes et les contraintes: « *Je crois que nous avons gagné le pari de tenir ce spectacle dans la ville de Djelfa* »

L'emploi de « *je* » ne se présente qu'en association avec le verbe d'opinion : « *je crois...* ». Il véhicule, ainsi, une instance énonciative dans son statut de personne occupant un poste de responsabilité qui lui donne la légitimité de témoigner sur les

efforts déployés par les hommes de théâtre, lors de cette manifestation culturelle, et d'exprimer son avis sur la réussite de l'événement « Algérie capitale de la culture arabe ». Le « je » exprime la fierté que la locutrice éprouve - au nom de tous ceux qui ont participé à cette manifestation culturelle- la fierté de s'être engagée, d'avoir assumé cet engagement et d'avoir contribué à la réussite de l'événement. Celui-ci devient, alors, un élément conducteur sur lequel s'appuie la locutrice pour afficher un ethos d'une appartenance culturelle. En plus de l'ethos collectif, mis en discours, concernant l'état d'esprit des participants, l'événement « Algérie capitale de la culture arabe » constitue le lieu où s'unissent les protagonistes de cette action pour exprimer la même opinion et se réunissent pour tenir la même position à l'égard de cet événement. De ce fait, *«la construction d'un ethos discursif est ainsi privilégiée dans la mesure où elle est indissociable d'un positionnement politique.»*²⁷¹

Pour repérer une autre forme de la présentation de soi collective et l'image que dégage cette collectivité dans le discours, nous proposons, maintenant, un extrait de discours qui nous montre à quel point la locutrice puise dans le social et recourt à des connaissances et à des représentations sociales. Elle affiche, ainsi, un ethos collectif des individus caractérisés par un ancrage culturel commun :

« Lors d'un reportage en Algérie, en 1993, je voyageais du côté de Tamanrasset, mais visitais également les camps du Polisario à Tindouf et le Sahara Occidental. Parmi les réfugiés et les familles des nomades, on racontait souvent une histoire comme premier cadeau à l'invité. J'ai entendu la même histoire deux fois, celle d'un garçon qui s'est perdu lors d'une tempête de sable dans le désert et qui fut adopté par une famille d'autruches. Après 10 années dans le désert, il fut attrapé contre son gré et ramené à sa famille. Chaque fois, à la fin de l'histoire, le conteur disait : « Il s'appelle Hadara, ceci est une histoire vraie. » C'est pourquoi je l'ai fait publier dans le magazine Globen (un journal pour les écoles en Suède) comme un exemple que les contes racontés oralement existent encore dans le désert. Dans la même édition, j'avais également un article sur une fille des Touareg, des brigades chamelières de conservation d'OPNA, sur le désert, les chameaux, scorpions et sur la vie dans les camps de réfugiés. Après la parution du magazine, je fus invitée à un déjeuner chez le représentant du Polisario en Suède. Ils voulaient me remercier des articles que j'avais écrits sur la vie dans les camps, mais

²⁷¹ R. Amosy, 1999 : 26.

commençaient par dire qu'ils étaient particulièrement contents de ce que j'avais écrit sur Hadara. Ils disaient que c'était une histoire vraie, (...) les deux hommes commencèrent à danser la danse des autruches dans leur bureau et quand ils disaient que Hadara avait appris à tout le monde à danser la danse des autruches quand il avait commencé à vivre parmi les hommes à nouveau. (...). Le livre a incité des écoliers suédois à vouloir en savoir plus sur le désert et l'Algérie, ils ont souvent, à partir du texte, écrit, dessiné et écrit des poèmes. Oui, certains ont même écrit à Hadara, bien que dans le livre, ils ont su qu'il était mort. » P. 53-54

Ce qui est intéressant dans la production discursive ci-dessus, c'est la manière dont la locutrice exhibe un ethos collectif à partir d'une construction, sans cesse, d'un terrain culturel que les membres d'un groupe social se partagent. La locutrice, en sa qualité d'auteure et de journaliste, s'appuie sur des données et des représentations sociales. Celles-ci prétextent une construction d'une image de soi des individus imprégnés par la tradition orale et coopératifs à la transmission du conte comme élément collaborateur à la promotion de la culture orale dans le sud algérien. Ce réservoir, dans lequel a puisé la locutrice, qui est elle-même fascinée par la force du conte dans l'édification d'un fond culturel, constitue le prédiscours, lequel est « *un ensemble de cadres prédiscursifs collectifs (savoirs, croyances, pratiques) qui donnent des instructions pour la production et l'interprétation du sens en discours.* »²⁷²

La mise en scène d'un conte populaire ancré dans le conscient collectif de la communauté, dont il est question dans l'extrait ci-dessus, montre l'adhésion de la locutrice à mettre en lumière cet arrière-plan culturel. Elle s'appuie sur le procédé du témoignage : le conte est raconté par une personne appartenant à la région visitée par la locutrice, à savoir, les camps du Polisario et le Sahara occidental: « *il s'appelle Hadara, ceci est une histoire vraie.* ». Le conte comme référent, comme élément constituant d'un fond culturel, a collaboré, dans le discours que nous analysons, à construire un ethos des individus qui s'entrecroisent dans les croyances et qui s'attachent à tout ce qui est capable de contribuer à la transmission et à la sauvegarde de la culture orale.

La locutrice, par la publication du conte dans le magazine « Golben, (un journal pour les écoles en Suède), met en place un processus de la circulation du conte comme

²⁷²M-A. Paveau, 2006 :118.

discours et ce qu'il véhicule comme héritage culturel, comme mémoire sociale, comme croyances partagées, en somme, comme appartenance culturelle. D'après J-M. López Muñoz, S. Marnette et L. Rosier :

« [la circulation du discours] est régulée par la société qui détermine des rôles de "discoureurs" plus ou moins institutionnalisés chargés de porter sur une place publique des discours appartenant à autrui : un porte-parole ou un délégué parlent au nom d'une communauté dont ils relaient et portent le discours, ce qui les engage à une responsabilité d'ordre éthique (respecter la "vérité" du discours) et linguistique (respecter la teneur ou la lettre du discours).²⁷³

Faire sortir le conte de ses frontières géographiques et le faire promouvoir ailleurs, notamment en Suède, le pays de la locutrice, c'est prouver la collaboration et la volonté de tous à faire connaître cet héritage culturel. C'est vouloir le léguer au monde entier pour lui permettre une existence plus longue. Le groupe se présente, donc, comme un ensemble qui s'unit en s'appropriant des connaissances préalables *« fonctionnant comme des ressources sémantiques antérieures et des lieux mémoriels de discours. »²⁷⁴*

C'est dans cette dynamique interactionnelle entre les membres de la communauté du Polisario et le Sahara occidental (aussi ceux qui sont établis à l'étranger) qu'une appartenance culturelle s'affiche dans le discours et s'assume: *« Après la parution du magazine, je fus invitée à un déjeuner chez le représentant du Polisario en Suède. Ils voulaient me remercier des articles que j'avais écrits sur la vie dans les camps, mais commençaient par dire qu'ils étaient particulièrement contents de ce que j'avais écrit sur Hadara. Ils disaient que c'était une histoire vraie ».* Par le biais du dialogue et une volonté de s'ouvrir à l'Autre, la locutrice fonde dans le groupe en affichant un ethos de fascination et d'enchantement. La mise en discours d'un ethos collectif de tous ceux qui sont imprégnés par un arrière-plan culturel commun, dans ce discours, s'affiche par cette interaction entre ce que nous appelons, ici, les partenaires du discours : la locutrice, les gens du sud algérien et du Sahara occidental, les représentants du Polisario en Suède... C'est ce processus discursif

²⁷³ 2009 : 11.

²⁷⁴ M-A. Paveau, 2006 : 116.

qui favorise le mouvement de la circulation du conte ou d'une culture, en général, qui permet de donner à une appartenance culturelle son aspect interculturel.

Nous avons tenté d'attirer l'attention sur le fait que le discours, affichant un ethos collectif qui exprime une appartenance culturelle, se base sur un événement ou un référent social. Nous avons essayé, en analysant quelques énoncés de notre corpus, de démontrer comment des unités linguistiques sont mobilisées pour renvoyer à une réalité vécue par un locuteur collectif. Ainsi, cette mise en mots d'une expérience commune, d'un vécu partagé et d'un référent comme objet dont il est question dans le discours ne peut que mettre en jeu une image de soi caractérisant tous les membres et les partenaires qui sont convoqués dans le discours. Nous avons affaire à un sujet qui dessine son image dans sa dimension collective par rapport à l'objet du discours autour duquel s'unissent les différents acteurs sociaux comme une entité discursive.

2-2- La construction de l'ethos par rapport aux déterminations idéologiques

D'une manière générale, l'idéologie est « *un système global d'interprétation du monde social.* »²⁷⁵. Si nous nous plaçons dans l'analyse du discours, nous nous référons à L. Althusser qui « *a développé une théorie des idéologies selon laquelle l'idéologie représente un rapport imaginaire des individus à leur existence qui se concrétise matériellement dans des appareils pratiques.* »²⁷⁶

Dans une perspective qui lie étroitement l'individu au monde social, nous ne saurons pas sortir de l'aspect culturel de la présentation de soi – vu dans le titre précédent- pour étudier l'empreinte idéologique dans la construction de l'ethos dans le discours. Néanmoins, c'est un processus de continuité où s'entrecroisent les deux dimensions qui affectent la dynamique de la construction d'un discours de soi hétérogène où se mêlent la conscience de soi comme statuts et rôles, la présence de l'Autre, les données sociales, le contexte...

²⁷⁵ P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 : 301.

²⁷⁶ Ibid.

Nous proposerons quelques fragments d'interviews où nous avons pu observer un air d'idéologie ou une forte empreinte prise dans sa dimension collective.

Nous avons essayé de trier des énoncés où figurera une image de soi d'un locuteur collectif.

Voici un extrait du discours de Yasmina Khadra où nous étudions des traces qui nous permettent de délimiter une dimension idéologique:

« Je le dis sans ambages : les gens qui viennent insulter des personnes en les nommant, régler leurs comptes avec des institutions, développer des théories séditeuses et raviver la discorde, je ne les accueillerai pas. Par contre, ceux qui ne partagent pas les orientations de nos gouvernants, qui ne sont pas d'accord avec la politique, qui sont contre le Système béquillard qui est le nôtre et qui apportent un éclairage et une sincérité dans la contradiction, ceux-là seront les bienvenus. Notre pays a soif de s'instruire. D'apprendre à écouter et à reconnaître ses torts. Celui qui ne partage pas vos idées n'est pas forcément votre ennemi. Parfois, il a peur pour vous et tente de vous sauver. » P. 4

D'ores et déjà, le locuteur divise le public en deux catégories: les personnes qui s'opposent à l'idéologie de l'État d'une manière destructive et celles qui sont contre le Système en agissant d'une manière constructive.

Le locuteur, dans son statut d'un homme désigné officiellement par le Chef de l'État, se trouve dans une position où il doit éclaircir sa lignée idéologique. Il est amené à se montrer comme un trait d'union entre lui et cette institution publique. De ce fait, la dimension d'un ethos collectif va apparaître au fur et à mesure de la construction du discours. Dans cette diversité des idéologies, le locuteur se voit forcé de choisir son rang, ne serait-ce que d'une manière indirecte ou implicite. En ayant une connaissance des différentes visions idéologiques qui se dessinent dans la sphère sociale de son pays, le locuteur, à travers son discours, détermine les images de l'Autre qui y circulent. Le locuteur, en soutenant une catégorie de gens et en rejetant l'autre, prend position en intégrant un des rangs évoqués dans son discours : *« ceux qui ne partagent pas les orientations de nos gouvernants, qui ne sont pas d'accord avec la politique, qui sont contre le Système béquillard qui est le nôtre et qui apportent un éclairage et une sincérité dans la contradiction, ceux-là seront les bienvenus. ».*

Le syntagme : *« le Système béquillard »* montre la position du locuteur et sa façon de juger le Système politique mis en place. Il s'appuie sur la détermination idéologique de

l'Autre pour révéler les faiblesses de ce Système. Cela lui confère un positionnement dans une catégorie d'individus dont l'idéologie se contredit avec celle de l'État. S'affiche un ethos de personnes qui, dans leur remise en cause d'un Système et comme alternative à l'idéologie controversée, peuvent apporter une autre manière de voir les choses et une autre vision du monde.

Dénoncer directement le Système va à l'encontre de son statut de Directeur d'un établissement étatique. De ce fait, le locuteur va user d'une stratégie mise en évidence dans son discours qui consiste à soutenir et à appuyer une vision idéologie qu'il partage, en réalité, avec ses concitoyens. L'ethos collectif va mettre en surface un autre statut de l'homme, celui d'un intellectuel défendant les valeurs démocratiques et la liberté de chacun tant qu'il agit dans le respect de l'Autre.

L'ethos de cette catégorie de personnes qui pourraient agir pour le bien de tous, pour le changement pour le meilleur ne peut être crée qu'à partir d'une situation sociale particulière et de données contextuelles d'une Algérie multiple et des idéologies diverses que le locuteur a fait exposer dans son discours. À travers un dialogue indirect avec ses interlocuteurs, et par le biais de l'interview, Yasmina Khadra a choisi son rang et son discours n'est que « *le produit d'une conjoncture sociale.* »²⁷⁷

Nous proposons un autre extrait de discours et nous tentons de retracer un fil conducteur qui va nous renseigner sur l'empreinte idéologique mise en évidence dans le discours. Nous devons exploiter toutes les données sociales dites, dans ce passage, afin de pouvoir comprendre comment sont orientés idéologiquement les propos de notre locutrice :

« Non! Pas du tout. Je ne pense pas que le problème de la langue soit posé. Le travail en langue arabe ne pose pas de problème pour M. Belbaz, réalisateur de la pièce. Je suis la productrice de cette œuvre de Z'hor Ounissi, Douaa El Hamam. Tout le pari était à relever par M. Messaoud Belbaz. Lui, il a essayé d'adapter le texte selon ce qui se passe aujourd'hui dans la société. Donc, cette nouvelle lecture du texte de Z'hor Ounissi m'a vraiment incitée à jouer dans cette pièce. La tournure qu'il a trouvée, c'est-à-dire faire un théâtre dans un théâtre.

²⁷⁷M. Bakhtine, 1980: 174.

Un ensemble en pleine répétition et tout d'un coup l'assassinat d'une artiste. Tout démarre à partir de là. Ces artistes sur place ne savent plus comment s'en sortir. Ils se posent des questions quant à l'avenir. Elle redémarre avec la proposition du metteur en scène qui leur demande de se renfermer sur eux-mêmes pour prendre exemple sur nos grandes héroïnes qui ont lutté. Et c'est comme cela qu'ils ont essayé de faire des esquisses en retournant dans l'histoire à travers Kahina, Tin Hinan, Fadhma N'Soumeur et Djamilia Bouatoura. Des figures de notre culture qui ont poussé les comédiens à travailler. Le spectacle commence par un travail de chorégraphie. Toute la résolution a été faite grâce à la chorégraphie.

Sa conception était un théâtre ballet. C'est là que réside la beauté de ce spectacle en plus des valeurs auxquelles tenait Zhor Ounissi. Cela a permis de nous faire revenir sur notre réalité, à nous poser réellement des questions, nous, en qualité de femmes et la société en général sur le rôle de la femme, sa position son militantisme et sa résistance par rapport aux envahisseurs de tous les temps et aux incursions d'aujourd'hui. » P. 32-33

L'extrait, de Fouzia Aït El Hadj, directrice de théâtre et productrice de la pièce théâtrale : *Douaa El Hamam*, met en scène des acteurs sociaux qui nous renseignent sur la thématique et la morale de cette pièce. Partant du contenu de cette dernière, nous devons rassembler tous les partenaires de cette interaction sociale, car c'est à partir de la collaboration de tous ces membres et de leur processus interactionnel que se redessiner l'image de leurs déterminations idéologiques.

La question que nous nous posons est de savoir comment un locuteur qui se présente, dans son discours, puisse unir, dans l'éthos qu'il donne à voir, tous les membres qui ont coopéré dans l'activité langagière ? Pour aller chercher des éléments de réponse, nous devons nous appuyer sur le postulat que « *toute la partie verbale de notre comportement ne peut en aucun cas être mise sur le compte d'un sujet individuel pris isolément.* »²⁷⁸

L'abondance des noms propres dans cette production discursive, comme références réelles, nous informe sur l'univers social qui abrite ces noms dans la mesure où ce ne sont pas de simples vocables mais des noms porteurs d'une dimension historique, dotés d'une charge idéologique et véhiculent une signification politique. Les restituer, dans le discours de la locutrice, signifie redessiner un processus mémoriel et nécessite une prise de position à l'égard de ces repères et raviver la mémoire collective. S'engager dans la pièce théâtrale « *Douaa El Hamam* », c'est accepter d'être un maillon qui s'ajoute à la

²⁷⁸M. Bakhtine, 1980: 182.

chaîne formant cette mémoire collective. C'est choisir de soutenir et de préserver les valeurs défendues par les acteurs de cette chaîne, c'est afficher expressément sa ligne idéologique. La nomination identitaire, ici : *Kahina, Tin Hinan, Fadhma N'Soumeur, Djamila Bouatoura, Zhor Ounissi*, constitue un outil discursif qui nous permet, d'abord, de détecter un ethos d'individus, (la locutrice et toute la troupe théâtrale), fiers de leurs précurseurs. Ensuite, elle nous oriente vers la manière de saisir ce locuteur collectif comme sujets idéologiques. Dans cette mise en scène de l'ethos collectif, nous saisissons l'adoption des valeurs que transmet la pièce théâtrale, « *Douaa El Hamam* », par les acteurs qui l'ont jouée et nous retenons le jugement que ces derniers portent à la symbolique de cette pièce. Dans ce sens, P. Charaudeau affirme que: « *l'ethos collectif correspond à une vision globale (...) il n'est construit que par attribution apriorique, attribution d'une identité émanant d'une opinion collective vis-à-vis d'un groupe autre.*»²⁷⁹

Douaa El Hamam est un référent mais aussi un espace où se croisent l'être et le dire : « *les idées sont construites par des manières de dire qui passent par des manières d'être* »²⁸⁰, et « *les manières d'être commandent les manières de dire et donc les idées.* »²⁸¹

La pièce théâtrale présente, donc, ces acteurs comme une relève déterminée à continuer le combat des femmes symboles qui sont évoquées dans le scénario et résistantes aux agressions qui puissent exister de nos jours. Et c'est dans ce regard, que le locuteur porte à ces femmes, que nous parvenons à comprendre l'ethos collectif affiché dans ce discours en pensant à une formule que nous modifions: « dis-moi de qui tu parles je te dirai qui tu es. »

Pour bien illustrer l'ethos affiché, nous présentons un extrait d'une journaliste algérienne qui a exercé dans deux journaux nationaux : Liberté et Le Matin :

« *En un an d'existence, Liberté était devenu le premier quotidien en termes de tirage et j'ai été nommée rédactrice en chef. Même si les conditions de travail étaient dures à cause de l'insécurité, du couvre-feu et d'autant plus pour moi, en tant que femme, occupant un poste de responsabilité, j'ai le souvenir d'une époque où l'on jouissait d'une liberté de ton extraordinaire.*

²⁷⁹ 2005 : 17

²⁸⁰ D. Maingueneau, cité dans P. Charaudeau, 2005 :

²⁸¹ P. Charaudeau, 2005 :

On défiait les tentatives de censure des autorités. Quand j'y repense aujourd'hui, je me demande comment on a pu reculer à ce point -là aujourd'hui. J'ai fini par quitter Liberté en 2000. Je crois qu'on ne voulait pas d'une femme à un poste de responsabilité et l'on a commencé à tout me reprocher. J'ai alors rejoint Le Matin où jusqu'à la fermeture du journal en 2003 et l'emprisonnement de son directeur, Mohamed Benchicou, j'ai retrouvé le plaisir d'écrire librement. Ce fut une belle expérience après laquelle je suis retournée à Liberté, en qualité, cette fois, de directrice de la rédaction mais au bout d'un moment, on a à nouveau commencé à me reprocher de ne pas respecter la ligne éditoriale, de prendre trop de liberté et de laisser passer des choses qui portaient atteinte aux intérêts du groupe propriétaire du journal. On me disait « On n'est pas au Matin ici ». Finalement, on a nommé un directeur général adjoint à la rédaction début 2006, une façon de m'écarter ! Quelques semaines plus tard, j'ai démissionné car je ne voulais pas sortir la brosse à reluire ou écrire sous la dictée de qui que ce soit. » P. 42-43

La locutrice met en surface l'ethos des deux journaux qu'elle considère comme des sphères auxquelles elle appartient, en procédant par la comparaison des lignes éditoriales de ces deux espaces médiatiques. Elle tient, dans son statut professionnel journalistique, un discours sur le positionnement idéologique de deux journaux où elle a exercé.

La construction d'un ethos collectif s'affichera grâce à ce parallèle mis en place dans le discours de la locutrice entre Liberté et Le Matin. L'image de soi de celle qui parle est confirmée par le recours à autrui. C'est à partir de la place qu'elle occupe dans les deux journaux, qu'elle réussit à construire un ethos qui dit les déterminations idéologiques des deux journaux.

Les noms des journaux est un outil par excellence qui renvoie non seulement au journal comme espace médiatique mais aussi et surtout à sa ligne éditoriale. Liberté et Le Matin nous font penser à une réalité sociale, économique et politique qui les a créés dans la conjoncture d'une Algérie qui venait d'entrer dans une ère nouvelle qui est le multipartisme et l'ouverture médiatique. Et dans leurs façons de décrire la réalité vécue, de commenter des événements, d'analyser des situations et de débattre des sujets, ils se font, en même temps, une image de soi, puisqu'ils constituent, chacun, une voix qui

exprime un positionnement, un engagement vis-à-vis de ce qu'elle transmet et une vision idéologique.

La locutrice, dans les énoncés qui suivent, met en évidence la ligne éditoriale de chaque journal qui affiche un ethos collectif d'une idéologie qui s'oppose à celle de l'État (les deux journaux n'appartiennent pas à la presse gouvernementale, ce sont des quotidiens indépendants) :

« J'ai le souvenir d'une époque où l'on jouissait d'une liberté de ton extraordinaire. On défiait les tentatives de censure des autorités » (au sein du journal liberté) » P. 43

« J'ai alors rejoint Le Matin où jusqu'à la fermeture du journal en 2003 et l'emprisonnement de son directeur, Mohamed Benchicou, j'ai retrouvé le plaisir d'écrire librement. » P. 43

Dans ces deux passages, la locutrice dans son rôle de témoin, cite deux états de fait : celui de *défier les tentatives de censure des autorités* (énoncé 1), et *la fermeture du journal Le Matin en 2003*, (énoncé 2). Cela nous met au clair quant à l'image que la locutrice veut dégager de ces deux espaces de presse. C'est une presse qui adopte une idéologie différente de celle que défend le Système politique algérien mis en place. Les deux journaux offrent, selon les propos de la locutrice, la possibilité aux journalistes de jouir d'une liberté d'expression, militant ainsi à l'instauration des valeurs démocratiques et des principes des libertés publiques.

Néanmoins, en prenant usage d'un énoncé rapporté, attribué aux instances énonciatives du journal Liberté, la locutrice va présenter une petite nuance concernant les visions idéologiques des deux journaux :

« on a à nouveau commencé à me reprocher de ne pas respecter la ligne éditoriale, de prendre trop de liberté et de laisser passer des choses qui portaient atteinte aux intérêts du groupe propriétaire du journal. On me disait "On n'est pas au Matin ici." » P. 43

La présence de la journaliste au sein du journal Liberté représentait un risque pour ce dernier, dans le sens où elle ne respectait pas la ligne éditoriale de cet espace médiatique. Elle est jugée qu'elle pouvait nuire à l'image et *aux intérêts du groupe propriétaire du journal*. C'est un jugement qui exhibe les limites de l'expression libre du journal Liberté

et la nuance existante entre ce dernier et le journal Le Matin. Le discours rapporté à la fin de l'extrait confirme un ethos d'une vision idéologique relative et limitée.

Nous tenterons de suivre ce processus de la construction d'un ethos collectif, dans l'extrait qui suit de Georges Bertrand, en sa qualité d'écrivain et d'un passionné de l'Orient, où il met en évidence un point qui permet d'afficher une image de soi commune aux deux mondes dont il parle dans son discours :

« Vous évoquez là un problème essentiel : celui de l'ignorance. Une ignorance qui est bien partagée, malheureusement, entre les peuples des deux côtés de la Méditerranée. Mes nombreux et longs séjours en pays musulman m'ont permis de constater combien l'ignorance de la culture européenne était aussi grande en terre d'Islam que celle de la culture orientale en terre occidentale. Mais hélas, bien souvent, les habitants de l'une comme de l'autre terre sont également ignorants de leur propre culture. Quant au mot de «tolérance», je lui préfère celui de «respect». Respecter l'autre, c'est pour moi plus acceptable que de, juste, le «tolérer»... Mais dialogue et respect ne peuvent être de mise que s'il y a connaissance de soi et de l'autre, ce à quoi, bien modestement, je m'emploie. » P. 36

Il est question, dans cet exemple, de citer un point commun entre le monde occidental et le monde oriental. L'extrait s'ouvre par le vocable « *ignorance* » que partagent les deux mondes. Un vocable qui n'est pas sans signification et qui nécessite de le prendre comme un paramètre qui va nous orienter dans la recherche des indices qui nous guideront dans la compréhension de l'ethos partagé des deux mondes. La portée idéologique de « *ignorance* » permettra de retracer une image de soi construite à travers ce discours. Qu'on se place dans une culture, dans une civilisation ou dans une religion, on se trouvera prisonnier d'une vision idéologique qu'on est contraint à choisir consciemment ou inconsciemment.

Mettant la relation entre les mondes occidental et oriental comme prétexte dans la description de leur façon d'être, le locuteur rassemble les traits caractérisant un ethos de peuples (des deux rives de la Méditerranée) ignorants. Chaque peuple ignore tout de l'autre même si parfois ils partagent le même espace de vie. Donnant à voir des peuples

qui optent pour une position de rejet de l'Autre et imprégnés par une idéologie d'exclusion.

Les relations entre les deux mondes se marquent dans « l'ignorance » adoptée par les deux peuples et ce, est dû à la relation qu'entretient chaque monde avec sa propre culture. La culture prône le rapport avec autrui, la tolérance, le respect, la paix, la générosité.....et si un peuple ignore ce que lui dicte sa culture, les effets de distanciation avec l'Autre prendront le dessus et la transmission mutuelle des valeurs des cultures s'avère impossible.

Pour faire face à ce fléau dont le locuteur qualifie les peuples occidental et oriental, chacun des deux mondes doit adopter une autre vision du monde, une autre détermination idéologique. Il incombe à chacun des deux peuples de faire un travail colossal dans sa relation à sa culture avant de franchir les barrières qui le séparent de l'Autre.

Le locuteur fait allusion, dans son discours, à un ethos effacé qui est celui du respect et du dialogue dont doivent se distinguer ces peuples opposés. Mais la reconnaissance de la culture de l'Autre passe d'abord par la reconnaissance de la culture de soi.

Le locuteur, dans ce passage, a mis en discours un ethos collectif de deux peuples : occidental et oriental, et ce, à l'aide d'un seul vocable qui fait apparaître une image négative commune à ces deux mondes tant opposés et tant différents.

Toujours dans le cadre d'une mise en discours d'un ethos collectif, nous prenons un dernier extrait que nous soumettons à l'analyse, dans ce titre :

« C'est bien que vous disiez, que vous liez violence et mémoire. La violence subsiste dans notre mémoire et elle se nourrit d'elle-même tant qu'on en n'a pas parlé. Le problème maintenant, c'est comment passer de la mémoire qui est douloureuse à l'histoire. C'est cela le chemin que nous devons faire. Il faut pouvoir parler parce que du moment que l'on ne parle pas, la violence est enfouie et elle ressurgit. » P. 51

La locutrice Wassyla Tamzali, écrivaine, fait partie des personnes qui ont vécu la Révolution. Elle évoque l'état d'esprit des gens de sa génération ayant subi les affres du colonialisme français.

Elle met en relation deux vocables : « *violence et mémoire* » qui vont faire apparaître l'ethos d'une génération blessée dans son corps mais aussi dans son esprit. Ce que les personnes appartenant à cette génération ont vécu ne sera jamais effacé, il sera toujours gravé dans leur mémoire. La violence est un vocable qui expose l'ethos d'une atrocité partagée par tout un peuple constituant ainsi un élément édificateur de leur Histoire commune. La « violence » constitue la « mémoire » et la « mémoire » est remplie de « violence », et ce rapport étroit qui est tissé entre les deux vocables construit l'image d'un peuple prisonnier de son passé et de ce qu'il a subi, conservé par la mémoire collective. Ce sort douloureux et cette violence infligée à tout un peuple ont besoin « *de paroles qui les reprennent, les transforment ou parlent d'eux.* »²⁸²

Ce qui est à prendre, ici, comme ethos collectif, c'est la manière avec laquelle cette génération perçoit la violence et la place qu'elle lui accorde dans sa mémoire. La violence, vocable doté d'un poids de souffrances enfouies et cachées, porte tout le fardeau d'un passé douloureux. C'est une manière, pour cette génération, de sauvegarder ce passé qui témoigne du sacrifice d'un peuple. L'ethos collectif, dans ce cas, exprime une vision de voir et de laisser intacts des souvenirs des actes et des actions sociales. En d'autres termes, c'est être déterminé à la façon dont on entretient des rapports avec la violence subie ou comment on se construit avec cette violence.

La locutrice parvient à une résolution, à un compromis avec le for intérieur de cette génération. Elle se voit en droit, dans son statut d'écrivaine, d'appeler tous ceux qui partagent avec elle les mêmes souvenirs à exprimer une volonté de changer et de transformer cette violence, comme faits atroces, en des mots, en une histoire, en l'Histoire. La mise en mots de la douleur saura apaiser les esprits, elle permettra au discours de circuler et de se former autour d'une époque, d'une colonisation et des séquelles qui en ont découlé.

Le syntagme « *La violence est enfouie et elle resurgit* » dit l'ethos d'une génération marquée par la guerre et qui ne se remettra jamais de son mal-être tant que la violence demeure enracinée dans sa mémoire.

L'ethos collectif, dans le passage ci-dessus, remet en cause toute l'époque de la colonisation française en Algérie. Il est la résultante des faits qui témoignent de l'atrocité

²⁸² P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 : 372.

d'une époque et il est au service d'une mémoire collective. Cette dernière détient en sa possession des éléments qui peuvent faire émerger une histoire discursive laquelle sera à son tour au service de l'Histoire. C'est un appel à témoigner, à écrire et à se donner la légitimité de prendre la parole comme acteurs sociaux ayant participé à construire une Algérie nouvelle, indépendante même si le prix payé était très cher. C'est partir d'une autre idéologie qui consiste à penser que les générations d'après l'indépendance ont le droit de comprendre ce qui s'est réellement passé et que la mémoire alourdie par les souvenirs de la guerre est un bien public. Ainsi, le mot *violence* passe d'une charge émotionnelle à sa dimension idéologique qu'il véhicule, car « *le mot est toujours chargé d'un contenu ou d'un sens idéologique ou événementiel. C'est ainsi que nous le comprenons et nous ne réagissons qu'aux paroles qui éveillent en nous des résonances idéologiques ou ayant trait à la vie.* »²⁸³

La locutrice, à travers ce dialogue, lance un appel à la génération de la Révolution à sortir du silence et à dire l'Histoire avec des mots pour parvenir à former un discours autour du vocable « violence ». Et dans cette formation du discours, le mot *violence* « *devient partie de l'unité de la conscience verbalement constituée. La conscience a le pouvoir de l'aborder sous une forme verbale.* »²⁸⁴

À travers les quelques exemples que nous avons sélectionnés dans notre corpus, nous avons pu observer comment l'ethos collectif d'une vision idéologique se construit dans le fil du discours des interviewés. Le locuteur qui prend la parole choisit une manière d'afficher son appartenance à un groupe, à une catégorie sociale ou à un monde caractérisable idéologiquement. De ce fait, il nous renseigne, consciemment ou inconsciemment, sur son penchant ou son degré d'adhésion à une lignée idéologique qui fait apparaître un ethos collectif attribué à une telle ou telle formation sociale. Il va adopter une stratégie discursive en jouant sur la crédibilité de l'ethos d'individus approprié au conscient collectif. Aussi le discours met-il en présence une image de soi négative d'un locuteur collectif ou encore fait allusion à un ethos effacé. Dans ce cas-là, il va user de son habilité en tant que porte-parole légitimé par le public et se prendre

²⁸³M. Bakhtine, 1977: 102.

²⁸⁴Ibid. 41.

comme un conseiller qui va s'adresser au grand public afin de corriger une image défavorable dans le monde où il vit. À cet effet, le locuteur met en évidence un autre ethos qu'il donne en alternative à celui qui caractérise déjà les sujets du discours.

2-3- L'ethos collectif construit à travers un rapport de conflit

Il s'agit, ici, de montrer l'ethos du conflit ou de la dénonciation qui met à l'opposé le sujet qui prend la parole et le groupe qu'il dénonce et avec lequel il entretient ce rapport conflictuel. Le recours au contexte sociopolitique s'avère nécessaire pour expliquer l'actualisation discursive d'unités linguistiques qui sont porteuses de sens conflictuels.

Le premier extrait, que nous proposons, montre la position que le locuteur égyptien Alaa Al-aswany, écrivain et humaniste, entretient vis-à-vis de son gouvernement :

« Je ne me sens pas vraiment à l'aise avec le fait d'être invité par des gouvernements peu démocratiques. Or, dans le monde arabe... (Rires) C'est là une autre barrière. Je ne peux pas défendre la démocratie dans mon pays et accepter d'être invité par un régime non démocratique ! Je préférerais, comme c'est le cas en Algérie, être invité par un éditeur comme Casbah Edition, un acteur non étatique. Mais malheureusement, dans de trop nombreux pays arabes, même les éditeurs doivent demander l'autorisation à leur gouvernement pour m'inviter. » P. 63

Le locuteur mobilise des outils discursifs qui vont afficher l'ethos de l'Autre et justifier ce rapport de conflit et de refus.

Il cible le gouvernement de son pays, l'Égypte, et ceux du monde arabe d'une manière générale. Il les qualifie de « *peu démocratiques* » ou de « *non démocratiques* », ces qualificatifs expriment les visions contradictoires entre celui qui parle et son partenaire du discours. Le syntagme désignant les gouvernements arabes nous renseignent non seulement sur les régimes politiques, qui sont mis en place par les gouverneurs, mais, aussi, sur les conditions dans lesquelles sont contraints de vivre les peuples arabes.

Le « je » qui parle dans l'énoncé « *Je ne me sens pas vraiment à l'aise avec le fait d'être invité par des gouvernements peu démocratiques* » se met à projeter une image de quelqu'un qui s'éloigne et qui rejette la politique des régimes de l'ensemble des pays arabes. Il se considère comme un intellectuel solidaire avec ces peuples, voire, comme un citoyen appartenant à ce large peuple qui souffre des mêmes affres du pouvoir qui opprime son peuple. Le statut social du locuteur, en tant qu'écrivain, et son engagement humanitaire pour la liberté d'expression et les droits de l'Homme, lui confère une légitimité de rejeter des régimes qui vont à l'encontre de ses attentes et de celles de ses confrères dans le monde arabe.

Le discours de l'énoncé met, en parallèle, deux éthés opposés : celui qui met en évidence les gouvernements arabes comme systèmes peu démocratiques, voire, totalitaires, puisqu'implicitement, l'énoncé nous renvoie à la réalité politique et sociale dans ces pays. Le locuteur, dans sa stratégie discursive, s'appuie sur les événements de révolte qu'ont vécus certains pays arabes (la Tunisie, l'Égypte, la Syrie...), appelés « Printemps arabe » pour se rendre fiable dans ce discours en faisant entendre que sa position d'anti-Pouvoir est déjà approuvée. Cela affiche l'éthos collectif de tous les peuples arabes, dont le locuteur fait partie, victimes de ces systèmes, opprimés et qui s'indignent contre les régimes politiques de leurs pays.

La construction des éthés collectifs qui présentent deux partenaires de discours : les gouvernements arabes comme l'accusé et leurs peuples comme la victime, permet au locuteur de donner un « *commentaire d'intelligibilité qui s'est produit sur le réel, sorte de métadiscours de son positionnement.* »²⁸⁵

Dans la même perspective et restons dans le positionnement du sujet parlant, nous montrons comment le chanteur algérien Baaziz construit un éthos collectif à partir de sa position d'artiste contestataire. Le cas de cet exemple est un échantillon et une illustration de ce que nous venons de voir dans l'énoncé précédent:

« Je ne vois pas où est le crime de chanter pour l'Algérie. Je tiens à être clair. Je n'ai pas changé. Je suis resté égal à moi-même. Pour ceux qui se posent des questions, je leur dirais que je ne soutiens aucun candidat. Mon seul candidat, c'est l'Algérie. »

²⁸⁵P. Charaudeau, 2005: 47.

(...)J'ai toujours dit ce qu'il fallait dire au bon moment. J'ai affronté le pouvoir et je l'affronterai à chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Je donnerai toujours mon avis. » P.77-78

Pour pouvoir comprendre la lutte de l'artiste dans le but de garder et de sauver l'image préalable que se faisait de lui le public algérien, nous avons vu nécessaire de rappeler l'événement qui a détruit l'image de Baaziz contestataire. La diffusion de son album « *Bladi* » (Mon pays), lors de la campagne électorale pour les élections présidentielles de 2009, sur la chaîne nationale de télévision, a suscité une polémique car cela ne correspond pas au profit d'un chanteur engagé. Le contenu de la chanson décrit positivement la situation dans laquelle vivent les Algériens, donc elle vante le système mis en place par le Pouvoir algérien.

En réaction à cette polémique, l'artiste va se mettre dans le rang de l'Algérie qu'il va dissocier de l'État algérien et du Pouvoir. La restitution de son image positive doit passer par la justification et l'explication. Il va viser à projeter un ethos qui le replacera, absolument, dans les rangs des chanteurs engagés et de tous ceux qui ne peuvent soutenir ni le candidat qui se présentait pour la troisième fois à la Présidentielle, ni le Système mis en place.

Cela nous conduit, d'une part, à comprendre le fonctionnement de l'ethos collectif qui unit l'artiste, ses « fans » et tous ceux qui le joignent dans les idées et la contestation envers le régime algérien. L'ethos collectif, ici, se construit dans ce rapport qui consiste à soutenir, à approuver et à adhérer à ce qu'une voix « dit tout haut ce que les autres (qui s'opposent au Pouvoir) pensent tout bas ». Le locuteur, dans sa position de chanteur engagé, rassure son public :

- « *Je tiens à être clair. Je n'ai pas changé. »*
- « *Je suis resté égal à moi-même. »*
- « *Pour ceux qui se posent des questions, je leur dirais que je ne soutiens aucun candidat. »*

Le fait de choisir son camp d'être aux côtés de son public est une stratégie de « positionnement » qui lui garantit, de la part de son co-locuteur, une légitimité de chanteur engagé qui adopte une lignée idéologique approuvée et validée par son public.

Le locuteur va mettre en place une autre stratégie discursive dans le but d'appuyer son innocence et dissiper tout malentendu. Il va déclarer que la chanson est destinée à l'Algérie, à celle que portent tous les Algériens dans leurs cœurs : « *Mon seul candidat, c'est l'Algérie.* » Le référent *Algérie* est porteur d'une charge émotionnelle et le locuteur vise, par ce lexème, à agir sur le public. Il lui sert d'outil qui pourrait apaiser les esprits car « *Algérie* » rassemble tous les Algériens et on ne peut pas condamner ou reprocher le fait d'agir pour le pays.

D'autre part, cette stratégie de choisir son rang ou de le confirmer (avec assurance), projette l'image du Pouvoir algérien, celle d'un système qui a échoué que le peuple, dont le locuteur fait partie, rejette :

« *J'ai affronté le pouvoir et je l'affronterai à chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Je donnerai toujours mon avis.* »

Sans avoir dit de mots qui puissent présenter l'ethos du Pouvoir algérien, le rapport de conflit et de dénonciation nous renseigne sur l'image collective de ceux qui constituent le Système mis en place par le Pouvoir en Algérie.

L'ethos collectif, dans ce cas de figure, ou, plus précisément, les deux éthè mettent en confrontation, dans l'exemple que nous avons choisi, d'une part, celui du locuteur et son public (tous ceux qui adhèrent à ce qu'il dit, à sa lignée idéologique et à son point de vue) et d'autre part, celui du Pouvoir algérien. L'image de soi (collective) ce faisant, fait intervenir un interdiscours qui nous renvoie au discours de la chanson « *Bladi* » qui a créé la polémique, la campagne électorale comme conjoncture particulière et le locuteur collectif. Cette interaction entre les diverses sources énonciatives donne au discours qui affiche ces éthè une dimension dialogique. Cela signifie que d'autres discours antérieurs ont traversé constitutivement le discours de l'interviewé et forme une « *hétérogénéité énonciative constitutive.*»²⁸⁶. Le mot, selon Bakhtine, est toujours une réaction au mot de l'Autre.

Nous reviendrons sur le concept du *Dialogisme* dans le chapitre qui suivra.

²⁸⁶ Concept emprunté à J. Authier-Revuz, notamment dans ses travaux : 1982, 1984.

2-4- La dimension universelle dans la construction d'un ethos collectif

L'étude des discours des interviewés, dans le cadre de l'ethos qui va afficher une dimension universelle, dépassera tous les paramètres vus jusque-là. De l'arrière-plan culturel, à l'engagement politique en passant par les déterminations idéologiques et allant jusqu'à l'imaginaire social, le processus discursif dans la dynamique d'une présentation de soi d'un locuteur collectif s'élargit de sorte qu'une dimension universelle va se sentir dans « l'image de soi » collective. C'est ce que nous tenterons de voir dans ces quelques énoncés choisis pour l'étude. Nous verrons comment le discours, à l'aide d'outils linguistiques et de marqueurs discursifs, donne à voir une instance énonciative plurielle dont il affiche un ethos collectif. La question qui se pose est de savoir quelle est cette instance énonciative hétérogène et comment le sujet parlant fait partie de ce locuteur collectif.

Voici un exemple :

« Ce n'est pas naturel de se jeter d'un avion en vol. Après, en chute libre, on descend à 200 kilomètres/heure. Là, oui, on a le temps de cogiter. Les cinquante secondes, avant que le parachute s'ouvre, entre 4000 et 2000 mètres, ressemblent à une action de jeu en foot. Les pros arrivent à faire des figures. Moi (il mime en écartant les bras), vous avez bien compris que je n'en faisais pas. Tu prends la vitesse dans la tête. J'étais un peu enrhumé, mon nez et mes oreilles en ont pris un coup, mais c'est génial ! J'étais avec huit membres de l'équipe de France de parachutisme, champions du monde depuis 2006. Des gars extra, tranquilles et auxquels je tire mon chapeau. (Enthousiaste.) D'ailleurs, cette année, ils disputeront les Championnats du monde à Maubeuge. » P. 10

L'énoncé, ci-dessus, extrait de l'interview du sportif mondial Zinedine Zidane, met en évidence deux catégories sociales d'individus qui sont champions du monde dans des domaines de sports différents. Ce qui nous intéresse, ici, c'est la manière dont le locuteur présente, à travers son discours, l'ethos qui fait apparaître les caractéristiques d'une image de soi qui rassemble les deux catégories. De prime abord, il faut signaler que l'ethos collectif s'affiche par un lien occasionnel qui a rassemblé le locuteur et les autres

partenaires de l'action accomplie. Zinedine Zidane s'est efforcé à présenter ces champions du monde de parachutisme comme une stratégie qui va contribuer puissamment à assurer sa crédibilité en tant que sportif qui se met dans les rangs des champions du monde.

Le locuteur, dès le début de l'énoncé, commence à cerner le danger de l'activité qu'il a accomplie avec succès.

Lui, le champion du monde de l'équipe de France de football (2002), fusionne avec les champions de l'équipe de France de parachutisme (2006) pour laisser apparaître un ethos commun, collectif, celui simplement des champions du monde courageux, pleins d'énergie et d'enthousiasme.

À un autre niveau d'analyse, nous relèverons des éléments qui s'appuient sur l'opinion publique, sur tout ce qui entoure les deux équipes sportives en tant que référents sociaux et tout ce qui s'y circule comme production discursive. Tous ces éléments sont convoqués, à travers l'énoncé du locuteur, d'une manière explicite comme dans : « *J'étais avec huit membres de l'équipe de France de parachutisme, champions du monde depuis 2006. Des gars extra, tranquilles et auxquels je tire mon chapeau. (Enthousiaste.) D'ailleurs, cette année, ils disputeront les Championnats du monde à Maubeuge.* » ou d'une manière implicite en faisant allusion à tout ce qui se dit à propos de ces champions du monde, c'est-à-dire aux discours qui se forment à leur propos. Une formation du discours « *désigne des ensembles socio-discursifs qui entrent en concurrence avec d'autres...* »²⁸⁷

L'ethos collectif est, donc, à prendre dans sa dimension dialogique.

Il en va de même pour le discours où se construit l'image de soi dans sa dimension universelle et ce, à l'aide d'une série de noms propres qui y défilent. Nous proposons un énoncé du chanteur Idir où il évoque le fait qu'il a permis aux artistes du monde entier de se réunir autour de son album :

« *Les deux personnalités les plus populaires de France, Noah et Zidane sont parties prenantes dans le disque. Les réunir, ce n'est pas rien. Avoir Goldman Obispo, et j'en passe. C'est formidable. Tout le monde a adhéré. Et à l'origine, c'est parti d'un kabyle, ça c'est une*

²⁸⁷R. Amosy, 2010 (2000) : 199.

performance pour nous. Ça conforte notre histoire, notre crédibilité en tant que peuple. Ça nous permet de prouver que nous sommes fiables dans tous les domaines. Nous avons donné à la Kabylie et à l'universalité des choses dont on n'a pas à avoir honte. Et-là je citerai Jean Amrouche, Mammeri, Isabelle Adjani, et d'autres. Et à ce titre-là, on est de plain-pied légitimés par notre appartenance à l'histoire du monde avec notre culture, et on la revendique. » P. 22

Le locuteur procède à la construction de l'ethos collectif unissant le locuteur et les Kabyles, d'une part, et un locuteur universel, d'autre part, par le jeu des noms propres. L'accent est mis précisément sur l'ethos collectif que veut afficher le chanteur à propos des Kabyles qui ont atteint l'universalité et ce, chacun dans son domaine d'activité.

Pour produire son disque, Idir a réuni plusieurs noms et il n'est qu'un maillon qui a formé la chaîne réalisant le disque. Tous ceux qui ont participé à cette réalisation et qui ont adhéré à ce projet croient que l'art n'a pas de frontières.

Par ailleurs, le chanteur, comme instance de discours, fond dans le groupe auquel il appartient, il parle de lui-même comme un quelconque élément du groupe : « *Et à l'origine, c'est parti d'un Kabyle* ». Le pronom « *nous* » vient renforcer cette fusion de l'individuel dans le collectif pour laisser afficher l'ethos d'une communauté fière de son Histoire et de ses exploits, dans divers domaines, et qui a prouvé son existence à l'échelle mondiale :- *notre histoire - notre crédibilité - nous sommes fiables dans tous les domaines la Kabylie et à l'universalité des choses dont on n'a pas à avoir honte.*

Le locuteur va citer des noms de renom mondial mais tous appartenant à la communauté kabyle dont fait partie le locuteur. Idir s'appuie sur le discours de l'opinion publique internationale (ou universelle) puisque ces noms ont marqué et marquent toujours la communauté universelle. Ils sont ancrés dans la mémoire collective des habitants de la planète. La mise en place de la nomination identitaire a permis et a facilité, sur le plan discursif, l'appui de la construction de l'ethos collectif de toute une communauté qui a prouvé son existence dans l'Histoire du monde.

Le pronom indéfini « on », dans la dernière partie du discours d'Idir, va inclure tous les membres de sa communauté qui affichent l'ethos de citoyens convaincus de leur légitimité culturelle et revendiquant, à travers une seule voix, leur appartenance à leur culture qui est considérée comme un élément constitutif de la culture mondiale ou universelle. Cette seule voix est prise dans sa dimension hétérogène et est considérée comme un locuteur collectif.

La locutrice, dans l'extrait qui suit, laisse apparaître une image de soi d'une femme dont l'identité est composée d'une empreinte universelle. Nous ne revenons pas, dans ce discours, sur des éléments déjà analysés dans des titres précédents, mais nous focalisons sur une brèche qui répondra uniquement à l'objectif de ce titre :

« L'association est née il y a trois semaines à Paris, où je vis actuellement une partie de l'année. Elle compte aussi des adhérents de confessions juive et chrétienne. Je veux montrer qu'une Saoudienne peut être soutenue par des personnes de toutes les religions et les mettre ensemble pour se comprendre, dialoguer pour la paix. Ce n'est pas une association à vocation politique. Le dialogue des cultures et des religions m'intéresse, parce que je suis Saoudienne, mais aussi Cubaine et Vénézuélienne, née aux Etats-Unis et je viens d'une famille de diplomates et de combattants (son grand-père paternel a été ministre des Affaires étrangères du Royaume saoudien et ambassadeur aux Etats-Unis pendant quatorze ans, et du côté maternel la famille se revendique d'une proximité directe avec Simon Bolivar. Son arrière-grand-père maternel était le général Ibarra, qui a combattu aux côtés de Simon Bolivar pour l'indépendance de l'Amérique latine. Un de ses aïeux maternels a rédigé la constitution du Venezuela. Son grand-père a connu Lénine en Suisse, ndlr). Je crois sincèrement que chaque personne représente l'image de son pays et en est l'ambassadeur. » P. 74-75

Le fil conducteur, dans cet exemple qui nous fera parvenir à l'ethos collectif, réside dans l'identité de la locutrice. Originnaire de l'Arabie Saoudite, étant née aux États-Unis, Latifa Al Souwayel, met en surface l'ethos de sa famille qui constitue ses origines pour se présenter comme une femme qui prône la tolérance et l'acceptation de l'Autre. Elle-même venue d'un métissage : Saoudienne de père et Cubano-Vénézuélienne de mère,

elle ne peut échapper à donner un premier élément qui va constituer la dimension universelle quant aux contours de son identité.

Le processus de la mise en scène de l'ethos collectif est réalisé par le biais d'un assemblage des pièces qui nous présentent l'ethos de ses aïeux : « *je viens d'une famille de diplomates et de combattants* ». Les deux vocables : « *diplomates* » et « *combattants* » suffisent pour dessiner l'image collective des individus dont l'existence a sillonné le monde entier. L'ethos collectif, ici, s'élabore sur la base du rôle que les membres de la famille (ceux qui représentent ses origines) ont rempli dans leur vie sociale. Les noms propres de pays et de personnes renvoient aux statuts et aux fonctions que ses aïeux ont accomplies dans leur existence. Ce que la locutrice accomplit comme mission à travers l'association qu'elle a créée n'est que la confirmation de l'ouverture vers l'Autre et la continuité de l'image qu'elle nous donne de ses origines. Afficher l'ethos collectif de *combattants* et de *diplomates* signifie s'octroyer une légitimité dans ce qu'elle entreprend et une crédibilité quant à ses intentions de procéder par le dialogue pour pouvoir prôner la tolérance et parvenir à instaurer la paix : « *Elle compte aussi des adhérents de confessions juive et chrétienne.* »

L'ethos collectif dans sa dimension universelle se laisse apparaître, dans le discours de la locutrice, à travers des outils discursifs qui nous renseignent d'où vient la locutrice et comment elle s'appuie sur des référents sociaux : noms propres de pays, les noms de ses aïeux, leurs statuts, leurs fonctions, leurs relations, les lieux de leur exercice.... C'est ce qui confère une autorité aux dires de la locutrice. La mise en mots de l'ethos collectif se base sur des outils linguistiques qui mettent en évidence l'appartenance de celle qui prend la parole, dans ce discours, au groupe social dont elle est le produit. C'est l'image préalable de ce dernier qui a permis de redessiner, de retravailler l'ethos collectif de l'existence d'un groupe social dans sa dimension universelle.

Nous proposons une dernière illustration concernant l'ethos collectif dans sa dimension universelle pour chercher comment le locuteur va désigner le locuteur collectif pour parvenir à en afficher l'ethos commun.

Nous observons ce fragment de la conteuse Nora Aceval, qui parle du conte comme un discours puisé dans le social, qui est, sans cesse, en circulation et qui permet de

rapprocher les peuples. Il s'agit de comprendre qui est le locuteur collectif et quel lien entretient-il avec le sujet parlant et comment ce dernier met en évidence l'image d'un locuteur collectif où se faufile la dimension universelle de l'ethos affiché ?

« Comme je l'ai dit, conter est d'abord une passion, un désir. Moi, je me place d'emblée dans la chaîne de la transmission de la culture orale, dans la tradition. Toutefois, dans notre époque moderne, je sors le conte de la sphère familiale, intimiste vers le monde externe. C'est ce que l'on appelle : «Conter en situation extra contextuelle.

(...)

En Europe, la France comprise, conter est un métier de nos jours comme le théâtre.

(...) Parce qu'il véhicule des valeurs essentielles. Le conte est un excellent moyen de rapprocher les peuples et de casser beaucoup de préjugés à notre égard. Finalement, le conte est universel et facilite le contact avec l'autre. Je veux transmettre des versions pures, non édulcorées par l'écriture en choisissant le contact direct avec l'auditeur. »P. 58-59

La locutrice se considère comme une voix faisant partie de la chaîne de transmission du conte :*« Moi, je me place d'emblée dans la chaîne de la transmission de la culture orale, dans la tradition. »*. Tout ce que la locutrice dira à propos du conte va la placer au centre de la chaîne qui transmet le conte et en fait un processus en permanente circulation.

Le travail sera donc focalisé sur ce discours que l'on transmet et non sur les intermédiaires qui sont les membres constituant cette chaîne de transmission. L'intérêt sera porté sur le conte comme discours social et ce qu'il véhicule comme valeurs essentielles et croyances partagées. C'est un discours dont la source énonciative n'est pas déterminée, elle est inconnue, ce qui lui confère une appartenance à l'imaginaire social, au conscient collectif, à la doxa²⁸⁸. Nous cherchons, dans le discours, l'image attribuée à cet univers commun qui se transmet par le biais du conte comme objet de discours. Puisant dans les stéréotypes, la locutrice met en place, dans son discours, des syntagmes et des qualificatifs pour présenter le conte :

- *un bien de tous ;*

- *il véhicule des valeurs essentielles ;*

²⁸⁸ La doxa désigne « un ensemble de représentations socialement prédominantes, dont la vérité est incertaine, prises le plus souvent dans leur formulation linguistique courante. » P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002: 197.

- un excellent moyen de rapprocher les peuples ;
- il est universel et facilite le contact avec l'autre.

Le fait de conter permet de le faire parvenir à l'Autre dans d'autres pays, dans d'autres contrées laissant l'occasion aux différentes cultures de se rencontrer et de dialoguer. Transmettre le conte, c'est faire déplacer tout cet imaginaire social à travers le monde et le confronter à d'autres opinions partagées. Formant une boucle qui puise dans le social et revient au social, le conte ne peut que renseigner sur des valeurs et des croyances encore préservées par les membres de la société et du monde entier. L'acte de conter n'exhibe pas seulement l'image de ceux qui se chargent de transmettre un patrimoine mais il met en évidence l'ethos d'un imaginaire social et de l'opinion partagée qui va au-delà de son espace géographique.

C'est dans sa circulation que se concrétisent et se conservent toutes ces croyances communes et tout le sens commun des communautés créant, à partir des rapports dialogaux, de ces discours en interaction, des liens dialogiques. Mais peut-on désigner un locuteur quelconque dans ce cas ? Ou contentons-nous de faire allusion à un locuteur imaginaire, collectif porteur d'une voix commune qui n'ose pas gommer ce que le conte, comme discours, dissimule comme force de transmission et de partage. Le locuteur en question n'existe pas mais il est présent pour le préserver et le faire revivre par le fait de le transmettre à l'Autre ou l'écouter d'autrui. Le conte se présente, donc, comme un discours et une puissance qui « *permet l'adhésion à des valeurs dans lesquelles un groupe social dominant communique en les faisant passer pour des indiscutables.* »²⁸⁹.

Ainsi, se donne à voir l'ethos d'un locuteur collectif mais surtout se met en évidence une hétérogénéité énonciative dans la dynamique du processus de la circulation du conte.

De l'ethos affichant une dimension universelle, se dégagent plusieurs angles par lesquels nous pourrions le cerner : du culturel au social, de l'économique au politique. Bref, il chapeaute tous les aspects de la vie sociale. Le discours du conte devient un moyen qui transporte « l'utile » par « l'agréable », fait circuler des patrimoines, des croyances, des opinions communes par l'art de conter et du dire. Une manière du dire

²⁸⁹ R. Amossy, 1999 : 29.

commune à tous les peuples, ce qui rend le rapprochement et l'intercompréhension possibles et plausibles entre ces différentes masses populaires. S'appuyant sur des faits déjà mis en discours, des préconstruits, le conte parvient à entrer dans la chaîne discursive universelle se dotant de la force de former des communautés discursives à l'échelle mondiale.

Bilan

Nous voulions, dans ce chapitre, étudier et analyser les modalités et les procédés discursifs qui construisent l'ethos du locuteur et de voir quelle était la part de l'Autre dans cette construction discursive.

Pour ce faire, nous avons scindé notre travail en deux volets : dans un premier temps, nous avons cherché, à travers le discours des interviewés, une construction de l'ethos d'une instance énonciative hétérogène, et en un deuxième temps, nous avons tenté de cerner une mise en discours d'une image de soi collective.

Cette répartition s'est avérée nécessaire dans le sens où elle nous a permis de voir une construction discursive où se cristallisent une pluralité de voix et de sources énonciatives. Cela découle du rapport du discours avec le social et la contribution de l'Autre dans sa production.

La place du locuteur en tant qu'être du monde le met à l'intersection de la réalité sociale et de la société où il vit et de ce qu'il convoque, consciemment ou inconsciemment, dans son intervention langagière.

Le point essentiel, dans ce chapitre, était de savoir comment le locuteur, dans la mise en place d'un dispositif énonciatif dans le cadre de produire un discours de soi, va mettre en œuvre des mécanismes à travers lesquels va se construire l'ethos de celui qui prend la parole.

Afin de parvenir à organiser notre travail, nous avons subdivisé chaque volet du chapitre en plusieurs sous-titres qui ont permis une décomposition des discours et qui ont mis au clair cette relation au social et ce rapport à l'Autre dans la mise en discours de l'ethos.

Le premier volet met en perspective l'appui sur l'imaginaire social comme terrain de base qui confère au locuteur des éléments pertinents directement puisés dans le social

et dans le monde réel. Cela nous fait parvenir au résultat affirmant que les données préexistantes conditionnent toute production discursive, par conséquent de toute image de soi car, « *toute prise de parole implique la construction d'une image de soi* »²⁹⁰. Le sujet parlant laisse glisser des indices qui affichent l'ethos d'un état psychologique causé par l'Autre et justifié, dans le terrain social, par des événements ou des actions entreprises au sein du groupe auquel appartient le locuteur. Aussi la fibre nationaliste exprime-t-elle ce qui lie celui-ci en tant qu'être empirique à son pays et le degré d'attachement à sa patrie. Quant à l'engagement politique, il est indissociable du point précédent où le locuteur affiche une image de soi d'une personne convaincante, engagée dans une tendance quelconque ou dans une mission particulière. Ces éléments ne peuvent pas dissimuler l'ethos d'une autorité institutionnelle qui confère à la personne qui parle une légitimité de prendre la parole et d'être écoutée par autrui.

Dans la perspective de la mise en discours d'un ethos collectif, notre but était de focaliser sur un locuteur collectif qui appuie l'aspect hétérogène de l'instance énonciative et la dimension sociale dans la construction de l'ethos.

Nous sommes partie de l'arrière-plan culturel qui affiche une appartenance à une culture en parvenant à l'ethos qui place l'individu sur l'échelle universelle en passant par ses convictions idéologiques et ses relations de conflits avec l'Autre. Ce cheminement nous a permis de détecter des phénomènes langagiers et des marqueurs discursifs qui mettent en évidence le sujet qui prend la parole comme un maillon dans un processus interactif d'influence du social et de l'Autre.

Plusieurs concepts sont mis à l'épreuve des faits. Ils sont donc opératoires dans notre analyse, tels que, essentiellement, la mémoire discursive, le référent, la nomination identitaire et les noms propres. Aussi avons-nous observé des phénomènes langagiers auxquels nous avons fait allusion mais que nous souhaitons étudier dans le chapitre à venir comme le dialogisme, la doxa, le préconstruit, les stéréotypes, les idées reçues, l'interdiscours

Nous choisirons, à cet effet, des fragments de discours qui répondront aux besoins de l'analyse pour mieux expliquer ces concepts clés de notre travail.

²⁹⁰ R. Amossy, 1999 : 9.

Chapitre 5

Quand le discours de soi n'est qu'une construction hétérogène et dialogique

Introduction

Partant du principe de M. Bakhtine, selon lequel « *l'énoncé est un maillon dans la chaîne de l'échange verbal* »²⁹¹, nous souhaiterions analyser les discours des interviewés en tenant compte de la dimension dialogique. Se présenter par rapport à l'Autre, ou à travers l'Autre, engendre, inévitablement, une mise en œuvre d'une ou des images de soi que le locuteur construit, consciemment ou inconsciemment, à travers son discours.

C'est dans la continuité de ce rapport à l'Autre et de ce lien à la sphère sociale que nous réservons ce dernier chapitre. Il constitue une manière de cerner la présence d'un élément extérieur dans l'échange verbal et qui contribue à la co-construction du discours de soi des sujets parlants, mais aussi, et surtout, une façon de chercher ce lien avec des discours antérieurs qui font du discours de soi des interviewés des discours habités par la voix de l'Autre.

Dans ce chapitre, nous tenterons de détecter des marqueurs discursifs qui vont nous montrer cette interaction entre la production discursive de nos locuteurs et ce qui est considéré comme du « déjà-là » : « [...] *chaque membre du groupe parlant trouve d'avance le mot non point comme mot neutre de la langue, libre des associations et des jugements des autres, inhabité par la voix des autres. Le mot arrive dans son contexte à lui venant d'un autre contexte, pénétré de sens donné par d'autres. Sa propre pensée trouve le mot déjà habité.* »²⁹² (C'est l'auteur qui souligne).

Nous procéderons, dans ce dernier volet, à soumettre des fragments de discours des interviewés à l'analyse qui permettra de repérer des traces de la part de l'Autre et de l'arrière-plan social dans la construction du discours de soi de nos locuteurs. La question que nous nous posons est de savoir comment s'affiche cette interaction entre les discours et comment le discours de l'Autre (le déjà existant) constitue un entourage discursif à la production du discours de soi de nos locuteurs ? Comment se manifeste cette dimension dialogique dans les discours ? faudrait-il inverser la question et chercher la part du discours de soi dans ce processus de construction discursive ininterrompue ?

Notre travail d'analyse se répartira sur deux axes essentiels porteurs d'interdiscursivité et véhiculant la dimension dialogique: le pronom ON comme lieu

²⁹¹1978 :291.

²⁹²J. Authier-Revuz, 1995 : 243.

d'une hétérogénéité énonciative et de manifestation dialogique et la question du journaliste comme marqueur de désorientation thématique et de réorientation discursive. Reconnaissons que « hétérogénéité (s) énonciative (s) et construction de l'ethos dans les interviews », qui représente le titre de notre thèse, s'est effectuée, progressivement, tout au long, des volets qui constituent ce travail de recherche. Ce dernier chapitre n'est qu'une synthèse qui va nous permettre de voir la reconstitution du processus du discours de soi comme co-construction avec et à travers l'Autre.

5-1- Le pronom ON comme lieu d'une hétérogénéité énonciative et de manifestation dialogique

Avant de pointer la dimension dialogique du « ON », nous devons désigner à chaque emploi de ce déictique l'instance énonciative à laquelle il renvoie. Vu son instabilité dans le processus énonciatif, les discours qu'il véhicule vont nous dessiner un terrain où « *s'élaborent et se régulent les constructions identitaires collectives et personnelles des (inters) actants (statuts et rôles), les enjeux et les buts d'action partageables et les valeurs de croyances communes des groupes. (...) Ces connaissances et ces croyances assurent bien une fonction identitaire et référentielle pour le groupe ou la société.* »²⁹³

Nous proposons de montrer, à travers la valeur et l'usage du ON, ce lien qui se tisse entre le discours du locuteur « discours de soi » et le social. Nous passons, dans ce chapitre, du caractère polyphonique du « on », qui signifie la présence de plusieurs voix dans l'énoncé ou dans le discours, au caractère interdiscursif et à la dimension dialogique de cet impersonnel énonciatif.

Nous analysons cette interaction discursive qui se manifeste, dans les discours véhiculés par le pronom ON, en répartissant la valeur qu'il représente sur plusieurs points. Nous avons pu dégager quelques valeurs que nous avons jugées pertinentes dans notre corpus.

²⁹³P. Charaudeau et R. Montes, 2004 : 43 et 44.

5-1-1- Complicité ou conflit énonciatifs : points de vue convergents ou divergents

Posant le postulat du caractère polyphonique et hétérogène de ce pronom, nous tenterons de suivre la mise en scène énonciative du sujet parlant. Cela dans le but de comprendre, non pas la valeur du pronom en soi, mais comment il redessine la sphère sociale en nous affichant la valeur doxique et interactive des discours dont il prend la charge énonciative.

Exemples :

Locuteur 1

1 - *L'Algérie n'est pas un dépotoir, et sa vocation n'est pas de produire exclusivement des ordures et des détritivores. Il existe des gens bien, consciencieux et responsables. **On** n'a pas le droit de les chahuter seulement parce qu'**on** a perdu la foi en notre pays.* P. 2

2 - *Que me reproche-t-**on** au juste ? De chercher à contribuer à quelque chose de bien ? De renoncer à mon confort personnel pour être aux côtés de ceux qui sont dans le besoin d'une écoute, d'un soutien, d'un réconfort ?*P. 2

3 - *Quoi que l'**on** dise, quoi que l'**on** pense, je suis un homme sincère.* P. 2

4 - *Je ne redoute pas les qu'en-dira-t-**on**.* P. 3

5- ***on** m'a reproché des choses incroyablement scandaleuses.* P. 4

6- *Dans la tradition de la souveraineté nationale, quand un écrivain dépasse les bornes, **on** le faisait taire d'une manière ou d'une autre.* P. 2

7- *Comment voulez-vous que je me dérobe maintenant qu'**on** m'offre l'occasion de concrétiser ce rapport tant attendu ?*P. 2

8- ***On** invitait ses amis ; **on** refusait les inconnus et les «indésirables».* P. 6

Dans l'exemple 1, l'emploi du ON est précédé par un discours de la morale au profit de l'Algérie. C'est un contre-discours adressé à l'opinion collective qui spécule que ce pays est désastreux. La négation, prise en charge dans le processus énonciatif du pronom indéfini « *on n'a pas le droit de les chahuter...* », divulgue ce qui se réalise habituellement ou, du moins, ce qui pourrait advenir dans un pays où sont perdus beaucoup de repères, selon l'allusion pointue dans ce discours. Par l'outil de la cause connue, mise en évidence dans l'énoncé « *parce qu'on a perdu confiance en notre pays* », le locuteur confirme un état d'esprit d'une partie des Algériens. « Avoir perdu tout espoir d'avoir une place au sein de leur pays chez une partie des Algériens » est avancé par le discours du locuteur comme une vérité, comme une donnée préexistante, comme un discours « déjà-là ».

Les propos tenus par ON, dans le même énoncé, véhiculent un discours de réponse et de riposte à l'encontre de toute parole qui puisse renvoyer à une Algérie qui régresse, meurtrie, effacée. Le locuteur, à travers ON, met, à l'avant, un arrière-plan d'une manière de penser et de juger chez les Algériens, d'une manière générale. Selon les idées reçues algériennes, être désigné par la personne du Président de la République signifie compromission. Accepter d'occuper un poste proposé par le premier homme de l'Etat c'est courir derrière des privilèges et adhérer à la lignée idéologique de celui-ci.

Le pronom impersonnel de l'énonciation ON, ici, met en évidence une sphère sociale et tout ce qui y circulent comme idées, pensées et discours :

« Les représentations sociales rassembleraient des faisceaux d'attitudes convergentes et divergentes, connues et/ou partagées par une population dans une époque donnée. Elles sont générées collectivement dans les groupes sur un objet chargé d'enjeu et dirigent les opérations cognitives de sélection et de construction des dimensions significatives pour la construction de la réalité "connaissable", c'est-à-dire socialement significative, sans impliquer une adhésion attitudinelle. »²⁹⁴

C'est ce que vient appuyer l'exemple 2 lorsque le locuteur répond aux accusations de ses concitoyens suite à sa désignation à la tête du CCA. Son message est

²⁹⁴P. Charaudeau, et R. Montes, 2004 : 45.

adressé directement à ceux qui s'y opposent, car, en sa qualité d'écrivain, il est censé être loin de tout engagement politique ou institutionnel.

Il n'attend pas une réponse directe de la part de ses opposants mais il se contente de pointer leur tort en dessinant le paradoxe entre le verbe véhiculé par ON « reprocher » et l'objet de ce reproche : - **contribuer à quelque chose de bien ?**

- *De renoncer à mon confort personnel pour être aux côtés de ceux qui sont dans le besoin d'une écoute, d'un soutien, d'un réconfort ?*

Cette contradiction sémantique que transmet « reprocher du bien et reprocher le fait d'être à l'écoute d'autrui » constitue une stratégie argumentative qui place les antagonistes sur le banc des coupables et par laquelle le locuteur prouve son honnêteté concernant le prétexte de l'acceptation du poste. C'est une réponse qui dénonce le reproche, certes, mais qui, aussi et surtout, annonce le degré de conviction du locuteur concernant sa décision.

C'est ce que confirme l'exemple 3 du locuteur où le pronom ON prend la valeur générique de source inconnue dans l'énoncé « tout fait » : « **les qu'en dira-t-en.** ». De ce fait, le locuteur élargit la fonctionnalité du pronom ON pour lui donner une dimension plus générale. En effet, cette dernière devient doxique dans la mesure où le locuteur est déjà exposé à de maintes critiques en sa qualité d'écrivain et n'a pas échappé à l'image réductrice et stéréotypée qui le critique en tant que militaire. Car Appartenir à l'armée c'est, selon les antagonistes du locuteur, être quadrillé dans la lignée du Pouvoir. C'est, donc, à partir des opinions de son public, de ses croyances et de ses schèmes de pensée que le locuteur donne à son discours une dimension élargie et indéterminée véhiculée par ON.

La valeur généralisante du ON, dans les deux exemples (3 et 4), dévoile les critiques auxquelles fait face le locuteur en tant qu'écrivain de renom mondial et en tant que militaire ayant servi le pays pendant trente-six ans. La locution « *quoi que* » et le verbe « *redouter* », mis à la forme négative, donnent au discours du locuteur un caractère évidentiel. En effet, le locuteur ne semble pas étonné, il savait qu'il serait sujet de débat et de polémique suite à sa désignation comme Directeur du CCA.

D'ailleurs, le locuteur parle en connaissance de cause. Il informe, dans l'exemple 5, avoir « *déjà été pointé du doigt, avoir été accusé de choses précises.* »

L'emploi du passé composé exprime l'aspect antérieur dans l'action de « reprocher » et une désignation précise des faits reprochés. Donc, le nouveau reproche (du fait qu'il accepte le poste proposé par le Président de la République) constitue une continuité d'un processus déjà entamé (les reproches précédents) et ce qui se dit actuellement n'est qu'un élément d'un processus discursif ininterrompu. C'est en s'appuyant sur le fonctionnement référentiel du ON que toute interprétation de sa valeur est possible, car « *ce sont essentiellement des indices linguistiques issus du contexte de cette forme qui permettent d'en cerner, plus au moins précisément, les valeurs référentielles.* »²⁹⁵

Par ailleurs, nous avons pu observer, dans les deux exemples (6 et 7), non pas une instabilité dans le sujet auquel renvoie le ON, mais un paradoxe dans la manière dont le locuteur parle du ON comme objet du discours.

ON = l'État (le Pouvoir algérien)

Sauf que ce sujet discursif (puisque c'est lui qui accomplit l'action dans les deux énoncés) est présenté de manières contradictoires : positive et négative.

Dans l'exemple 6, le ON renvoie à un État qui réprime toute liberté d'expression (de dire et de penser) : *Dans la tradition de la souveraineté nationale, quand un écrivain dépasse les bornes, on le faisait taire d'une manière ou d'une autre.*

Même si cela est communément connu, s'y ajoutent les propos du locuteur en guise de témoignage. En effet, celui-ci a été exposé à ces pratiques quand il commençait à écrire, c'est la raison pour laquelle il a choisi de publier sous des pseudonymes²⁹⁶. Son but était d'assurer la clandestinité et de prendre ses distances par rapport à sa vie militaire.

Paradoxalement, ce même État, toujours représenté par ON, sera présenté sous une autre image. Il devient celui qui valorise son élite et croit en elle :

Comment voulez-vous que je me dérobe maintenant qu'on m'offre l'occasion de concrétiser ce rapport tant attendu ?

²⁹⁵J. Boutet, 1997 :109.

²⁹⁶ Il publiait, dans les années quatre-vingts, sous son vrai nom : Mohammed Moulessehoul. À partir de 1990, l'auteur a commencé à écrire sous deux pseudonymes : d'abord, « Commissaire Llob » pour ses romans policiers. Ensuite, il a fini par choisir « Yasmina Khadra » sous lequel il écrit aujourd'hui.

Cette offre, si nous nous tenons aux propos du locuteur avancés plus haut, ne constituerait-elle pas une manière de faire taire le locuteur en sa qualité d'écrivain ? L'énoncé 6, qui sert d'intradiscours à l'énoncé 7, nous renseigne sur l'espace référentiel²⁹⁷ où s'entrecroisent des manières de penser véhiculées par l'activité langagière prise en charge par ON.

Ce qui est intéressant, dans ces deux énoncés, c'est la manière avec laquelle le locuteur a pu créer et exposer deux espaces discursifs différents, voire, contradictoires. Cela nous mène à poser la question suivante : est-ce que c'est l'État qui a changé ou c'est le discours sur l'État qui n'est plus le même ?

Le sujet parlant pose le ON (l'Autre) comme objet du discours qui nous permet de voir cette interactivité entre les contextes, entre les discours. C'est un outil qui est mis en œuvre, dans ce processus dialogique du discours :

*« Un énoncé vivant, significativement surgi à un moment historique et dans un milieu social déterminés, ne peut manquer de toucher à des milliers de fils dialogiques, tissés par la conscience socio-idéologique autour de l'objet de tel énoncé et de participer au dialogue social. »*²⁹⁸

Ne serait-il pas possible que, dans l'énoncé 7, ON prend une autre valeur énonciative ? Car, le locuteur pourrait attribuer le contenu énonciatif, pris en charge par ON, à un sujet discursif précis. C'est le Président qui l'a sollicité à ce poste et c'est lui seul que pourrait désigner le pronom impersonnel ON. Dans ce cas, le Président représente-t-il l'État ou bien l'État est-il réduit à la personne du Président ? La réponse à cette question nous oblige d'observer, dans le moindre détail, les deux énoncés (6 et 7) et de convoquer toutes les unités susceptibles de porter une orientation discursive à l'emploi de l'article ON.

À cet effet, nous avons pu relever, dans l'énoncé 6, le syntagme « *dans la tradition de la souveraineté nationale* » qui nous renseigne sur l'action de « faire taire » comme fixe et habituelle.

²⁹⁷J-P. Bronckart, 1985 : 27 : « ce que l'activité langagière investit au titre d'espace référentiel, ce sont les représentations psychologiques **a- langagières** que tout être humain est susceptible de construire, à propos de la totalité des entités appartenant à l'extralangage ».

²⁹⁸J. Authier-Revuz, 1995 : 242.

Cependant, l'adverbe temporel « *maintenant* », dans l'énoncé 7, indique le passage d'un contexte à un autre, d'un terrain référentiel à un autre. Et le verbe « offrir » exprime le changement de la nature de l'action accomplie par le sujet du discours. Il dégage un aspect positif de l'action entreprise. Le recours au sujet social est plus qu'indispensable pour pouvoir comprendre et préciser la valeur du ON, dans l'énoncé 7. L'action d'offrir une occasion au locuteur d'être à la tête du CCA ne peut être durable. Elle n'est pas généralisée. Le Président de la République a sollicité le locuteur en tant qu'écrivain, ce qui le légitime à être à la tête d'un établissement culturel mais surtout en tant qu'ancien militaire et enfant cadet militaire.

De ce fait, le rapport à l'élite est spécifié par des liens qui se tissent entre le présent et le passé, qui dialoguent avec un contexte autre. C'est un lien qui interroge le passé d'une personne et ce qu'était le locuteur. La dimension du ON, ici, dépasse la relation entre deux individus (le locuteur et le Président) pour atteindre un rapport enfant militaire/officier militaire et institution militaire. La formation militaire du locuteur permet et garantit ce rapport tant attendu par le sujet parlant (entre l'élite et l'État).

La valeur du ON ne peut, donc, être cernée que dans une (inter)communicabilité des contextes et des données sociales et dans les rapports entretenus entre le même et l'Autre.

L'exemple 8 vient nous éclairer sur ces rapports entre le Pouvoir et le locuteur :
- *On invitait ses amis; on refusait les inconnus et les «indésirables».*

ON désigne les Responsables du CCA mais il peut aussi renvoyer à une pratique généralisée au sein de notre société. Il s'agit d'une conduite répandue et connue de tous. Sont privilégiées les personnes qui adhèrent à la politique de l'État ou, du moins, celles qui ne s'y opposent pas. Le locuteur va dénoncer ces pratiques qui reflètent l'image d'un État renfermé et oppressif puisque le ON nous renseigne sur ce qui s'accomplit contre les « *inconnus* » et les « *indésirables* ». Nous n'avons pas besoin de chercher longtemps pour savoir qui est désigné par les vocables mis entre guillemets. En effet, le conscient collectif, la doxa, l'imaginaire social nous procurent une réponse rapide et évidente sur la catégorie sociale à laquelle les deux adjectifs, à valeur nominale, font allusion, dans l'énoncé. Sont désignés par les « *inconnus* », les personnes qui ne sont pas encore

montées sur le podium de la célébrité. Les « indésirables » sont toutes les personnes qui n'adhèrent pas à la même politique qui gère ledit établissement.

Nous proposons, encore, un autre énoncé où on voit l'aspect dialogal qui porte une dimension dialogique. L'énoncé suivant montre comment le locuteur est impliqué dans la charge discursive du ON :

-« **On** n'en a pas discuté **explicitement**. Le Président m'a parlé d'une mission à Paris. J'ai pensé qu'il s'agissait de quelque chose de temporaire. Je lui ai fait part de ma disponibilité. »

Impliquant le locuteur et le Président de la République, *ON* tire sa valeur et sa signification de tout l'énoncé. Le même impersonnel énonciatif, employé au début de l'énoncé, va se scinder en deux autres valeurs énonciatives dans la suite du discours : il y aura recours à l'emploi du syntagme « Le Président » et le pronom personnel « je ». La valeur du ON réside dans le passage du ON aux sujets énonciatifs : le Président (il) et JE : « l'interprétabilité de ON est aussi en relation avec la possibilité de déterminer, de spécifier plus au moins, les autres personnes qui peuvent faire partie de la composition interne de ON. »²⁹⁹

L'impersonnel énonciatif véhicule l'action de « discuter » mise à la forme négative et suivie de l'adverbe : « *explicitement* » qui nous montre de quelle manière l'action « ne pas avoir discuté » a été accomplie.

Le repérage de ces marques linguistiques, au niveau de l'énoncé, aide à construire le sens de ce que peut prendre en charge comme signification le pronom ON et de ce qui peut se dégager comme interprétation discursive de son emploi. En effet, ce qui n'est pas pris en charge par ON, dans l'énoncé ci-dessus, nous renseigne sur la situation de communication des interlocuteurs (le Président et le locuteur) et nous oriente dans l'interprétation de la valeur de l'indéfinition énonciative.

« Avoir parlé d'une mission à Paris » (par le Président de la République)

« Avoir fait part de sa disponibilité » (par le locuteur)

Ce sont deux énoncés qui constituent la clé de la compréhension de l'énoncé qui les précède, pris en charge par ON.

²⁹⁹J. Boutet, 1997 : 118.

Ainsi, dans l'action de « discuter », le Président n'éprouve pas le besoin de discuter longtemps pour qu'il soit compris par celui qui était un enfant militaire cadet (enfant de l'État³⁰⁰) et un ancien militaire. Le langage court ne représente pas une difficulté au locuteur pour recevoir le message adressé par son interlocuteur même si la discussion n'a pas été explicite.

Le Président est persuadé qu'il va avoir une réponse favorable de la part de celui qui considère l'État comme sa deuxième famille. Les propos du Président tiennent plus d'une information concernant une mission dont le locuteur est chargé que d'une sollicitation de celui-ci.

C'est ce que véhicule, justement, le ON, dans l'énoncé ci-dessus. Il atténue le caractère officiel de l'acte de « discuter ». Il efface la discussion longue et la sollicitation explicative. L'indéfinition énonciative donne une empreinte ordinaire à la rencontre Président/locuteur, le plus important étant ce qui vient après, à savoir l'accomplissement de la mission à Paris.

Le ON ne personnalise pas le rapport entre les deux interlocuteurs mais il lui donne une dimension plus large et plus générale. Il caractérise un rapport qui doit s'instaurer entre le Pouvoir et l'élite d'une manière générale. Un rapport que doit accepter l'élite et un appel qu'elle doit exécuter. De ces protagonistes hétérogènes et de leurs intentions d'aller vers un contexte meilleur où le Pouvoir peut compter sur son élite pour voir clair et pour avancer, se donne à voir un changement auquel aspirent les partenaires du discours.

Le dialogue entre le Président et le locuteur, non-explicite et bref soit-il, interroge cette volonté de passer d'un contexte à un autre. De ce fait, l'échange dialogal prend une signification dialogique dans la mesure où le dialogue, ici, dépasse les deux individus. Il met à la surface du discours des pratiques politiques et des déterminations idéologiques qui consistent à mettre à l'écart tous ceux qui ne sympathisent pas avec la ligne directrice du régime même s'ils peuvent contribuer à l'évolution et au progrès du pays.

³⁰⁰ Il a été confié à l'École militaire des cadets à l'âge de neuf ans. Il considère que cette institution est sa deuxième famille.

Locuteur 2 :

- *On t'explique comment ça va se passer, tu es accompagné par des gens qui ont pratiquement huit mille sauts à leur actif, ils te mettent à l'aise.*P.9

La valeur du ON, ici, est déterminée par rapport à l'image que le locuteur veut afficher de sa personne, c'est-à-dire de son statut de footballeur et du rôle qu'il a joué dans une action entreprise avec les membres de l'Association du parachutisme. L'emploi du pronom indéfini, dans l'énoncé du footballeur mondial Zinedine Zidane, permet de marquer une distance avec son interlocuteur (le public et les parachutes). En effet, à travers son discours, le locuteur ne s'intéresse pas à mettre en évidence le plan informationnel exposant ces parachutes comme champions du monde dans leur discipline. Cependant, il focalise sur sa relation lui en tant que footballeur de haut niveau (et champion du monde de football en 2002) à cette catégorie de personnes. Le ON renvoie, surtout, à l'objet de discours (les parachutes) qui valorise le locuteur comme sujet discursif. L'impersonnel énonciatif, dans ce cas, met en œuvre, dans ce processus du discours, la catégorisation d'un référent (un groupe de personnes) auquel se joint le locuteur. Il met en façade, non l'action qu'accomplissent ces champions du monde du parachutisme, mais la co-action entreprise par le locuteur avec cette catégorie sociale. Le ON est donc mis au service de la co-action par le procédé de la catégorisation.

Locuteur 3

1- *On m'avait proposé de venir en 2007 dans le cadre de "Alger, capitale arabe".* P. 26

Il est nécessaire, dans l'énoncé ci-dessus, de lier la valeur du ON à l'événement « Alger, capitale arabe ». Celui-ci est la clé de l'interprétation que nous donnons à l'emploi de ce pronom indéfini. Il représente un lieu d'un savoir partagé constitutif de la mémoire collective. De ce fait, nous pourrions, d'ores et déjà, dire que l'impersonnel énonciatif renvoie à l'État, l'organisateur de cette manifestation culturelle officielle.

L'événement, lui-même, situé dans le temps, nous renvoie à un contexte qui nous renseigne sur la position des uns et des autres par rapport à cette manifestation. Celui (ou ceux) qui a (ont) proposé au locuteur de faire part de cet événement est (sont) mis

dans le rang opposé/opposant à celui du locuteur. Cependant, l'identité des personnes représentées par ON n'est pas importante. Le ON est déjà groupal, collectif mais il ne renvoie pas à un groupe de personnes précises que le locuteur cherche à présenter à son interlocuteur mais il véhicule un point de vue, une position et une détermination idéologique.

2-Quand on voit en vous un repère, il ne faut surtout pas y aller sur l'invitation d'une Kasma, ni en période confuse...P. 27

L'énoncé, ci-dessus, est scindé en deux parties : ce qui est déjà établi et ce qui doit être accompli.

En effet, une relation est déjà instaurée entre le locuteur, en sa qualité d'artiste, et son public kabyle. De ce fait, le ON désigne ses fans et tous ceux qui croient en ce qu'il fait. Par ON, le locuteur pointe des sujets précis, connus : ceux qui adhèrent au combat identitaire que mène le locuteur-artiste. Ici, nous pouvons dire que ON est considéré comme la multiplication du JE.

Le locuteur est vu par l'Autre comme un repère mais il accepte et adhère à ce point de vue de l'Autre qui est le fait de le voir comme tel. Mieux encore : il se voit comme un repère à tous ses fans, à son public, à sa communauté.

C'est à ce quoi nous mène la seconde partie de l'énoncé qui exprime une interdiction de faire. Pour répondre aux attentes de son public, le locuteur est tenu à respecter ses engagements. Il se voit obligé de maintenir l'image que se fait de lui sa communauté, par conséquent, il doit se soumettre à ce qui « communément interdit » du point de vue de son public.

« *kasma* » et « *période confuse* » ne sont pas sans signification. Ce sont des unités linguistiques qui cachent un arrière-plan lourd de sens.

« *kasma* » est une petite institution politique du Front de Libération nationale (FLN). C'est un parti qui représente le Pouvoir mis en place. Aller sur l'invitation d'une « *kasma* » est une chose impossible à cet artiste qui ne se trouve pas sur la même lignée idéologique de celle-ci et ne partage pas les mêmes idées et préoccupations.

« *Période confuse* » : peut renvoyer à toute situation pouvant susciter une polémique si le locuteur-artiste s'y trouve partie-prenante. Une période qui va à l'encontre de son combat et de ses convictions. Car, être considéré comme un repère à une communauté dont le combat et les préoccupations sont partagés, c'est s'engager à honorer son statut. Le ON, désigne, dans ce cas, cet Autre qui est capable de prescrire et de contrôler les actions de celui qui parle. La valeur du ON met en relief, dans l'activité langagière du locuteur, une dimension dialogique entre des unités linguistiques et des faits sociaux.

Nous essayons d'analyser d'autres énoncés du même locuteur pour expliquer, davantage, ce processus énonciatif véhiculé par ON :

1 - « *Depuis, les choses ont évolué ici comme là-bas, ce qui fait qu'il y a peut-être une petite appréhension vis-à-vis du public du pays parce qu'on a évolué différemment.* » P. 17

2 - « *Dans le temps, quand on descendait sur Alger, c'était déjà une petite émigration. (...) C'est comme si on était déjà étranger dans notre propre pays. (...) on ne se sentait pas vraiment à l'aise de ce que nous offrait l'environnement. (...) il y avait une grande soif d'identité parce qu'on ne se retrouvait pas dans l'identité qu'on nous proposait.* » P. 19

3 - « *On n'a pas fait ce qu'il faut pour qu'on l'apprécie nous-mêmes. Quand vous vous rendez compte que même dans les villages on a tendance à écouter les musiques des autres en majorité, ce n'est pas qu'on ne s'aime pas mais c'est que notre musique ne répond pas à nos questions. (...) Jusque-là, on y a habitué le public mais le jour où quelqu'un viendra avec des choses originales ça fera quelque chose de mieux. Nous, au départ, on était rien aussi.* » P. 20-21

L'énoncé 1 s'ouvre par un adverbe temporel, « *depuis* », qui nous renvoie d'emblée à un contexte antérieur avec lequel l'énoncé du locuteur interagit. Il cible le moment où le locuteur a quitté son pays, l'Algérie, à savoir 1975.

Le ON renvoie au public kabyle d'Algérie et celui de France. Il désigne deux publics différents dont l'espace géographique est un facteur qui détermine une manière d'évoluer différente. Un autre paramètre est à prendre dans cet énoncé : c'est comme si le locuteur se distancie de ceux qui ont évolué en Algérie et se rapproche plus de ceux

avec qui il partage le même espace géographique. Les deux adverbes de lieu : *ici et là-bas*, mettent en relief cette complexité énonciative qui dessine le degré de distanciation du locuteur ou son implication dans ON. C'est un artiste et il essaie de s'adresser au peuple où qu'il soit mais il lui est plus facile de cerner le public de France que celui d'Algérie. S'englobe, donc, dans l'impersonnel énonciatif ON deux univers distincts et deux points de vue différents : « le locuteur et le public kabyle de France » et « le public kabyle d'Algérie ».

Cette multitude énonciative puise son hétérogénéité dans différents contextes qu'elle a traversés, lesquels justifient la manière d'évoluer différente d'un contexte à un autre.

L'instabilité énonciative du ON, dans l'énoncé 2, met en évidence un conflit interactionnel. D'un côté, le locuteur et ses concitoyens kabyles qui se sentaient mal quand ils vont à Alger (la capitale du pays) : « *descendre sur Alger est une petite émigration* » où se laissent exprimer, dans l'énonciation, des points de vue convergents. Le locuteur, par la locution adverbiale « *dans le temps* », nous situe dans un contexte précis qui semble être connu par les partenaires du discours contenus dans le ON. C'est ce qui dote le discours du locuteur d'un caractère véridique qui exprime des évidences partagées. D'un autre côté, le ON prend en charge un autre interlocuteur dans l'énoncé, à savoir l'État algérien qui « propose une identité dans laquelle le peuple kabyle ne se retrouvait pas ».

L'indéfini énonciatif affiche des points de vue conflictuels en mettant les sujets discursifs dans une situation d'agir et de réagir. Par l'action véhiculée par ON désignant le locuteur et ses confrères, le discours porte tous les indices d'un combat identitaire mené par le peuple kabyle. Il nous renvoie à des faits, à une réalité sociale marquée par un conflit entre l'État et les militants du combat identitaire. Cette source indéterminée exprimée à travers l'emploi du ON reprend, en fait, tout un parcours où s'affrontent deux forces antagonistes : les militants du combat identitaire kabyle et l'État algérien. Un conflit pris en charge dans le discours par la force de l'indéfinition impersonnelle ON.

Nous observons, par contre, dans l'énoncé 3, le point de vue du locuteur concernant l'état de la chanson kabyle. L'indéfini énonciatif ON met en scène, dans le processus d'énonciation, trois partenaires du discours. Les chanteurs médiocres qui

poussent le public à écouter la chanson d'autrui (qui n'est pas kabyle). Le locuteur/les chanteurs qui essaient de faire promouvoir la chanson kabyle et le public passif.

Le syntagme « *on n'a pas fait* » donne l'illusion sur la part de responsabilité du locuteur, mais l'énoncé qui va suivre : « *nous au départ, on était rien aussi* » montre un locuteur qui se détache catégoriquement de la catégorie d'artistes dont les musiques ne répondent pas aux attentes de leur public.

Locuteur 4

« J'avais à peine fini de dire « En venant chez vous, je suis tombé sur un drôle de village qui m'a fait penser au village d'Astérix le Gaulois... » Qu'on s'exclama fièrement : « Ah ! Le village de l'Allemand ». On m'expliqua que ce village était « gouverné » par un Allemand, ancien officier SS, ancien moudjahid, naturalisé algérien et converti à l'islam. Dans la région, on le regardait comme un héros, un saint homme qui avait beaucoup fait pour le village et ses habitants. (...) On m'expliqua que cet Allemand avait été envoyé par Nasser comme expert auprès de l'état-major de l'ALN et qu'après l'indépendance il avait enseigné dans la prestigieuse académie militaire de Cherchell. C'était en effet quelqu'un. » P. 46-47

Le discours de ce passage est conçu sous forme de dialogue entre le sujet parlant et ses interlocuteurs représentés dans le pronom indéfini ON.

Lors de son déplacement dans la région de Sétif, située dans l'Est algérien, le locuteur sera interpellé par un village auquel il ne trouve pas un air local. De ce fait, l'énoncé (ou séquence du discours) qui précède le ON, au début du passage ci-dessus, sert de préalable discursif qui suscite chez les interlocuteurs du sujet parlant une réaction d'exclamation et un sentiment de fierté. Les interlocuteurs, en discours rapporté direct ou indirect, mettent en évidence des informations communément admises. ON repose, donc, sur non seulement une donnée partagée mais aussi, et surtout, sur une manière de voir et de res(sentir) commune. L'adverbe de manière « *fièrement* » fonctionne au service de l'opinion collective.

Ici, « ON » renvoie aux discours circulants concernant le village de l'Allemand. Il dit l'histoire de ce village et exprime ce que pense l'opinion publique du gouverneur de ce dernier.

Suivi des verbes « s'exclamer », « regarder » et « expliquer », le ON appuie l'idée d'un lien vivant entre la source énonciative représentée par ON (les habitants de la région de Sétif) et ce dont on parle dans le discours (l'Allemand et le village de l'Allemand).

Les partenaires du discours ont fait appel à d'autres contextes, à d'autres espaces discursifs au besoin de leur description, de leur explication et de leur argumentation. Ils vont justifier leur sentiment de fierté : « *on s'exclama fièrement* », en recourant à l'explication :

- *On m'expliqua que ce village était « gouverné » par un Allemand...*

- *On m'expliqua que cet Allemand avait été envoyé par Nasser...*

C'est une justification qui se dotera de plusieurs stratégies argumentatives. Les protagonistes vont s'appuyer sur des éléments qui vont crédibiliser et légitimer le « gouverneur » du village de l'Allemand :

- *cet Allemand avait été envoyé par Nasser.*

- *comme expert auprès de l'état-major de l'ALN*

- *il avait enseigné dans la prestigieuse académie militaire de Cherchell.*

Bien qu'il soit un étranger (un Allemand), il est adopté par les Algériens qui le « [regardent] comme un héros ». L'impersonnel énonciatif n'est pas sans importance. Il dispose d'une possibilité de charger le discours d'une force doxique. Il donne aux faits historiques, exprimés par un nom propre et des référents (Nasser, l'État-major de l'ALN, Académie de Cherchell), un caractère tangible. De ce fait, ils sont vite admis et ancrés dans la mémoire collective. Ces trois éléments constituent un espace qui peut légitimer l'Allemand et assurer sa crédibilité aux yeux des Algériens. Le dispositif énonciatif, pris en charge par ON, assure ce processus de la mise en discours du référent.

Nasser (Jamal Abdenacer), Président de l'Égypte, était un allié par excellence de l'Algérie pendant la révolution du premier novembre. Sans oublier que le Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA), créée en 1956, était installé au Caire. Citer le nom de *Nasser* exprime une reconnaissance envers cet homme et montre le degré de confiance que « ON » a en lui, en ce sens où « *la nomination est un travail qui doit composer avec le poids des énoncés préconstruits et les jeux de la mémoire discursive* »³⁰¹ En effet, *Nasser* constitue un des éléments qui légitiment l'Allemand.

³⁰¹ F. Sitri, 2003 : 110.

Quant aux référents « *l'État-major de l'ALN, Académie de Cherchell* », ils représentent respectivement la force de l'Algérie en contexte de guerre et de l'Algérie indépendante. L'emploi de la nomination nous amène à faire émerger les discours où cette nomination prend sens ou ce que Bakhtine appelle « *la vie du mot* » :

« *C'est son passage d'un locuteur à l'autre, d'un contexte à un autre, d'une collectivité sociale, d'une génération à une autre. Et le mot n'oublie jamais son trajet, ne peut se débarrasser entièrement de l'emprise des contextes concrets dont il a fait partie.* »³⁰²

Rassembler ces données historiques, dans le discours, signifie agir dans des espaces discursifs distincts et avec des contextes autres, déjà connus, ce qui fait apparaître une dimension dialogique au discours du locuteur :

« *...tout discours concret (énoncé) découvre toujours l'objet de son orientation comme déjà spécifié, contesté, évalué, emmitouflé [...] par les paroles étrangères à son propos. Il est entortillé, pénétré par [...] les vues, les appréciations, les définitions d'autrui.* »³⁰³

Par ailleurs, le locuteur, par la formule qui a ouvert le discours : « *un drôle de village qui m'a fait penser au village d'Astérix le Gaulois* », semble être coopératif avec ses interlocuteurs. Sa description a donné de la pertinence à ce qui va suivre et ce qui va être dit par les interlocuteurs. C'est la raison pour laquelle nous disons que ce qui est considéré comme des propos proférés par les habitants de Sétif, représentés ici par l'indéfini énonciatif ON, est destiné à celui qui parle dans ce discours (le locuteur). Dans ce sens, R. Vion affirme :

« *Chaque locuteur effectue, lors de la mise en communauté de l'énonciation, une mise en scène énonciative par laquelle il construit, dans son discours, des énonciateurs. L'énonciateur est donc un concept intra-discursif et se présente comme la source, identifiée ou non, d'une opinion.* »³⁰⁴

Le locuteur semble surpris par la découverte du « *village de l'Allemand* » et il va activer et transmettre ce savoir partagé par les habitants de Sétif. En effet, il va procéder à la mise en discours de tous les propos du discours rapporté en convoquant des « lieux communs et des savoirs partagés » à la surface discursive. En d'autres termes, c'est

³⁰² M. Bakhtine, 1963/1970: 263.

³⁰³ M. Bakhtine, 1978: 100.

³⁰⁴ 1998: 196.

dans la manière dont il nous transmet, il ré (actualise) ces données que « *les paroles rapportées doivent être interprétées comme étant adressées directement à l'interlocuteur. Elles sont par ailleurs prises en charge par le locuteur citant.* »³⁰⁵.

Dès lors, tous ces propos (de l'Autre) rapportés sont à considérer comme constitutifs du discours de soi lequel est un lieu de la co-construction de l'opinion et « *par co-construction de l'opinion nous n'entendons pas la construction d'une opinion unanime. Il s'agit de construire son opinion (son discours, sa pensée) par le biais des discours des autres.*»³⁰⁶

Locuteur 5

- « *Tous les Saoudiens ne sont pas richissimes comme **on** le croit, ce n'est pas non plus une société complètement fermée.* » P. 74

Comme nous avons pu le constater, le discours pris en charge par ON dans ce processus énonciatif, exprime des idées reçues et un discours commun. Il dit ce que l'on pense des Saoudiens et de l'Arabie Saoudite.

L'indéfinition énonciative, projetée par ON suivi du verbe d'opinion « croire », scinde l'énoncé en deux discours opposants, en deux points de vue contradictoires :

Discours 1 : tous les Saoudiens ne sont pas richissimes. L'Arabie Saoudite n'est pas une société complètement fermée.

Discours 2 : les Saoudiens sont richissimes. Leur pays est une société complètement fermée.

La locutrice lutte contre une opinion publique qu'elle considère entièrement fautive. À l'aide de la négation, elle s'oppose à une doxa qu'elle ne partage pas. La locutrice veut démentir ce qui est déjà mis en circulation comme discours généralisant spéculant que tous les Saoudiens sont riches et que l'Arabie saoudite est une société fermée. Le degré de généralisation est mesuré par l'emploi du ON. Son discours est une réponse à ce discours antérieur que nie la locutrice. Ces idées reçues ancrées sous forme de stéréotypes vont servir de prétexte à la construction du contre-discours de la locutrice.

³⁰⁵ J-M. Lopez Munoz, 2004: 90.

³⁰⁶ Ibid : 79.

À qui renvoie le « ON » ? Pourquoi « ON » croit que les Saoudiens sont des richissimes ?
Et que l'Arabie Saoudite est une société complètement fermée ?

La réponse à ces questions nous donnera la valeur de l'emploi du ON dans le discours de la locutrice et affichera, sans doute, la dimension dialogique de cet impersonnel énonciatif.

Se basant sur les deux vocables essentiels sur lesquels se construit le contre-discours de celle qui parle (richissimes et fermée), nous pourrions expliquer les stéréotypes attribués à l'Arabie Saoudite mais aussi justifier la réaction de l'interviewée.

Voici des données sociales qui nous justifient la production des discours opposés sur l'Arabie Saoudite (la doxa et le discours de la locutrice) :

Discours de la doxa (véhiculé par ON)	Discours de la locutrice (contre-discours)
1-Tous les Saoudiens sont richissimes	Tous les Saoudiens ne sont pas richissimes
-L'Arabie Saoudite est l'un des plus grands producteurs de pétrole (en deuxième position après les États-Unis) -Abrite les lieux saints de La Mecque: le pèlerinage constitue un élément principal de son économie. C'est une source de rente financière.	- seule une certaine classe sociale bénéficie des richesses du pays, notamment la famille royale et leurs proches. - le pèlerinage n'est pas au profit de tous les Saoudiens.
1- L'Arabie Saoudite est une société complètement fermée	-L'Arabie Saoudite n'est pas une société complètement fermée.
-Présence de La Mecque sur son territoire donne à croire que c'est un pays de croyance, appliquant la charia islamique, une loi irrévocable.	-les femmes s'instruisent, travaillent. -la tenue vestimentaire est une tenue traditionnelle musulmane adoptée et acceptée par les femmes saoudiennes.

-la tenue vestimentaire imposée aux femmes (tenue islamique) -l'interdiction aux femmes de conduire	- l'interdiction de conduire est une protection pour la femme saoudienne.
--	---

À partir de ce tableau, présentant deux images, deux réalités contradictoires concernant l'Arabie saoudite, nous essayons de souligner, sur le plan discursif, ce qui permet d'effacer le discours circulant émanant de la doxa, du conscient collectif. Dans le contre-discours (discours de la locutrice dans le tableau), la locutrice répond intentionnellement à un interlocuteur inconnu, non identifié, à tout le monde, à tous ceux qui adoptent ou adhèrent au discours circulant (discours de la doxa dans le tableau). Elle s'adresse, donc, à ON : « *comme on le croit* ».

Mais, le discours de la locutrice ne semble pas être complètement opposant à celui de la doxa :

1-Tous les Saoudiens ne sont pas richissimes.

2-L'Arabie Saoudite n'est pas une société **complètement** fermée.

Si nous nous limitons au sens exprimé par les unités linguistiques, nous pourrions constater que la locutrice rejette, en partie, le discours de la doxa. Celui-ci n'est ni complètement faux ni totalement vrai :

Tous = la famille royale et ses proches + le peuple. **L'adjectif** « tous » associé à la négation, soustrait une partie des Saoudiens, ce qui nous donne à lire : « **une partie** des Saoudiens sont riches. Ce **ne** sont **pas tous** les Saoudiens qui sont riches.

C'est le même principe pour le deuxième énoncé où la locutrice, à l'aide de l'adverbe de manière « complètement » prenant sa valeur dans un énoncé négatif, atténue l'assertion de la doxa. Nous obtenons un autre discours : « l'Arabie saoudite est **en partie une société fermée**. »

Cela nous amène à saisir le discours de la locutrice dans son rapport avec le discours de l'Autre, (ce qui est communément partagé). Bien que ce soit la première impression qui se dégage, la locutrice ne réfute pas catégoriquement ce que croit « ON ».

Basé sur un point de vue, pris en charge par ON, se représentant un système social d'un pays, la construction discursive de la locutrice montre comment un discours de réponse, de réaction, permet de reconstruire l'image de son pays.

5-1- 2- De l'action conjointe à l'indéfinition énonciative

Locuteur 1

1- « *Tu crois qu'on va prendre le temps. Non ! La porte s'ouvre, il faut y aller. Sur le premier saut, on s'est retrouvés à deux kilomètres de l'endroit où l'on voulait atterrir. (...) on n'a pas le temps de penser. Après, en chute libre, on descend à 200 kilomètres/heure. Là, oui, on a le temps de cogiter.* » P. 9-10

2- « *On voyageait autant mais on restait dans les hôtels à ne rien faire d'autre qu'à se reposer.* » P. 11

3- « *J'ai le plaisir de me retrouver sur le terrain, par exemple devant cette femme qui accouche de triplés. On a monté une clinique alors qu'avant cette même femme aurait accouché chez elle.* » P. 12

Les énoncés, ci-dessus, sont porteurs de discours qui nous renseignent sur des actions coproduites par le locuteur et d'autres acteurs sociaux. Notre but est d'expliquer la valeur du ON, dans ces énoncés, et d'en justifier l'emploi. Comme nous avons pu observer, cet impersonnel énonciatif, d'un énoncé à un autre, englobe avec le locuteur des acteurs sociaux différents. Il s'agit de comprendre le fonctionnement de cette forme pronominale et la manière dont elle nous présente les autres partenaires du discours. Cela étant par rapport à l'activité commune accomplie avec le locuteur ou en relation à la position qu'occupe celui-ci avec ces acteurs sociaux appartenant à la même catégorie sociale.

Dans l'énoncé 1, le locuteur s'englobe avec des parachutes qui ont été champions du monde pendant longtemps. Il va intégrer leur groupe puisqu'il va entreprendre avec eux le saut en parachute. Le ON met en valeur le rapport du locuteur à ces champions du monde en ce sens qu'il affiche le degré d'identification à ce groupe d'individus mis en relief dans l'énonciation. L'intérêt est porté sur la nouvelle action du locuteur, sur ce dont il est capable d'entreprendre par rapport à ce que d'autres acteurs sociaux ont déjà accompli. En se basant sur ce que ceux-ci ont déjà réalisé, le locuteur crée, dans son

discours, un rapport avec eux et, à partir de l'appréciation qu'il se fait d'eux, donne sa propre appréciation.

L'emploi de l'indéfini énonciatif est une stratégie discursive qui va permettre au « je » de (re)joindre « ils » et de mettre en scène un univers donnant l'impression qu'il est co-construit par tous les acteurs du discours (les parachutes champions du monde et le locuteur).

L'énoncé 2 montre un indéfini énonciatif qui implique le locuteur et ses camarades de foot. Celui-ci se place dans sa catégorie et évoque comment se qualifiaient leurs déplacements. La distance entre le groupe et le public est pointue par l'emploi du « on » puisque la focalisation ne porte pas sur les personnes qui accomplissent une action mais l'intérêt est de retracer et de redessiner une réalité sociale qui montre l'accomplissement d'actions conjointes et qui dit ce qui est communément admis ou accompli.

Sans se référer à l'identité des acteurs sociaux avec lesquels il formait le même groupe social, le locuteur présente un témoignage concernant le déroulement des déplacements et voyages de joueurs de football. La collectivité exprimée par ON attribue au contenu informationnel un caractère d'évidence, de vérité.

Même si l'identité des partenaires du discours, dans l'énoncé 3, est divulguée, elle n'est pas d'une grande importance. Le caractère vague et élargi est privilégié. Le locuteur qui s'implique avec les membres de *Danone* dans ON vise l'action accomplie. Un lien est tissé entre ces acteurs sociaux et les citoyens du monde. L'identification et la valorisation des personnes sont atténuées au profit des actions entreprises. Le ON renvoie à l'univers discursif appréciatif où le locuteur se positionne comme un participant actif. Il véhicule un discours porteur de faits réalisés, de missions humanitaires accomplies, considérées comme nobles et charitables.

L'énoncé « *on a monté une clinique* » est une réponse à l'énoncé « *cette femme aurait accouché chez elle* ». C'est contribuer à changer ou à effacer une situation et la remplacer par une autre. L'important est la réalisation collective « monter une clinique » qui fait

référence à tous les humains et qui sous-tend des opinions d'où le recours à l'utilisation du On qui donne une dimension élargie et indéterminée au sujet discursif.

Locuteur 2

Dans la continuité de l'action conjointe dite par ON, nous proposons l'énoncé ci-dessous :

*« On a rencontré un **public magnifique**, un public qui aime le théâtre. Je crois que tous les hommes de théâtre ont fait le maximum cette année pour ramener le public qui a apprécié les planches du théâtre. (...) Il est heureux. **On le sent.** » P. 33*

L'énoncé évoque le mouvement, la rencontre entre les membres de la troupe théâtrale de Tizi Ouzou et la production de la pièce de théâtre jouée lors de la manifestation culturelle « Alger, capitale de la culture arabe ». La locutrice qui est la productrice de ladite pièce met en scène, dans son discours, un processus d'action-réaction entre la troupe théâtrale et le public. L'indéfini énonciatif ON englobe tous ceux qui se sont déplacés et satisfait le public, non seulement comme des êtres du discours mais, comme un point de vue commun à l'égard de cette réaction satisfaisante et magnifique de la part du public. Le ON dépasse, donc, cette multitude de voix qui parle dans le discours à propos d'une pièce de théâtre pour instaurer un lien entre un locuteur collectif (la locutrice et ses collègues) et le public. Ce lien exprime un point de vue qui agit favorablement, non seulement à la pièce de théâtre, mais aussi, à l'égard de la manifestation culturelle « Alger, capitale de la culture arabe » en tant qu'événement, comme slogan, comme discours porteur d'une symbolique, d'une action sociale, voire, politique.

- La pièce de théâtre enchante le public → Un public magnifique répond aux attentes des comédiens → Le ON sent le bonheur du public

Se dessine, donc, une boucle dans l'activité énonciative prise en charge par l'impersonnel ON et qui met en scène une concordance entre l'action de la troupe (ON) et la réaction du public. Celle-ci ne peut être qu'une réplique aux objectifs de l'événement culturel qui s'enthousiasme d'un écho et d'un impact énormes chez le public algérien.

Locuteur 3

« La violence subsiste dans notre mémoire et elle se nourrit d'elle-même tant qu'on en n'a pas parlé. (...) Il faut pouvoir parler parce que du moment que l'on ne parle pas, la violence est enfouie et elle ressurgit. » P. 51

Le ON est porteur d'une action conjointe demeurée suspendue, qui n'est pas encore réalisée.

Il renvoie à la génération de la Révolution algérienne. L'indéfini énonciatif véhicule une mémoire collective qui constitue un réservoir à des événements historiques vécus, à une violence subie et à des souvenirs de toute une époque.

Dans l'énoncé ci-dessus, la locutrice, à travers l'utilisation du ON, prend la charge et l'engagement d'appeler à passer du souvenir au témoignage, du vécu au dire.

« Il faut pouvoir parler » constitue un appel, une demande à la mise en mots d'une violence enfouie même si l'action de parler s'avère difficile à réaliser. La locutrice attribue la responsabilité de retourner à un contexte atroce à toutes les personnes de sa génération. La violence n'est pas une séquelle individuelle, elle est commune, collective. La locutrice, qui se rappelle dans l'impersonnel énonciatif ON, se veut un déclic qui va secouer tous ceux qui ont vécu l'atrocité de la guerre et vivent encore prisonniers de cette violence.

Le ON représente cet acteur social dont la mission et la responsabilité est de mettre à la surface ce qui est enfoui et de faire de la mémoire collective une mémoire discursive.

La valeur élargie du ON va solidifier le projet de la locutrice qui consiste à transformer un état d'être en mots, à mettre les séquelles de la guerre en discours. Par le biais de faire parler sa génération, la locutrice lutte à écrire conjointement leur histoire qui constitue un maillon de l'Histoire de l'Algérie.

5-1-3- Objet du discours et la dimension dialogique

Lecomte affirme que « *l'objet du discours ne se laisse pas accoupler à un signe qui le désignerait une fois pour toutes comme une entité stable, définie extérieurement par les axiomes qui règlent le système ; il est "mouvant", "stratifiable" et "composable" ; il est doté d'une stabilité plus au moins grande.* »³⁰⁷

Nous proposons un énoncé qui va nous permettre de montrer cette instabilité énonciative mise en œuvre par le pronom ON.

Locuteur 1

« Un de mes prédécesseurs, M. Bounedjar, avait une belle ambition pour le centre. Malheureusement, sa mission a été brutalement interrompue (...)

Malheureusement, on connaît son histoire. Limogé par un fax, au mépris de la plus élémentaire des corrections, il s'est senti humilié, mortellement blessé en son amour-propre.

Comment ose-t-on limoger des gens par fax ? N'est-ce pas là la plus crasse des mufleries ? »

P. 3-4

L'interprétation de la valeur du ON est liée à la place qu'occupe le locuteur dans l'énonciation. L'indéfini impersonnel renvoie respectivement aux Algériens d'une manière générale ou du moins à ceux qui sont au courant du limogeage du Directeur du Centre culturel algérien à Paris (le prédécesseur du locuteur) et à l'État algérien (le Pouvoir). Le locuteur, à travers le processus énonciatif, va mettre en relation différents points de vue, deux positionnements énonciatifs : celui d'être au courant du limogeage de son prédécesseur, ce qui ne réjouit pas le locuteur, et celui de limoger l'ancien Directeur du CCA par l'État. Évidemment, tout se pose sur l'objet du discours représenté par un nom propre « M. Bounedjar³⁰⁸ » :

³⁰⁷ F. Sitri, 2003 : 32.

³⁰⁸ Directeur du centre culturel algérien à Paris entre 1992 et 1996.

- « Familier du monde de la culture et de l'université, Al-Hachemi Bounedjar a réalisé "un travail méritoire", selon un avis unanime. Venu avec des "idées intéressantes", il n'a pas eu le temps de les traduire sur le terrain. En 1996, il est poussé, la mort dans l'âme, vers la porte de sortie. » *Le Quotidien d'Oran*, jeudi 15 novembre 2007.

- « M. Bounedjar avait une belle ambition pour le centre. Malheureusement, sa mission a été brutalement interrompue. (...) C'était un homme d'une grande culture, un érudit qui voulait sortir le CCA des ornières et des sentiers vicieux. (...). Malheureusement, on connaît son histoire. Limogé par un fax, au mépris de la plus élémentaire des corrections, il s'est senti humilié, mortellement blessé dans son amour-propre. » Yasmina Khadra, au *Le Quotidien d'Oran*, du samedi 22 décembre 2007.

E1 : **On** a limogé **Bouedjar**



L'État



nom propre

E2 : **On** connaît **son histoire**



les Algériens



mémoire collective

L'énoncé interrogatif :

Comment ose-t-on limoger

des gens par fax ?



Refus d'une situation, d'un fait :

prise de position



Mise en accusation

l'adverbe : *malheureusement*



Refus d'une situation, d'un fait :

prise de position



Mémoire discursive

L'indéfini énonciatif renvoie à deux énonciateurs différents (l'État algérien et les Algériens). L'État est désigné comme responsable du limogage de Bouedjar et les Algériens sont considérés comme des assistants à un fait. Le locuteur, qui n'est pas impliqué dans le premier énoncé, va exposer son point de vue et afficher sa prise de position à l'aide d'un énoncé interrogatif qui sert à remettre en cause la manière dont un ancien Directeur du CCA a été limogé. La réaction du locuteur va jusqu'à la mise en accusation de l'État concernant cette pratique sur la personne de Bouedjar. Le locuteur, à travers son activité langagière, « met en évidence l'arrière-plan discursif, le "double-fond" social ou historique propre à toute nomination.»³⁰⁹

L'énoncé 2 nous présente un ON qui implique la voix du locuteur et celles de tous ceux qui connaissent l'histoire de celui qu'on a écarté du CCA par un simple fax. L'impersonnel énonciatif, précédé par l'adverbe de manière « *malheureusement* », nous renseigne suffisamment sur le point de vue, non seulement de celui qui parle, mais, de tous ceux qui rejoignent le point de vue du locuteur et adhèrent à sa prise de position.

³⁰⁹F. Sitri, 2003 : 112.

« *Malheureusement* » transforme ce qui est un fait, une pratique, une situation, une mémoire collective, en des mots qui disent ces faits, qui les commentent, c'est-à-dire en une mémoire discursive :

« *Chaque locuteur qui pense pouvoir décrire " le monde tel qu'il est " le fait d'un point de vue qui, lorsqu'il n'est pas explicité, correspond à de simples prises de positions. Ces dernières se manifestent entre autres à travers la sélection des faits et le dialogisme de la dénomination, voulant que chaque item transporte la mémoire de ses emplois discursifs antérieurs et repose sur des présupposés culturels et idéologiques.* »³¹⁰

Le discours antérieur, en l'occurrence l'histoire de M. Bounedjar, n'a pas besoin d'être explicitée dans la production langagière du locuteur (l'énoncé que nous analysons). L'allusion du sujet parlant à l'histoire connue de Bounedjar et à une opinion partagée « *malheureusement on connaît son histoire* », constitue une plate-forme pour le locuteur de mettre en œuvre une construction discursive nouvelle. L'effacement énonciatif (E2) (ou l'utilisation du ON) constitue une stratégie discursive qui permet au locuteur de donner de la densité au point de vue de refus de la manière dont on a limogé M. Bounedjar pour justifier sa mise en accusation dans l'énoncé 1. Dans ce cas, le discours qui a circulé sur le limogage de ce personnage constitue un point de vue commun, partagé qui légitime la condamnation de la manière de limoger. L'énoncé 1 entre, donc, dans la chaîne ininterrompue des discours qui disent l'histoire du limogage de l'ancien Directeur du centre culturel algérien à Paris.

Locuteur 2

-« [mon ouvrage] est différent à plusieurs titres : d'une part il mêle les langues arabe, turque et persane. Ces trois langues ont interagi au cours de l'histoire en raison de la présence de leurs locuteurs au sein du monde musulman. (...) Si du côté français, le seul que je connaisse bien, **on** avait, il y a déjà longtemps, essayé de dire **l'Histoire** au plus grand nombre en essayant de l'écrire **au plus près de la vérité**, les choses seraient aujourd'hui plus limpides et peut-être, ainsi, l'Algérie et ses petits-enfants des banlieues françaises seraient plus à l'aise avec **leur propre histoire partagée** ! » P. 34

³¹⁰P. Dendale et D. Coltier, 2011 : 77.

À travers son discours, le locuteur se présente, dans cet énoncé, comme sujet autorisé à évaluer la manière dont on a dit et transmis l'Histoire commune entre l'Algérie et la France. Il met en place, à travers l'acte d'énonciation, des éléments qui font objet de constat et montre les conséquences d'une telle faille. En s'appuyant sur l'Histoire commune (Histoire partagée, passé commun), le locuteur exprime ce qui devrait se réaliser, par le biais de la condition : « *si on avait essayé de dire l'Histoire....* désignant les Français comme des sujets manquant à leur tâche, représentés dans l'impersonnel énonciatif ON. De ce fait, l'énoncé du locuteur constitue une réponse à un autre discours qui considérerait l'Histoire d'une autre manière, qui exprimerait une manière de la raconter différente de celle existante.

Le locuteur pointe du doigt un accusé, paradoxalement, connu et non-identifié en focalisant sur les relations entre les partenaires du discours qu'il met en scène dans son énonciation : les Français et les Algériens des banlieues françaises. Il expose un réel social et les rapports entre les deux parties qu'il veut transformer par le biais de son point de vue. Derrière le discours du locuteur véhiculé par ON, se met en évidence un autre discours qui spicule que si l'Histoire avait été transmise telle qu'elle était, si on « *l'avait écrite au plus près de la vérité, les Algériens vivant en France seraient à l'aise avec leur propre histoire partagée.* »

L'Histoire, comme objet de discours, est saisie dans le cadre d'une interdiscursivité qui met en surface le contexte d'hier et celui d'aujourd'hui. Convoquer un discours qui serait constitutif de l'échange au discours du locuteur signifie vouloir changer la réalité et substituer à l'Histoire détruite, falsifiée, effacée, une Histoire vraie, correcte et juste.

5-1-4- Principe généralisé : source doxique ou hétérogénéité énonciative

Nous enchaînons avec cet énoncé :

-« *Quand **on** est sûr de ce qu'**on** est, quand **on** est l'incarnation de sa propre intégrité, **on** n'a pas peur de prendre des risques, **on** se fie à ce que l'**on** espère juste.* »P. 3

L'étude de l'indéfini énonciatif nous conduit à la prise en compte de l'identité sociale de celui qui parle. Le locuteur s'implique dans ce qu'annonce le ON. Mieux, il construit un discours de la morale en démarrant de sa propre expérience.

Le ON affiche le degré de la confiance de soi dont jouit le locuteur. Il se place dans les rangs des gens honnêtes qui savent exactement ce qu'ils veulent et qui assument parfaitement ce qu'ils font.

Le discours, porteur de qualités sociales, pris en charge par ON, est considéré dans le cadre d'un statut social et des rôles assumés par le locuteur dans sa vie. Celui-ci, à partir de ce qu'il a vécu, ce qu'il a accompli, de par son engagement dans l'Armée nationale populaire, et en sa qualité d'écrivain de renom mondial, constitue un argument qui va renforcer ses dires et justifier le fait de poser un principe généralisé à gérer la vie.

La réalité sociale de la vie du locuteur, garantit la fiabilité et la crédibilité de ses dires. Le ON véhicule et transmet, donc, ce que l'on peut considérer comme expérience vécue, vraie, vérifiable et qui constitue un véritable gage pour le locuteur d'en faire un principe généralisé. L'impersonnel énonciatif, ici, prend en charge un discours qui communique avec des données antérieures à cet énoncé mais aussi, et surtout, il entre en relation avec d'autres réalités sociales sur lesquelles se grefferont des productions discursives à venir. Dans ce cas, le ON, à travers l'activité énonciative, ne se contente pas seulement de mettre en place le point de vue du locuteur, mais, il lui donne un caractère généralisé qui le place dans la dynamique énonciative et interactionnelle en tant qu'il s'appuie sur ce qui est antérieur et interroge ce qui est à venir.

Voici deux autres énoncés :

1 - « *Ce qui était amusant, c'est que là où je me suis retrouvé, j'ai réalisé que plus **on** est soi-même, plus **on** dit des choses qu'**on** pense, **on** est respecté.* » P. 24

2 - « Vous savez tant qu'*on* avance dans la vie, *on* découvre, *on* fait des rencontres, des échanges, et l'essentiel c'est de s'enrichir de cette diversité. Et forcément, il y a des choses dont *on* se défait, et d'autres à préserver. » P. 19

Le locuteur, dans l'énoncé 1, part d'une expérience personnelle pour en tirer profit et en conclure à un principe généralisé. Se retrouvant à la table du Président de la République Abdelaziz Bouteflika célébrant la venue du footballeur Zinedine Zidane en Algérie, le locuteur qualifie sa présence et la réaction de ceux qui étaient invités à cette cérémonie d'« amusant ». Ce qualificatif porte en lui une action à laquelle le locuteur ne s'attendait pas. « Amusant » fait allusion à une autre réaction attendue par le locuteur de la part des sujets qui ne partagent pas la même tendance politique ni les mêmes déterminations idéologiques avec lui. Étant un artiste engagé, s'opposant au Pouvoir algérien, le locuteur réalise, lors de cette cérémonie qu'il est respecté pour ce qu'il est.

S'englobant dans ON, le locuteur s'affiche comme un homme honnête, courageux, audacieux et sincère, qui est récompensé par le respect voué par l'Autre.

Le verbe exprimant une action achevée et accomplie au passé « j'ai réalisé » signifie que ce qui est arrivé au locuteur est un fait fiable, réel que l'on peut généraliser sur toutes les situations semblables. « Plus on est soi-même, plus on dit des choses qu'on pense, on est respecté » devient un principe partagé, une opinion commune, un discours doxique.

Dans l'énoncé 2, le locuteur généralise son expérience personnelle et en construit un discours porteur de moral et de valeurs générales.

Étant artiste de renom mondial, le sujet parlant se base sur son parcours personnel pour redessiner toute cette vie de laquelle il tire des leçons et des principes de vie. Il appelle ses confrères à aller vers l'Autre, à bénéficier de la diversité, à interagir et à se construire avec l'Autre tout en restant soi-même.

ON véhicule tout ce mouvement qui caractérise la vie humaine : « évoluer », « découvrir », « faire des rencontres, des échanges ». Le lexique mis en place, dans cet énoncé, évoque le mouvement et convoque l'Autre comme partenaire de cette mouvance. Il s'agit d'interagir avec autrui pour pouvoir avancer et exister.

Parti de son pays en 1975, le locuteur a dû affronter des épreuves avant de se construire comme un artiste célèbre. Il puise dans ses racines et il ne refuse pas de tirer profit de l'Autre afin de se frayer une place parmi ses semblables. La légitimité dont il jouit renforce la crédibilité de ses propos qui, pris en charge énonciative par ON, sont à prendre comme un conseil à suivre et un principe à mettre en application.

Nous renforçons notre analyse par l'énoncé suivant :

« *Ça été difficile pour eux mais ils récoltent les fruits de leurs sacrifices. Nous, les cinq enfants, on sait qu'on ne le doit qu'à eux.* » P. 13

Le locuteur évoque la reconnaissance des enfants vis-à-vis de leurs parents en s'appuyant sur son cas et celui de ses frères et sœur. Il démarre de son succès et celui de ses partenaires du discours pour mettre en scène cette reconnaissance qui doit être un principe de vie.

Le verbe savoir « *on sait* » donne à l'énoncé son empreinte d'information généralisée, acceptée, non seulement par les sujets discursifs de l'énoncé, mais, par tous les humains qui ne peuvent nier le sacrifice des parents pour leurs enfants et que toute la réussite des enfants est due à leurs parents.

« *On sait qu'on le doit à eux* » se veut un énoncé qui passe d'une énonciation de source connue, produite par un locuteur identifié, à une énonciation de source inconnue exprimant une vérité, une évidence partagée. Cela met le discours du locuteur en interaction avec le discours de la morale, voire, religieux qui sacralise la place que doivent avoir les parents chez leurs enfants.

Nous prenons donc, ici, le ON comme un impersonnel qui englobe toutes les personnes et comme un principe qui généralise le rapport parents/enfants instauré par le sacrifice, d'un côté, et d'une reconnaissance, de l'autre côté. C'est un rapport que personne n'ose modifier, contredire ou nier. De ce fait « *parler serait donc toujours se référer implicitement (et souvent explicitement) à des discours de référence [et par là] à des imaginaires dotés d'une dimension normative qui assurent une fonction sémantique.* »³¹¹

³¹¹ P. Charaudeau, et R. Montes, 2004 :44.

L'indéfinition énonciative affiche cette évidence, la maintient, la recommande et fait de ce processus relationnel un principe qui a toujours existé, qui demeurera ainsi et qui ne risque pas de disparaître. La valeur de l'indéfini énonciatif ON, dans l'énoncé ci-dessus, fait de lui un marqueur dialogique.

5-2- La question du journaliste : entre désorientation thématique et réorientation discursive

Dans le deuxième volet de ce chapitre qui porte sur la dimension dialogique dans la construction du discours de soi, nous voudrions voir comment la question du journaliste oriente la production du discours de ses interlocuteurs. Nous tenterons de déterminer comment la question désoriente la thématique de l'interview et réoriente le discours de l'interviewé.

Élément conducteur ou simple prétexte pour le déclenchement du processus de la construction langagière du sujet parlant ?

J. Boutet affirme que « *tenir conjointement la matérialité de la mise en mots et son inscription dialogique doit permettre d'appréhender l'efficacité symbolique propre à des pratiques langagières.* »³¹²

Compte tenu de l'objectif de ce volet, le travail focalisera sur la question du journaliste et montrera comme celle-ci entre dans la construction discursive de soi des locuteurs interviewés. Dans un premier temps, nous tenterons de voir si la question du journaliste balise la thématique de l'interview ou la dévie. Dans un second lieu, notre intérêt consistera à saisir l'interview comme un élément qui donne une orientation dialogique à la réponse du locuteur. Plusieurs marqueurs et outils, mis en œuvre dans les productions discursives des interviewers, constituent l'objet de notre recherche dans le travail qui va suivre.

La question du journaliste, dans l'interview constitue, certes, une ouverture au discours de l'interviewé, un déclenchement mais ce qui nous paraît intéressant – du moins pour notre travail – est de chercher comment le journaliste conduit le thème de l'interview.

³¹² 1997 : 4.

Dans ce cadre, le journaliste, réussit-il à amener l'interviewé à se limiter à la thématique tracée ? Ou l'oriente-t-il à en dévier ?

Nous interrogeons ce rapport entre le contenu de la question du journaliste et le thème principal tel qu'il a été présenté dans le chapeau de l'interview, afin de pouvoir repérer l'aspect interdiscursif et la dimension dialogique dans la construction discursive de la question de l'interviewer.

Nous avons soumis à l'analyse des énoncés de notre corpus que nous avons jugé pertinents à cet effet. Par souci méthodologique, nous présentons, ci-dessous, la thématique et la question du journaliste qui y correspond. C'est une méthode d'organisation qui facilitera la lecture de ces données soumises à l'analyse.

Ainsi, des moyens linguistiques à dimension interdiscursive ont été mis en place dans la construction des questions des journalistes³¹³. Nous y avons souligné ce qui permet de répondre à la thématique mais qui renvoie, déjà en apparence, à des données extérieures, à d'autres contextes et à tout ce qui va provoquer l'aspect interdiscursif et fera apparaître la dimension dialogique dans les discours des interviewés³¹⁴.

Ce qui nous intéresse, dans ce présent travail, est de comprendre la charge (inter)discursive des outils linguistiques utilisés qui prétextent et régulent la production de la parole chez le locuteur interviewé. C'est le but quand nous avons jugé important de mentionner la thématique de l'interview. C'est, en fait, par rapport à celle-ci que nous avons pu repérer et retracer le processus interdiscursif des questions des journalistes. Ces outils mis en œuvre sont multiples et permettent tous d'appuyer l'hétérogénéité énonciative dans la construction du discours de soi des interviewés dans la mesure où c'est le discours de la question qui provoque le discours de l'interviewé.

Interview 1

Le thème :

L'installation du locuteur (Yasmina Khadra) dans sa fonction de Directeur du Centre culturel algérien à Paris.

³¹³ Nous rappelons que les locuteurs sont interviewés par des journalistes différents.

³¹⁴ Nous ne présentons pas, dans ce volet, les productions discursives des interviewés.

Les questions du journaliste :

A- Votre nomination a pris tout le monde de court. Depuis le départ de votre prédécesseur pour l'Institut du monde arabe, bien des noms ont circulé pour la direction du CCA. Et, au final, c'est Yasmina Khadra qui s'y installe...P.1

B-Vous renoncez à tout cela, à votre liberté intellectuelle...P. 1

C -Une semaine avant votre installation officielle par l'ambassadeur d'Algérie à Paris, vous ne figureriez pas sur la liste des candidats «potentiels», les prétendants dont les noms étaient chuchotés dans les bruits de couloirs...P. 2

D - L'historien Mohamed Harbi crédite la bibliothèque de bons points. Il s'appuie, ce faisant, sur sa consultation personnelle du fonds et sur les témoignages de nombre de ses étudiants... P. 7

E - Il fait partie des «oubliés» des lieux. Hormis durant le passage du regretté Bounedjar - il l'avait invité à présenter «L'Algérie et son destin» (Arcantère) -, son nom n'a jamais meublé le programme du CCA... P. 7

F - Quels sont les projets que vous avez laissé tomber avec la charge du CCA ?P. 8

Les questions (1-B) et (1-F) de l'interview, ci-dessus, remettent en surface le statut antérieur du locuteur. Il est vrai que le thème principal de l'interview va porter sur le nouveau statut de celui qui parle, à savoir, celui de Directeur du Centre culturel algérien à Paris, mais des syntagmes comme : « vous renoncez à (...) votre liberté intellectuelle » et « les projets que vous avez laissé tomber » tissent un lien avec ce qui est antérieur à l'interview. Ils nous rappellent et ils nous informent sur ce qu'était le locuteur avant son nouveau poste. Ils interagissent avec d'autres contextes où le locuteur agissait en toute liberté intellectuelle et avait des projets dans le cadre de son activité d'écrivain. Ce sont des énoncés qui montrent combien c'est difficile pour le locuteur de combiner les deux statuts : d'écrivain et de Directeur d'un établissement culturel public, et que, sans aucun doute, le deuxième statut va l'emporter. Cette mise en mots d'un statut social antérieur dote le discours de la question du journaliste d'une dimension interdiscursive. En d'autres termes, elle lui permet de faire dialoguer les deux statuts du locuteur, à montrer comment le premier statut a cédé sa place au second dans la nouvelle mission du locuteur. C'est ce qui contribuera à construire un discours de soi (discours de la réponse du locuteur) bâti sur l'entrecroisement des deux facettes du sujet parlant. Le

retour au (ou le rappel du) statut antérieur du locuteur, à travers la question de l'interviewer, consacre un espace à tout ce qui se greffe autour de ce statut social et, de ce fait, transforme des données sociales en une matière discursive.

Néanmoins, la mise en discours de l'extralinguistique est conçue d'une manière qui laisse croire que le statut antérieur du locuteur a toujours été inscrit, il est connu et que « ça parle avant ». Au moment de l'interview, le journaliste pose le sujet concernant le statut antérieur du locuteur comme des pré-constructions et non pas comme des informations nouvelles. C'est ce qui nous renvoie à un autre concept, étroitement lié à l'interdiscours. Il s'agit du préconstruit qui est « *un terme général qui regroupe des données qui ne sont pas présentes dans l'énoncé mais qui s'y manifestent sous forme de traces (marqueur énonciatif, organisation phrastique particulière, etc.)* »

C'est ce que nous constatons de l'interview 2.

Interview 2

Le thème :

La nouvelle vie de retraité de Zinedine Zidane sur d'autres terrains : les actions qu'il entreprend en dehors du foot.

Les questions du journaliste :

A- *Pas envie de vous expatrier, une fois encore ?* P. 11

B- *Vous revoyez parfois en rêve la finale perdue face à l'Italie ? Avec peut-être des regrets par rapport à vous-même, de vous être laissé piéger par un voyou ?* P. 14

C- *Vous avez reparlé de cet incident avec Lila, votre grande sœur ?* P. 14

D- *Mais ce geste reste une image indélébile. Au Bangladesh les enfants portaient des banderoles y faisant allusion. A Alger, au stade du 5 Juillet, l'une d'elles disait : "La dignité d'un homme vaut plus qu'une Coupe du monde"...* P. 14

E- *Quand Raymond Domenech déclare au Parisien : "J'aurais pu être Mattérazzi... On peut dire ce qu'on veut, il est l'homme de cette finale." Ça vous fait quoi ?* P. 14

F- *Votre victoire a dépassé le cadre sportif, suscité de l'espoir au sein de la société française. On a parlé de génération « black blanc beur ». On a vu par la suite que ce rêve s'est effrité. Il y a eu des émeutes en banlieue...* P. 15

G - Jamal Debbouze a dit : "Mettre deux buts de la tête, en finale de Coupe du monde, quand on s'appelle Zinedine, c'est un geste de portée politique"...P. 15

L'ensemble des questions renvoie au statut antérieur du locuteur. L'interviewer revient, notamment, sur l'événement qui a marqué le locuteur, sur les plans professionnel et personnel, mais aussi, toute la famille sportive mondiale. Les questions qui dévient de la thématique de l'interview nous renseignent sur diverses données extralinguistiques. Elles affichent la place qu'occupait le locuteur dans son pays et au niveau international.

Commençons par la question 2-A qui nous donne un détail sur la vie sportive du locuteur.

« *De vous expatrier une fois encore* » nous informe tout simplement sur les déplacements qu'effectuait le sportif durant sa carrière de footballeur. C'est une information connue du journaliste et des lecteurs et même si ceux-ci ne la détiennent pas, l'énoncé de la question du journaliste la transmet d'une manière évidente.

Les questions (2-B), (2-C), (2-D), (2-F), (2-G) évoquent un événement, un incident qui a opposé le locuteur *Zinedine Zidane* à son adversaire *Marco Mattérazzi*, lors de la finale perdue face à l'Italie en 2006. Ici, le journaliste ne raconte pas l'événement mais il en parle comme une information connue, partagée et ancrée dans le conscient collectif des gens. Il en fait un rappel en recourant à divers marqueurs linguistiques qui servent d'outils de sortir de la thématique principale de l'interview, mais surtout, de pointer ce lien avec le statut antérieur du locuteur :

Il ne s'agit pas, dans la question (2-B) d'évoquer « une finale de match » mais de la qualifier et de la nommer : « *la finale perdue face à l'Italie* » et l'événement est nommé par « *le choix des mots servant à les décrire, par les argumentaires utilisés pour les expliquer, par les points de vue et les interprétations transportés par les mots-mêmes.* »³¹⁵

Et « *l'activité de nomination assure sa permanence et son intelligibilité bien après les faits.* »³¹⁶

Dans le même énoncé-question, l'interviewer use d'un vocable qui exprime un point de vue, une position à l'égard de l'auteur de l'incident : « *voyou* ».

³¹⁵ L. Calabrese, 2013: 9.

³¹⁶ Ibid: 130.

Ce terme, qui nous informe sur le regard du journaliste concernant l'événement, est puisé dans le conscient collectif et issu d'une nomination partagée car « *nous ne pouvons pas individualiser un événement sans nous appuyer sur ce fond commun que sont nos pratiques instituées, nos échelles de valeur, notre langage, nos habitudes de réponse et nos capacités incarnées d'agir et de réagir.* »³¹⁷

Dans la question (2-C), le nom propre *Lila*, qui est la grande et unique sœur de Zinedine Zidane, nous ne permet pas seulement de rappeler l'incident, mais d'en revenir sur les causes. La sœur du joueur constitue le contenu des derniers propos de l'adversaire du locuteur avant les coups de tête que celui-ci lui a assenés.

Le discours rapporté dans les questions 2-D, 2-E, 2-F, et 2-G véhicule une prise de position à l'égard de l'incident ayant lieu lors de la finale qui a opposé l'équipe de France à celle d'Italie.

La question 2-E, qui rapporte sous forme de discours direct les propos de l'ancien entraîneur des Bleus, *Raymond Domenech*, affiche la déception de ce dernier quant à l'agissement de *Zinedine Zidane* causant la défaite de son équipe perdant ainsi la Coupe du monde de 2006. Seul le résultat compte pour Domenech Raymond. Le geste provocateur du joueur adverse Mattérazzi est une ruse qui lui a remporté la victoire. L'homme de la finale, selon l'entraîneur de l'équipe de France, est celui qui a obtenu la coupe et ce, quels que soient les moyens utilisés, et non celui qui a su préserver sa dignité même si c'est au détriment de la victoire. Le but de l'emploi du nom propre, n'est pas de nous rappeler l'événement (ou l'incident) de cette finale, mais de présenter un discours sur l'événement. Le nom propre de Raymond Domenech est un outil linguistique servant à évoquer des discours antérieurs qui interagissent avec le discours de l'interview (du corpus).

Quant aux questions 2-D, 2-F, 2-G, elles transmettent trois messages essentiels sous forme de discours rapporté direct :

- 1- *A Alger, au stade du 5 Juillet, l'une d'elles disait : "La dignité d'un homme vaut plus qu'une Coupe du monde"...*
- 2- *On a parlé de génération « black blanc beur ».*

³¹⁷ Ibid: 52.

3- *Jamal Debbouze a dit : "Mettre deux buts de la tête, en finale de Coupe du monde, quand on s'appelle Zinedine, c'est un geste de portée politique"...*

Dans les énoncés de ces trois questions de l'interview, le contenu des discours rapportés renvoie à une mémoire discursive. En effet, les propos rapportés sont porteurs de ce qui s'est dit à propos de l'événement, ils sont une trace des discours antérieurs. Ils deviennent, dès lors, une marque d'interdiscours.

Ainsi, dans l'énoncé 1, la banderole exprime le soutien à l'ancien joueur des Bleus et justifie la réaction de celui-ci. La nomination de l'endroit de la banderole: *Alger, stade 5 juillet* nous permet de saisir, au mieux, l'énonciateur des propos rapportés. Il peut s'agir des Fans de Zinedine Zidane et qui partagent les mêmes valeurs avec lui. La banderole vient commenter l'incident et appuyer l'agissement de Zidane. C'est une action impardonnable et lourde de conséquence en France mais c'est un geste de virilité, de la « radjla » en Algérie. Cela nous mène à dire que le discours de la banderole produit par des personnes non identifiées, replace « *l'événement dans la société de masse* »³¹⁸. C'est cette mise en commentaire de l'événement qui permet son ancrage dans le système de pensée et de croyances : « *la mise en sens de l'événement en fonction des paramètres du système de pensée (...) entraîne un réglage de celui-ci, une tentative de rétablir le système d'intelligibilité du monde préexistant.* »³¹⁹

Nous observons, dans l'énoncé 2, l'attribution du discours rapporté « *black blanc beur* » à une source énonciative inconnue avec l'emploi de l'impersonnel énonciatif ON. Intégrer ou se référer à un tel discours dans la question censée se limiter à la thématique de l'interview, qui consiste en la vie de Zinedine Zidane en dehors du foot, c'est replacer celui-ci dans la dynamique du processus discursif de référenciation. Autrement dit, le locuteur à qui la question est adressée est déjà mis dans la question comme objet du discours qui va suivre dans la réponse de ce même locuteur. Il va parler à partir du repère de « *la génération black blanc beur* » lequel nous met dans un contexte social qui nous renseigne sur cette cohabitation en France de trois races essentielles dont le locuteur est un élément d'un tout. Français d'origine magrébine (un beur), Zinedine Zidane est un

³¹⁸ L. Calabrese, 2013: 99.

³¹⁹ Ibid.

exemple qui a montré cette fusion de races sur le sol français. Il a servi l'équipe de France et réalisé des victoires au sein de cette équipe.

L'expression nominale « *génération black blanc beur* » exige une connaissance des composantes de l'entité nommée. De ce fait, nous pourrions comprendre le rapport de la question du journaliste avec le locuteur (Zinedine Zidane). Celui-ci appartient à cette entité qui « *repose sur le partage collectif de la référence et sa permanence en mémoire stable.* »³²⁰

C'est ce qui confère à la question du journaliste la possibilité de situer le locuteur dans cette mémoire interdiscursive et de l'amener par le biais de la question à se positionner, à travers son discours, par rapport à cette donnée sociale préexistante. Le sens de la production langagière de l'interviewé sera construit et déterminé à partir du sens commun de l'expression véhiculé par ON dans la question de l'interviewer. G-É Sarfati définit le sens commun comme « *l'ensemble des représentations symboliques distinctives d'une formation sociale* »³²¹ et le sens que porte le syntagme désignationnel « *génération black blanc beur* » est doté d'une charge politique et idéologique. Il faut revenir à ce qui avait fait naître la désignation de ce référent social et qui ne s'inscrit pas dans la matérialité du discours. Nous ferons appel à toute la réalité sociale construite à partir de déterminations idéologiques et des engagements politiques, soit des personnes impliquées ou extérieurs à cette nomination. Le résultat est le même dans la mesure où « *la génération black blanc beur* » est ancrée dans le conscient collectif décrivant une réalité sociale avec ses dimensions politiques et idéologiques qui la dessinent.

La question du journaliste, dans ce cas, permet la circularité d'un tel discours parce qu'il s'agit, tout simplement, d'un monde partagé par l'interviewer et l'interviewé, mais aussi par le lecteur.

Restant dans l'appui sur les discours antérieurs, nous tenterons d'interpréter la construction interdiscursive de la question du journaliste et la force de sa dimension dialogique transmise par ce discours rapporté de Jamal Debbouze : « *Mettre deux buts de la tête, en finale de Coupe du monde, quand on s'appelle Zinedine, c'est un geste de portée politique* ».

³²⁰ L. Calabrese, 2013:248.

³²¹ 2002a: 103.

Le discours rapporté, ici, mêle plusieurs paramètres qui permettront de faire appel à une interaction interdiscursive : d'abord, le nom propre qui désigne l'énonciateur du discours rapporté. Jamal Debbouze, un humoriste appartenant, justement, à la « *génération black blanc beur* », va afficher et exprimer son point de vue concernant le geste du joueur Zinedine Zidane qui consiste en le coup de tête qu'il avait asséné à son adversaire de l'équipe d'Italie, lors de la finale de la Coupe du monde de 2006. Le nom propre du l'ex-joueur français, cité dans le discours de Debbouze, est un élément important. Pour l'énonciateur du discours rapporté, Zinedine Zidane représente, en même temps, un nom propre et un événement. L'interprétativité du geste de l'ex-joueur des bleus ne peut s'effectuer que si on se réfère à son auteur. Le nom propre, ici, construit le sens de l'événement.

Ensuite, le syntagme « *de portée politique* » qui qualifie le geste de Zidane commente le geste, certes, mais c'est, aussi et surtout, une réponse à des discours antérieurs qui avaient décrit l'acte de Zidane.

Le vocable « *politique* » ne nous laisse pas indifférente. Ce qui permet son interprétation, ce sont les connaissances préalables que nous avons à propos de l'ex-joueur français et ce qui a pu provoquer une telle réaction sur le terrain face à son adversaire italien lors d'une finale de la Coupe du monde.

Répondre aux propos provocateurs du joueur italien Mattérazzi, c'est se défendre contre toute forme de discrimination. Et cette riposte est destinée, justement, à tous ceux qui appuient cette ségrégation.

Dans l'énoncé : "*Mettre deux buts de la tête, en finale de Coupe du monde, quand on s'appelle Zinedine, c'est un geste de portée politique*", l'action de marquer deux buts de la tête est jointe au nom propre *Zinedine*. Cela signifie que l'acte de faire, ici, est garanti par l'acte de dire de l'énonciateur du discours rapporté, *Jamal Debbouze*. Ce dernier témoigne de ce qu'on peut attribuer à la personne sociale de l'ex-joueur français Zinedine Zidane et la portée que peut avoir ce nom propre. Le discours rapporté, inséré dans la question du journaliste-interviewer, permet au discours de l'interview de « [s'élargir] au champ d'une histoire sociale des représentations positives ou négatives, de leur insertion dans un sens commun, comme condition de l'intercommunication humaine. »³²²

³²² J. Guilhaumou, 2006:33.

Au commencement était le discours du joueur italien Mattérazzi qui a provoqué un événement. Ce dernier a suscité des réactions et des commentaires de l'opinion publique dont le discours rapporté de Jamal Debbouze. Intégré dans la question de l'interview, il va, à son tour, inviter le locuteur Zinedine Zidane à parler, à commenter, à réagir. Cette chaîne ininterrompue de discours place la question de l'interview dans un processus de dialogisme interdiscursif³²³.

Interview 3

Le thème :

La carrière du locuteur (Idir) depuis ses débuts, son ascension, sa visite en Algérie avec Zidane, l'année de l'Algérie en France, Alger capitale arabe, les événements de Kabylie, un constat sur la chanson kabyle, les projets (tournée en Algérie).

Les questions du journaliste :

*A- Cette histoire de rencontre entre vous et **Benflis** qui avait été ébruitée par la presse française à l'époque. Où est la part de vérité ?P. 25*

B- Malgré l'éloignement, vous devez certainement avoir une vision sur l'Algérie d'aujourd'hui. Quel regard portez-vous sur la situation générale du pays ?P. 26

Deux éléments font sortir l'interview 3 de sa thématique principale. Il s'agit du nom propre « *Benflis* » et de « la demande du regard du locuteur sur la situation sécuritaire en Algérie ».

Le journaliste évoque un nom de grande envergure en Algérie. *Benflis* est un homme politique algérien activant dans l'opposition à l'heure actuelle mais qui a, auparavant, exercé dans le gouvernement algérien.

Le journaliste questionne le locuteur sur une éventuelle rencontre entre ce dernier et l'ancien chef du gouvernement algérien. C'est un sujet qu'a révélé la presse française mais le journaliste veut vérifier avec le concerné la part de vérité de l'information.

³²³ Il s'agit du rapport qu'un discours entretient avec des discours antérieurs, avec le discours de l'Autre, tenus sur le même objet.

Le nom propre *Benflis* dissimule toute une tendance politique et est doté d'une charge idéologique.

Par sa question, le journaliste pousse le locuteur à répondre au discours antérieur de la presse française et à montrer sa position en tant qu'artiste censé n'appartenir à aucune tendance politique.

« *Où est la part de vérité ?* » sous-entend l'existence du doute dans l'information concernant la rencontre Idir-Benflis. Cela relève de la conviction du journaliste avant même d'être confirmé par son interviewé. Il ne s'agit pas, en réalité, autant d'une rencontre entre deux individus (Idir et Benflis) mais entre deux idéologies opposantes, deux engagements politiques différents. Le vocable « *ébruiter* » replace l'action de « rencontre » dans un processus contradictoire concernant le combat du locuteur. Se considérant comme un artiste engagé dans un combat identitaire refusé par le régime, mis en place en Algérie, dont *Benflis* est un élément, la rencontre entre celui-ci et le locuteur *Idir* doit être utopique. Se référer au procédé du nom propre dans le contenu de la question de l'interview nous permet de redessiner les parcours distincts des deux individus, *Idir* et *Benflis* et de les considérer dans leurs positions sociales différentes. La présentation de soi (du locuteur) se construit en se confrontant au nom propre *Benflis*.

Le journaliste a pu afficher un lien entre la position sociale de l'interviewé et la construction de sa question. Même si, en apparence, celle-ci, par l'usage du nom propre de *Benflis*, semble dévier l'interview de son trajet thématique, elle concourt davantage à la présentation de l'interviewé relié au nom propre cité. À ce sens, Leroy et Siblot expliquent que :

« *À défaut d'être stabilisées, répertoriées, analysées "en langue", les productions de sens du nom propre peuvent être observées en discours, comme nomination en acte. Acte de parole dans lequel le locuteur exprime un "point de vue" sur l'être nommé, et par lequel il prend du même coup position envers d'autres locuteurs, avec lesquels il entre en relation dialogique.* »³²⁴

Il ne s'agit pas, donc, d'évoquer un nom propre vide de sens. Analyser « la signifiante » du nom de *Benflis* dans la question de l'interview nous permet de comprendre la dimension dialogique des propos du journaliste. Pour interpréter l'énoncé de la question, le nom *Benflis* doit être pris comme une vision idéologique et une appartenance

³²⁴ 2000 : 102.

culturelle. Le choix du mot « ébruiter » par le journaliste n'est pas anodin, car, la rencontre, si elle avait réellement eu lieu, ne serait pas ordinaire, insignifiante. La rencontre entre l'artiste et l'homme politique ne serait pas envisageable dans la mesure où le premier représente une communauté qui n'était pas reconnue chez le second quand celui-ci travaillait pour le gouvernement. Il s'agit, dès lors, de tenir compte des discours qui circulent à propos des deux individus où ce que P. Charaudeau appelle les « évocations symboliques »³²⁵ du nom propre. Celles-ci sont « le résultat des discours qui ont été construits, socialement ou individuellement sur les référents des noms propres dans la réalité. »³²⁶

Benflis ne signifierait, donc, rien si on ne mettait pas de la politique et de l'idéologie dans l'analyse linguistique. Et sa rencontre avec l'artiste Idir serait ordinaire si on ne prenait pas en compte le militantisme et l'engagement culturel de celui-ci dans l'analyse de l'énoncé de la question du journaliste.

Quant à la question B, elle sollicite le point de vue du locuteur sur la situation sécuritaire en Algérie. Cette dernière constitue déjà un sujet de débat et le lien instauré entre l'extérieur au discours de l'interview et celui de la question du journaliste réside dans la formulation même de celle-ci. L'interviewer impose au locuteur une connaissance des données prédiscursives portant sur *l'Algérie d'aujourd'hui* et ce, par l'emploi du verbe de modalité « vous devez avoir.... ». La question du journaliste cherche un discours légitimant, à travers le regard du locuteur. Celui-ci va parler en tant qu'artiste militant pour une cause identitaire. Sur ce point, l'adverbe temporel « aujourd'hui » va nommer l'Algérie : « l'Algérie d'aujourd'hui ».

C'est dans ce sens que la question du journaliste est dotée d'une dimension dialogique. Elle sort de la thématique principale de l'interview pour nous rappeler ce lien existant entre l'Algérie d'hier et celle d'aujourd'hui. Et combien la différence entre ces deux Algérie est importante dans la construction du discours du « regard de l'interviewé ». Cela nous amène à la situation des deux Algérie : une Algérie lorsque le locuteur y vivait et une autre, lorsqu'il l'a quittée pour vivre à l'étranger. La question du journaliste est porteuse d'un discours à dimension dialogique dans le sens où elle cible le locuteur

³²⁵ 1992 : 25.

³²⁶ M-A. Paveau, 2006 : 166.

interviewé dans son statut d'artiste militant pour sa cause identitaire, hier et aujourd'hui. Elle va nous permettre d'instaurer ce dialogue entre le regard du locuteur d'hier et celui d'aujourd'hui.

La question : *Quel regard portez-vous sur la situation générale du pays ?* porte en elle-même des informations qui nous mettent dans un contexte précis et une période particulière d'une Algérie baignant dans l'insécurité. L'Algérie qui a vécu une décennie sanglante dans les années quatre-vingt-dix va prolonger comme objet de discours et donnée prédiscursive jusqu'au moment de l'interview. Le journaliste dispose de l'information que son interlocuteur est placé au centre de cette insécurité et ne peut entrer dans son pays si des précautions nécessaires ne sont pas prises. La question, dans ce cas, constitue une passerelle entre un discours collectif qui décrivait une Algérie fermée à toute forme de combat identitaire. Une Algérie d'avant le départ du locuteur pour la France, en 1975 où le militantisme se faisait dans la clandestinité et une Algérie d'aujourd'hui qui refuse une partie de l'identité de son peuple.

Interview 4

Le thème :

Le dernier texte de la locutrice (Geneviève Chauvel), publié à Paris, intitulé : « *Aicha, la bien-aimée du Prophète.* ». Sa passion du monde arabe, des territoires de l'islam et de l'Algérie.

Les questions du journaliste :

A - Pourquoi, à votre avis, quelques éditeurs parisiens ont refusé de publier ce texte ? P. 30

B - Vous étiez à Oran en 1958; quels souvenirs gardez-vous de la ville? De l'Algérie en général? P.31

La locutrice s'est trouvée confrontée aux obstacles de la publication de son texte intitulé : « *Aicha, la bien-aimée du Prophète.* ».

La question posée par le journaliste, concernant le refus de quelques éditeurs parisiens de publier le texte de la locutrice, nous pousse à prendre en compte la nature du contenu

de ce texte comme référent social transmettant des connaissances à propos de la vie d'Aïcha, l'épouse du Prophète Mohamed. À mesure nous creusons dans le référent social, nous comprenons le fossé qui se dessine entre ce que peut véhiculer, voire, représenter ce texte et les éditeurs parisiens qui ont refusé de le publier.

Quel que soit le commentaire que donnera l'interviewée, en réponse à la question de son interviewer, ce que nous retenons de cette dernière, c'est le fait que ces quelques éditeurs aient refusé la publication de « *Aïcha, la bien-aimée du Prophète*. ».

Même si l'on n'a pas lu le texte, son titre met en évidence l'une des plus grandes figures emblématiques de la religion musulmane. À partir du titre, on sait, d'emblée, qu'il relatara l'histoire d'une personne considérée comme un référent commun et un élément partagé de la communauté musulmane : « *partagé qualifie des savoirs, des croyances ou des aptitudes détenus en commun par une communauté de locuteurs, que cette communauté soit sociale, groupale, ethnique, nationale, langagière, etc.* »³²⁷

L'énoncé de la question du journaliste suscite le retour à l'histoire de l'existence de l'épouse du Prophète et tout ce que cette dernière a comme effet sur la vie des musulmans. Chaque mot du titre a « une mémoire », ce qui dote le texte de la locutrice d'une « *mémoire interdiscursive qui relève d'une interdiscursivité suggérée [qui] s'entremêle sans cesse à des représentations qui paraissent relever de savoirs partagés...* »³²⁸.

C'est cette mémoire interdiscursive qui va nous permettre d'interpréter, et ce, quelle que soit l'interprétation de la locutrice, le refus de quelques éditeurs parisiens de lui publier son livre. Le journaliste, par le syntagme « *à votre avis* » va placer le discours de la réponse de son interviewée, qui va recourir à son tour à des savoirs préalables, dans la chaîne de la mémoire interdiscursive laquelle est décrite comme dialogique.³²⁹

M. Bakhtine affirme ceci :

« Il n'y a pas de mots qui soit le premier ou le dernier, et il n'y a pas de limites au contexte dialogique (celui-ci se perd dans un passé illimité et dans un futur illimité). Les sens passés eux-mêmes, ceux qui sont nés du dialogue avec les siècles passés, ne seront jamais stabilisés (clos, achevés une fois pour toutes). Ils se modifieront toujours (se renouvelant) dans le

³²⁷ M-A. Paveau, 2006 : 32.

³²⁸ Ibid. : 96.

³²⁹ Ibid.

*déroulement du dialogue subséquent, futur. En chacun des points du dialogue qui se déroule, on trouve une multitude innombrable, illimitée de sens oubliés, mais, en un point donné, dans le déroulement du dialogue, au gré de son évolution, des sens seront remémorés de nouveau et ils naîtront sous une forme renouvelée (dans un contexte nouveau).*³³⁰

Même si la réponse de la locutrice ne constitue pas, ici, l'objet de notre analyse, la question qui lui est adressée peut elle-même nous renseigner sur des visions collectives qui peuvent expliquer le refus de ces quelques éditeurs parisiens de publier le texte de la locutrice. Il nous paraît, à cet égard, de revenir sur l'histoire culturelle et la tendance religieuse que transporte le contenu du livre.

La question du journaliste fait allusion à un discours de refus d'une publication construit sur le principe qui considère le livre de la locutrice comme « *[une forme langagière qui signale] qu'il est fait appel à des données prédiscursives collectives et antérieures, destinées à alléguer un partage du sens communicable par distribution et transmissible par héritage mémoriel.* »³³¹

Le dialogue n'est plus entre la locutrice et les quelques éditeurs parisiens mais il repose sur une vision collective comme idéologie réfutant de publier et d'assurer la lignée idéologique du contenu du livre.

L'énoncé de la question B ne peut être dépourvu d'une valeur historique :

*-Vous étiez à **Oran en 1958**; quels souvenirs gardez-vous de la ville ? De l'Algérie en général ?*
Nous ne nous écartons pas de la construction discursive relevant de la mémoire puisque le syntagme « *à Oran en 1958* » est d'usage socio-historique. *Oran* ou *l'Algérie*, d'une manière générale, en *1958*, ne nous laisse pas indifférente. Les indicateurs de temps et de lieu, dans l'énoncé de la question du journaliste, sont des « *mots témoins d'histoire* »³³² à « *usages socio-politiques* ». ³³³

Le journaliste demande à la locutrice de retourner à un contexte antérieur, le contexte de 1958 témoignant d'une Algérie où a été proféré le discours de Charles De Gaulle.

³³⁰ 1984 [1974] : 393.

³³¹ M-A. Paveau, 2006 : 127.

³³² Ibid: 103.

³³³ Ibid.

Celui-ci s'est adressé au peuple algérien pour y manifester la restauration du pouvoir de l'État.

La locutrice va voyager dans le temps et se remémorer la ville d'Oran et l'Algérie et ce qu'elle a pu en garder comme souvenirs d'un contexte précis, d'une situation particulière, du passé qui est « *perpétuellement disponible pour toutes sortes de lectures, toutes sortes d'interprétations. (...) les stratégies, conscientes ou inconscientes, de falsifications, de détournements, de contournements, d'oublis volontaires ou non, de refoulements, des multiples retours du refoulé, même de forclusions, de déplacements, de substitutions, de décalages (...) sont légion.* »³³⁴

Elle va retracer la trajectoire de ses souvenirs selon les connaissances dont elle dispose et construire son discours avec des mots « *codés par l'histoire* »³³⁵.

Si les mots de la question sont déjà codés, le discours de la question n'est pas neutre. Il est déjà plein de sens et, dans ce cas, le journaliste n'attend pas une réponse à sa question mais un commentaire à ce qui est déjà-là. Les indicateurs de temps et de lieu : *1958, Oran, Algérie*, mentionnés dans la question du journaliste, évoquent un fait historique et tout ce qu'on en pense:

Les rappels mémoriels (...) vont ainsi s'inscrire dans les dires qui circulent à propos de ces événements, des dires qui ne renvoient pas à des paroles réellement prononcées, mais à des paroles qui auraient pu être dites, à des positions énonciatives, à des clivages idéologiques représentatifs de formations discursives antagonistes. »³³⁶

Ces vocables codés par l'Histoire vont susciter chez la locutrice une production discursive construite et puisée dans la mémoire discursive. Autrement dit, elle va reconstruire ce qui lui reste comme discours circulant à propos de l'événement de 1958 qui a marqué toute l'Algérie. Dans ce cas, « *si le discours se construit en effet à partir de la mémoire des discours antérieurs et des paroles d'autrui, alors il ne relève pas de la compétence individuelle et intentionnelle des sujets parlants.* »³³⁷

³³⁴ R. Robin, 2004: 44.

³³⁵ M. Tournier, 1992: 9.

³³⁶ M-A. Paveau, 2006: 98.

³³⁷ Ibid : 86.

Interview 5

Le thème :

L'œuvre du locuteur, Georges A. Bertrand (comment il a vu le jour). Les relations franco-algériennes, les rapports entre l'Occident et l'Orient, le monde arabo-musulman et l'existence d'un patrimoine culturel méditerranéen commun marginalisé.

Les questions du journaliste :

A - *Justement, pourquoi avez-vous inclus dans votre recherche le langage dit «des banlieues» ?* P. 34

B - *Des chauffeurs de taxis ? Des paysans ? Comment ça ?* P. 35

Langage « *des banlieues* », dans la question A, relève d'une nomination commune, d'une donnée déjà existante, partagée, qui nous renseigne sur une étymologie sociale. Cela nous amène à parler de ce que M-A. Paveau appelle « *cadres prédiscursifs collectifs* »³³⁸, lesquels sont définis comme « *[des] données qui ne sont pas matériellement discursives, mais qui ne sont pas non plus totalement étrangères à la mise en discours. Elles proviennent de notre perception du monde et de l'accumulation de nos expériences.* »³³⁹

À entendre « *langage dit "des banlieues"* », on comprendra immédiatement qu'il s'agit d'une nomination commune, collective, spécifique à une communauté particulière. À l'aide de cette nomination, le journaliste désigne le locuteur comme un coopérant à ce qui a existé avant le discours produit sur « *le langage des banlieues* ». Le locuteur se met dans cette chaîne produisant du sens commun, puisque « *le langage dit des banlieues* » est la résultante de ce qui a été réalisé collectivement. C'est un langage commun « *[qui] existe à partir du moment où une communauté de locuteurs est prête à saisir, au milieu d'une nébuleuse instable de sons physiques, une base de structures stables au service de fonctions partagées.* »³⁴⁰

³³⁸ Ibid.: 117.

³³⁹ Ibid.

³⁴⁰ M-A. Paveau, 2006 : 34.

Nous ne pouvons envisager la construction du discours de la question du journaliste que comme collaboration à un processus discursif déjà entamé.

C'est ce qui se confirme dans la question B lorsque le journaliste cite d'autres partenaires du discours. Il s'agit des personnes qui ont contribué à la réalisation de l'ouvrage du locuteur portant sur « *le langage dit des banlieues* ». L'auteur de l'ouvrage a pu collecter des données, des mots, des sens des mots, auprès des chauffeurs de taxis et des paysans.

L'élaboration de l'œuvre de *Georges Bertrand* est réalisée d'une manière collective en puisant dans la réalité sociale, dans le terrain commun. L'intégration de la nomination « *le langage dit des banlieues* », dans la question du journaliste, a doté son contenu d'un sens commun lequel est défini comme « *un ensemble de cadres de savoirs et de croyances (...) et un ensemble de cadres représentationnels collectifs.* »³⁴¹

La question du journaliste dévie de la thématique principale de l'interview pour nous renseigner sur une communauté sociale, mais, surtout langagière.

Interview 6

Le thème :

« *L'affaire Matoub* » et la plainte déposée par la locutrice (veuve Matoub) contre « X » pour tentative d'assassinat sur sa personne et sur celles de ses sœurs. Une plainte refusée. Les raisons des dures épreuves auxquelles elle a dû faire face et son engagement à continuer le combat pour la vérité et la justice.

La question du journaliste :

- *D'aucuns pensent que les émeutes qui ont suivi l'assassinat de Matoub ont été une répétition générale de la révolte de 2001. Partagez-vous ce point de vue ?* P. 40

Dans l'interview, la locutrice raconte ce qu'elle a entrepris et tout ce qu'elle a subi après le drame qui a coûté la vie à son mari. Mais, la question du journaliste sort

³⁴¹ Ibid. : 78-79.

du cadre personnel (individuel) pour évoquer un autre événement étroitement lié, selon la question de l'interviewer, à l'événement qui concerne la locutrice, à savoir, l'assassinat de son mari. Le contenu de la question cite *la révolte de 2001 en Kabylie*, une action collective, appelée aussi « printemps noir ». Le journaliste, à travers sa question, rapporte un discours circulant qui stipule que cette révolte est une action de riposte à l'assassinat du chanteur kabyle Matoub Lounes en 1998, (l'époux de la locutrice).

L'interviewer parle de cette réaction comme un événement connu, une information partagée : « *La révolte de 2001* » : « *pour qu'un événement existe, il faut le nommer.* »³⁴²

Le journaliste, même s'il demande à la locutrice d'exprimer son point de vue, il s'appuie sur un point de vue partagé et un jugement déjà établi par la communauté kabyle. Dans ce cas, l'interviewée « *se trouve [incluse] dans le jugement de l'opinion commune.* »³⁴³

S'appuyer sur un événement autre, (la révolte de 2001), que l'événement principal qui concerne directement la locutrice (l'assassinat de son mari), porte une signification dans la construction du discours sur l'événement enclenché par l'interview. La révolte de 2001, qui a fait 123 morts, est une continuité de l'assassinat de Matoub Lounes et le discours de l'opinion collective prend sens par rapport à ce qui lie les deux événements et aux empreintes qu'ils ont pu laisser chez les membres de leur communauté.

Faire allusion à « *la révolte de 2001* » comme événement vécu par une communauté sociale, c'est convoquer, en même temps, l'opinion collective qui en a fait un discours, car, « *ce n'est qu'au regard des traces qu'il a laissées, de ce qu'il a modifié dans l'ordre du monde, qu'il peut faire sens.* »³⁴⁴

Interview 7

Le thème :

Le dernier livre du locuteur Boualam Sansal, publié, *Harraga* et *Le village de l'Allemand*. Ainsi que des parallèles : réalité des banlieues, intégrisme, nazisme, fanatisme...

³⁴² P. Charadeau, 2005 : 106.

³⁴³ P. Charadeau et R. Montes, 2004 : 36.

³⁴⁴ L. Calabrese, 2013 : 100.

La question du journaliste :

- *Que pensez-vous d'un écrivain à la tête du centre culturel algérien à Paris ?* P. 47

Ici, la question que nous nous posons : pourquoi demander au locuteur de dire son point de vue concernant la désignation d'un autre écrivain comme Directeur du centre culturel algérien à Paris ?

La réponse sera dans la signification que porte le nom propre cité dans la question. Yasmina Khadra, écrivain et ancien militaire, comme objet de discours, ne peut que nous interpeller dans l'interprétation de l'énoncé de la question du journaliste. Ce nom propre, qui permet à la question de l'interview de sortir du cadre de son thème principal, nous renvoie à la polémique soulevée suite à sa désignation à la tête d'un établissement culturel à Paris.

La question semble sortir de ce dont il est censé de parler dans l'interview mais, en réalité, elle fait émerger le locuteur interviewé dans sa position d'écrivain dont le point de vue va s'ajouter à ceux déjà formulés à propos de la polémique. Le locuteur va se positionner par rapport à ce nom propre comme « *véritable nom de mémoire dans lequel se sédimentent les valeurs associées aux événements, aux sentiments et aux savoirs partagés.* »³⁴⁵

La question du journaliste, par l'emploi du nom propre de Yasmina Khadra, se veut une participation à un échange de positions et une réponse aux discours exprimant la prise de position d'autres partenaires impliqués dans cette activité de jugement.

Interview 8

Le thème :

La méthode de travail du locuteur, Alaa El-Aswany, ses angoisses d'écrivain, son parcours littéraire semé d'embûches et sa joie d'être à Alger.

La question du journaliste :

- *On vous compare aujourd'hui au célèbre défunt Naguib Mahfouz. Vous évoquez plutôt une forme de filiation...P. 66*

³⁴⁵ M-A. Paveau, 2006 : 143-144.

Nous revenons, dans cette dernière question, au rôle du nom propre dans la construction dialogique du discours. Nous sommes face à une comparaison qui met le nom du locuteur interviewé dans le même espace appréciatif d'un nom célèbre de la littérature arabe, *Naguib Mahfouz*.

La comparaison est prise en charge par l'impersonnel énonciatif ON qui peut renvoyer à une source énonciative inconnue mais il désigne surtout les critiques littéraires. Le discours de la question du journaliste rassemble, donc, tous les points de vue d'autres énonciateurs qui ont précédé le discours de l'interview. Il s'agissait d'affronter le potentiel du locuteur Alaa El Aswany à celui de Naguib Mahfouz. Il est question de comparer les deux noms propres véhiculant des productions et des discours littéraires, ils sont comparés dans leur statut d'écrivains, d'hommes de Lettres. Nous rejoignons, ici, P. Siblot pour parler des «*potentialités signifiantes du nom propre* », ce qui signifie que «*La production de sens du nom propre peut s'effectuer par la réactivation du sens étymologique. Le choix du nom propre au sein d'un paradigme d'appellatifs, les classements sociaux et les savoirs sur l'individu qui y sont attachés, la catégorisation individualisante ou l'influence du nom propre sur l'individu constituent des marques de cette signifiante.* »³⁴⁶

Le nom de *Naguib Mahfouz* est précédé d'un qualifiant «*célèbre* » qui le met au centre d'énonciation d'une connaissance commune, partagée, communément admise par une communauté sociale. Le journaliste, à travers l'énoncé de sa question, le présente comme un nom connu et dont «*les potentialités signifiantes* » sont évidentes et ancrées dans le conscient collectif. La signifiante du nom propre, dans la question transmise par l'indéfini énonciatif ON, n'est pas seulement une donnée partagée entre les deux partenaires de l'interview, à savoir le journaliste et le locuteur, Alaa El Aswany, mais elle fait sens à la construction discursive nouvelle des «*potentialités signifiantes* » du locuteur interviewé. En d'autres termes, la signifiante du nom propre de l'interviewé se construit par rapport au nom propre déjà connu, célèbre et en circulation, *Naguib mahfouz*.

³⁴⁶ 2001 : 208.

Bilan

Ce chapitre nous a permis de montrer que le discours de soi est caractérisé par une hétérogénéité énonciative. Nous nous sommes intéressée, dans un premier temps, au pronom « ON ». Nous avons pu dégager les valeurs qu'il véhiculait en cherchant à détecter les instances de discours auxquelles il renvoie. Afin de parvenir à l'aspect dialogique du discours, pris en charge par ON, nous avons commencé par chercher à recomposer la structure dialogale des partenaires de discours représentés par l'indéfini énonciatif. Celui-ci véhicule des discours du conscient collectif, des croyances partagées ou exprime un principe généralisé ou renvoie, tout simplement, à une même action accomplie par les différents partenaires de discours. Les différentes valeurs du ON nous ont permis de retracer un parcours discursif, lequel se construit et se déconstruit pour donner lieu à une construction discursive qui passe d'une responsabilité assumée par l'individu à une prise en charge véhiculée par le collectif.

Dans un deuxième temps, nous avons cherché à décomposer le discours de la question du journaliste porteur d'indices qui nous ont fait parvenir à notre objectif. Placée comme marqueur d'une orientation ou d'une réorientation, voire, d'une désorientation discursive, la question de l'interview fait émerger dans son déroulement discursif des éléments dotés d'une hétérogénéité énonciative et d'un aspect interdiscursif. Ceux-ci gèrent ce qui se greffe à la thématique et décident du degré de la déviation ou de la rupture avec celle-ci. Dans l'ensemble des interviews, dont les questions des journalistes sont sélectionnées pour l'étude, le journaliste fait intervenir le statut de son interviewé, et ce, en sollicitant l'avis de celui-ci dans le statut où il a été interviewé ou en faisant appel à son statut antérieur.

D'un nom commun, à un nom propre ou à un nom de référent en passant par des noms d'événements, l'interviewer, à travers sa question, tient les ficelles qui conditionnent la réponse de son interviewé. Nous nous sommes également appuyée sur le préconstruit, le discours rapporté, la mémoire discursive et le prédiscours qui constituent des outils opératoires dans notre travail d'analyse.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous voulions, dans le cadre de notre travail de recherche, étudier le processus de la construction de l'ethos des locuteurs dans les interviews de la presse écrite. Notre objectif était de prendre en considération la dimension sociale de ces discours. Autrement dit, nous voulions analyser les productions discursives des locuteurs dans leur rapport avec le social. Le sujet parlant est pris comme une personne appartenant à une société et produisant un discours dans un contexte donné et selon les contraintes du discours médiatique, notamment celles de l'interview de la presse écrite. C'est la raison pour laquelle notre problématique était centrée sur la part du social et de l'Autre dans la construction des discours des interviewés. Ce sont les deux paramètres essentiels sur lesquels est basée notre recherche. S'ajoute à cela le contexte dans lequel sont proférés les discours des interviewés et qui constitue notre référence dans l'interprétation de ces productions langagières.

Nous avons entrepris notre recherche pour tenter de trouver un rapport entre l'ethos préalable de la personne interviewée et l'image affichée dans son discours. Nous avons étudié le processus de la construction langagière du sujet parlant pour voir et comprendre comment l'image de celui-ci, en tant qu'être social empirique, est dite dans et par son discours. Cela nous a permis de trouver les mécanismes discursifs qui ont servi de matériau à la construction de l'ethos du locuteur. Nous avons voulu, aussi, suivre les traces de l'Autre et nous avons également tenté d'expliquer l'aspect hétérogène dans les productions discursives des interviewés.

Notre étude part des hypothèses qui supposent que l'ethos est l'une des dimensions constitutives du discours. Il a un caractère public et son pouvoir révèle davantage la personnalité, la force morale et les intentions de celui qui parle.

Par souci méthodologique, nous avons réparti notre travail en cinq chapitres qui nous ont permis de mener cette étude d'une façon organisée et structurée. Avant d'entamer le travail d'analyse, le corpus que nous avons soumis à l'étude qualitative a été présenté et décrit. Nous avons essayé d'expliquer le cheminement de notre travail en montrant la procédure suivie dans le découpage et l'exploitation des données brutes du corpus. Ce dernier a été sélectionné dans la période située entre 2007-2009. Celle-ci est

indiquée dans le but de faciliter le repérage des indices contextuels qui nous guidaient dans l'interprétation des données.

Afin de pouvoir procéder à l'analyse des données exploitables, nous nous sommes appuyée sur des concepts théoriques qui nous ont permis de réaliser une lecture des productions langagières des locuteurs. En situant notre travail dans une dynamique interactionnelle, nous avons consacré le chapitre théorique aux définitions des concepts opératoires qui cernent les différents axes de notre travail nous permettant d'établir un lien entre l'hétérogénéité énonciative, la construction de l'ethos dans le discours et l'interview de la presse écrite. Cela nous a conduite à situer notre étude dans l'interaction et dans un projet (hétéro) énonciatif. Notre travail de recherche étant inscrit dans le cadre de l'analyse du discours, nous avons essayé d'introduire le socle théorique par un aperçu succinct sur ce domaine d'étude.

Dans les chapitres analytiques, nous avons procédé par répondre progressivement à notre problématique. Constituant les trois axes principaux de ce travail, les chapitres d'analyse traitent les marqueurs discursifs qui disent l'identité du locuteur et construisent son ethos.

Dans le premier chapitre, nous avons analysé les marques discursives qui affichent les positionnements identitaires du sujet parlant.

Nous avons pu voir, dans un premier temps, comment le locuteur, à travers des unités langagières, se présente et comment il s'affiche comme une instance discursive hétérogène. En effet, par souci de présenter un travail organisé, nous avons été amenée à déconstruire et à reconstruire la trame du discours du locuteur. Nous sommes parvenue à discerner trois marques que nous avons jugées pertinentes dans la construction des positionnements identitaires des interviewés. Il était question de la deixis, du référent et de l'événement.

Dans un deuxième temps, nous avons focalisé sur l'Autre en étudiant la présentation de soi dans son rapport à cet élément extérieur qui constitue le discours du locuteur. Notre travail, dans le deuxième volet du premier chapitre, était scindé en deux axes. Nous avons montré, tout d'abord, ce rapport entre le Soi et l'Autre et comment il s'affiche

dans une construction identitaire de soi. Ensuite, nous avons analysé comment la nomination identitaire s'effectue entre le Soi et l'Autre. Nous avons pu parvenir à déceler que l'Autre est un élément central dans la nomination du Soi. En effet, le locuteur, pour se présenter, convoque, sans cesse, l'Autre en prenant sa défense, en se mettant à son service ou en le dénonçant. Tels sont les outils discursifs qui sont mis en œuvre dans le processus de la présentation de soi dans les discours que nous avons soumis à l'analyse.

Dans le chapitre réservé à l'ethos, nous avons pu déceler une structure du discours de soi affichant l'image de celui qui parle. Le repérage des modalités et des procédés discursifs qui sont mis en place dans la construction de l'ethos dans le discours des interviewés, nous a permis, encore une fois, de délimiter la place qu'occupe l'Autre dans la construction langagière du locuteur. Nous avons poursuivi notre travail, dans ce chapitre, en partant des résultats obtenus dans le chapitre précédent. En effet, nous avons, d'abord, analysé la construction de l'image de soi de l'instance discursive hétérogène du locuteur. Cette étude s'est effectuée, sans cesse, dans un lien avec le social et l'Autre. Ensuite, pour appuyer l'aspect hétérogène de l'instance de discours, nous avons voulu suivre le parcours de la mise en discours d'un ethos collectif.

Dans le premier volet, nous avons abordé la construction de l'image de soi sous cinq angles. L'analyse des énoncés choisis nous a permis de voir que l'ethos se construit par rapport à l'imaginaire social et qu'il est étroitement lié aux stéréotypes, aux idées reçues et aux croyances de la société. Nous avons pu, aussi, montrer que l'autorité institutionnelle du locuteur entre dans la construction de son ethos. Nous avons, également, pu trouver que la tendance nationaliste, en tant que marqueur de discours, est fort présente dans l'image de soi affichée dans le discours. Celle-ci révèle, aussi, l'état psychologique de celui qui parle et met en évidence une valorisation et/ou une estime de soi.

Dans le deuxième volet, nous avons voulu étudier la dimension collective de l'ethos dans le discours des sujets interviewés. Notre analyse a montré comment le Soi est un élément appartenant à un tout, à une société, à une collectivité. Dans cette optique, nous avons repéré des paramètres qui relèvent de l'aspect collectif dans la présentation de soi,

comme l'appartenance culturelle, les déterminations idéologiques, les rapports de conflits et la dimension universelle dans la construction de l'image de soi. C'est à travers ces éléments que nous avons traité la mise en discours d'un ethos collectif dans le discours des sujets interviewés.

L'aspect collectif de la construction de l'image de soi nous a donné des indices intéressants qui nous ont amenée à consacrer le dernier chapitre de notre thèse à la dimension dialogique dans la construction discursive des interviewés.

Dans la continuité de notre travail, pour creuser davantage dans cette présence de l'Autre dans le discours de soi, nous avons réparti le dernier chapitre en deux axes. Nous avons opté, dans un premier volet, pour l'étude du pronom indéfini ON dont l'emploi affiche une hétérogénéité énonciative, ce qui consolide ce que nous avons mené dans les chapitres précédents. L'impersonnel énonciatif constitue un marqueur discursif qui fait apparaître ce qui relie le discours de soi à des éléments extérieurs au discours du locuteur. C'est une passerelle qui met en rapport le discours de l'interviewé avec des données prédiscursives, le contexte, la doxa...etc. C'est ce qui procure au discours de l'interviewé une dimension interdiscursive et dialogique.

Le deuxième volet du dernier chapitre, nous l'avons consacré à la question du journaliste et son rôle dans la production discursive hétérogène et la dimension dialogique du discours du locuteur interviewé. En effet, le contenu informationnel de la question est porteur d'indices qui peuvent orienter, réorienter voire, désorienter la réponse de l'interviewé. Il suffit d'un mot, d'un vocable, d'un concept pour faire sortir l'interviewé de sa thématique de départ et d'inviter le sujet parlant à convoquer des discours antérieurs ou à y répondre. Ce mouvement de va-et-vient entre le discours de l'interviewé et l'extérieur/l'antérieur met le discours de l'interviewé dans un processus ininterrompu de l'interaction verbale. C'est ce qui confirme le caractère hétérogène et la dimension dialogique du discours de soi dans l'interview de la presse écrite.

Nous dirons, au terme de ce travail de recherche, que la construction de l'ethos, dans les interviews, est un processus en permanente construction. L'analyse de notre corpus nous montre que l'ethos se construit dans l'altérité en donnant à voir des discours produits dans leur rapport avec le social. C'est ce qui affiche une hétérogénéité ou des

hétérogénéités énonciative(s) dans la construction de l'ethos dans le discours des locuteurs interviewés. Divers outils linguistiques et différents marqueurs discursifs sont investis dans le discours de la présentation de soi. Notre étude, qui s'inscrit dans le cadre d'une recherche qualitative, confirme nos hypothèses de départ. Au bout de l'analyse, que nous avons effectuée sur un corpus de vingt-cinq interviews, nous avons pu trouver des éléments de réponse à notre problématique qui consistait, essentiellement, en les mécanismes mis en place par le sujet parlant dans la construction de son ethos dans le discours de l'interview de la presse écrite et les traces de l'hétérogénéité énonciative dans le processus discursif des interviewés.

Notre travail nous a fait parvenir à conclure que, quels que soient les marqueurs discursifs qui sont mis en place, consciemment ou inconsciemment, par la personne qui parle, ils ne sont que prétextes à la présentation de soi dans son discours. L'image de soi dans le discours des interviewés se construit dans un rapport à l'Autre et prise dans une activité énonciative hétérogène du sujet parlant. La lecture de l'ethos, dans le discours de l'interview de la presse écrite, est, sans cesse, en permanente construction.

L'étude que nous avons menée, dans le cadre de cette thèse, a suscité notre intérêt et notre curiosité à creuser davantage dans cet axe de recherche. Nous voudrions, dans des études ultérieures, vérifier le processus de la construction de l'ethos, dans le cadre de l'analyse du discours, en explorant d'autres corpus et d'autres genres de discours. À cet effet, nous envisageons de soumettre à l'analyse des discours d'un même locuteur produits dans des genres discursifs différents : l'interview télévisée, le discours littéraire, conférence de presse,....etc.

Une autre brèche s'ouvre, aussi, qui consiste à varier les locuteurs et les genres discursifs du corpus. Cela nous permettrait de comparer la construction de l'ethos dans les différents genres de discours et de parvenir à comprendre s'il s'agit des mêmes mécanismes discursifs qui régulent la construction de l'ethos dans le discours ou de chaque genre de discours émane une construction discursive spécifique de l'ethos.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM Jean-Michel, 1997, « Unités rédactionnelles et genres discursifs : cadre général pour une approche de la presse écrite », *Pratiques*, 94 : 3-18.
- ADAM Jean-Michel, 1999, *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris, Nathan.
- AÏT DAHMANE Karima, 2005, *La conquête de l'Algérie dans les écrits militaires (1830-1847). Désignations et représentations de l'altérité*. Thèse de doctorat en sciences du langage. Université de Montpellier 3.
- AMORIM Marilia, 1996, *Dialogisme et altérité dans les sciences humaines*. Paris, L'Harmattan.
- AMOSSY Ruth, 1991, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*. Paris, Nathan.
- AMOSSY Ruth, 1999, *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*. Genève, Delachaux et Niestlé S.A.
- AMOSSY Ruth, 2005, « De l'apport d'une distinction : dialogisme vs polyphonie dans l'analyse argumentative », in Actes du colloque de Cerisy sur *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, 3-9 septembre 2004. Bruxelles, De Boeck. Duculot, coll. « Champs linguistiques recueils » : 63-74.
- AMOSSY Ruth, 2010 (2000), *L'Argumentation dans le discours*. Paris, Nathan (3^{ème} édition).
- AMOSSY Ruth, 2010, *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF.
- AMOSSY Ruth & HERSCHBERG PIERROT Anne, 2005, *Stéréotypes et clichés. Langue discours, société*. Paris, Armand Colin.
- AMOSSY Ruth & HERSCHBERG PIERROT Anne 2007, *Stéréotypes et clichés*, Paris Armand Colin.
- AMOSSY Ruth et KOREN Roselyne (éd.) 2004, *Argumentation et prise de position : pratiques discursives*, *Semen*, n° 17.
- AMOSSY Ruth et KOREN Roselyne, 2010, « Argumentation et discours politique », in *Mots. Les langages du politique*. 94, P. 13-21.

- AMRANE Myriem Katia, 2006, *La représentation de l'identité dans les discours algériens et français durant la décennie 90*. Thèse de doctorat, dirigée par Paul Siblot, Montpellier 3.
- AMRANE Myriem Katia, 2010, Énonciation, construction de l'ethos et stéréotypes argumentatifs dans l'organe de presse *EL Mounquid*. *Synergie* Algérie, n°11- PP. 21-29.
- ANSCOMBRE Jean-Claude, 2005, « Le ON-locuteur : une entité aux multiples visages », in Actes du colloque de Cerisy sur *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, 3-9 septembre 2004. Bruxelles, De Boeck. Duculot, coll. « Champs linguistiques recueils » : 75-94.
- ANSCOMBRE Jean-Claude, RODRÍGUEZ SOMOLI NOS Amalia et GÓMEZ-JORDANA FERARY Sonia, 2012, *Voix et marqueurs du discours : des connecteurs à l'argument d'autorité*. Lyon, ENS éditions.
- ARCAND Richard & BOURBEAU Nathalie, 1998, *La communication efficace. De l'intention aux moyens d'expression*. Bruxelles, De Boeck Université.
- ARISTOTE 1991, *Rhétorique*, introduction de Michel Meyer. Traduction de Charles-Émile Ruelle. Commentaires de Benoît Timmermans, Paris, Le Livre de Poche.
- ARISTOTE, 2007, *Rhétorique*, Présentation et traduction Pierre Chiron, Paris, Flammarion.
- AUCHLIN Antoine et al. (éds), 2004, *Structures et discours*. Québec, Nota bene.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline 1982, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours. » in *DRLAV*, n° 26 : 91- 151.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1984, "Hétérogénéité(s) énonciative(s)" *Langages* 73. Paris, Larousse. P. 98-111.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995, *Ces Mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non- coïncidences du dire*. Paris, Larousse.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 2004, « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène » in Lopez Muñoz, J.-M., Marnette, S., Rosier, L. *Le discours rapporté dans tous ses états*. Paris, L'Harmattan : 35-53.

- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, DOURY Marianne, REBOUL-TOURÉ Sandrine, 2003, *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- BAKHTINE Mikhaïl, 1977, *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris, Gallimard.
- BAKHTINE Mikhaïl, 1984, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BANGE Pierre, 1992, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Didier, Paris.
- BARBÉRIS Jeanne-Marie, 1999, "Analyser les discours de l'interview sociolinguistique». In Louis-Jean CALVET, L-J. et DUMONT, P. *L'enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan. p. 125-148.
- BARBIER Prisque, 2008, « La construction de l'identité sociale : un processus discursif au service de la stratégie argumentative », in *Sciences-Croisées : L'Identité*. Numéro 2-3. Université Paul Valéry Montpellier 3.
- BARTHES Roland, 1994, « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Recherches rhétoriques*, Paris, Points, (1ère éd. *Communications*, n° 16, 1970).
- BAUTIER Elisabeth, 1995, *Pratiques langagières, pratiques sociales. De la sociolinguistique à la sociologie du langage*, Paris, L'Harmattan.
- BENVENISTE Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*. T1, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE Émile, 1974, *Problèmes de linguistique générale*. T2, Paris, Gallimard.
- BERNARD Py, (éd.), (2000), *Analyse conversationnelle et représentations sociales. Unité et diversité de l'image du bilinguisme*. Ed. Institut de linguistique, université de Neuchâtel, n°32, juin.
- BERTRAND Denis, 1997, Fiche de lecture. In *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 52-53-54.
- BERRENDONNER Alain, 1983, « Connecteurs pragmatiques et anaphores », *Cahiers de linguistique française* 5, Université de Genève.
- BERRENDONNER Alain & PARRET Herman, 1990, *L'interaction communicative*. Berne, Peter Lang.
- BLANCHET Alain, 1997, *Dire et faire dire*, Armand Colin.

- BORNAND Sandra et LEGUY Cécile, 2013, *Anthropologie des pratiques langagières*, Paris, Armand Colin.
- BOUMAZA Zhaïera, 2008, *Image médiatique de l'intellectuel algérien. Question d'ethos et d'ajustement réciproque*. Mémoire de magister (sciences du langage). Université Alger 2.
- BOUTET Josiane, 1994, *Construire le sens*. Paris, Peter Lang.
- BOYER Henri, 1985, « Le temps dans la mise en scène du vécu. Le récit de vie comme écriture », in *Pratiques*, 45. p. 52-64.
- BRES Jacques, 1999, « Vous les entendez ? » De quelques marqueurs dialogiques », in *Modèles linguistiques*, 10 fasc. 2, pp : 71-86.
- BRES Jacques, 1999, " L'entretien et ses techniques". In Louis-Jean CALVET et Pierre DUMONT, *L'enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan. p. 61-76.
- BRES Jacques, 2004, « Sous la surface textuelle, la profondeur énonciative. Ébauche de description des façons dont se signifie le dialogisme de l'énoncé » in Haillet, P. (éd.) *Actualité de Bakhtine*.
- BRES Jacques et all. 1998, *L'Autre en discours*. Montpellier 3.
- BRES Jacques et all. 2005, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck. Duculot.
- BRES Jacques, NOWAKOWSKA, Aleksandra, SARALE, Jean-Marc et SARRAZIN Sophie, (dir), 2012, *Dialogisme : langue et discours*. Bruxelles, Peter Lang.
- BROMBERG Marcel et GHIGLIONE Rodolphe, 1988, « Contraintes de situation, stratégies discursives et influence sociale », *Verbum*, t. 11, fasc.2 : 85-102.
- BRONCKART Jean-Paul, 1996, *Activité langagière. Textes et discours*. Lauzanne. Delachaux et Niestlé,
- BRONCKART Jean-Paul et al. 1985, *Le fonctionnement du discours. Un modèle psychologique et une méthode d'analyse*. Neuchatel, Delachaux et Niestlé.
- BOURDIEU Pierre, 1996, *Champ politique, champs des sciences sociales, champ journalistique*. Cahiers de recherche, n°15, GRS.
- BURGER Marcel, 1999, « Identités de statuts, identités de rôle ». in *Cahiers de linguistique française*, 21.

- BURGER Marcel, 1995, Des constructions de l'identité dans l'interaction verbale: Aspects de la réussite énonciative de l'identité". In *Cahiers de la linguistique française*, n° 15, p.249-274.
- BURGER Marcel, 2008, *L'analyse linguistique des discours médiatiques. Entre sciences du langage et sciences de la communication*. Québec, Nota-bene.
- CABASINO Francesca, 1992, *L'interview politique télévisée : conflits, métadiscours, paralangage*. Rome, EUROMA.
- CABIN Philippe et DORTIER Jean-François, (coordination), 2008, *La communication. États de savoirs*. Auxerre, Sciences humaines Editions.
- CAELEN Jean et XUEREB Anne, 2007, *Interaction et pragmatique. Jeux de dialogue et de langage*, Paris, Lavoisier.
- CALABRESE Laura, 2010, *Le rôle des désignants d'événements historico-médiatiques dans la construction de l'histoire immédiate. Une analyse du discours de la presse écrite*. Thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles.
- CALABRESE Laura, 2013, *L'événement en discours. Presse et mémoire sociale*. Académia-L'Harmattan, coll. Science du langage. Louvain-La-Neuve.
- CAUQUELIN Anne, 1999, *L'Art du lieu commun. Du bon usage de la doxa*, Paris, Seuil.
- CHABROL Claude, 1990, « Réguler la construction de l'identité du sujet du discours », in *L'interaction communicative*, Peter Lang.
- CHARAUDEAU Patrick, 1983, *Langage et discours. Éléments de sémiolinguistique. (Théorie et pratique)*, Paris, Hachette université.
- CHARAUDEAU Patrick, 1989 a, « Le dispositif socio-communicatif des échanges langagiers. », *Verbum*, t.12, fasc.1, Presses universitaires de Nancy : 13-25.
- CHARAUDEAU Patrick, 1989 b, " La conversation entre le situationnel et le linguistique". In *Connexion*, n° 53, édition spéciale : Conversation. p. 9-22.
- CHARAUDEAU Patrick, 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette Education.
- CHARAUDEAU Patrick, 1993, « Des conditions de la " mise en scène" du langage », in *L'Esprit de société*, Mardaga.

- CHARAUDEAU Patrick, 1995, « Ce que communiquer veut dire. » in Revue des sciences humaines, n° 51, Juin. [En ligne].www.patrick-charaudeau.com/ce-que-communiquer-veut-dire.html
- CHARAUDEAU Patrick, 1997, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan.
- CHARAUDEAU Patrick, 2001, « Langue, discours et identité culturelle» *CAIRN*, 123, P. 341-348.
- CHARAUDEAU Patrick, 2005a, *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*. Bruxelles, De Boeck-Ina.
- CHARAUDEAU Patrick, 2005b, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris, Vuibert.
- CHARAUDEAU Patrick, 2005c, "L'identité culturelle entre soi et l'autre", Actes du colloque de Louvain-la-Neuve.www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-soi-et.html
- CHARAUDEAU Patrick, 2009, *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan.
- CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique, 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- CHARAUDEAU Patrick et MONTES Rosa, (sous la dir), 2004, *La voix cachée du tiers*, Paris, l'Harmattan.
- CISLARU Georgeta, 2005, *Etude sémantique et discursive du nom de pays dans la presse française avec référence à l'anglais, au roumain et au russe*, thèse de doctorat, université Paris III, Sorbonne-Nouvelle.
- CISLARU Georgeta, 2008, « Le nom de pays comme outil de représentation sociale », *Mots, les langages du politique*, n°86, pages 53-64.
- COLLINOT André et MAZIERE Francine, 1997, *Le prêt à parler*, PUF.
- COURTÉS Joseph, 1998, " L'énonciation en sémiotique". In GHOUIRGATE Abdellatif, QUITTOUT, M.et SAYAH, M. (Textes réunis par), *Mélanges*, Toulouse: AMAM. p. 37.
- DASCAL Marcelo, 1999, *L'ethos dans l'argumentation : une approche pragma-rhétorique*. Lausanne, Delachaux et Niestlé.

- DELAMOTTE-LEGRAND Régine et al. 2008, *Dialogues, mouvements discursifs, significations*.
- DENDALE Patrick et COLTIER Danielle, 2011, *La prise en charge énonciative. Études théoriques et empiriques*. Bruxelles, De Boeck, Duculot.
- DESSONS Gérard, 2006, *Émile Benveniste, l'invention du discours*. Paris, Ed. InLine.
- DÉTRIE Catherine, SIBLOT Paul, et VÉRINE Bertrand, 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Honoré Champion.
- DUCROT Oswald, 1980, *Dire et ne pas dire. Principes de la sémantique linguistique*. Paris, Hermann, 2e édition, (1^{ère} édition, Hermann, 1972.)
- DUCROT Oswald,1984, *Le dire et le dit*. Paris, Minuit.
- DUCROT Oswald, 1980, *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- DUCROT Oswald et SCHAEFFER Jean-Marie, 1995, (1972), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, seuil.
- FALL Khadiyatoulah, FORGET Danielle et VIGNAUX Georges, 2005, *Construire le sens, dire l'identité : catégories, frontières, ajustements*. Presses de l'université Laval, Québec/ édition de la Maison de l'Homme, Paris.
- FARAGO, F. 1999, *Le langage*. Paris, Armand colin.
- FARGE Arlette, 1997, *Des lieux pour l'Histoire*, Paris, La Librairie du XXème siècle.
- FILLIETTAZ Laurent, 2002, *La parole en action. Eléments de pragmatique psychosociale*. Québec, Nota bene.
- FISCHER Gustave-Nicolas, 1996, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Dunod.
- FISHER Sophie, 1999, *Énonciation. Manières et territoires*. Paris, Orphys.
- FOREST Robert, 1996, « Noms propres, idiotismes et polyphonie », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 91/1, pp : 55-76
- FOREST Robert, 1999, *Empathie et linguistique*. Paris, PUF.
- FRANCIS Jacques, 1982, *Différence et subjectivité*. Paris, Aubier Montaigne.
- FRANÇOIS Frédéric, 1998, *Le discours et ses entours*, Paris, L'Harmattan.
- FUCH Catherine, (éd.) 1985, *Aspects de l'ambiguïté et de la paraphrase dans les langues naturelles*, Berne, Peter Lang.
- FUCH Catherine,1994, *Paraphrase et énonciation*, Paris, Orphys.

- GALATANUE Olga, 2000, « Signification, sens et construction discursive de soi et du monde », in Barbier, J-M. et Galatanue (éds) *Signification, sens et formation*, Paris, PUF, P. 25-45.
- GARCIA Claudine, 1980, « Argumenter à l'oral », in *Pratique*, 28, p .95-124.
- GARVER Eugene, 2000, « La découverte de l'éthos chez ARISTOTE » in *Ethos et pathos, le statut du sujet rhétorique*, Actes du colloque international de Saint-Denis (19-21 Juin 1997), Paris, Honoré Champion Editeur.
- GHIGLIONE Rodolphe, 1984, « Situations potentiellement communicatives et contrats de communication effectifs », *Verbum* 7, Presses universitaires de Nancy, 185-208.
- GOFFMAN Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne I : La représentation de soi*. Paris, Minuit.
- GOFFMAN Erving, 1974, *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit. (trad. Fr. d'un ouvrage de 1967).
- GOFFMAN Erving, 1987, *Façons de parler*. Paris, Minuit.
- GRESILLON Almuth, et MAINGUENEAU Dominique, 1984, "Polyphonie, proverbe et détournement ou un proverbe peut en cacher un autre.", in *Langages. Les plans d'énonciation*, n°73, mars.P.112-125
- GUILBERT Thierry, 2007, *Le discours idéologique ou la force de l'évidence*. Paris, L'Harmattan.
- GUILHAUMOU Jacques, 2006, *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- GÜLICH, E. & KOTSCHI Thomas, (1983), « Les marqueurs de la reformulation paraphrastique », *Cahiers de linguistique* 5, p. 305-351.
- GÜLICH, E. 1987, « Les actes de reformulation dans la consultation *la dame de Caluire* », in Pierre Bange (éd.), *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire : une consultation*, 15-81.
- HERMAN Thierry, 2005, « L'analyse de l'éthos oratoire » in *Dynamique sociolangagière*, Université de Rouen et du Havre, Collections DYALANG.

- JAUBERT Anna, 1996, " Comment s'énonce l'identité? Des stratégies de discours significatives" *Autobiographie et fiction romanesque. Autour des confessions de Jean-Jacques Rousseau*, Nice, Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines.
- KAFETZI Evi, 2013, *L'éthos dans l'argumentation : Le cas du face à face Sarkozy/Royal, 2007*. Thèse de doctorat (psychologie). Université de Lorraine.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1980, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1986, *L'implicite*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1990, *Les interactions verbales*. T.1. Paris. Armand colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1992, *Les interactions verbales*. T.2. Paris. Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1994, *Les interactions verbales*. T.3. Paris. Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1996, *La conversation*. Paris, Seuil.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2001, *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Nathan.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2005, *Le Discours en interaction*. Paris, Armand Colin.
- KOMUR-THILLOY Greta, 2010, *Presse écrite et discours rapporté*, Horizons.
- KOSHI Morihiko, 2007, *Les images de soi chez J.-J. Rousseau : l'autobiographie comme politique*. Thèse de doctorat, université de Grenoble 3.
- KRIEG-PLANQUE Alice, 2009a, « Pour une analyse discursive de la communication : la communication comme anticipation des pratiques de reprise et de transformation des énoncés », BURGER, M, JACQUIN, J, MICHELI, R, Actes du colloque « Le français parlé dans les médias : les médias et le politique », Lausanne.
- KRIEG-PLANQUE Alice, 2009b, « A propos des "noms propres d'évènement" événementialité et discursivité » *Le nom propre en discours*. Les carnets du Cediscor, n°11, pages 77- 90.
- KUPERTY-TSUR Nadine, (éd.), 2000, *Écriture de soi et argumentation*, Presses universitaires de Caen.

- LAFONT Robert et GARDÈS-MADRAY Françoise, 1976/1989, *Introduction à l'analyse textuelle*, Montpellier, Praxiling-Université Paul Valéry.
- LAMY Bernard, 1998, *La Rhétorique ou l'art de parler*, Paris, PUF.
- LANDOWSKI Éric, 1989, *La société réfléchie*, Paris, Seuil.
- LANDOWSKI Éric, 1997, *Présences de l'Autre*. Paris. PUF.
- LANE Philippe, 2005, *Des discours aux textes : Modèles et analyses*. PU Rouen et Havre.
- LE BOHEC Jacques, (2010), *Dictionnaire du journalisme et des médias*, PU Rennes.
- LEBOT Marie-Claude, SCHUWER Martine et RICHARD Elisabeth, 2008, *La reformulation : marqueurs linguistiques et stratégies énonciatives* : www.decitre.fr
- LEE Nam-Seong, 2003, *Identité langagière du genre. Analyse du discours éditorial*, Paris, L'Harmattan.
- LEEMAN Danielle, (sous la dir de) 2008, *Des topoï à la théorie des stéréotypes en passant par la polyphonie et l'argumentation dans la langue. Hommages à Jean-Claude Anscombe*, l'université de Savoie.
- LE GUERN Michel, 1977, « L'ethos dans la rhétorique française de l'âge classique », *Stratégies discursives*, Lyon, PUL.
- LEJEUNE Philippe 1980, « L'image de l'auteur dans les médias », in *Pratiques*, 27.P.31- 40.
- LEROY Sarah et SIBLOT Paul, 2000, « L'antonomase entre nom propre et catégorie nominale », *Mots. Les langages du politique* 63, « Noms propres », Lyon, ENS Éditions, p.89-104.
- LOCHARD Guy, 2002, « Identités sociales, médiatiques et discursives à la télévision : de la mobilité à l'instabilité », *Questions de communication*, 2, p. 145-158.
- LONDEI Danielle, MOIRAND Sophie, REBOUL-TOURÉ Sandrine et REGGIANI Licia, (éds), 2013, *Dire l'événement. Langage mémoire société*. Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- LONGHI Julien, 2008, *Objets discursifs et doxa. Essai de sémantique discursive*. Paris, L'Harmattan.
- LONGHI Julien, 2011, *Visées discursives et dynamiques du sens commun*. Paris, L'Harmattan.

- LOPEZ MUNOZ Juan-Manuel et al. 2009, *La circulation du discours*. Québec, Nota Bene.
- MAIGRIT Éric, 2004, *Sociologie de la communication et des médias*. Paris, Armand Colin.
- MAINGUENEAU Dominique, 1984, *Genèses du discours*, Liège, Mardaga.
- MAINGUENEAU Dominique, 1987, *Nouvelles tendances en analyse du discours*. Paris, Hachette.
- MAINGUENEAU Dominique, 1994, *L'Analyse du discours*. Paris, Hachette, (Nouvelle édition).
- MAINGUENEAU Dominique, 1994, *L'énonciation en linguistique française*. Paris, Hachette.
- MAINGUENEAU Dominique, 2002, « Problèmes d'ethos », *Pratiques* n°113, p.55-67.
- MAINGUENEAU Dominique, 2009, *Les termes clés de l'analyse du discours*. Paris, Seuil.
- MAINGUENEAU Dominique, « Que cherchent les analystes du discours », in *Argumentation et analyse du discours*. [En ligne] : <http://aad.revues.org/1354>.
- MARC Edmond, 2005, *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*, Paris, Dunod.
- MARC Edmond, 2008, « Pour une psychologie de la communication. », in *La communication. États de savoirs*. Auxerre, Sciences humaines Editions. PP. 43-55.
- MARC Edmond.et PICARD Dominique,1989, *L'interaction sociale*, Paris, PUF.
- MARION Sandré, (eds). 2007, *Analyses du discours et contextes*. (Actes du 7^{ème} colloque Jeunes Chercheurs Praxiling, Montpellier, les 10 et 11 mai 2007), Lambert-Lucas, 2009.
- MARTEL Guylaine, 1998, *Pour une rhétorique du quotidien*, Québec, CIRAL.
- MARTIN Robert, 1983, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF.
- MARTIN-LAGARDETTE Jean-Luc, 2009, *Le guide de l'écriture journalistique*, Paris, La Découverte.
- MAZIERE Francine, 2005, *L'analyse du discours*, Paris, PUF.
- MBOU Fallou, 2010, *Énonciation et dénonciation du pouvoir dans quelques romans négro-africains d'après les indépendances*. Thèse de doctorat (sciences du langage).

Université Paris-Est Créteil Val-De-Marne en cotutelle avec l'université Cheikh Anta Diop de Dakar.

- MEUNIER Jean-Pierre et PERAYA Daniel, 2010, *Introduction aux théories de la communication* (3^{ème} édition), Bruxelles, De Boeck Université.
- MEYER Michel, 2004, *La rhétorique*. Paris, PUF.
- MIRAUX Jean-Philippe, 1996, *L'autobiographie : écriture de soi et sincérité*, Paris, Nathan.
- MOESCHLER Jacques, 1985, *Argumentation et conversation. Éléments pour une analyse pragmatique du discours*. Paris, Hatier/Didier.
- MOESCHLER Jacques, 1989, *Représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès.
- MOIRAND Sophie, 2003, « Les lieux d'inscription d'une mémoire interdiscursive. », in *Le langage des médias : discours éphémères ?* Paris, L'Harmattan : 83-111.
- MOIRAND Sophie, 2004, "Le dialogisme, entre problématiques énonciatives et théories discursives", in *Cahiers de praxématique. Aspects du dialogisme*. N° 43. Montpellier, PM3.P. 189-220.
- MOIRAND Sophie, 2007, *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MORIN Edgar. 1996, « L'interview dans les sciences sociales et à la radiotélévision. », *Communication*, n° 7, P. 59-73.
- MORTUREUX Marie-Françoise, 1993, « Paradigmes désignationnels », *Configurations discursives, SEMEN*, n° 8, Université de Besançon : 121-142.
- MOURIQUAND Jacques, 2005, *L'Écriture journalistique*. Paris, QSJ.
- NOLKE Henning. 1993, *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé.
- OULEBSIR Fadila, 2007, *Les procédés langagiers de la formation du discours chez Yasmina Khadra. Analyse de L'Écrivain: un roman autobiographique*. Mémoire de magistère (sciences du langage). Université Alger 2.
- OULEBSIR Fadila, 2009, « Discours de soi : de l'identité sociale à l'identité discursive », in *Corpus : entre donnée sociale et objet d'étude*. Premières Journées

- d'étude des doctorants chercheurs (03- 04 novembre 2009) : Université Alger 2, École doctorale de français–Pôle Centre - Antenne d'Alger. Alger, Horizon Communication.
- OULEBSIR Fadila, 2015, " Des positionnements identitaires dits à travers un événement politique dans l'interview de la presse écrite : étude de cas. " *EL BAHIT*, n°12, Alger, Ecole Normale Supérieure de Bouzaréah (ENS).
 - OULEBSIR Kamila, 2009, *Les procédés langagiers de la stéréotypisation de la Révolution chez les Algériens contemporains*. Mémoire de magistère (sciences du langage). Université Alger 2.
 - PAILLIART Isabelle, (sous la direction de.), 1995, *L'espace public et l'emprise de la communication*, ELLUG, Grenoble.
 - PATOUMA MOIDINECOUTY Marie-Judith, 2011, *Médiation langagière en milieu pluriculturel et plurilingue : Altérité, interactions et construction dynamique de la personne*. Thèse de doctorat (sciences du langage). Université de La Réunion.
 - PAVEAU Marie-Anne, 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.
 - PAVEAU Marie-Anne & SARFATI Georges-Élia, 2003, *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, Armand Colin.
 - PERBOST Laurianne, 2012, *Rôles énonciatifs, interactionnels et construction identitaire des sources dans les journaux télévisés français*. Thèse de doctorat (sciences du langage). Université de Lorraine-Metz.
 - PERRIN Laurent, 2006, (Sous la direction de.), « Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours » in *Recherches linguistiques*. N°28, Metz, Université Paul Verlaine.
 - PEYTARD Jean, 1995, *Mikhaïl BAKHTINE. Dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand-Lacoste.
 - PLANTIN Christian, (éd.), 1993, *Lieux communs. Topoi, stéréotypes, clichés*, Paris, Kimé.
 - PLANTIN Christian, 1996, *l'Argumentation*, Paris, Seuil.
 - POP Liana, 2000. *Espaces discursifs. Pour une représentation des hétérogénéités discursives*. Paris, Peter Louvain.

- PUGNIÈRE-SAAVEDRA Frédéric, SITRI Frédérique et VEINARD Marie, (dir), 2012, *L'Analyse du discours dans la société. Engagement du chercheur et demande sociale*. Paris, Honoré-Champion.
- QUÉRÉ Louis, 2000, « L'individuation des événements dans le cadre de l'expérience publique. », in S. Ostrouvestsky (éd.). *Processus du sens*, Paris, L'Harmattan.
- RABATEL Alain, 1998, *La construction textuelle du point de vue*. Paris, Delachaux et Niestlé.
- REBOUL Anne et MOESCHLER Jacques, 2000, "Pourquoi l'analyse du discours a-t-elle besoin d'une théorie de l'esprit?", in *Modèles du discours en confrontation*. Paris, Peter Lang. p.185-203.
- REGARD Frédéric, 1992, « Polyphonie des voix narratives et autorité énonciative », in *Poétique*. N° 89, Février.
- RINGOOT Roselyne, 2014, *Analyser le discours de presse*, Paris, Armand Colin.
- RINN Michael, 2008, (sous la direction de.), *Émotions et discours*, Rennes, PUR.
- ROBIN Régine, 2010, « Entre histoire et mémoire » in Müller B. (dir.), *L'histoire entre mémoire et épistémologie. Autour de Paul Ricœur*, Éditions Payot Lausanne, p. 39-73.
- ROITMAN Malin, 2006, *Polyphonie argumentative. Étude de la négation dans des éditoriaux du Figaro, de Libération et du Monde*. Stockholm, Malin Roitman.
- ROSIER Laurence, 1999, *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratique*, Duculot.
- ROSSARI Corinne, 2004, *Les Opérations de reformulation : analyse du processus et des marques dans une perspective franco-italienne*, éd. Peter Lang, Berne.
- ROULET Eddy, 1987, « Complétude interactive et connecteurs reformulatifs, *Cahiers de linguistique française*, n° 8, p. 111-140.
- ROULET Eddy, 1991a, « Une approche discursive de l'hétérogénéité discursive », *Études de linguistique appliquée*, 83 : 117-130.
- ROULET Eddy, 1991b, « Vers une approche modulaire de l'analyse du discours », *Cahiers de linguistique française*, 11 : 53-81.
- ROULET Eddy et al. 1985, *L'articulation du discours en français contemporain*, Bern, Peter Lang.

- RUANO-BORBALAN Jean-Claude, 1998, *L'identité, l'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences humaines.
- SACRISTE Valérie, 2007, *Communication et médias. Sociologie de l'espace médiatique*. Foucher.
- SAMOUTH Eglantine, 2011, *Dire l'événement quand il surgit. Les journées d'avril 2002 au Venezuela dans trois quotidiens nationaux: Une analyse discursive*. Thèse de doctorat (sciences du langage et études hispaniques). Université Paris-est Créteil Val-De-Marne.
- SARFATI Georges-Élia, 1997, *Éléments d'analyse du discours*, Paris, Nathan.
- SARFATI Georges-Élia, 2002a, « Aspects épistémologiques et conceptuels d'une théorie linguistique de la doxa » in Amossy R., koren R. (dir.), *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*, Paris, L'Harmattan, P. 57-90.
- SIBLOT Paul, 1998, " De l'un à l'autre: Dialectique et dialogisme de la nomination identitaire". In BRES, J. DELAMOTTE-LEGRAND, R. F. MADRAY-LESIGNE, F. et al. *L'Autre en discours*. Montpellier, PUM 3.
- SIBLOT Paul, MADRAY-LESIGNE Françoise, (sous la direction de.) 1990, *Langage et praxis*, Montpellier, Praxiling.
- SITRI Frédérique, "Dialogisme et analyse de discours: éléments de réflexion pour une approche de l'autre en discours", in *Cahiers de praxématique. Aspects du dialogisme*. (éd). N° 43. Montpellier, PM3. p.165-187.
- SITRI Frédérique, 2003, *L'Objet du débat. La construction des objets de discours dans des situations argumentatives orales*. Paris, presses Sorbonne Nouvelle.
- SNANÈS Bernard, 2005, *La communication efficace. Acquérir maîtrise et confiance de soi dans ses rapports avec les autres*. Paris, Dunod. (4^{ème} édition).
- SPERBER, D. et WILSON D. 1989, *La pertinence. Communication et cognition*, Minuit.
- STASILO Miroslav, 2012, *Déclarations et interviews des candidats élus et vaincus aux élections présidentielles en France et en Lituanie (1993 – 2009) : construction de l'ethos politique et approche lexicométrique*. Thèse de doctorat (sciences du langage). Université de Paris-Est en cotutelle avec l'université de Vilnius (Lituanie).

- TANSSAOUT Zakaria, 2014, *Le rôle du contexte dans la construction de l'ethos en interaction*, Mémoire de magistère (sciences du langage). Université Alger 2.
- TODOROV Tzvetan, 1981, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Seuil.
- TOURNIER Maurice, 1992, *Des mots sur la grève. Propos d'étymologie sociale 1*, Publications de l'Inalf, Paris, Klincksieck.
- VERHAEGEN Philippe, 2010, *Signe et communication*. De Boeck Université.
- VERINE Bertrand et DETRIE Catherine, (éds), 2011, *L'actualisation de l'intersubjectivité : de la langue au discours*. Limoges, Lambert-Lucas.
- VERNANT Denis, 1997, *Du discours à l'action*, Paris, PUF.
- VIGNAUX, Georges, 1988, *Le discours acteur du monde. Énonciation, argumentation et cognition*, Paris, Ophrys.
- VION Robert, 1998. *Les Sujets et leurs discours. Énonciation et interaction*. Presses universitaires de Prevence.
- VION Robert, 1999a, " Pour une approche relationnelle des interactions verbales et des discours" in *Langage et Société*. N°87, Mars. PP.98-114.
- VION Robert, 1999b, « Une approche du dynamisme des interactions verbales et des discours » in *Verbum*, XXI, 2, pp. 243-262.
- VION Robert, 2000a, "L'analyse pluridimensionnelle du discours: Le cas de l'instabilité énonciative." In *Modèles du discours en confrontation*, Paris, Peter Lang. p. 151-165.
- VION Robert, 2000b, *La communication verbale*. Paris, Hachette.
- VOIROL Michel, 1995, *Guide de la rédaction*. Paris CFPJ.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE	05
------------------------------------	----

CHAPITRE 1

MÉTHODOLOGIE ET CORPUS	11
-------------------------------------	----

1- La constitution du corpus	12
------------------------------------	----

2- Présentation des interviews.....	14
-------------------------------------	----

3- Démarche de la recherche	22
-----------------------------------	----

4- Démarche méthodologique	24
----------------------------------	----

CHAPITRE 2

OUTILS CONCEPTUELS DE L'ANALYSE

DUDISCOURS	27
-------------------------	----

1- Le domaine de l'analyse du discours	28
--	----

1-1- Qu'est-ce qu'un discours journalistique : l'hétérogénéité du texte journalistique	30
---	----

1-2- Du discours à l'interdiscours	31
--	----

2- L'ethos : la présentation de soi	35
---	----

2-1- Le soi comme référent, le discours de soi comme processus en construction	36
---	----

2 - 2- Se situer dans l'interaction	38
---	----

2-2-1- L'interaction	39
----------------------------	----

2-2-2- L'interaction verbale	40
------------------------------------	----

2-3- Se placer dans l'énonciation	41
2-3-1- De l'énonciation à la co-énonciation	41
2-3-2- À l'hétérogénéité énonciative	42
2-4- Polyphonie et dialogisme	43
3 – L'interview de presse écrite comme genre journalistique	45
3-1- La situation de communication	49
3-2- Le contrat de communication	50
3-3- Les partenaires de communication	51
4 – Le discours de soi dans l'interview de presse écrite.....	52
4 -1- Le sujet hétérogène	52
4-1-1- Positionnements identitaires:	
statut social/statut discursif	54
4-1-2- L'ethos prédiscursif et l'ethos discursif : de l'objet de la construction du discours à la mise en scène énonciative	57
4-2- Stratégies discursives/stratégies argumentatives comme éléments constitutifs de la construction de l'ethos	61
4-3- Le contexte et la doxa	63
4-4- L'Autre en discours :des acteurs sociaux aux partenaires de discours.....	65

CHAPITRE 3

POUR UNE PRÉSENTATION DE SOI : DES POSITIONNEMENTS IDENTITAIRES ET DES MARQUES DISCURSIVES.....68

Introduction	69
1- Le statut du sujet parlant: Pour une hétérogénéité énonciative des instances discursives	69
1-1- S'autodésigner par la deixis	71
1-2- Se désigner à travers un référent	85
1-3- Événement et construction identitaire	96
2- Présentation de Soi et rapport à l'Autre	105
2-1- Le Soi et l'Autre : définition des deux concepts	105
2-1-1- Être le porte-parole de l'Autre	106
2-1-2- Être l'Autre	115
2-1-3- Se positionner par rapport à l'Autre.....	120
2-2-Nomination identitaire entre Soi et l'Autre	124
2-2-1-Prendre la défense de l'Autre	125
2-2-2- Se mettre au service de l'Autre	130
2-2-3-Dénoncer l'Autre	134
Bilan	138

CHAPITRE 4

LA CONSTRUCTION DE L'ETHOS DANS LE DISCOURS

DES INTERVIEWÉS DE LA PRESSE ÉCRITE.....140

Introduction141

1- La construction de l'image de soi d'une instance énonciative

 hétérogène.....143

1-1-L'ethos construit par rapport à l'imaginaire social144

1-2-L'ethos et l'autorité institutionnelle155

1-3-La tendance nationaliste dans la construction de l'ethos163

1-4-L'ethos de l'état psychologique du sujet parlant

(ou l'estime /la valorisation de soi)170

1-5-L'ethos de l'engagement et/ou de la vision politique du sujet
parlant.....186

2- La mise en discours d'un ethos collectif196

2-1- L'ethos d'une appartenance culturelle.....197

2-2- La construction de l'ethos par rapport aux déterminations

 idéologiques208

2-3- L'ethos collectif construit à travers un rapport de conflit219

2-4- La dimension universelle dans la construction d'un ethos

collectif.....223

Bilan230

CHAPITRE 5

QUAND LE DISCOURS DE SOI N'EST QU'UNE

CONSTRUCTION HÉTÉROGÈNE ET DIALOGIQUE.....232

Introduction233

1-Le pronom ON comme lieu d'une hétérogénéité énonciative et de
manifestation dialogique234

1-1 Complicité ou conflit énonciatifs : points de vue convergents et
divergents235

1- 2- De l'action conjointe à l'indéfinition énonciative253

1-3- Objet du discours et la dimension dialogique257

1-4- Principe généralisé : source doxique ou hétérogénéité
énonciative.....261

2- La question du journaliste : entre désorientation thématique et réorientation
discursive264

Bilan285

CONCLUSION GÉNÉRALE.....286

BIBLIOGRAPHIE.....292

TABLES DES MATIERES308

ANNEXES.....314

Résumé en français

Résumé en arabe

ANNEXES

**Hétérogénéité(s) énonciative(s) et construction
de l'ethos dans le discours des interviewés de la
presse algérienne d'expression française (2007-2009)
-CORPUS-**

Interview 1

Yasmina Khadra au Quotidien d'Oran :

«Ma probité intellectuelle n'est pas négociable»

LE QUOTIDIEN D'ORAN. N° 3957. Samedi 22 décembre 2007

Interview réalisée par S. Raouf

Petit à petit, Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehou, s'installe dans sa fonction de Directeur du Centre culturel algérien à Paris. Entre deux rendez-vous, il répond aux questions du Quotidien d'Oran ().*

Le Quotidien d'Oran : *Votre nomination a pris tout le monde de court. Depuis le départ de votre prédécesseur pour l'Institut du monde arabe, bien des noms ont circulé pour la direction du CCA. Et, au final, c'est Yasmina Khadra qui s'y installe...*

Yasmina Khadra : Ma désignation a suscité des réactions partagées. La plupart des intellectuels algériens, me semble-t-il, ont applaudi. Ils ont compris que le fait que je dise «oui» à la direction du CCA ne signifie pas quelque compromission. Selon une vieille idée reçue algérienne, la nomination à un poste rime avec privilèges. Je ne suis pas dans cet état d'esprit. En acceptant ce poste, je renonce à nombre de privilèges parmi lesquels mon autonomie, mon indépendance, ma liberté absolue.

Q.O. : *Vous renoncez à tout cela, à votre liberté intellectuelle...*

Y. K. : ...Non ! Non ! Non ! Je ne renonce pas à ma probité intellectuelle. Je ne m'en suis jamais séparé. C'est elle qui m'a permis de transcender, de supplanter les basses manœuvres, d'aller en toute confiance vers ce qui m'importe. Ma probité n'est pas négociable. C'est grâce à elle que j'impose le respect, lève le gibier et renvoie à chacun son image. Je parlais de ma liberté ordinaire, mon autonomie, mon indépendance. J'étais libre, disposais du temps comme bon me semblait, n'avais de compte à rendre à personne. Lorsque le devoir m'appelait quelque part, c'est pour parler de mes livres, élargir mon audience, consolider mon écho.

Je suis en plein essor planétaire, aujourd'hui, et cela exige une disponibilité permanente. Mes livres sortent sur les 5 continents, et l'ensemble de mes éditeurs souhaite ma présence pour faire leur promotion. Eh bien, mon poste de directeur va réduire considérablement cette disponibilité.

Q.O.: *C'est-à-dire...*

Y. K.:... j'étais dans ma bulle, je vivais pleinement ma passion d'écrivain. Quand je prends un avion ou un train, c'est pour aller à la rencontre de mes lecteurs, débattre de mon œuvre. Certains, je dis bien certains, croient déceler dans l'acceptation de ce poste un manquement à ma probité intellectuelle. Ceux-là, manifestement, n'ont pas compris l'homme que je suis. Je n'ai que faire de leur amitié, je n'ai que faire de leur soutien. C'est désolant de constater qu'il existe encore des gens qui, malgré leur statut d'intellectuel et le désarroi dans lequel se diluent nos certitudes, n'arrivent pas à s'éveiller aux êtres et aux choses, qu'ils persistent à ramener les faits d'armes à du folklore et la prouesse à une acrobatie suspecte. J'ai toujours été intègre, tellement intègre que cela dépasse l'entendement. Je comprends leur méfiance, mais je redoute qu'elle se mue en paranoïa. L'Algérie n'est pas un dépotoir, et sa vocation n'est pas de produire exclusivement des ordures et des détritivores. Il existe des gens bien, consciencieux et responsables. On n'a pas le droit de les chahuter seulement parce qu'on a perdu la foi en notre pays. Ce sont les épreuves qui forgent les convictions.

Et je m'inscris dans ce combat qui se mène à contre-courant et qui consiste à renouer avec l'espoir et la nécessité, pour nous, de prouver que l'honnêteté n'est pas une tare. Que me reproche-t-on au juste ? De chercher à contribuer à quelque chose de bien ? De renoncer à mon confort personnel pour être aux côtés de ceux qui sont dans le besoin d'une écoute, d'un soutien, d'un réconfort ?

CAISSE A RESONANCE

Q.O.: *Une semaine avant votre installation officielle par l'ambassadeur d'Algérie à Paris, vous ne figureriez pas sur la liste des candidats «potentiels», les prétendants dont les noms étaient chuchotés dans les bruits de couloirs...*

Y. K. : J'ignorais qu'il y avait tellement de candidats en compétition. Je l'ai appris en lisant la presse. En juillet 2007, je me trouvais à Oran au moment de la tournée du président de la République dans la région. Il a demandé à me rencontrer. Un mois après la publication de ma tribune dans les colonnes du quotidien espagnol El País. Il m'a accueilli avec humilité. Il m'a montré à quel point il avait du respect pour moi, pour mes convictions. Quoi que l'on dise, quoi que l'on pense, je suis un homme sincère. Je sais dire ce que je pense, je sais dire «non», je sais dire merci. Le Président m'a donné une véritable leçon de démocratie. Dans la tradition de la souveraineté nationale, quand un écrivain dépasse les bornes, on le faisait taire d'une manière ou d'une autre.

J'ai été surpris par l'intérêt que m'a accordé le Président, par la confiance qu'il place en moi. J'ai trouvé cet instant d'une rare solennité et d'une quiétude incroyable. Et j'ai touché du bout des doigts un vieux rêve, celui de voir le Pouvoir se rapprocher de son élite. Je l'ai toujours crié sur les toits : le Pouvoir se doit de s'appuyer sur son intelligentsia pour voir clair dans ses programmes. Comment voulez-vous que je me dérobe maintenant qu'on m'offre l'occasion de concrétiser ce rapport tant attendu ?

Q.O.: *C'est donc à Oran que votre nomination a été ficelée...*

Y. K.: On n'en a pas discuté explicitement. Le Président m'a parlé d'une mission à Paris. J'ai pensé qu'il s'agissait de quelque chose de temporaire. Je lui ai fait part de ma disponibilité. En voyage à Alger à l'occasion du Salon du livre, j'ai été invité à la réception du 1er Novembre. C'est là que M. Bouteflika m'a proposé publiquement, et avec beaucoup de conviction, de prendre la direction du CCA. Cela m'a surpris, je ne m'attendais pas à ça. Mon humilité, mon éducation ne me permettent pas de dire «non» à une sollicitation du président de la République. A plus forte raison que la charge proposée porte sur la culture.

Q.O.: *A ce moment, avez-vous redouté essayer des reproches ou des critiques ?*

Y. K. : A aucun moment. Je ne redoute pas les qu'en-dira-t-on. Quand on est sûr de ce qu'on est, quand on est l'incarnation de sa propre intégrité, on n'a pas peur de prendre des risques, on se fie à ce que l'on espère juste. J'ai accepté la charge avec beaucoup d'espoir. J'espère, à travers cette nomination, ouvrir l'esprit de nos responsables en direction de l'élite. Aucun Etat ne peut avancer s'il marginalise son intelligentsia et se passe de son éclairage. Si ma nomination est de nature à bousculer les choses, à amener le pouvoir à revoir son rapport à la culture, aux intellectuels, aux artistes, aux universitaires, aux savants, tant mieux. Il m'appartient désormais de prouver, à la tête du CCA, que cette ouverture est bénéfique au pays et au peuple algérien. Et je compte réussir dans ma nouvelle tâche.

Q.O.: *Inutile de vous rappeler que le CCA n'a pas bonne presse aux yeux des milieux culturels et intellectuels algériens. Quelle était votre perception de l'institution avant votre nomination ?*

Y. K.: Une caisse à résonance. Un organisme qui était là pour la forme, juste pour faire acte de présence et continuer à faire croire que l'Algérie était un pays de culture. La preuve ? Pendant cinq ans, j'étais persona non grata dans ce centre. Autant le monde entier m'invitait pour débattre de mes livres, autant le CCA s'opposait vaillamment à ma venue. Je n'étais pas le seul d'ailleurs. La liste des exclus est longue, et elle recense la crème de nos Arts et Lettres. Dire que le centre ne se conjugait pas avec la culture n'est pas un excès de langue mais une triste réalité. L'offre culturelle se résumait à quelques soubresauts folkloriques. L'intérêt pour une culture digne de ce nom brillait par son absence. Un de mes prédécesseurs, M. Bounedjar, avait une belle ambition pour le centre. Malheureusement, sa mission a été brutalement interrompue.

LIMOGEAGE PAR FAX, LA PLUS CRASSE DES MUFLERIES

Q.O.: *Ceux qui l'ont connu disent qu'il en est mort...*

Y. K. : C'était un homme d'une très grande culture, un érudit qui voulait sortir le CCA des ornières et des sentiers vicieux. Tout à sa tâche, il aurait, sans doute, réussi à faire du CCA un lieu culturel digne de ce nom. Malheureusement, on connaît son histoire. Limogé par un fax, au mépris de la plus élémentaire des corrections, il s'est

senti humilié, mortellement blessé en son amour-propre. Comment ose-t-on limoger des gens par fax ? N'est-ce pas là la plus crasse des mufleries ? Je crois, hélas ! Que l'excellence dans l'exercice de la cruauté s'opère chez nous en Algérie. Elle s'opère contre des gens qui, à l'image du regretté Bounedjar, sont braves, sains, nobles. C'est ce que j'ai écrit dans «Morituri» : «la bravoure est algérienne, la lâcheté est algérienne». C'est tout l'enjeu du match qui se joue aujourd'hui dans le pays.

Q.O. : *Comment qualifiez-vous le CCA ? Une institution officielle ?*

Y. K. : A l'évidence oui. De par son statut dans le pays d'accueil, elle est même une institution diplomatique. Son action relève de la politique de l'Etat.

Q.O. : *Y voyez-vous une facette contraignante ?*

Y. K. : Je pense que si le président de la République a jugé opportun de m'en confier la direction, ce n'est pas pour me museler. Il sait très bien que ça serait la pire des choses qui puisse m'arriver. Je sais, pour avoir eu un échange avec lui, qu'il est attaché à un CCA ambitieux, crédible et soucieux d'apporter une valeur ajoutée. Je suis décidé à m'appuyer sur son soutien pour ouvrir le centre à toutes les vocations algériennes, aux débats féconds, pas à l'invective. Je le dis sans ambages : les gens qui viennent insulter des personnes en les nommant, régler leurs comptes avec des institutions, développer des théories séditieuses et raviver la discorde, je ne les accueillerai pas. Par contre, ceux qui ne partagent pas les orientations de nos gouvernants, qui ne sont pas d'accord avec la politique, qui sont contre le Système béquillard qui est le nôtre et qui apportent un éclairage et une sincérité dans la contradiction, ceux-là seront les bienvenus. Notre pays a soif de s'instruire. D'apprendre à écouter et à reconnaître ses torts. Celui qui ne partage pas vos idées n'est pas forcément votre ennemi. Parfois, il a peur pour vous et tente de vous sauver.

Q.O. : *Qu'entendez-vous par «insulte» et «invective» ? D'aucuns en font un usage à géométrie variable, un alibi pour des exclusions tous azimuts. Faut-il, au motif d'«insulte» et d'«invective», réduire au silence toute voix intellectuelle ou critique ?*

Y. K. : Je ne risque pas de me tromper de sens. Le débat critique est le bienvenu. Ne comptez pas sur moi pour le chasser du CCA. Je suis le premier à dénoncer ce qui est dénonçable et à vitrioler ce qui est critiquable. En revanche, l'invective n'a pas sa place au CCA. L'invective, c'est traîner des gens dans la boue, sortir du débat pour entrer dans une sorte d'arène où le fait d'avoir un micro autorise à dire ce qu'on veut. Ou le fait d'avoir une colonne permet d'écrire n'importe quoi. Et Dieu sait ce que j'ai enduré de cette façon. A Oran, dans des journaux édités à Oran, c'est-à-dire dans ma ville d'adoption, la ville qui devrait être derrière moi et se réjouir de ma réussite, on m'a reproché des choses incroyablement scandaleuses, allant jusqu'à faire croire que le lot de terrain que j'avais acheté bien avant la naissance de Yasmina Khadra avait une odeur de soufre. Si c'est ça le «débat critique», je ne suis pas preneur.

Q.O. : *Au fait, vos livres figurent-ils au catalogue de la bibliothèque du Centre ?*

Y. K.: Oui. Mes livres et ceux de nombre d'auteurs jamais invités à des conférences y figurent. La bibliothèque est exhaustive. Elle me donne l'impression d'une facette positive du CCA.

Q.O. : *Au travers de vos ambitions pour le Centre, vous semblez placer la barre très haut. N'est-ce pas un risque ?*

EN FINIR AVEC LE «PERSONA NON GRATA»

Y. K. : Il faut se garder de tout excès de précipitation. Le CCA est cliniquement malade, souffrant de par sa frugalité, sa frilosité, son apathie. Sans ambitions précises, il n'a aucune vocation, aucune certitude quant à son évolution. Je ne peux pas le bousculer tout de suite au risque de le traumatiser irrémédiablement. J'y vais tout doucement. Je souhaite que de grandes signatures algériennes de la culture, des arts, de l'écriture y fassent leur entrée. Il est anormal que des noms comme Lounis Ait Menguelat, Idir et Mohamed Fellag ne s'y produisent pas. Il est anormal que les noms d'écrivains et de romanciers percutants ne meublent pas la feuille des programmes du CCA. Il est anormal que des artistes et romanciers se produisant en Algérie n'y trouvent pas un relais pour étendre leur talent en Europe. Toute entreprise culturelle qui se passerait de ces noms serait lacunaire, amputée. Je veux que le CCA soit un véritable centre culturel. Que les gens viennent non seulement pour se divertir, mais pour prendre la mesure du talent culturel et artistique algérien. Hormis les adeptes de l'invective grossière et tapageuse, aucune personne ne sera exclue chez moi. Quitte à ce que je quitte moi-même le Centre.

Q.O. : *Avez-vous une idée de ce qui vous attend ? Avez-vous couché sur papier les idées qui vous tiennent à cœur ?*

Y. K.: Je sais l'ambition qui est la mienne. Je vais adresser au chef de l'Etat un canevas d'idées. Son soutien pour les traduire à l'épreuve du CCA est capital. Je souhaiterais que le Centre soit parrainé directement par lui. Beaucoup n'ont pas apprécié que je sois là. Des gens qui avaient l'habitude de faire de ce Centre une sorte d'escale reposante pour ne pas dire autre chose. Des responsables souhaitaient y placer leurs pions. De toute évidence, ils n'apprécient pas que je tombe dans leur soupe comme un cheveu. Ils ne vont pas m'aider. Peut-être même vont-ils me mettre les bâtons dans les roues...

Q.O. : *Et qu'en est-il des grandes lignes de votre plan d'action ? De quelques chantiers phares ?*

Y. K. : Une me tient particulièrement à cœur : faire sortir le CCA du 15^{ème} arrondissement de Paris, aller au-delà de son champ habituel. Aller vers les Algériens - et ils sont nombreux - qui n'ont pas l'habitude de venir ici. Faire en sorte que les Algériens habitant la banlieue parisienne y viennent pour retrouver une part de leur algérianité. J'ambitionne de lancer des troupes de théâtre pour enfants et amateurs. J'espère avoir les moyens pour lancer ces projets et les entretenir. Je souhaite aussi mener à bon port l'idée de «Maison Algérie» dans de grandes villes de France. Ça sera une

sortie d'entité décentralisée du CCA. L'infrastructure existant, la faisabilité du projet ne devrait pas poser de problème. Le Consul général de Marseille, M. Abdelhamid Saïdi, vient de m'annoncer qu'il mettait à la disposition du Centre un site très fonctionnel. Il sera mis à profit pour assurer une offre culturelle et artistique à la communauté algérienne de la cité phocéenne. Ce site, ajouté à d'autres dans les régions à forte concentration algérienne, donnera au CCA les moyens de s'inscrire dans cette ouverture vers l'ensemble des Algériens de France.

Q.O.: *Des artistes et hommes de culture programmés au CCA le seront dans d'autres villes ?*

Y. K. : C'est la moindre des choses. Il y va du sérieux du CCA et de sa crédibilité aux yeux du vaste public qui est censé être le sien. Je trouve impensable qu'un artiste algérien vienne se produire à Paris et repartir le lendemain. Il doit pouvoir profiter de son voyage pour aller vers d'autres Algériens.

Q.O. : *Mais faut-il qu'il y ait des ressources financières pour cela...*

Y. K. : Je vais me démener pour que le CCA soit doté d'une enveloppe budgétaire en hausse. Mais je me dois aussi d'imaginer d'autres formules au premier rang desquelles le sponsoring et le parrainage. La prise en charge de la culture n'est pas du seul ressort du Trésor public. Des mécènes passionnés par les arts et la culture ont pignon sur rue. Il faut aller à leur rencontre, leur parler de projets attractifs de nature à les emballer. L'argent de la culture se rétrécissant, les institutions culturelles ont tendance à lorgner du côté des mécènes et des sponsors potentiels. J'y consacrerai toute mon énergie et mon carnet d'adresses. Les artistes programmés au CCA doivent ouvrir droit à un cachet. C'est la moindre des choses. Rien n'est plus insultant pour un artiste ou un intellectuel que de le faire venir pour une journée, le temps de se produire au Centre et de monter à bord du premier vol en partance pour l'Algérie. Que vaut son déplacement s'il n'a pas le temps de présenter son travail et aller à la rencontre des milieux culturels et artistiques ? Pour cela, il faut beaucoup d'argent. Il faut convaincre le Trésor public de réviser à la hausse sa contribution en lui présentant un programme digne de ce nom. Il faut charmer mécènes et sponsors.

SORTIR DE L'AFFECTIF

Q.O.: *Dans votre propos, tout se passe comme si vous héritiez d'un état des lieux des plus négatifs...*

Y. K. : Ce serait m'accorder la part du lion. Me faire passer pour le sauveur. Non, j'ai trouvé un Centre qui tourne tranquillement, sans grand enthousiasme, sans réelle ambition. Je salue toutefois les 3 ou 4 personnes qui se tapaient tout le boulot, et je tiens à leur rendre hommage ici. Mais cela ne suffisait pas. L'exercice de l'exclusion aidant, les activités culturelles privilégiaient l'affectif à l'efficacité. On invitait ses amis; on refusait les inconnus et les «indésirables». Or, il s'agit d'un Centre algérien, un espace d'expression de l'ensemble des talents algériens, un lieu de rencontre où les amateurs seraient supposés fusionner avec les professionnels et les stars, histoire de s'en

ragaillardir, de s'en instruire. Ce Centre manque de moyens, de ressource humaine et de compétence pour être plus percutant. A partir de la position qui est désormais la mienne, il m'appartient de réunir des moyens diversifiés, de le doter en ressource humaine suffisante et qualifiée, de revoir ce qui ne va pas, d'améliorer les choses positives comme la bibliothèque...

Q.O.: *L'historien Mohamed Harbi crédite la bibliothèque de bons points. Il s'appuie, ce faisant, sur sa consultation personnelle du fonds et sur les témoignages de nombre de ses étudiants...*

Y. K.: Je cherche à renforcer cet espace en moyens humains et logistiques. Mon ambition est d'en faire une véritable banque de données sur l'Algérie. Fonds livresque sur l'Algérie, monographies, dossiers, presse algérienne : la vocation du Centre nous impose de mettre le cap sur cette ambition et faire de la bibliothèque un lieu de prédilection pour toute personne en quête d'informations sur l'Algérie. Mohamed Harbi, dont vous citez le témoignage, est chez lui à la bibliothèque. Comme au Centre. Nous avons besoin de son charisme, de son érudition, de ses conseils et de son soutien.

Q.O.: *Il fait partie des «oubliés» des lieux. Hormis durant le passage du regretté Bounedjar - il l'avait invité à présenter «L'Algérie et son destin» (Arcantère) -, son nom n'a jamais meublé le programme du CCA...*

Y. K.: J'ai beaucoup de considération pour cet homme. Je ne partage pas toutes ses idées, ni toutes ses prises de positions politiques, mais il reste, à mes yeux, l'une des valeurs sûres indispensable au désenclavement de notre esprit. Il est chez lui, au Centre. Il vient quand il veut, et je profite de l'occasion que vous m'offrez pour l'inviter officiellement. Cet homme est trop important pour continuer d'être sous-exploité, suspecté, marginalisé. Plus que jamais, sa voix est incontournable aujourd'hui. Les profils de sa trempe ne sont pas légion.

Q.O.: *Statuts obligent, l'institution dont vous présidez les destinées est soumise à une double tutelle : le ministère des Affaires étrangères et le ministère de la Culture. Un inconvénient susceptible de vous dérouter ?*

Y. K.: Franchement, je ne sais pas. Je n'ai pas encore eu l'occasion d'en prendre la mesure. Je sais que j'ai besoin d'un secrétaire général, il n'est pas là. Je sais qu'un comptable est nécessaire pour la gestion quotidienne, il se fait toujours attendre. Les deux postes sont prévus par le décret portant création du CCA. Je souhaiterais que mes rapports avec les différents départements ministériels ne soient pas contraignants. Sans remettre en cause le schéma organisationnel en vigueur, mon souhait est grand de voir le Centre sous le parrainage du président de la République. Il y va de la mise en œuvre rapide des décisions administratives et budgétaires. Un petit détail qui ne trompe pas : cela fait six semaines que je suis là et je n'ai pas encore reçu le moindre appel des ministères de tutelle. Est-ce parce qu'on est en fin d'année et à l'heure des bilans ? N'empêche ! L'urgence n'a jamais appris au dormeur à oublier sa paillasse.

Q.O. : *Avez-vous le sentiment - déjà - que vous vous installez dans une mission difficile, hypothétique ?*

Y. K.: Difficile ? Par rapport à quoi ? J'ai connu pire, vous savez. Le boulot ne me fait pas peur. Je sais que je vais apporter un plus au Centre. Beaucoup sont prêts à m'aider. Je suis là pour aider aussi. Les gens qui me connaissent savent que c'est un sacrifice d'être à ce poste. J'ai accepté parce que j'ai toujours servi mon pays. Des crétins ont crié au « koursi ». Mon trône d'écrivain est plus fastueux. D'autres crétins ont parlé de salaires alléchants. 10.000 euros, paraît-il. D'abord, le salaire est beaucoup moins que ça. Et mes livres m'apportent exactement la moitié du budget total du Centre. Donc, un peu de retenue.

A ces crétins impénitents, et au risque de passer encore une fois pour un mégalo alors que je n'avance que des informations, je leur rappelle que je suis traduit dans 32 pays et en 30 langues, je suis best-seller dans une dizaine de pays, Etats-Unis compris, et que je suis très à l'aise de ce côté rien qu'en restant chez moi. C'est à partir de cette nomination que je vais commencer à perdre de l'argent, la liberté de mes déplacements et ma disponibilité pour des travaux auxiliaires tels les scénarios...

MES LIVRES M'APPORTENT LA MOITIÉ DU BUDGET DU CCA

Q.O.: *Dans les jours qui avaient suivi votre nomination, vous sembliez révolté- je vous cite - par «certaines réactions excessives» à votre endroit...*

Y. K. : Révolté non, écœuré oui. Certains sont tellement obsédés par le poste qu'ils imaginent tout le monde dans le même état d'esprit qu'eux. J'ai appris que parmi les mécontents, qui avaient réagi avec virulence dès l'annonce de ma nomination, 3 postulaient à ce centre. Vous imaginez la mascarade !

Q.O. : *Quels sont les projets que vous avez laissé tomber avec la charge du CCA ?*

Y. K. : A peine installé, j'ai renoncé au contrat signé et payé d'un scénario pour une grande société de production cinématographique et un grand réalisateur français. Un nom très prisé dans les festivals mondiaux, dont les films sont vus par des millions de personnes. Le scénario étant déjà écrit, il me restait à revoir le texte en fonction des attentes du réalisateur. Cela m'aurait pris quelques semaines de travail supplémentaire. Direction du CCA oblige, j'y ai renoncé. J'ai annulé également une multitude de tournées en Italie, en Belgique, en Espagne, en Suède, en Amérique latine, en Indonésie. Voilà ce que je perds au change aujourd'hui. Pour demain, je croise les doigts, mais pas les bras.

(*) Cette interview a été relue et amendée par Y. Khadra

Interview 2

Sports/

Interview confession de Zizou

CLICANOO.COM, 13.01.2008

Réalisé Par Karim Ben Ismail

Un an et demi après sa retraite, ses mots sont toujours aussi rares. En exclusivité pour "L'Equipe magazine", l'ancien numéro 10 des bleus évoque sa nouvelle vie sur d'autres terrains. Et le foot qui lui manque à nouveau...

Pas facile à harponner, le Zizou. Bangladesh... Algérie..., voilà plus d'un an que L'équipe Magazine le piste et le sollicite pour une interview. Zinedine Zidane était d'accord sur le principe mais demeurait inaccessible. Reparti ailleurs : au Niger, en Egypte, en Indonésie... Puis, une semaine avant Noël, il s'est manifesté. "J'avais promis, je tiens mon engagement " même si "parler pour parler ne l'intéresse pas". Zidane estime, cette fois, avoir "quelque chose à dire" à l'occasion de la sortie de "son" DVD, "le Dernier Match", un documentaire testament dans lequel il s'est investi du tournage au montage. Il s'y livre comme rarement et a convaincu sa propre mère d'y apparaître. Il nous accueille dans sa chambre d'un grand hôtel parisien, bonne mine, allure affûtée. Et surtout envie de dialoguer.

Zinedine, d'où arrivez-vous cette fois ?

"Je suis parti de Madrid tôt ce matin pour Maubeuge à la frontière belge. J'y tournais un reportage pour une émission de télévision, "Les défis d'ELA" (l'association qui lutte contre les leucodystrophies, diffusion ce soir à 20 h 50 sur TF1). Chaque année, des stars doivent s'y surpasser et surmonter un défi personnel. L'an passé, j'étais monté à cheval, cette fois, j'ai sauté en parachute (il ferme les yeux, se passe la main sur le front). Et me voici à Paris. Voilà, j'ai pu faire tout ça aujourd'hui.

Une bonne dose d'adrénaline... Ah oui ! Surtout que c'était la première fois. L'idée était de faire un truc inédit. Je n'ai pas eu peur, plutôt de l'appréhension en montant dans l'avion. Tu sais que tu vas sauter, mais tu ignores quand. On t'explique comment ça va se passer, tu es accompagné par des gens qui ont pratiquement huit mille sauts à leur actif, ils te mettent à l'aise... Mais au moment où la porte s'ouvre, à 4 500 mètres d'altitude, et qu'il faut sauter... (Il souffle.) Tu crois qu'on va prendre le temps. Non ! La porte s'ouvre, il faut y aller. Pas tergiverser. J'ai sauté deux fois. Toujours en tandem. Je voulais faire un saut « pack » (en solo) mais il y avait trop de vent. Sur le premier saut, on s'est retrouvés à deux kilomètres de l'endroit où l'on voulait atterrir. Dans un champ de patates. J'ai voulu diriger l'atterrissage mais le moniteur a dû intervenir. Un zef incroyable !

Ce moment où la porte de la carlingue s'ouvre, c'est comparable à un instant vécu dans votre carrière ?

Non, pas du tout, car on n'a pas le temps de penser. C'est «boum-boum-boum», trois secondes d'accélération cardiaque, et c'est parti. Une montée forte. Rien qu'en en parlant l'émotion revient. Ce n'est pas naturel de se jeter d'un avion en vol. Après, en chute libre, on descend à 200 kilomètres/heure. Là, oui, on a le temps de cogiter. Les cinquante secondes, avant que le parachute s'ouvre, entre 4000 et 2000 mètres, ressemblent à une action de jeu en foot. Les pros arrivent à faire des figures. Moi (il mime en écartant les bras), vous avez bien compris que je n'en faisais pas. Tu prends la vitesse dans la tête. J'étais un peu enrhumé, mon nez et mes oreilles en ont pris un coup, mais c'est génial ! J'étais avec huit membres de l'équipe de France de parachutisme, champions du monde depuis 2006. Des gars extra, tranquilles et auxquels je tire mon chapeau. (Enthousiaste.) D'ailleurs, cette année, ils disputeront les Championnats du monde à Maubeuge.

Pourquoi sauter en parachute ? Auriez-vous fait le deuil de votre carrière mais pas celui de l'adrénaline ?

(Il marque une pause.) Je n'ai pas de regrets concernant la décision que j'ai prise. Mais, aujourd'hui, c'est vrai que le terrain me manque. J'ai pratiqué dix-sept ans le haut niveau... Forcément, quand tu arrêtes... Il y a ce break qui fait plaisir, cette envie de couper, mais, à un moment donné, tu ressens un manque. Cette adrénaline que tu as envie et besoin de faire sortir de toi. Pas forcément par la compétition. Plutôt par toutes ces sensations diffuses : la pression du match, de la victoire... Ça manque. Aujourd'hui, je suis peinard, tranquille. Je vis ma vie, je passe plus de temps avec ma famille. Tout ce que je ne faisais pas avant. J'ai récupéré quelque chose et perdu autre chose.

Cet état de grâce où l'on goûte sa liberté retrouvée finit quand ?

Maintenant. Le manque se manifeste un an et demi après. Des athlètes avouent se sentir "mal", voire "sales" quand ils ne s'entraînent pas... Pas sale, mais c'est vrai que, quand je jouais, après deux ou trois jours de repos, je n'étais pas bien. J'avais besoin de m'entraîner tous les jours. Forcément, quand on ne bouge plus... J'ai tenu à couper pendant une bonne période : deux mois de vacances à ne rien faire physiquement. Pas même dix mètres de course ! Mais, après, j'ai eu besoin de m'y remettre, de ne pas m'encroûter.

Vous faites quoi ?

A Madrid, je vais courir deux ou trois fois par semaine. Le corps réclame, la tête aussi. C'est bon de s'aérer, de se dépenser. Quand tu as fait ça toute ta vie, tu y reviens vite.

Vous avez un parc pour courir sans qu'on vienne vous assaillir ?

Non, je cours sur tapis, en salle. J'aime bien aussi jouer au tennis régulièrement avec un pote.

Le terrain vous manque, on a parlé de vous aux Etats-Unis, à Chicago, à Los Angeles... C'était solide ?

Oui. Les propositions en tout cas. Après, forcément, pour moi, c'était plus difficile.

Pas envie de vous expatrier, une fois encore ?

Non, ç'aurait été une bonne chose pour les enfants d'apprendre une nouvelle langue. C'est plutôt que j'aime faire à fond ce que j'entreprends. Il aurait fallu se remettre dans le foot, même si c'était aux Etats-Unis, dans une Ligue d'un niveau moins relevé qu'en Europe. Il fallait quand même se préparer, rejouer... Je ne voulais pas y faire de la figuration.

Ecartelé entre l'envie et l'orgueil... Ca a toujours été mon truc. C'est pour ça que j'ai arrêté. Je ne peux pas jouer, m'exprimer sur un terrain si je n'en ai pas envie. Ça peut déjà être assez difficile quand tu as envie. Parfois même tu passes de mauvaises périodes, tu es un peu à la rue. Alors, quand l'envie n'est pas là, ça se complique. C'est ce qui s'est passé à la fin. Je voulais mettre un stop. Mon entourage savait que c'était le moment. Ce n'est pas une décision prise en une semaine. C'est un long processus, pas un coup de tête comme ça l'avait été quand j'ai arrêté l'équipe de France la première fois. Après coup, je m'étais rendu compte que c'était un mauvais choix de ma part. J'ai bien fait de revenir.

Et là, doit-on comprendre que vous avez envie de retoucher au ballon ?

Non. Non ! Le terrain me manque mais je n'ai aucun regret concernant la décision que j'ai prise. Donc : non.

Est-il exact que vous êtes allé au Qatar ?

C'est pour autre chose, pour y visiter des installations. J'y connaissais des gens qui m'y avaient invité depuis très longtemps. En 2003, ils m'avaient rendu visite à Madrid. Au fond, ils auraient voulu que j'y joue mais j'avais décliné d'emblée.

Dès l'arrêt de votre carrière, vous avez bougé en permanence. Ca correspondait à une fringale de vie ?

Oui et ça continue. J'ai envie de connaître, d'apprendre. Joueur de haut niveau, tu vis dans un cocon et tu ne t'occupes que de ton entraînement et de ton match. On voyageait autant mais on restait dans les hôtels à ne rien faire d'autre qu'à se reposer. Forcément, quand tu arrêtes, tu as des envies de découvertes. Heureusement j'ai des sponsors qui m'ont donné l'occasion de le faire.

Une occasion ou une pression ?

Un retour sur investissement pour eux... Je n'ai jamais eu l'impression d'avoir à subir une pression des sponsors. Ça se fait toujours sur le mode de l'échange. Heureusement. Je ne pourrais pas fonctionner autrement. La seule contrainte que j'ai

jamais acceptée, ç'a été dans le foot. Mais le terrain était un besoin vital. Puis c'est devenu une contrainte quotidienne : manger à telle heure, dormir à telle heure... la use. Si j'ai repris ma liberté, ce n'est pas pour ensuite me mettre la pression avec des partenaires. Quand je fais un voyage au Bangladesh pour le compte de Danone, je prends un réel plaisir à le faire. Pareil quand je prépare un match avec l'ONU, pour "les amis de Zidane et de Ronaldo". Quand je vais au Niger en tant qu'ambassadeur itinérant du PNUD (Programme des Nations unies pour le développement), je me régale! (Avec conviction, il appuie ses mots de gestes des mains.) J'ai plaisir de me retrouver sur le terrain, par exemple devant cette femme qui accouche de triplés. On a monté une clinique alors qu'avant cette même femme aurait accouché chez elle. Voir ça, ou voir une école d'alphabétisation fréquentée par des femmes de 50 ans qui ne savent pas lire, ça me fait plaisir. Et en plus, je peux le partager avec mes enfants.

Vous étiez au Niger avec vos enfants ?

Oui, j'y ai amené mes trois grands enfants. Ça fait trois ans que mon fils Lucas a une correspondante au Niger. Depuis longtemps il souhaitait aller lui rendre visite. On a tout mis en œuvre avec son instituteur. C'est bien qu'ils voient des vies différentes des leurs. J'ai beaucoup de chance de partager ça avec mes enfants. J'ai pu le vivre également avec eux en Egypte, en Indonésie. C'est extraordinaire !

Vous rattrapez le temps passé loin d'eux...

Je n'aime pas ce mot "rattraper". Disons qu'aujourd'hui je fais, j'agis. Pareil avec mes sponsors, je ne suis pas dans une démarche de "rembourser". Je fonctionne à l'échange. J'apprends des autres. C'est bien pour Franck Riboud et Danone que je me déplace avec eux au Bangladesh ou en Egypte. Mais à son contact, j'apprends. C'est du "gagnant gagnant".

Qu'avez-vous appris du Bangladesh ?

C'a été mon premier grand voyage. J'ai vu un peuple qui m'a accueilli d'une manière extraordinaire. Je ne pensais pas être connu là-bas. Tout était intéressant : leur mode de vie, les différentes populations, je ne savais même pas qu'ils étaient 140 millions.

Vous êtes en permanence entouré. Quand Zinedine se retrouve-t-il seul avec lui-même ?

Je ne cherche pas ces moments quand je voyage. J'y vais pour partager. Ces moments-là, je les ai chez moi, une fois que les enfants sont à l'école. Je suis seul, souvent dans ma cuisine où je passe beaucoup de temps. C'est des moments où il n'y a rien. Le téléphone ne sonne pas. Je suis tranquille avec ma femme. Je peux mettre de la musique. C'est bon d'avoir du temps pour soi, de profiter. Mais quand je pars en voyage, je ne suis pas dans cet état d'esprit. Quand je vais en Algérie, je sais que ça va être cinq jours pleins : dès 7 heures au lever jusqu'à tard le soir. Je me rends disponible. Encore plus en Algérie où j'allais avec mes parents.

Dans l'avion vous menant en Algérie, vous étiez aux côtés de votre père. Qu'avez-vous lu dans ses yeux ?

Ce qui s'est passé pour lui lors de ce voyage était assez incroyable. On survolait l'Algérie, par le hublot on voyait Bejaïa, la terre où il a grandi... L'endroit où nous allions en vacances mais où, pour lui, ç'a été difficile. C'est ce que je comprends quand il m'explique un peu son histoire. Il se levait à 3 ou 4 heures du matin et marchait pieds nus pendant des heures pour aller ramasser quelques sous. Dans cet avion, je me régalaïs de le regarder. Revenir en Algérie avec lui, ça représentait tant de fierté. Il est parti loin, il a bossé dur... Il ne l'a pas fait pour rien.

Votre père ne lâche rien. Vous avez senti son émotion ?

Bien sûr. Il avait de l'émotion, de la nervosité. Tout se passait en lui. Il appréhendait. Je le sentais. Il était à la fois heureux et soucieux. Il se demandait si tout allait bien se passer. C'était génial (il rit). Tout ça passait dans son regard mais il n'y a que ceux qui le connaissent qui pouvaient le percevoir. En France, il dormait seul dans une cabane de chantier. Là, il revenait au pays comme un chef d'Etat... (Ému, il lève les bras.) Il a tout construit seul, avec ma mère. Ils ont monté leur famille. Il n'y a pas que moi, le joueur. Je suis le dernier d'une famille dont les membres ont bien évolué, chacun dans sa branche. Papa et maman ont fait des hommes, des bonhommes ! Et une femme, ma sœur. Ç'a été difficile pour eux mais ils récoltent les fruits de leurs sacrifices. Nous, les cinq enfants, on sait qu'on ne le doit qu'à eux.

Vous êtes rentré différent d'Algérie ?

Je suis revenu comblé. Plus de vingt ans qu'on n'y était pas retournés... Ce voyage, j'avais vraiment envie de le faire avec mes parents. C'est beaucoup de fierté pour eux. Comme quand ils voient leur fils élu personnalité préférée des Français. Aujourd'hui, j'ai envie d'être comme mon père.

Retraité, on dort bien la nuit ?

Je dors moins. Je me lève maintenant pour les enfants alors que, quand je jouais, je traînais un peu la patte. J'avais des prétextes : un entraînement, un match... Aujourd'hui je suis volontiers debout vers 6h30. Quel bonheur de se lever pour préparer les enfants. Mais, pour le reste, aléas de la vie ou pas, je n'ai pas de problèmes pour dormir.

Vous revoyez parfois en rêve la finale perdue face à l'Italie ? Avec peut-être des regrets par rapport à vous-même, de vous être laissé piéger par un voyou ?

Le terme "voyou" ne me plaît pas. Il s'est passé ce qui s'est passé... Je me sentais mal par rapport à mes camarades. D'ailleurs, la première chose que j'ai faite, c'est de m'excuser auprès d'eux. De suite, dans les vestiaires. Quand tu pratiques un sport co, tu n'as pas le droit de laisser tes copains sur le terrain. Concernant le public, j'avais des

excuses à présenter. C'est ce que j'ai fait deux jours après. Pour le reste, je ne veux pas parler de regrets. A un moment donné, il y a des aléas, un contexte qui fait que les choses se passent... et te dépassent. C'était un mauvais passage pour moi. A la maison, j'avais de l'inquiétude pour ma mère qui était malade, ben voilà... Quand quelque chose te tombe dessus, parfois tu réagis moins bien.

Vous avez reparlé de cet incident avec Lila, votre grande sœur ?

Non. Je ne parle pas avec elle de ces trucs-là. Ça, c'est fini. Chez nous, c'est comme ça. Avec mes frères, c'est pareil. Ils savent ce que j'ai fait. Eux non plus ne sont pas contents. Ils auraient aimé que je termine d'une autre manière la Coupe du monde. Moi aussi j'aurais voulu partir d'une autre manière... C'est fait. C'est comme ça. C'est bien que vous en reparliez pour clore le débat une fois pour toutes. Je vais traîner ça toute ma vie. En reparler sans cesse, à force, c'est irritant. C'est pour ça que je n'aime pas faire des interviews. J'aime le concret. Pas parler pour ne rien dire.

Mais ce geste reste une image indélébile. Au Bangladesh les enfants portaient des banderoles y faisant allusion. A Alger, au stade du 5 Juillet, l'une d'elles disait : "La dignité d'un homme vaut plus qu'une Coupe du monde"...

Cette pancarte, je l'ai vue. Moi non plus je n'ai pas oublié. Dans la vie il y a des choses qui peuvent te rendre vulnérable. A certains moments on est humain... Ce que j'ai envie de faire passer aux gens c'est ça : qui n'a pas fait d'erreurs dans sa vie ? C'est vrai que la mienne est un peu grosse, plus visible...

Quand Raymond Domenech déclare au Parisien : "J'aurais pu être Materazzi... On peut dire ce qu'on veut, il est l'homme de cette finale." Ça vous fait quoi ?

Juste envie de passer à la question suivante.

Ça vous gave ?

(D'un ton ferme.) Non, je vous dis juste de passer à la question suivante parce que ça ne m'intéresse pas du tout de parler de ça. Cette année c'est le dixième anniversaire de la victoire de 1998. Il en reste quoi ? (Il prend son temps.) Champion du monde ! (En souriant.) Quand même ! En France, dans notre pays. Pour notre génération ça a été un bol extraordinaire. Du pain bénit. Pouvoir arriver à maturité, j'avais 26 ans... Pour moi on avait la meilleure équipe du monde. C'était extraordinaire. Partager ça avec des millions de personnes. C'était magique. En parler, dix ans après, j'en ai encore des frissons. Champion du monde, ce n'est pas facile, on l'est une fois...

Votre victoire a dépassé le cadre sportif, suscité de l'espoir au sein de la société française. On a parlé de génération « black blanc beur ». On a vu par la suite que ce rêve s'est effrité. Il y a eu des émeutes en banlieue...

C'est la vie qui est comme ça. Il faudrait être champion du monde tous les deux ou quatre ans. La société a continué d'évoluer indépendamment du Championnat du monde.

Jamel Debbouze a dit : "Mettre deux buts de la tête, en finale de Coupe du monde, quand on s'appelle Zinédine, c'est un geste de portée politique"...

Ç'a une portée mais, pour moi, elle reste dans la dimension du terrain. Après, les conséquences... Forcément, même pour moi la vie a changé après ces deux buts. Mais au départ, ce n'est que le terrain qui m'intéresse. D'ailleurs les gens m'ont apprécié pourquoi ? Faut pas que je l'oublie : parce que j'apportais quelque chose sur le terrain. Point barre. Pas pour ce que je disais ou pensais par ailleurs. Je ne veux jamais perdre ça de vue. Pas être porte-parole de quoi que ce soit.

Votre avenir, vous le voyez comment ?

D'abord il y a mon présent. Je sors un DVD (1) dont je tiens à parler. Je me suis investi dedans, dans le tournage, dans le montage.

D'habitude, pour chaque projet, je consulte mes proches. Là, pour une des rares fois dans ma vie, j'ai pris la décision seul. Dans ce DVD je tenais à rendre hommage aux gens de mon entourage. Et puis laisser une trace aussi pour mes enfants qui n'ont jamais vu leur papa jouer. J'avais confiance en Stéphane Meunier (réalisateur des "Yeux dans les Bleus"), j'ai accepté qu'il rentre dans mon intimité, à mon domicile, qu'il rencontre ma famille... Je préférais ça à un livre.

Vous savez qu'une biographie (2) sur vous se prépare ?

J'ai entendu ça, oui. Des bruits me reviennent. Une bio, je n'avais pas envie d'en faire une. Je préférais faire un DVD par moi-même, ne pas laisser les autres parler sur moi. Le problème, comme je ne parle jamais, c'est que certains veulent parler à ma place. Mais je ne voulais pas contribuer à un bouquin, de manière épisodique, sans y être associé. Je ne voulais pas non plus un ouvrage léger comme certains où l'on balance des bêtises sur Johnny ou un autre. Vous évoquez Johnny Hallyday. En octobre 2003, il a déclaré qu'il effectuait des séjours dans une clinique de réoxygénation du sang, un établissement que vous lui aviez conseillé... Je ne sais pas s'il l'a vraiment dit, Johnny. On s'est déjà croisé deux trois fois, mais quand il dit qu'il va changer son sang avec Zizou... A aucun moment, je ne me suis rendu dans une clinique avec Johnny. Jamais de ma vie ! Le seul truc que je fais depuis douze ans maintenant, c'est de me rendre à Merano chez Henri Chenot. C'est un genre de spa amélioré. Une cure de soins qui permet d'éliminer les toxines du corps. Pendant une semaine, tu es pris en charge nutritionnellement, avec des massages.

Pourquoi, à l'époque, n'avez-vous pas répondu à cet article qui a engendré de la suspicion ?

Mais je ne peux pas passer mon temps à répondre à ce qui se dit sur moi. Beaucoup de choses dites me dérangent et ça m'encourage encore moins à parler. L'exemple récent qui me revient, c'est un magazine économique. Ils m'ont appelé pour faire un sujet mais ils ne comprennent pas que, moi, cet article, je n'en ressens pas le

besoin ! Toute ma vie j'ai essayé de me protéger pour vivre le plus normalement possible. Je n'ai pas envie de m'étaler ! Après, quand on le fait à ma place et qu'on raconte des bêtises, forcément je suis déçu. Mais je ne peux pas rentrer dans le cycle où je démens tout ce qui se dit. Tu ne t'en sors jamais. C'est peine perdue.

Dans six mois vous ferez quoi ?

Je n'ai pas d'objectif, mais revenir dans le foot me botterait bien. Après, vous dire comment, de quelle manière... je ne sais pas.

A Marseille ?

Oui, mais pas à l'OM. J'ai un projet à Marseille que j'essaie de mettre en place avec mes frères et des amis. L'idée, c'est de construire des mini terrains en synthétique car, à Marseille, quand tu es avec une bande de copains, tu ne peux pas dire "je vais aller jouer au ballon pendant deux heures". A Marseille, ça n'existe pas. Tu peux jouer sur un terrain vague, dans la rue... Il n'y a pas d'espace de jeu ordonné. Le projet consisterait à créer un vrai complexe sportif pour du foot urbain. Des surfaces plus réduites sur lesquelles on peut jouer à dix (deux équipes de cinq) avec de vrais buts, avec une cellule vidéo pour revisionner les images, un club-house pour regarder des matches... Plusieurs terrains ouverts aux scolaires, aux associations, dans les quartiers Nord de Marseille. Pour des gamins qui n'ont jamais accès à ça ni de près ni de loin. La mairie devrait s'y associer, reste à déterminer de quelle manière. (La municipalité de Marseille a donné son accord de principe. La Caisse des dépôts et consignation planche également sur le projet.) Mais aujourd'hui ça va devenir réalité. Pour moi, voilà du concret, utile et agréable. Du réel qui peut changer les choses au quotidien. C'est le foot que j'aime, celui du partage et du plaisir. Celui que j'ai envie de mettre en valeur.

(1) Intitulé Zidane, le dernier match (Canal+ éditions) et réalisé par Alix Delaporte et Stéphane Meunier, ce DVD sorti fin 20 07 retrace le parcours de l'ancien Madrilène, de son enfance à Marseille jusqu'à la finale de la Coupe du monde en Allemagne.

(2) Cette biographie non autorisée de la journaliste Besme Lahouri devrait paraître aux éditions Flammarion juste avant l'Euro 2008, en juin prochain. Son titre n'est pas encore déterminé.

Interview 3

Exclusif-Idir se confie à la Dépêche de Kabylie :

«J'aime trop la Kabylie»

LA DEPECHE DE KABYLIE. N° 1729. Samedi 09 Février 2008
Entretien réalisé par Djaffar Chilab.

A travers l'entretien exclusif qu'il a accordé à notre reporter qu'il a reçu chez lui à Cergy, à une trentaine de kilomètres de Paris, Idir, de son vrai nom El-Hamid Chériét, s'est livré comme dans un confessionnal. Il a consenti à parler de lui, comme il n'a pas l'habitude de le faire, il revient sur sa carrière artistique depuis ses débuts, son ascension, sa visite en Algérie avec Zidane, "l'Année de l'Algérie en France" à laquelle il n'a pas pris part, tout comme "Alger capitale arabe", les événements de Kabylie, il dresse son constat sur la chanson kabyle il parle aussi de son projet d'une prochaine tournée en Algérie, et plein d'autres sujets...

La Dépêche de Kabylie : *A prendre connaissance de votre programme annuel, l'on s'aperçoit vite que vous restez un artiste très sollicité, qui se produit beaucoup en France comme ailleurs. Mais, en Algérie où vous comptez un large public, l'on n'entend pas souvent parler de vous. Forcément, vos admirateurs subissent une grande frustration de se sentir aussi loin de leur idole. Vous vivez cet état de fait malgré vous aussi? Ou c'est plutôt un retrait voulu de votre part ?*

Idir : Non pas du tout ! Ce n'est pas voulu de ma part. D'ailleurs il a été question qu'on entame des démarches avec Kamel et Mohammed (Kamel Tarwihth, et Mohammed Saâdi propriétaire de BRTV) pour aller en Algérie, ce n'est pas du tout un refus systématique, ni une appréhension... Disons que c'est les conditions idoines qui ne sont pas toujours réunies pour qu'on puisse arriver à finaliser. Dès fois, j'ai des empêchements, il y'a le programme, des histoires personnelles, et puis les autres aussi ne sont pas souvent disponibles, donc il fallait arriver à prendre en compte tout ça, et puis de dégager une période... Mais sinon, rien ne m'interdit là-bas...

Et cette discrétion que vous vous êtes imposée. En dehors de ces récentes sorties d'après la France des couleurs, on vous sent effacé de la scène médiatique, particulièrement en Algérie...

Cela fait bien longtemps depuis que je suis parti de là-bas. Donc instinctivement je m'accorde plus aux références d'ici. Depuis, les choses ont évolué ici comme là-bas, ce qui fait qu'il y a peut-être une petite appréhension vis-à-vis du public du pays par ce qu'on a évolué différemment. Celui d'ici est plus au moins codifié. Ses désirs sont à peu près cernés, et l'on sait quel chemin emprunter pour être en harmonie avec lui. Là-bas,

je ne sais pas trop. D'autant plus que les mentalités, me paraît-il, ont changé depuis mon départ en 1975.

Vous vous souvenez encore de ce départ ? Vous aviez dès le départ l'idée de venir pour vous installer ici en France ?

Non aucunement. A l'époque, seule la signature d'un contrat pour la production d'un disque, c'était des trente-trois tours à cette époque-là, avec une boîte française qui m'avait fait venir. Un Français était venu me voir en Algérie pour me faire la proposition, alors je lui avais dit O. K, je viens après mon service militaire. C'était en 1974. Et puis même à ce moment-là, je me suis dit d'accord j'y vais mais dès que je termine, je rentre. Je ne pensais pas du tout rester. A l'époque, c'était différent, les temps n'étaient pas ce qu'ils sont de nos jours, et puis pour moi, je considérais ma route toute tracée : Un diplôme en poche, des promesses d'embauche d'un peu partout...

Vous avez fait quoi comme formation exactement ?

J'ai, en fait, fais de la biologie, zaâma, j'ai étudié la biologie, science de la vie, et de la terre. Je me rappelle, on avait des modules de botanique, biologie... et au bout de la troisième année, je me suis orienté vers les sciences de la terre, option hydrogéologie, les mines, le pétrole... tout un cursus quoi ! Donc je n'ai jamais pensé à faire carrière dans la chanson. Je me suis dit : Je vais aller, et je vais voir, une aventure qui durera ce qu'elle durera, peut-être quelques mois, quelques années... Sans plus ! C'est comme ça que j'ai débarqué ici pour signer le contrat, un engagement qui allait me lier à eux toutefois pour sept ans. Dans l'intervalle, je devais faire deux disques trente-trois tours.

Et vous les avez faits ?

Oui, et c'est donc A vava Inouva, et puis y'a eu le second A Yrach N'nagh que j'ai d'ailleurs renégocié avec quelqu'un, Saïd que j'ai rencontré dans le cadre des éditions Azwaw qu'on avait créées. A l'époque j'avais une fibre militante assez forte. Je pensais qu'il y'avait vraiment un avenir pour notre chanson. Les éditions allaient permettre à la chanson kabyle d'être beaucoup mieux diffusée. Car jusque-là, elle était plus portée par des commerçants qui se sont accaparés des répertoires des grands artistes kabyles de l'époque que des gens de métier. Entre-temps en me soumettant au contrat, je devais faire la promotion des disques, donc, assurer des spectacles...

Et c'est de là que j'ai commencé à apprendre le métier. Du jour au lendemain, j'ai fini par m'y faire et trancher par poursuivre ce que j'ai entamé. Et puis je me disais tant que ça marche alors autant continuer.

La notoriété, c'est quelque chose que vous aviez déjà dans le temps ?

Je dirais que ça a tout de suite marché. Aarsed A Yidhess a tout de suite eu un engouement. Parce que je faisais des trucs qui étaient dans le conscient collectif des gens. Avec la deuxième chanson « S'ndou » aussi. «A Vava Inouva» n'est venu qu'après.

Mais comment avez-vous eu ce penchant pour mettre en chanson ces morceaux qui ont de tout temps bercé la conscience collective des Kabyles pour vous reprendre ?

Eh bien, il y a le militantisme de la cause, de notre langue. Dans le temps, quand on descendait sur Alger, c'était déjà une petite émigration.

C'est comme si on était déjà étranger dans notre propre pays. Tu es interne dans un lycée, après il y a la cité universitaire qui arrive, du coup, à l'intérieur, il y'a cette envie de t'accrocher à tes racines car on ne se sentait pas vraiment à l'aise de ce que nous offrait l'environnement. Donc ce qui nous unissait nous les Kabyles tournait autour de ça. En plus le contexte politique d'alors faisait de nous des militants.

Si je n'avais pas choisi la chanson, j'aurais peut-être milité autrement. Car il y avait une grande soif d'identité parce qu'on ne se retrouvait pas dans l'identité qu'on nous proposait. Moi j'ai eu la chance d'avoir une maman et une grand-mère poétesses, donc si vous voulez j'ai pas eu de mal à reprendre toutes ces ambiances-là, je les ai toutes vécues. Et comme je ne me sentais pas à l'aise dans la musique occidentale, ni dans la musique orientale, donc je me suis penché sur mon histoire, mes racines. Mais c'était sans être contre quoi que ce soit, dès le départ. Je n'ai jamais pensé Amazigh contre Arabe ou contre les français, rien de tout ça. Mais je pensais juste que c'était légitime pour un kabyle de s'occuper de la chanson kabyle. Il fallait remonter le cordon ombilical et essayer de chercher toujours au plus profond. C'est pour cela que les toutes premières chansons étaient très traditionnellement ancrées. C'étaient des descriptions...

Depuis, pensez-vous avoir changé de style aujourd'hui ?

Dans ce que je fais peut-être mais dans ma tête non. Vous savez tant qu'on avance dans la vie, on découvre, on fait des rencontres, des échanges, et l'essentiel c'est de s'enrichir de cette diversité. Et forcément, il y a des choses dont on se défait, et d'autres à préserver. Tout ce qui est folkloriste, figé ne m'a jamais intéressé. Tourner en rond n'a jamais fait avancer personne. Et puis la musique m'a fait appeler à d'autres horizons. J'ai toujours été à la découverte de l'autre en restant moi-même.

Etes-vous conscient de la hauteur que vous avez pris dans l'échelle de la chanson kabyle ?

J'étais dans une époque où Aït Menguelet faisait la loi. Dans les années soixante, soixante-dix, il était en harmonie avec le public. Il nous susurrail à tous des choses qu'on avait envie d'entendre avec sa belle voix. Je me rappelle que j'ai failli périr, noyé dans une rivière en allant le voir à Fort National, mais il fallait que j'y aille. L'entendre chanter sur « Louiza », du pur bonheur, c'est tout ce qu'on demandait à l'époque. J'avais rarement vu un artiste avoir autant d'impact sur des générations. Donc je ne peux pas dire aujourd'hui que je suis plus haut que les autres. Chacun avait sa place. Mais je dirais que peut-être que ma position est plus spectaculaire parce que j'avais la chance de sortir du territoire. Je pense que c'est ça qui a dû jouer plus qu'autre chose.

Ça vous a permis de réussir à réunir autour de vous pas mal de grands noms de la chanson de renommée mondiale.

Je pense que chaque artiste est le reflet de ce qu'il fait. Forcément il est exposé. Je parlais de Aït Menguelet que je considère auteur d'une musique solide parce que ça correspond aussi au personnage, autant la musique de Djamel Aalem est plus en vue, et plus bouillonnante parce que le personnage est comme ça aussi. Matoub aussi que Dieu ai son âme. Il a touché à tout, présent, percutant dans ce qu'il chante. Eux tous ils ont dit, et les autres ont entendu, et les ont catalogué chacun dans son genre. Moi j'ai peut-être eu la chance d'avoir fait des phrases avec des sujets, des verbes, des compléments d'objets directs. Mais les études n'ont rien à voir dans la chanson. C'est plutôt la personnalité qui est là qui ne s'est jamais écartée dans le chemin tracé, qui ne s'est jamais reniée c'est sûr, sans pour autant être pour ou contre qui que ce soit. On peut élever la voix sans hausser le ton. On n'est pas casé comme des kurdes, il n'y a pas un contexte politique, il y a un problème d'identité culturelle, il y a un problème de pouvoir qui ne veut pas en entendre parler, il faut lutter donc lutter sur ce terrain-là. Peut-être donc que les gens ont vu à tout le moins une sincérité dans le personnage de Idir. Et cette sincérité fait peut-être inspirer la confiance des gens. Ce qui m'a peut-être permis d'avoir une bonne réputation chez ces artistes avec lesquels j'ai partagé des choses. Je n'ai jamais cédé un pouce sur mes revendications, mais je n'ai jamais fermé les portes non plus. Je crois que ma sincérité apparente motive les gens à ne pas me dire non. Parce qu'ils savent à l'avance que ce que je leur propose ne peut être que constructif.

Ces expériences vous ont été constructives ?

Bien sûr, on apprend beaucoup de choses.

Mais sinon quel est votre regard sur la chanson kabyle de nos jours ?

Vous savez, il y a plusieurs chansons kabyles. Alors de laquelle parler ? Il y a « Ouerdia N13 » par exemple, c'est de la chanson kabyle. Ali Amrane, c'est de la chanson kabyle aussi. Si Moh... Chacun a un registre différent. La seule chose qui les caractérise c'est qu'il s'exprime dans la même langue. Chacun à son niveau. Et en général, ce n'est pas un niveau spectaculaire. On n'a pas fait ce qu'il faut pour qu'on l'apprécie nous-même. Quand vous vous rendez compte que même dans les villages on a tendance à écouter les musiques des autres en majorité, ce n'est pas qu'on ne s'aime pas mais c'est que notre musique ne répond pas à nos questions. Moi aussi je me suis détaché de la langue kabyle d'antan, telle qu'elle était dessinée pour aller dans d'autres horizons. Mais cela, les gens le comprendront après, pas dans l'immédiat. La plupart des chanteurs se contentent d'être descriptifs : « Je l'aime, elle aussi, on l'a marié à un autre, lui il a de l'argent, moi non... », Ce n'est pas du Si Mohand Ou M'hend, encore moins du Aït Menguelet, c'est vraiment un truc descriptif... C'est toujours d'une « Khalouta » sans intérêt. Et ça, moi, ça ne m'intéresse pas. Et puis il y a cette boîte à rythme... Une fois que tu as fait le tour de l'arythmique, c'est fin, il ne reste plus rien, alors on tourne en rond. La guitare donne énormément d'accords et d'harmonie, horizontalement avec les rythmes et verticalement avec les différentes notes, l'arpège, c'est tout ce que j'ai fait,

mais il fallait le faire... La boîte à rythme reste une machine qui répond aux commandes, c'est tout. Jusque-là, on y a habitué le public mais le jour où quelqu'un viendra avec des choses originales ça fera quelque chose de mieux. Nous au départ, on était rien aussi.

Quel commentaire faites-vous sur ces discours de certains chanteurs justement accros de la boîte à rythmes qui s'en défendent d'avoir au moins pu stopper quelque peu l'invasion du Raï en Kabylie?

Peut-être. Le public a peut-être besoin de rythme, de danser, surtout les adolescents. Le seul problème c'est que ce n'est pas évolutif. Je ne veux pas critiquer négativement car ce serait idiot de ma part. Après tout si les gens apprécient ce genre, c'est parce qu'ils ont raison d'aimer, et on n'a pas à les juger. Mais l'idéal ça serait qu'il y'ait de la danse mais aussi qu'on y pense pour que ça évolue d'une certaine manière. Parce que au bout d'un temps, on s'en lasse. Mais il faut reconnaître déjà à ces jeunes chanteurs le mérite d'exister. Cela dit il y'a quand même un grand nombre et peu d'entre eux sont des professionnels. Combien a-t-on d'artistes pris en charge par des maisons de disques ou boîtes spécialisées ? Je ne veux pas être dramatique, alors je dirais juste qu'on n'en a pas beaucoup. Mais ce constat ne remet pas seulement en cause la chanson kabyle mais toute son existence. S'il n'y avait que Sardou, et Hallyday qui vivaient de la chanson en France alors je pourrais me permettre de leur dire que la chanson française n'existe pas. La chanson kabyle telle qu'elle est structurée actuellement n'est ni exportable ni durable, elle est juste consommable. Une chanson chasse l'autre, et à chaque fois elle est juste écoutée à travers les hauts parleurs des DJ.

Votre dernier produit La France des couleurs a été différemment apprécié. Êtes-vous satisfait de l'écho qu'il a eu ?

C'est un album qui a été fait pour les gens qui vivent ici, et il n'a pas d'autres prétentions. C'est un concept qu'on a discuté. On a trouvé l'idée importante, d'ailleurs elle l'a été aux yeux de beaucoup de gens. Le produit est d'ailleurs nominé aux victoires de la musique, ce n'est pas rien. Donc, je pense que le but est déjà atteint, maintenant si je dois faire un autre disque, retourner en Algérie, je ne peux rien promettre parce que tout ça se développe en fonction de mon sentiment profond, de ce que je ressens. Je suis kabyle mais je ne vais pas m'accrocher à vivre qu'à travers ma « kabyllité ». Si je suis resté dans le chant classique, ma chanson ne serait peut-être pas sortie au de-là des bars. Et la chanson Kabyle n'aurait jamais eu ce que je lui apporte modestement.

La chanson embrigadée des bars et cafés reste enfermée dans ces lieux. Il faut oser d'autres approches de la musique, essayer autrement, voir ce qui se fait autour de soi et se poser la question : Où est ma place dans ce milieu ? A la base il faut déjà être artiste et laisser s'exprimer son expression, son sentiment premier, et après voir le plus qu'on peut avoir de l'autre mais l'échange est primordial pour évoluer. ça reste toutefois mon avis bien sûr.

Si on restait sur ce dernier album. On croit savoir qu'il vous a valu beaucoup de sollicitations de politiques français qui espéraient vous avoir chacun dans son camp à la veille de la dernière présidentielle...

C'est vrai effectivement, mais ce n'était pas uniquement par rapport au disque.

En période électorale, tout le monde est aux aguets. Tout ce qui peut permettre d'avancer, on a tendance à sauter dessus. Je ne dirais pas que j'ai reçu des offres, mais, des propositions pour voir si je pouvais me positionner ici ou là et ça s'arrête là, c'est tout.

D'un candidat en particulier, peut-être, plus que les autres ?

J'ai eu des touches de tout le monde. Mais, il devait tomber pile entre les deux tours.

Aujourd'hui, vous pensez que l'album a eu la récompense qu'il mérite ?

La première des récompenses c'était de l'avoir fait comme je le sentais, comme j'avais envie de le faire et ensuite de le partager avec les autres. Après le succès commercial, il est différent. Parce qu'il y a plein de navets qui marchent et pleines de belles choses qui ne décollent pas. Et là, on ne sait pas à quoi ça tient. Mais si je raisonne en tant que Kabyle, je ne peux qu'être fier. Les deux personnalités les plus populaires de France, Noah et Zidane sont parties prenantes dans le disque. Les réunir, ce n'est pas rien. Avoir Goldman Obispo, et j'en passe. C'est formidable. Tout le monde a adhéré. Et à l'origine, c'est parti d'un kabyle, ça c'est une performance pour nous. Ça conforte notre histoire, notre crédibilité en tant que peuple. Ça nous permet de prouver que nous sommes fiables dans tous les domaines. Nous avons donné à la Kabylie et à l'universalité des choses dont on n'a pas à avoir honte. Et-là je citerai Jean Amrouche, Mammeri, Isabelle Adjani, et d'autres. Et à ce titre-là, on est de plain-pied légitimés par notre appartenance à l'histoire du monde avec notre culture, et on la revendique. Mais si on était resté dans la cafète de Si Saïd, on aurait tapé, et taper, cette chanson est belle, celle-là moins mais sans plus. Ça resterait entre nous. Ça intéresserait au mieux tous les habitués du café. Un concept comme « La France des couleurs » nous a permis de faire entendre le kabyle au monde entier. Après, ça a plu à tout le monde ou pas, là c'est une question de goût. Pour moi le fait d'avoir fait adhérer autant de monde, chacun d'où qu'il vient nous permet d'exister un peu plus. Dans ce cadre-là, je suis au moins satisfait de ce disque. Après si j'aurais l'occasion de gagner avec aux victoires de la musique, je le dédierais à la Kabylie, c'est encore une autre fierté pour nous.

Vous évoquiez le nom de Zidane. Vous l'avez accompagné en Algérie lors de son voyage officiel. Comment les contacts ont été établis entre vous ?

Le plus normalement du monde. C'est lui qui a souhaité que je vienne avec lui.

Vous vous connaissiez auparavant ?

On s'est vu quelques fois mais je ne peux pas vous dire qu'on est des amis. On est plutôt des gens qui s'apprécient mutuellement. On s'est vu chez Drucker, sur un autre plateau quand il a eu la Coupe avec l'équipe de France. Il a aussi demandé à son frère Nordine de m'appeler pour me solliciter s'il pouvait habiller des reportages à lui avec des morceaux de ma musique, et je lui ai dit oui. Il m'est arrivé de partager aussi une table avec lui. Une fois c'était dans un restaurant au 15ème du côté du palais des Congrès. Mais comme il y avait une meute de journalistes, on a été de changer de lieux par deux fois. Il y avait avec nous un troisième, Salem. Il me voue un grand respect, ses parents aussi je suppose. Et je pense que s'il a souhaité que je vienne avec lui en Algérie, je n'avais pas de raisons pour dire non.

Vous avez peut-être hésité vu la nature très officiel du voyage ?

C'est évident, à tout le moins je me retrouvais dans une position de prudence. D'un côté, il y a cette envie de marquer le coup avec quelqu'un comme lui, et de l'autre il fallait prévenir des répercussions éventuelles. Et ça me tenait à cœur de souligner que j'étais l'invité de l'invité. Ce n'est ni dans ma nature ni dans mon désir de chercher à voir les autorités. J'ai été avec Zidane sans avoir à rougir ni à sentir le besoin de me justifier. Maintenant si tel ou tel dit que j'ai été récupéré par Bouteflika, ils sont libre de dire ce qu'ils veulent. L'essentiel, c'est que moi je sais qui je suis, et je sais où je vais.

Si on revenait sur ce séjour un peu particulier en Algérie...

Pour moi c'est particulier parce que j'y remettais les pieds quatorze ans après. Mais je ne pouvais pas vraiment profiter de ce retour, c'était tellement trop strictement prévu. Mais on était quasiment tout le temps ensemble lors du séjour. Sauf lors des réceptions avec les autorités. Mais j'ai dû y aller quand même avec lui le jour où on lui a remis la médaille.

Mais, qu'est-ce qui vous a empêché d'être des autres réceptions officielles auxquelles Zidane a été convié ?

C'était ma décision. Et je lui avais expliqué que dans ma carrière des dit des choses et j'en ai vécues qui pourraient être en porte à faux par rapport à ce que je suis. Et il m'a répondu qu'il était le dernier qui pourrait le convaincre de venir avec lui. «Au contraire, vous avez un chemin, et je suis avec vous. Faites exactement ce que vous voulez ». Le « vous » ce n'est pas de moi. C'est pour cela que je dis qu'il me voue du respect que je prends à sa juste valeur du reste.

C'est donc par respect mutuel que vous avez accepté d'être à ses côtés le jour où il a été décoré par le Président Bouteflika ?

Ce jour-là, c'était toute une histoire. Avant je lui avais dit que moi je rentrais plus tôt que prévu. Je ne voulais pas être mêlé à ce genre de trucs. Je dis ça sans sentir que j'ai à me justifier. Chirac m'avait remis la Légion d'honneur mais Chirac n'est pas

Bouteflika. Certes j'ai du respect pour lui, c'est le Président de tous les Algériens mais le geste de Chirac aurait été moins calculateur, moins manipulateur que celui de Bouteflika il devait me donner quelque chose. Il y aurait au moins un peu de ça de la part de ses conseillers. Mais je ne suis pas en train de dire que je préfère Chirac à Bouteflika. Ce n'est pas ça.

Mais vous n'avez toujours pas raconté la suite de l'histoire...

De toutes les façons, dès que j'ai sorti la phrase « je rentre en France avant vous », il avait tout compris, et il s'est interdit de m'imposer quoi que ce soit. Donc, c'était convenu que je rentre en France, jusqu'à ce que la fille du protocole s'amène pour me remettre l'invitation. Alors je lui avais expliqué que ce n'était pas la peine puisque j'avais prévu de partir le lendemain. C'est à ce moment-là qu'elle m'a dit que ce n'était pas possible parce que j'étais prévu à la table du Président et je ne pouvais pas manquer.

Les places étaient nominatives. Et là j'étais vraiment mal à l'aise. Ce n'est pas que je refusais de manger à la table du Président, mais c'était entre moi et moi-même. Zidane m'avait quand même relancé pour me dire « venez, après tout ce n'est pas aussi grave ! ». C'est comme ça que je me suis retrouvé à la première table de la réception en compagnie de Zidane, sa famille, le Président Bouteflika, le président du conseil constitutionnel, du Sénat, et quelques ministres. Il y avait quelque trois cents personnes ce jour-là. Ce qui était amusant, c'est que là où je me suis retrouvé, j'ai réalisé que plus on est soi-même, plus on dit des choses qu'on pense, on est respecté. Ça me renvoie d'ailleurs à une histoire du temps de l'Année de l'Algérie en France à laquelle j'ai refusé de participer.

Allez-y...

A ce moment-là, ils n'étaient pas contents que je dise non ! Mais j'avais refusé pour moi. Je n'ai pas fait campagne contre, ni pour d'ailleurs. Chacun pour soi. Mais tout de suite j'ai été pris pour le chef de file de l'opposition à la manifestation alors qu'il n'y avait rien de tout ça. Moi j'ai estimé que l'Année de l'Algérie en France n'était pas représentée par un panel complet pour pouvoir voir les différentes facettes des Algériens. C'est eux qui ont choisi les artistes invités, pas quelqu'un d'autre, et qu'il y'avait certains d'entre eux qui ne cherchaient qu'à ramasser de l'argent.

Cette histoire de rencontre entre vous et Benflis qui avait été ébruitée par la presse française à l'époque. Où est la part de vérité ?

Mais c'est du n'importe quoi. C'est le journal Le Parisien qui avait fait un article. Soi-disant qu'à cette période-là, j'étais dans une réception où il y était lors d'une visite à Paris durant l'Année de l'Algérie en France. On a même dit que je suis resté avec lui une demi-heure, et que je suis l'un de ses grands supporters. Mais c'est complètement faux, je n'ai jamais rencontré ce monsieur de toute ma vie. A ce moment-là je me disais mais qui suis-je pour qu'ils s'acharnent comme ça sur moi ? La seule chose à laquelle j'ai été associé et qui aurait un lien avec l'Année de l'Algérie en France, c'est cette

réception à laquelle j'ai été invité par le « chef » du sénat français. C'est une certaine Linda Méziani qui est venu me voir pour me dire que ma présence est « vivement souhaitée » par le « chef » du sénat. Alors j'ai été. Et je me suis retrouvé à la table du sénateur avec Hervé Bourges, l'ambassadeur d'Algérie, et d'autres. Et encore une fois ça m'a fait bizarre de me retrouver là, moi l'opposant. Lors de son discours (le sénateur), non seulement a fait référence à un de mes textes mais en plus il a parlé de l'Algérie dans sa diversité, à comprendre par-là, ceux qui ont participé à cette Année de l'Algérie en force et ceux qui ne l'ont pas fait. C'était très démocratique de sa part mais c'était bizarre quand même pour moi de me retrouver au centre alors que les gens qui avaient participé étaient tout autour. J'ai ressenti la même chose que quand j'étais à la table du Président à Alger.

Comment avez-vous vécu les évènements de Kabylie ?

Sur ces questions, j'ai toujours été avant-gardiste. Je suis de ceux qui ont réagi lors de l'arrestation de Ferhat, d'Aït Menguelet. Lorsqu'il s'agit d'affirmer mes convictions, je ne recule jamais. C'est sûr que j'ai vécu ces évènements avec beaucoup de peine. Comment ne pas l'être avec ces jeunes qui tombaient. Quand on m'a appelé j'ai répondu présent et j'ai été l'organisateur du Zénith comme je l'ai fait pour Matoub à sa mort. Mais à partir du moment où j'ai réussi à faire ce que je voulais, je considérais que le reste ne m'intéressait pas. Car si je me laisse glisser dans les histoires d'argent je m'en sortirai pas. On avait fait le Zénith et ramassé de l'argent, j'étais dans le comité avec Hend Sadi, Chérifi, Tassadith Yacine si je me rappelle bien, enfin un panel...

Mais après ceux qui réclamaient l'argent ne s'entendaient déjà pas entre eux. Chacun le réclamait de son côté. Devait-on le donner à celui-là ou à l'autre ? Jusqu'à maintenant, l'argent est à la Maison-kabyle de France. Nous, on avait songé à faire des stèles pour les martyrs mais même sur cela, il y'a eu de la confusion, plusieurs voix qui n'arrivaient pas à se mettre d'accord, même sur cette question des stèles. Alors l'argent est toujours là. Face à ce genre d'impasses, je me suis rendu compte après trente ans que je suis là que je suis plus efficace seul qu'avec un groupe. je n'ai pas envie de m'inscrire dans un parti ou dans un clan. Parce que malheureusement, quand on est dans un groupe on est souvent désigné contre l'autre.

Malgré l'éloignement, vous devez certainement avoir une vision sur l'Algérie d'aujourd'hui. Quel regard portez-vous sur la situation générale du pays ?

Je peux vraiment parler de regard car le seul lien que j'ai avec c'est Berbère TV, les infos d'ici et là, et les quelques contacts qu'on entretient avec des amis, et les parents. Mais je me fais quand même une idée. Je pense que le pays est toujours confronté à des difficultés.

Et dans ces conditions vous n'êtes pas tentés d'y retourner ? Vous avez peut-être fait un saut furtif en Kabylie lors du voyage avec Zidane ?

Non ! C'était trop strict, on n'était pas maître de notre programme.

Depuis quand vous n'êtes-vous pas retournés aux Ath Yeni ?

Depuis 1994. Et j'aurais aimé y aller encore.

Qu'est-ce qui vous en empêche aujourd'hui ?

Rien, absolument rien ! Ma « Kabylité » je l'ai dans mon cœur, dans ma tête, je n'ai rien oublié non plus.

On évoquait précédemment les démarches, en vue d'aller en tournée en Algérie. C'est un projet qui vous tient à cœur ? Qu'est-ce qui fait que le projet tarde à se concrétiser ? Vous sentez qu'il y a un manque d'encouragements de l'autre côté ?

En tous les cas, c'est un projet que je ne refuse pas. Mais pour le moment, disons que les dernières positions sur lesquelles on campe ici, c'est qu'on ira mais en toute liberté. Il faut juste réunir les conditions techniques, après les spectacles je les assume, et ça sera partout en Algérie. C'est après tout mon pays, et je l'aime peut-être plus que beaucoup d'autres de mes concitoyens, particulièrement la Kabylie.

Qu'est-ce que vous attendez alors ? Une invitation des autorités peut-être ?

Pas du tout, et de ce côté-là, ce n'est pas ce qui m'a manqué. D'ailleurs pas plus tard que notre visite avec Zidane, on m'avait proposé de venir en 2007 dans le cadre de "Alger, capitale arabe". Mais j'ai dit que je ne pouvais pas venir dans ce cadre-là parce que tout simplement je ne suis pas arabe. Et encore une fois je n'ai rien contre. Comme elle pouvait être aussi capitale grecque et ça n'aurait rien changé pour moi.

A ce moment-là les gens qui viendraient là faire devraient être ceux qui sont censés être concernés par cette culture-là. Maintenant pour revenir au sujet, disons que c'est un ensemble de données qui ne sont pas encore réunies.

Peut-être que la situation sécuritaire vous en dissuade ?

Pas totalement ! Certes elle peut être à l'origine d'une appréhension mais ce n'est pas le frein. C'est plus ces moments, qui ne sont pas réjouissants, qui s'y prêtent peut-être moins qu'ils devraient l'être. En fait, c'est un ensemble de circonstances à réunir au préalable. Si les gens souhaitent ma venue, c'est que je me dis qu'il y a une cohérence entre ce que je dis et ce que je fais. Et il ne faut pas que je sois en contradiction avec ce que je suis, à quoi les gens sont habitués de ma part. Parce que je suis piégé depuis que les gens y voient à travers moi un représentant de la culture, un gardien du temple quelque part. Par exemple, je ne pourrais pas me permettre d'aller chanter à l'Aurassi par exemple parce que les gens se diront des choses, et ils auraient raison parce que c'est en contre-indication de moi.

Mais sinon quels sont les projets de Idir ?

Eh bien, il y a déjà cette tournée qui n'est pas exclue. Si on l'envisage, c'est dans quelques six mois qu'on pourrait concrétiser cela. Et en autant de temps, les choses changent parfois vite. J'attends la meilleure opportunité pour y aller.

A un certain moment ça pouvait se faire mais par la suite la situation s'est quelque peu détériorée. Je suis conscient que je tiens une place qui est difficile à tenir.

Donc quand j'irai chanter à Alger, je dois tenir compte de plusieurs paramètres. Quand on voit en vous un repère, il ne faut surtout pas y aller sur l'invitation d'une Kasma, ni en période confuse...

Sur le plan productions. Peut-être quelque chose en chantier ?

Mes envies actuelles, c'est de retourner dans mes racines. De plonger dans nos traditions pour en sortir quelque chose de beau. J'ai commencé avec A Vava Inouva qui était plutôt un tube culturel, traditionnel, kabyle ; Puis, A Yarach N'nagh avec plus d'expérience au niveau musical ; Ensuite, il y'a eu Les chasseurs de lumière à travers lequel j'ai fait à peu près le tour de la sociologie kabyle ; Par la suite j'ai eu envie d'aller partager des choses avec d'autres dans Identités ; Et enfin, il y a eu le concept de La France des couleurs qui est un peu plus actuel, social, qui brosse avec la politique. Voilà ! Maintenant, ma tentation actuelle est de replonger dans mes racines. Et puis il y a le projet d'un livre.

Il s'agit d'une biographie ?

Non, ce n'est pas un roman non plus. Il s'agira d'un témoignage sur l'époque vécue. Ce que je pense de tamazigh, de l'Algérie, de la France,... voilà ça sera mon témoignage, mes sentiments sur diverses questions...

Peut-être aussi apporter des mises au point sur ce qui est dit autour de vous ?

Non ! Je n'ai l'intention de répondre à personne. Qu'ils disent du bien ou du mal de moi, je les laisse faire... Répondre aux autres, ça ne me ressemble pas du tout. Je ne peux empêcher celui qui veut me critiquer. L'essentiel c'est qu'au bout de la chaîne c'est l'affection de ton public qui domine tout.

Votre album est prévu pour quand ?

Je suis dessus. Il y a douze chansons déjà prêtes, je suis en train de les peaufiner. Pour ce qui est de sa sortie, ça ne dépendra pas que de moi. Lorsqu'on est lié à une maison de disques ce n'est pas aussi facile que ça, ils ont leurs prévisions, un calendrier de production à respecter... Ce que je peux dire pour le moment, c'est qu'il se pourrait que cela sera pour fin 2008 ou peut-être 2009.

Vous êtes, sans doute, un artiste comblé avec un tel parcours. A quoi pensez-vous devoir votre réussite ?

D'abord à ma sincérité dans tout ce que j'ai entrepris. Je n'ai jamais triché. J'ai toujours fais ce que j'ai ressenti. J'ai été le chercher là où il m'était difficile d'aller. Je peux parfois passer un mois à retravailler une note. J'ai toujours eu le souci de bien faire, et surtout transmettre fidèlement nos traditions aux autres. J'aime trop ma région, la Kabylie.

Interview 4

Geneviève Chauvel :

«J'ai beaucoup aimé l'Algérie»

LE QUOTIDIEN D'ORAN, 26.02.2008

Propos Recueillis Par Youcef Zirem

Journaliste et écrivaine, Geneviève Chauvel a écrit de nombreux livres de qualité depuis 1977. Son dernier texte publié à Paris, aux éditions Télémaque, est intitulé Aïcha, la bien-aimée du Prophète. Elle nous dit, ici, sa passion du monde arabe, des territoires de l'Islam et de l'Algérie.

Le Quotidien d'Oran: *Comment avez-vous eu l'idée d'écrire votre roman « Aïcha la bien-aimée du Prophète » ?*

Geneviève Chauvel: Cela fait bien des années que je m'intéresse au monde arabe. Depuis ma plus tendre enfance, je vis entre les deux cultures. J'étais un bébé quand je suis arrivée en Syrie avec mes parents. Au bord de l'Euphrate j'ai reçu mes premières sensations, couleurs, sons, odeurs, que je retrouverai beaucoup plus tard et qui me troubleront fortement. J'ai grandi ensuite entre Alger et la région de Sétif où mon grand-père avait une ferme et nous recevait pendant les vacances. Toujours la juxtaposition des deux cultures, dans les rues et sur les bancs d'école. Et puis il y eut les années difficiles, semées de violence. Je suis partie en me jurant de tourner la page, d'oublier mon passé et de ne plus revoir les Arabes, jamais. Mais voyez comme le destin est sournois parfois. A Paris j'épouse un journaliste spécialiste du monde arabe. Il finit par m'emmener avec lui et je deviens photographe pour le suivre. Et dans quels pays ? Le Moyen-Orient. Le Liban, la Syrie, l'Arabie Saoudite. Là, ce fut le choc. Je découvrais qui étaient les Seigneurs du désert et je me suis intéressée à leur Histoire. D'année en année, j'ai parcouru tous les pays du Proche-Orient, j'ai rencontré leurs chefs d'Etat, suivi leurs conflits. Après avoir beaucoup lu, j'ai voulu raconter à mon tour. Ce fut « Saladin », puis « l'Amazone du désert, Gertrude Bell ». Je me suis rendu compte alors que pour comprendre les Arabes, l'Histoire ne suffit pas. Il faut connaître ce qu'est l'Islam. Et voilà pourquoi je suis remontée aux sources de cette religion telle qu'elle fut prêchée par le Prophète. Comment s'est produit la Révélation, comment la doctrine a été implantée, comment elle s'est diffusée. Et surtout quels étaient les rapports entre le Prophète et ceux qui avaient choisi de le suivre, la première communauté de musulmans. Et bien sûr je me suis intéressée à la vie intime du Prophète, et je me suis attachée à cette petite Aïcha, la fille de Abou Bakr, l'ami le plus proche et le plus fidèle. Il l'épouse lorsqu'elle a dix ans, peu après son arrivée à Médine. Et pendant dix ans elle sera son

élève privilégiée, son épouse préférée, sa bien-aimée. Quand il mourra, elle sera l'héritière du Message en quelque sorte, la référence, car elle a eu l'immense privilège d'être présente quand l'Archange venait faire une Révélation. De toutes les épouses, elle fut la seule.

Au cours des années qui vont suivre elle rappellera la vérité de l'interprétation du Coran par le Prophète lui-même dont elle a reçu les enseignements. Elle deviendra une grande savante et laissera 2.210 hadiths. Grande experte en exégèse coranique, jurisprudence féminine, elle formera les plus grands maîtres comme Abou Horeyra. C'est elle qui crée la première école coranique près de la mosquée de Médine. Dans les dernières années de sa vie elle dirigera souvent la prière comme un imam. Ce personnage m'a véritablement fascinée. Je l'ai aimée avec ses défauts, ses ruses, ses jalousies si féminines, son courage, ses ardeurs, et son honnêteté quand elle reconnaît ses fautes et s'impose des pénitences comme après la terrible Bataille du Chameau.

Q.O: *Quelle est la part de fiction de ce roman qui respecte les faits historiques?*

G.C.: En ce cas, nous pouvons dire que la réalité dépasse la fiction. Toute la vie du Prophète est une grande épopée, et Aïcha fut sa grande passion. Tout cela est terriblement romanesque. Je n'ai eu qu'à mettre en scène et à intérioriser des sentiments authentiques. Aïcha a dit maintes fois comment le Prophète l'aimait, quant aux scènes d'amour, elles font partie de la vie, d'autant qu'en Islam, la sexualité n'est pas un tabou.

Pour les événements, j'ai suivi la chronologie historique que j'ai retrouvée chez les historiens les plus réputés pour cette période : Ibn Ishaq, qui fut le premier, puis Tabari, Bukhari, Waqidi,... etc. J'ai remis certains versets dans la chronologie de la Révélation. On comprend mieux quand on connaît les circonstances dans lesquelles tel ou tel verset a été envoyé.

Q.O.: *Pourquoi, à votre avis, quelques éditeurs parisiens ont refusé de publier ce texte ?*

G.C.: Certains ont trouvé que j'avais écrit un catéchisme pour musulmans, d'autres qu'il y avait trop de «Prophète» et pas assez de «Aïcha», et le grand reproche fut d'avoir écrit un roman rose dans un style démodé. On voulait des scènes d'amour plus crues, plus «hard», plus actuelles. Je pense qu'ils ne comprenaient pas ce que je voulais exprimer par ce livre : ouvrir la porte au Dialogue. Aider les non musulmans à voir le côté humain de l'Islam, à mieux connaître leurs voisins musulmans et les comprendre. Ont-ils eu peur de la fatwa ? Ont-ils eu peur de ne pas vendre ? J'ai fini par trouver un éditeur qui a compris le message. Mashallah !

Q.O.: *Quelle frontière trouvez-vous entre le journalisme et l'écriture romanesque ?*

G.C.: Le journalisme c'est rapporter des faits et les analyser de façon objective sous une écriture rigoureuse non dénuée de couleur parfois. Le roman permet une écriture plus libre, plus ronde, plus suggestive. Le roman c'est le sentiment.

Pour réconcilier les deux, il y a le roman historique ou la biographie romancée. C'est dans cette catégorie que je me range pour le moment. Le journalisme m'a donné le goût de l'enquête. Et j'aime fouiller le passé, fouiller dans l'Histoire, la revivre à travers des personnages authentiques que je ressuscite. Ma frontière est assez perméable.

Q.O.: *Vous étiez à Oran en 1958; quels souvenirs gardez-vous de la ville ? De l'Algérie en général ?*

G.C.: J'ai gardé un très bon souvenir d'Oran. J'étais maîtresse d'internat dans un grand lycée de filles sur les hauteurs de la ville. On avait une vue merveilleuse sur la mer. En dehors de mes heures de travail j'étudiais le droit et recevais mes cours d'Alger, copiés au carbone par des copains. Les photocopiés n'existaient pas encore. J'avais noué quelques amitiés et je me souviens de quelques fêtes très agréables.

Oran était une belle ville pleine de gaieté. Il y avait un grand nombre d'Espagnols qui savaient recevoir avec générosité. Le 10 mai 58 j'ai pris le train pour Alger. Les vacances de Pentecôte. Et le 13, j'étais sur le forum sous le balcon d'où le général de Gaulle a dit le fameux « Je vous ai compris ».L'Algérie en général ? Quel beau pays. Je l'ai beaucoup aimé. Je n'y suis jamais retournée.

Q.O.: *Quels sont vos projets littéraires ?*

G.C.: Un grand roman sur la Méditerranée. Les deux rives sont à la mode, n'est-ce pas ?

Interview 5

Algérie/

Entretien avec Fouzia Aït El Hadj

LA TRIBUNE, 02.03.2008

Interview réalisée par Hocine Lamriben

Fouzia Aït El Hadj, productrice de la pièce théâtrale Douaa el Hamam, déclare: «On a fait le maximum pour ramener le public au théâtre».

Rencontrée après la deuxième présentation de la pièce Douaa El Hamam à Djelfa, Mme Fouzia Aït El Hadj est très contente et de la prestation de ses poulains sur les planches et de la réaction chaleureuse du public. Mais aussi, et surtout, du retour du public au théâtre qui, cette année, a entrepris de sortir de la capitale pour aller à la rencontre d'autres publics.

Vous avez affirmé qu'il était difficile de travailler sur le texte de Zhor Ounissi. Où réside, selon vous, cette difficulté ? Est-ce dans l'utilisation de l'arabe dialectal ?

Non! Pas du tout. Je ne pense pas que le problème de la langue soit posé. Le travail en langue arabe ne pose pas de problème pour M. Belbaz, réalisateur de la pièce. Je suis la productrice de cette oeuvre de Z'hor Ounissi, Douaa El Hamam. Tout le pari était à relever par M. Messaoud Belbaz. Lui, il a essayé d'adapter le texte selon ce qui se passe aujourd'hui dans la société. Donc, cette nouvelle lecture du texte de Z'hor Ounissi m'a vraiment incitée à jouer dans cette pièce. La tournure qu'il a trouvée, c'est-à-dire faire un théâtre dans un théâtre.

Un ensemble en pleine répétition et tout d'un coup l'assassinat d'une artiste. Tout démarre à partir de là. Ces artistes sur place ne savent plus comment s'en sortir. Ils se posent des questions quant à l'avenir. Elle redémarre avec la proposition du metteur en scène qui leur demande de se renfermer sur eux-mêmes pour prendre exemple sur nos grandes héroïnes qui ont lutté. Et c'est comme cela qu'ils ont essayé de faire des esquisses en retournant dans l'histoire à travers Kahina, Tin Hinan, Fadhma N'Soumeur et Djamilia Bouatoura. Des figures de notre culture qui ont poussé les comédiens à travailler. Le spectacle commence par un travail de chorégraphie. Toute la résolution a été faite grâce à la chorégraphie.

Sa conception était un théâtre ballet. C'est là que réside la beauté de ce spectacle en plus des valeurs auxquelles tenait Zhor Ounissi. Cela a permis de nous faire revenir sur notre réalité, à nous poser réellement des questions, nous, en qualité de femmes et la société en général sur le rôle de la femme, sa position son militantisme et sa résistance par rapport aux envahisseurs de tous les temps et aux incursions d'aujourd'hui.

Avec cette manière de faire, peut-on dire que votre travail s'inscrit dans le cadre d'un mouvement ou d'une position féministe ?

Non ! Je ne m'inscris dans aucun mouvement. Je suis avant tout directrice d'un théâtre et, si M. Belbaz s'inscrit dans un mouvement féministe, tout l'honneur est pour lui. Moi, je ne suis que productrice et conseillère artistique. Je suis là pour orienter sur le plan esthétique. Pour la forme et le contenu, c'est le metteur en scène qui choisit la forme d'expression. C'est lui avec l'auteur qui décident de mettre en relief ce qu'ils veulent dire au public. Moi, j'interviens en matière d'esthétique en ma qualité de conseillère de ce spectacle. En qualité de directrice, il est de mon rôle de mettre à la disposition des artistes toutes les conditions pour pouvoir mener à bien aussi le travail de répétition, leur générale, la tournée et les conditions idéales pour pouvoir donner une représentation qui satisfasse le public.

Tenir des spectacles dans des régions autres que la capitale et ses environs immédiats n'est pas aisé. Peut-on dire que vous avez tenu le pari de sortir le théâtre vers les profondeurs de la société ?

Le théâtre de Tizi Ouzou, grâce à la manifestation «Algérie, capitale de la culture arabe 2007», a eu cette chance de sillonner tout le pays d'est en ouest. On a rencontré un public magnifique, un public qui aime le théâtre. Je crois que tous les hommes de théâtre ont fait le maximum cette année pour ramener le public qui a apprécié les planches du théâtre. Je crois que nous avons gagné le pari de tenir ce spectacle dans la ville de Djelfa.

Comment avez-vous trouvé le public djelfaoui ?

Le public est présent, comme vous le voyez. Il applaudit et remercie les artistes. Il est heureux. On le sent. Regardez vous-mêmes. Vous pouvez le rapporter. Les gens sont nombreux et heureux. On en est au second jour. On verra demain, le troisième jour (mercredi). Je suis sûr que le public djelfaoui a énormément apprécié.

Interview 6

Entretien avec Georges A. Bertrand

« Occident et monde musulman se partagent la méconnaissance »

LE JOUR D'ALGERIE, 11.03.2008

Propos recueillis par Irane Belkhedim

Simple et précis dans ses propos, Georges A. Bertrand est un passionné de l'Orient. Un monde qu'il continue de sillonner comme un aventurier, avide de découverte, de culture et d'histoire. Dans l'entretien qu'il nous accorde, il explique comment son œuvre a vu le jour. Au passage, il évoque les relations franco-algériennes, les rapports entre l'Occident et l'Orient, plus précisément le monde arabo-musulman, mais également l'existence d'un patrimoine culturel méditerranéen commun souvent marginalisé.

Le Jour d'Algérie : *Plusieurs ouvrages sur les mots français d'origine arabe sont déjà parus. Pourtant vous venez de publier votre dictionnaire. En quoi votre livre est-il différent des autres ?*

Il est différent à plusieurs titres : d'une part il mêle les langues arabe, turque et persane. Ces trois langues ont interagi au cours de l'histoire en raison de la présence de leurs locuteurs au sein du monde musulman. D'autre part, mon livre est plus complet, j'ai encore pu le vérifier en le comparant avec un autre dictionnaire paru en 2007. J'ai voulu y ajouter les mots de l'islam politique ainsi que les mots de la banlieue, l'ensemble de ce vocabulaire étant très important à signaler. Une langue n'est pas un ensemble de mots «suspendus» dans les limbes et étranger au monde dans lequel on vit. La présence de ces mots-là dans les banlieues et dans les médias est une illustration de quelques-unes des nouvelles réalités de la société française depuis le dernier quart de siècle. Ainsi, nous avons eu des titres de films, sortis il y a quelques années, comme «Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ?» ou bien «Shaïtan». Des expressions comme «la fille, là, je la kiffe bien !», ou bien «celui-là, on lui a mis l'ahchouma !» à savoir la honte. Ce vocabulaire sera utilisé dans les banlieues aussi bien par des jeunes d'origine plus ou moins lointaine arabe que par des Français dit «de souche».

Justement, pourquoi avez-vous inclus dans votre recherche le langage dit «des banlieues» ?

A ma connaissance, mon dictionnaire est le premier qui recense le vocabulaire dit «des banlieues» issu de l'arabe, qu'il soit classique ou populaire. Cette recension est d'ailleurs incomplète et ne peut que l'être étant donné que ce type de vocabulaire est très fluctuant, mouvant, et parfois véritablement «réservé» à une petite partie de la population.

Mais, de la même façon que certains mots argotiques sont devenus aujourd'hui des mots français à part entière, il est certain que des mots issus du langage des jeunes des banlieues deviendront des éléments constitutifs du vocabulaire français car la langue française appartient à tous, et tous participent à son évolution.

Quels ont été vos principaux axes de recherche ? Avez-vous privilégié le déplacement dans les différents pays plutôt qu'un travail d'archive ?

De par mes voyages dans le monde arabo-musulman, mes contacts avec la population, je me suis vite aperçu de la diversité des sources linguistiques. Selon que les locuteurs «arabes» étaient originaires du Maghreb ou du Machrek, ils n'avaient pas la même «vision» du vocabulaire français d'origine arabe. En outre, l'étymologie n'étant pas une science exacte, plusieurs hypothèses se sont souvent présentées à moi à propos de l'origine de tel ou tel mot. Quant aux sources de mon travail, elles ne furent pas que livresques ou documentaires. J'ai beaucoup écouté et échangé au cours de mes années passées dans le monde arabo-musulman, persuadé que toutes les catégories de la société de tous les pays concernés pouvaient m'aider, chacun à sa manière.

C'est ainsi que participèrent d'une manière ou d'une autre à l'écriture de ce livre, aussi bien des chauffeurs de taxis que des étudiants, des universitaires que des paysans.

Des chauffeurs de taxis ? Des paysans ? Comment ça ?

J'ai vécu un an à Châteauroux, en banlieue parisienne. Les contacts avec la population m'ont permis de constater que certaines expressions utilisées avaient une origine arabe ou maghrébine. Lorsque je vivais en Egypte, mon chauffeur m'avait parlé de arabia pour désigner la voiture, le mot m'a étonné, il n'avait aucun rapport avec l'arabe classique. Mes recherches m'ont permis d'arriver jusqu'en Turquie, le mot arabia étant d'origine turque. Autre exemple, il existe en France, dans la région Poitou-Charentes, un fromage nommé Chabli, des amis me disaient que c'était une appellation arabe. J'ai alors contacté un ami marocain qui a demandé à sa femme, une paysanne, et cette dernière m'a appris qu'en effet, elle utilisait ce mot, sans doute d'origine berbère et qu'il désignait la chèvre. Ce contact direct avec les gens m'a beaucoup servi.

Dans l'une de vos expositions photographiques, vous traitez de la présence de l'héritage esthétique musulman dans l'art français du Moyen-Age, influence qui semble souvent occultée pour de multiples raisons. Ce travail est également la pierre angulaire de votre dictionnaire. Pourquoi, selon vous, est-il important de préciser cet héritage culturel ?

Vous avez raison de signaler la relation existant entre le travail que j'ai effectué sur le voyage des mots tout autour de la Méditerranée et celui, plus artistique et esthétique, que j'ai effectué sur le voyage des formes en particulier au Moyen-âge.

A propos de l'occultation, elle est plus importante dans ce dernier domaine que dans la linguistique pour la bonne raison que, scientifiquement, il est plus difficile de nier les passages entre les langues, qu'entre des motifs architecturaux par exemple, le

hasard (mot d'origine arabe !) étant parfois invoqué pour expliquer certaines ressemblances. Néanmoins, ce travail sur le passage des formes ne doit pas aboutir à un effet pervers : celui de croire que «tout» nous vient du monde arabo-musulman.

Souvent ceux qui sont originaires de ce milieu oublient que la civilisation arabo-musulmane n'aurait jamais pu être ce qu'elle fut sans les apports des civilisations qui l'ont précédée et qui, elles, n'étaient ni musulmanes ni arabes !

Aujourd'hui, on parle de dialogue interculturel et religieux. Pourtant, d'un point de vue général, Orient et Occident se méconnaissent et l'interprétation de leur histoire commune et de leur culture est bien souvent contradictoire. A titre d'exemple, à ce jour, l'Europe renie l'apport de la civilisation arabo-musulmane dans son développement. De plus, le problème de la colonisation reste un sujet sensible entre certains Etats, comme l'Algérie et la France, fragilisant toute tentative d'union entre ces deux pays. Comment peut-on prôner la tolérance alors que l'ignorance perdure de part et d'autre et qu'il existe bel et bien un patrimoine culturel «commun» qui n'a jamais été mis en valeur ?

Vous évoquez là un problème essentiel : celui de l'ignorance. Une ignorance qui est bien partagée, malheureusement, entre les peuples des deux côtés de la Méditerranée.

Mes nombreux et longs séjours en pays musulman m'ont permis de constater combien l'ignorance de la culture européenne était aussi grande en terre d'Islam que celle de la culture orientale en terre occidentale. Mais hélas, bien souvent, les habitants de l'une comme de l'autre terre sont également ignorants de leur propre culture. Quant au mot de «tolérance», je lui préfère celui de «respect». Respecter l'autre, c'est pour moi plus acceptable que de, juste, le «tolérer»... Mais dialogue et respect ne peuvent être de mise que s'il y a connaissance de soi et de l'autre, ce à quoi, bien modestement, je m'emploie.

En ce qui concerne les relations entre l'Algérie et la France, je n'aime pas trop non plus le mot de «repentance», lui préférant celui de «vérité» ! Si du côté français, le seul que je connaisse bien, on avait, il y a déjà longtemps, essayer de dire l'Histoire au plus grand nombre en essayant de l'écrire au plus près de la vérité, les choses seraient aujourd'hui plus limpides et peut-être, ainsi, l'Algérie et ses petits-enfants des banlieues françaises plus à l'aise avec leur propre histoire partagée !

Vous êtes un spécialiste reconnu du monde oriental, pourquoi l'Orient vous passionne-t-il autant ?

Comme j'aimerais pouvoir répondre à cette question ! Comme j'aimerais que quelqu'un m'explique pourquoi depuis aussi longtemps que je me rappelle, ce monde m'a intéressé, passionné ! Il y a bien sûr dans cette inclination un amour du voyage, un amour immodéré pour le nomadisme, même si ce dernier n'est pas celui des peuples nomades, et un amour de l'Histoire, donc du passé et celui-ci, pour un Français, ne peut venir que de l'Est ! En tout cas, il n'y a de ma part, aucun «exotisme» !

Vous êtes photographe et historien, un mélange atypique. Lequel de ces deux domaines prédomine dans votre travail ?

Un aveu tout d'abord : si je suis photographe, c'est parce que je ne sais pas dessiner ! J'ai donc pris un appareil photo comme une béquille, avant de comprendre qu'en fait, la photographie était un médium à part entière, et que photographier était un art au même titre que le dessin ou la peinture ! Mes premières photos furent des paysages, puis ensuite, d'architecture. Elles m'ont permis de constater l'importance des lignes que je découvrais dans mon viseur et qui sont à l'origine d'une de mes théories sur l'emploi de la ligne courbe par les nomades et de la ligne droite par les sédentaires. Et puis, depuis quelques années, j'ai «appris» à photographier les êtres humains et j'avoue que j'y trouve un plaisir quasi-érotique, car dans un monde qui a tendance visuellement à s'uniformiser et à s'enlaidir, les visages restent ce qu'ils ont été de toute éternité : différents et porteurs de beauté. Mes deux «emplois» ne sont en fait ni complémentaires ni opposés, plutôt deux faces de ma personnalité, et je vais de l'un à l'autre, comme le nomade traditionnel (on y revient) va de saison en saison, de pâturage en pâturage, long va-et-vient qui est tout sauf une errance.

Interview 7

Nadia Matoub épouse du chantre de la chanson kabyle

«Je suis résolue à me battre pour la vérité»

LE COURRIER D'ALGERIE, 18.03.2008

Propos recueillis par Merhab Mahiout

«L'affaire Matoub» connaît un rebondissement : sa femme vient de se voir refuser la plainte contre «X» pour tentative d'assassinat sur sa personne et sur celles de ses soeurs qu'elle a introduite près le parquet de Tizi Ouzou. Au motif qu'elles ne peuvent pas se porter partie civile deux fois dans la même affaire. Une façon comme une autre d'étouffer l'affaire car la première fois qu'elles ont été entendues, c'était en qualité de témoins et non de victimes. Il peut paraître étonnant qu'on puisse attendre dix années pour faire valoir son statut de victime dans un attentat qui a failli coûter la vie à une personne, mais dix années c'est peu pour surmonter les dures épreuves aussi bien physiques que morales que Nadia a dû affronter: la longue hospitalisation, le deuil mais aussi et surtout les calomnies abjectes dont elle a été victime. Sans l'approche des délais légaux pour déposer plainte, elle n'aurait sans doute pas eu assez de force pour rompre le silence et nous rappeler cette vérité cruelle : l'attentat du 25 juin a certes coûté la vie au chantre de l'amazighité Lounès Matoub, mais aussi il a failli lui coûter la sienne. Elle explique d'ailleurs dans son livre « Pour l'amour d'un poète » que les terroristes l'ont laissée pour morte. C'est cette vérité que ses détracteurs ont voulu gommer en s'acharnant sur elle par des calomnies immondes.

Dans l'entretien qu'elle nous a accordé, elle explique les raisons des dures épreuves auxquelles elle a dû faire face et renouvelle son engagement à continuer le combat pour la vérité et la justice.

Vous venez de déposer plainte 10 ans après l'attentat qui vous a ciblé et qui a coûté la vie à votre époux Lounès Matoub. De quoi s'agit-il ?

Nous venons de procéder à un dépôt de plainte, avec mon avocat-conseil Maître Hannoun, pour tentative d'assassinat sur ma personne et sur celles de mes sœurs Warda et Farida, avec constitution de partie- civile devant le doyen des juges d'instruction près le tribunal de Tizi-Ouzou. Il s'agit de revenir sur les événements tragiques qui ont coûté la vie à mon époux Lwennas Matoub à la date du 25 juin 1998.

Début février, je me suis rendu avec mon avocat- conseil au parquet général de Tizi-Ouzou pour me renseigner sur l'état d'avancement du dossier de l'affaire Matoub,

dix ans après. Nous avons été reçus par deux représentants du parquet général qui nous ont déclaré la clôture du dossier. A ma question sur la fixation d'une éventuelle date pour la tenue d'un procès, réponse a été donnée qu'aucune date n'avait été prévue dans cette affaire. Il a été invoqué des raisons intervenant «autour» de ce dossier que les représentants du parquet général estiment « sensible et délicat ». Ils attendent sans doute une décision politique. Je déplore donc les lenteurs de la justice, sans parler des failles de l'instruction et du défaut de publication des éléments d'information.

Le 19 février, notre demande a fait l'objet d'une décision de rejet au motif qu'on ne peut pas se porter partie civile deux fois, car nous l'étions déjà dans le dossier de l'affaire Lwennas Matoub. Or, il s'agit de deux approches juridiques différentes.

En effet, l'instruction initiale engagée en 1998 n'a pas porté sur la tentative d'assassinat sur ma personne et celle de mes sœurs Warda et Farida. Suite à cette décision, Maître Hannoun a fait appel devant la chambre d'accusation près la cour de Tizi- Ouzou en vue d'exposer nos moyens de droit motivant notre constitution en tant que partie civile. Le dossier d'appel a été transmis au parquet général. Nous attendons qu'une date soit fixée pour que la chambre d'accusation statue sur notre appel.

Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

J'ai été laissée pour morte. J'ai subi des séquelles graves, physiques et psychologiques. Durant des années, et jusqu'à nos jours, ce lâche attentat remue, de jour comme de nuit, mon corps et mon esprit. Mes sœurs Warda et Farida, qui avaient subi le même déluge de feu, vivent toujours avec ce même traumatisme. Un traumatisme que le temps n'arrive pas à atténuer, la douleur étant toujours vivace, pour elles comme pour moi. Le 25 juin 1998, j'ai perdu mon mari. C'est une épreuve que le temps ne pourra peut-être jamais atténuer. Malgré cela, tout de suite après cette tragédie, j'ai dû faire face à d'épouvantables rumeurs visant à me discréditer et à me déstabiliser, pour des desseins que l'épreuve du temps a fini par identifier. Cela ne m'a pas empêchée de faire mon devoir dès le début avec toute la force dont je disposais. Aujourd'hui, presque dix ans après, je tente d'avoir une approche pragmatique, avec toute la lucidité politique et humaine qu'exige cette situation. Je suis bien résolue à continuer à me battre pour la vérité. Depuis des années que je recherche un moyen de relancer sérieusement l'affaire Lounès, et sur le conseil avisé de Maître Hannoun, on a porté plainte pour tentative d'assassinat sur mes soeurs et sur ma personne. C'est une voie parmi tant d'autres. Toutes les autres seront explorées, le moment venu. Une chose est certaine : il ne faudra pas compter sur moi pour cautionner la politique de l'amnésie et de l'impunité.

Lwennas a été assassiné car il portait et défendait des valeurs de démocratie, de modernité. Comme il le disait souvent, sa vie était faite combat ! Ses valeurs sont toujours miennes. Au-delà de mon profond attachement à l'homme généreux qu'il était, je continue à vivre dans le sillage de ce que le militant a laissé en moi : ne pas baisser les bras pour ses engagements de vie, être toujours du côté de la vérité. Comme il l'a

toujours fait au détriment de sa vie. La Kabylie et tous les militants de la démocratie ne doivent pas perdre cela de vue.

Quelle appréciation portez-vous sur le traitement judiciaire de ce qui est devenu 'l'affaire Matoub' ?

Je ne sais pas vraiment si on peut parler d'un traitement judiciaire au juste dans cette affaire qui me tient à coeur, du moins pas depuis plusieurs années. Je déplore les lenteurs de la justice à manifester la vérité sur l'assassinat de Lwennas. Une justice inféodée au pouvoir politique. Une justice qui consacre l'impunité, telle que déclarée par le président Bouteflika. Tant que le procès n'a pas eu lieu, je continuerai à dénoncer cet état de fait. Car le devoir de mémoire passe toujours par le devoir de justice. Donc, encore et toujours, devoir de mémoire, devoir de justice et devoir de vérité sont les maximes qui guident ma vie.

Comment vous avez vécu les calomnies dont vous avez été victime ?

J'ai très mal vécu toutes ces rumeurs infâmes à mon propos à un moment où je devais faire un travail considérable sur moi-même pour surmonter cette tragédie et faire mon deuil. Cette campagne orchestrée par des cercles identifiés, faite de rumeurs, à un moment où je sortais à peine de l'hôpital est d'une lâcheté extrême. Ils ont choisi le moment où j'étais totalement désarmée pour m'attaquer de toutes parts et de la manière la plus vile. Ceci n'était pas une nouveauté en soi, puisque Lwennas avait lui-même beaucoup souffert de la rumeur. Il disait dans son livre «Le Rebelle» : «la rumeur est abjecte ; elle tue.» La rumeur, un cheval de bataille utilisé pour déstabiliser les personnes honnêtes et sensibles pour qu'elles perdent pied. Malheureusement pour les uns et les autres, ces épreuves n'ont fait que renforcer ma détermination à aller de l'avant en exigeant toute la vérité sur l'assassinat de Lwennas et en faisant en sorte que son combat continue à germer.

D'aucuns pensent que les émeutes qui ont suivi l'assassinat de Matoub ont été une répétition générale de la révolte de 2001. Partagez-vous ce point de vue ?

Absolument.

Je dirais même que la violence de la révolte de 2001 est l'une des conséquences de l'assassinat de Lwennas et de l'impunité dont ont bénéficié les criminels. La Kabylie a souvent été agressée politiquement et militairement. Le déni d'identité, consacré par l'arabo - islamisme du pouvoir, et l'utilisation de la répression pour étouffer ses légitimes revendications politico- identitaires ne pouvaient laisser les jeunes Kabyles insensibles. La consécration de l'impunité dans la gestion du dossier de l'assassinat de Lwennas, compilée à l'assassinat des 123 jeunes Kabyles ne pouvaient laisser insensibles toutes celles et tous ceux qui rêvent d'un autre présent et d'un autre avenir. De son vivant Lwennas a été une icône vivante, un chanteur adulé et un militant clairvoyant, au regard lucide. Les jeunes l'aimaient pour ce qu'il était, pour le fait qu'il soit entier, sensible, écorché, vrai. Sa perte est vécue comme une douleur humaine, mais surtout comme la perte d'un repère. C'est cette violence qui ne fut pas admise. C'est

cela qui fut rejeté lors des manifestations ayant suivi son assassinat. C'est cette violence qui fut annonciatrice de celles qu'allait subir la Kabylie en 2001, avec des formes de lutte différentes ; avec des résultats politiques différents, mais avec de lourdes conséquences sur l'avenir de la Kabylie.

Comment vous envisagez l'avenir, surtout que reprendre le flambeau n'est pas du tout facile ?

Je tente de tirer les leçons du passé, notamment tout ce qui entoure la mort de cet être exceptionnel qu'est Lwennas Matoub. Ce n'est pas seulement au passé que j'en parle, car il est toujours l'emblème vivant des luttes contre toutes les formes d'oppression. Son message est universel et se fait reconnaître comme tel dans beaucoup d'autres pays. Il vaut aussi bien pour les Kabyles que pour tous les autres hommes. Tous ceux qui s'insurgent contre l'ordre établi pour affirmer des valeurs différentes et meilleures sont dans la continuité du combat de Lwennas Matoub. Il nous a transmis à tous le flambeau qu'il a reçu. La grande question c'est de savoir si nous autres sommes à la hauteur de son combat et de son sacrifice. A mon modeste niveau, le devoir de justice, de mémoire et de vérité fait partie intégrante de ma vie. Une vie qui puise beaucoup de son sens de ce qui faisait la kabylité de Lwennas : vérité, intégrité, générosité, respect, tolérance, persévérance... Tout un projet de vie !

Interview 8

Entretien avec Ghania Khelifi/ **Partir plutôt qu'écrire sous la dictée**

LEMATIN.DZ / ARAB PRESS NETWORK (APN), 31.03.2008

(www.arabpressnetwork.com)

A l'inverse de ses nombreux confrères et consœurs qui ont fui l'Algérie dans les sanglantes années 90, Ghania Khelifi, ex-rédactrice en chef de Liberté et du Matin, n'est arrivée à Paris que début 2006. Quelque mois après le référendum voulu par le président Abdelaziz Bouteflika en vue de restaurer la paix civile et faire oublier les treize ans de guerre civile et ses 150 000 morts. Dans un entretien exclusif accordé à APN, elle explique les raisons de ce départ tardif, revient sur son parcours de femme journaliste qui en dit long sur les tensions qui agitent l'Algérie.

APN : Racontez-nous votre parcours de journaliste.

Ghania Khelifi : Je suis une journaliste autodidacte puisque j'ai une licence d'anglais et un DESS de bibliothéconomie. Le journalisme me tentait depuis longtemps, mais la presse gouvernementale seule autorisée jusqu'en 1990 ne m'intéressait pas. C'est avec l'émergence de la presse indépendante, au début de la dernière décennie, que j'ai abandonné un poste de cadre dans un centre de recherche en économie pour faire mes débuts par la petite porte dans la presse. J'ai commencé à écrire pour trois ou quatre titres qui ont rapidement mis la clé sous la porte. J'ai ensuite intégré L'Observateur, hebdomadaire créé en 1990 par un industriel, mais en qualité de documentaliste. C'est par pur hasard que l'on m'a confié la rédaction d'un article pour combler un trou et c'est comme ça que j'ai commencé à signer des papiers dans L'Observateur. Deux ans plus tard, en 1992, le journal avait disparu pour des raisons politiques. La victoire du Front du Salut Islamique aux élections municipales et sa montée avaient créé de profondes divergences éditoriales au sein de la direction du journal. J'ai intégré alors Liberté, quotidien qui venait tout juste d'être lancé. J'ai été en charge d'enquêtes et de reportages. La concurrence était très rude à l'époque notamment celle d'El Watan, et du Matin. Il fallait que le journal se fasse une place et il a réussi en se spécialisant dans les dossiers noirs comme la corruption des élites, au sein de la douane etc.

En un an d'existence, Liberté était devenu le premier quotidien en termes de tirage et j'ai été nommée rédactrice en chef. Même si les conditions de travail étaient dures à cause de l'insécurité, du couvre-feu et d'autant plus pour moi, en tant que femme, occupant un poste de responsabilité, j'ai le souvenir d'une époque où l'on jouissait d'une liberté de ton extraordinaire. On défiait les tentatives de censure des autorités. Quand j'y repense aujourd'hui, je me demande comment on a pu reculer à ce point-là aujourd'hui.

J'ai fini par quitter Liberté en 2000. Je crois qu'on ne voulait pas d'une femme à un poste de responsabilité et l'on a commencé à tout me reprocher. J'ai alors rejoint Le Matin où jusqu'à la fermeture du journal en 2003 et l'emprisonnement de son directeur, Mohamed Benchicou, j'ai retrouvé le plaisir d'écrire librement. Ce fut une belle expérience après laquelle je suis retournée à Liberté, en qualité, cette fois, de directrice de la rédaction mais au bout d'un moment, on a à nouveau commencé à me reprocher de ne pas respecter la ligne éditoriale, de prendre trop de liberté et de laisser passer des choses qui portaient atteinte aux intérêts du groupe propriétaire du journal. On me disait « On n'est pas au Matin ici ». Finalement, on a nommé un directeur général adjoint à la rédaction début 2006, une façon de m'écarter ! Quelques semaines plus tard, j'ai démissionné car je ne voulais pas sortir la brosse à reluire ou écrire sous la dictée de qui que ce soit.

APN : Pourquoi avoir quitté l'Algérie à l'heure où l'on prônait la réconciliation et le retour de la paix ?

GK : Depuis le début des années 2000, en plus de la continuelle détérioration des conditions de travail qui empêchent les journalistes d'aller sur le terrain, une sorte de léthargie a mis à mal l'audace dont avait preuve la presse au début des années 90. La sécurité retrouvée ne s'est pas accompagnée du progrès de la liberté d'expression. Désormais, on assiste à une course au profit dans toutes les sphères y compris la presse. J'étais très déçue car je pensais qu'après la guerre civile et toutes ces années de sacrifice il y aurait une instauration de la liberté, de la démocratie et à un retour à des normes professionnelles. Mais en fait à partir de 1998, nous avons assisté à un recul sur le plan des libertés. En réalité, les islamistes qui ont perdu militairement ont gagné idéologiquement dans la mesure où ils ont imposé leur vision. L'esprit bigot s'est généralisé. On n'arrive plus à raisonner objectivement. On explique tout par la religion. Les laïcs et les démocrates sont devenus des bêtes curieuses mais en même temps comment demander à un peuple d'être démocrate quand il n'a jamais connu la démocratie. J'ai l'impression qu'on a résisté au terrorisme islamiste pour rien. Pendant les années de violence, je n'ai jamais pensé à partir, je croyais naïvement à un avenir de liberté et de modernité à une sorte d'âge d'or ! Mais l'autocensure dans la presse, le harcèlement judiciaire qu'elle subit, le recul des libertés et la réconciliation nationale telle que pratiquée me font douter de l'utilité de nos sacrifices. Dans l'absolu, je suis favorable au principe de réconciliation, mais je crois que la justice doit être rendue au préalable et la vérité connue avant que le pardon ne soit possible. On ne peut pas oublier toutes ses vies humaines perdues, toutes ces horreurs commises. Les jeunes générations doivent savoir que le crime ne peut rester impuni quel que soit son motif. Je pense qu'il y va de notre hygiène mentale.

Aujourd'hui, je considère que l'Algérie est un pays à l'Etat comateux puisque tout le monde, les jeunes comme les moins jeunes veulent partir à l'exception de la petite poignée qui se fait beaucoup d'argent. Cela fait d'autant plus mal au cœur que l'Algérie est un pays riche comme chacun le sait. Le choix que j'ai fait de partir à plus de quarante ans n'a pas été facile. Parce que si je ne sais rien faire d'autre qu'écrire je ne sais pas être autre chose qu'algérienne.

APN : *Quelles ont été les répercussions de votre départ sur votre carrière de journaliste ?*

GK : J'ai quitté un poste de direction dans un grand quotidien pour devenir correspondante à Paris. J'ai d'abord travaillé pour le quotidien L'Expression et actuellement pour le Midi Libre. Etre correspondant d'un journal algérien est une manière de ne pas rompre totalement les ponts. En même temps, je ne vois pas d'autres possibilités pour qui veut rester dans le métier puisque les médias français nous sont quasiment fermés. Je dois dire qu'être correspondante est une expérience enrichissante car on est amené à toucher à tous les sujets et l'on doit constamment faire le tri parmi la multitude d'informations qui se déversent. J'ai repris le travail de terrain de mes premières années et je rencontre des journalistes de plusieurs pays et des personnes aux parcours différents. Ce qui est une chance en soi. Le plus difficile en France est de rompre l'isolement professionnel. Nous sommes des dizaines et des dizaines de journalistes algériens à Paris mais nous nous ne voyons pas.

Pour sortir de cet isolement, il y a deux mois, avec un groupe de confrères nous avons créé le Club des journalistes algériens en France pour que les membres de la profession puissent se réunir et échanger leurs expériences. J'ai aussi récemment intégré un réseau de journalistes euro-méditerranéens créé par le site Babelmed. Nous travaillons sur plusieurs enquêtes journalistiques dans les pays méditerranéens. Mon départ m'a redonné l'envie de me lancer dans des projets, de recommencer à croire que l'on peut tout faire si l'on y met suffisamment de volonté.

APN : *Comment voyez-vous l'avenir ?*

GK : Pour l'Algérie ? Je ne suis pas optimiste. Je viens de rentrer d'un séjour à Alger et franchement j'ai été attristée par le nombre de jeunes qui veulent quitter le pays et la pression de plus en plus étouffante qui pèse sur les femmes. On a l'impression que tout le monde est en attente d'un changement, de quelque chose qui sorte le pays de ce statut quo. Personnellement, j'ai repris le goût du rêve en arrivant à Paris, et bien j'ai eu le pénible sentiment que personne n'est heureux, que personne ne rêve plus en Algérie.

Interview 9

L'écrivain Boualem Sansal, à Algérie News :

« Je fais des parallèles dangereux qui me valent des ennuis »

ALGERIE NEWS, 12.04.2008

Entretien réalisé à Paris par Samir MEHALLA

Après le roman Harraga, factuel –venu il y a deux ans se calquer sur la réalité de ces jeunes gens algériens qui « brûlent les routes » pour un horizon meilleur – et qui a hautement rivalisé avec Partir du romancier marocain Tahar Ben Jelloun, le romancier algérien Boualem Sansal laisse brouter cette fois son imaginaire créatif sur « des parallèles dangereux qui peuvent lui valoir des ennuis », propos qu'on détient de sa propre bouche.

De quels parallèles s'agirait-il ? Si le sujet de son précédent roman, Harraga, trace une ébauche de cet Alger noyé dans l'obscurantisme en tous genres, islamisme et pauvreté, Le village de l'Allemand se transpose dans l'Est de l'Algérie profonde précisément où deux frères d'origine algérienne qui vivent dans une banlieue parisienne, apprennent avec horreur la parcours de leur père : Hans Schiller, Moudjahid dans les rangs du FLN et ex officier SS. Egorgé par le GIA, dans cette Algérie islamiste de 1994, le destin de ce père vient d'être à jamais ficelé. L'histoire des deux fils se complique. Concernant le premier, la réalité de la Shoa le déchire au point de se suicider. Le deuxième va jusqu'à fréquenter les islamistes des banlieues. C'est de ce dilemme que Sansal tente de placer la voix qui nous suggère ces parallèles: réalité des banlieues, intégrisme, nazisme, fanatisme...

AlgérieNews : « *Le plus grand écrivain français vivant, est un Algérien, Boualem Sansal* », écrivait, à votre sujet, Mr Pierre Assouline –ex patron de la revue Lire–, qu'est-ce qu'une évaluation pareille vous apporte ?

Je le dis honnêtement, ça fait plaisir de s'entendre qualifier de grand écrivain et par quelqu'un qui s'y entend en belles lettres. En plus, Pierre Assouline est une voix écoutée et entendue. Mais hélas mon plaisir est gâché par ceux, et ils sont très nombreux parmi mes compatriotes, dont certains sont des forts en thème, qui trouvent mon travail des plus vils à tout point de vue. A leurs yeux, je suis un pauvre écrivillon, un mercenaire de la plume, bref quelqu'un qui ferait mieux de la fermer et de disparaître. Vous voyez, je suis tiraillé.

Vous dites souvent que le roman a une durée de vie limitée. Est-ce pour cette raison que vous avez écrit votre dernier roman, qui d'après les critiques, durera longtemps ?

Il faut être réaliste, les livres qui résistent au temps sont rares. Comme on ne connaît pas la magie qui installe tel livre plutôt que tel autre dans la durée, il vaut mieux rester humble et se dire que nos écrits sont comme nous : de la poussière qui retourne à la poussière. L'essentiel est qu'au moment de leur parution, ils répondent à un besoin.

Pourquoi votre projet de traduction du livre Harraga prévue en 2007 n'a-t-il pas été réalisé ?

Mon roman Harraga a bien été traduit en arabe et doit normalement être sur le marché au Maghreb et au Machreck. En Algérie, je ne sais pas.

« J'ai pris l'option de n'écrire que des histoires vraies », avez-vous déclaré lors d'un entretien, quelle est la part de vérité dans votre dernier roman ?

Je suis ainsi, J'ai besoin de m'appuyer sur une histoire vraie pour écrire. Dans une fiction pure, je me sentirais comme un acrobate qui travaille sans filet, j'aurais trop peur de divaguer. Dans *Le village de l'Allemand*, je suis parti d'une histoire vraie, celle d'un officier SS qui, après la chute du 3e Reich est parti se réfugier en Egypte et plus tard est venu finir sa vie en Algérie, après s'être battu pour son indépendance. Dans le roman, je lui ai inventé deux enfants et je les ai mis devant son terrible passé, en particulier son passage dans les camps d'extermination. C'est cela le roman, la chronique de leur évolution après une telle révélation.

Un jour, au début des années 1980, alors que j'étais en déplacement professionnel à l'intérieur du pays (dans la région de Sétif), je me suis arrêté dans un village (Aïn Deb, dans le roman), attiré par son «look» exotique. Il ne faisait pas couleur locale, il avait un petit air d'ailleurs. J'y ai pris un café et en arrivant à destination, j'ai questionné les personnes qui m'attendaient. J'avais à peine fini de dire « En venant chez vous, je suis tombé sur un drôle de village qui m'a fait penser au village d'Astérix le Gaulois... » Qu'on s'exclama fièrement : «Ah ! Le village de l'Allemand». On m'expliqua que ce village était «gouverné» par un Allemand, ancien officier SS, ancien moudjahid, naturalisé algérien et converti à l'islam. Dans la région, on le regardait comme un héros, un saint homme qui avait beaucoup fait pour le village et ses habitants. J'ai senti chez mes interlocuteurs une réelle admiration à l'évocation de son passé nazi, ce qui n'était pas pour me surprendre: la geste hitlérienne a toujours eu ses sympathisants en Algérie, comme d'ailleurs dans beaucoup de pays arabes et musulmans, et sans doute plus aujourd'hui en raison du conflit israélo-palestinien et de la guerre d'Irak. Avec quelque emphase pour bien m'éblouir, on m'expliqua que cet Allemand avait été envoyé par Nasser comme expert auprès de l'état-major de l'ALN et qu'après l'indépendance il avait enseigné dans la prestigieuse académie militaire de Cherchell. C'était en effet quelqu'un. J'avais voulu retourner au village et voir cet homme de près mais le temps m'avait manqué.

Je n'osais, par crainte de vous causer des ennuis, vous poser une question concernant l'approche entre le nazisme et l'islamisme... quels sont vos critères de similitude entre les deux et en quoi se ressemblent-ils ?

Je l'ai déjà dit : Il y a des parallèles dangereux qui pourraient me valoir des ennuis.

Mais la vérité reste que l'islamisme est une idéologie sectaire qui se donne pour ambition de rétablir l'islam dans la pureté originelle, au besoin par la violence. Son autre ambition est de convertir les non musulmans par tous les moyens et, en cas de refus, de les détruire. C'est la définition même du nazisme qui voulait rétablir la pureté de la race allemande et supprimer tout ce qui pourrait l'altérer ou la menacer.

L'Algérie est perçue par ses enfants eux-mêmes comme une « prison à ciel ouvert », disent les uns, et comme « un camp de concentration », disent les autres qui meurent à petit feu dans les cités. On ne se sent pas seulement prisonniers de murs et de frontières étanches, mais d'un ordre ténébreux et violent qui ne laisse même pas de place au rêve. Nos jeunes ne pensent qu'à se jeter à la mer pour rejoindre des terres clémentes. Ils ont un slogan qu'ils répètent à longueur de journée en regardant la mer : « Mourir ailleurs plutôt que vivre ici ». Les Harragas (les brûleurs de routes) avant d'être des émigrés clandestins sont des prisonniers évadés. Ils devraient être accueillis en tant que tels et non comme des hors-la-loi que l'on punit de la manière la plus cruelle: en les renvoyant au pays.

Certains cercles, dans ce Paris restreint, vous attribuent d'ores et déjà le Goncourt pour Le village de l'Allemand...

Quand on écrit un livre, on ne pense à rien. On est dedans, on veut le mener à bien, c'est tout. Une fois achevé et mis en librairie, le roman vit sa vie, parmi des centaines d'autres romans. Ce que je souhaite, c'est que mes livres soient lus et appréciés. Si en plus ils sont primés, c'est parfait.

Que pensez-vous d'un écrivain à la tête du centre culturel algérien à Paris ?

Ça peut être quelque chose de formidable. Si cet écrivain, Yasmina Khadra pour le nommer, peut rassembler les moyens nécessaires, c'est-à-dire un bon budget, une équipe pluridisciplinaire solide et s'il dispose de la liberté d'action, il fera certainement du beau travail. Il a de l'expérience, il est actif et aura à cœur de prouver qu'il peut être aussi bon gestionnaire qu'il est bon écrivain. Si ces moyens lui sont refusés, je pense qu'il démissionnera et cela s'entendra.

Interview 10

Le professeur Ahmed Rouadjia se confie à El Watan :

« Ma suspension est une prime d'encouragement à l'arbitraire »

EL WATAN, 03.07.2008

Entretien réalisé par Mustapha Rachidiou

Tout en déclarant avoir confiance en la justice, le Pr. Ahmed Rouadjia, suspendu de son poste à l'université de M'sila, juge cette mesure d' « arbitraire » voire d'« illogique ». Pour autant, le maître de conférences, rentré d'exil en 2005, est décidé à continuer de combattre pour ses idées. Avec un langage direct et dépouillé de tout artifice, il revient sur la nature de ses démêlés avec le recteur de l'université de M'sila, en expliquant la teneur de ses articles polémiques publiés dans la presse nationale. Entretien !

M. Rouadjia, vous avez été suspendu de votre poste de professeur, depuis le 22 juin 2008, par le recteur de l'université de M'sila. Quelles sont les circonstances exactes qui ont entouré cette décision ?

Pour comprendre le contexte de ma suspension de mon poste avec blocage de mon salaire par le recteur, il faut revenir un peu en arrière. Durant l'année 2007-2008, j'ai publié une série d'articles dans la presse nationale, notamment dans EL Watan et Algérie News sur des sujets d'intérêt variable, mais dont la majorité portait sur l'enseignement supérieur et la recherche scientifique que je trouve sinistrés, de mon point de vue. Mais de tous ces articles, celui qui a soulevé le plus la colère de du recteur est le papier reproduit par El Watan en date du 9/10 mai 2008, et intitulé « L'université algérienne en général et celle de M'sila en particulier ». Que dis-je en substance dans cet article qui a soulevé tant de tempête ? Que l'université algérienne est en crise, car elle mise plus sur la quantité que la qualité de la formation et de la recherche avant d'aborder le cas particulier de l'université de M'sila. J'ai insisté en particulier sur les méthodes de gestion du recteur de cet établissement, méthodes qui se distinguent par des comportements dépourvus d'élégance, de pédagogie et de sérénité. J'y ai cité bon nombre d'exemples de ses comportements que nul ne peut démentir : visite inopinée du recteur aux amphis lors du déroulement des examens, toujours accompagnés d'agents de sécurité, cris et hurlement après les enseignants dont certains sont convoqués dans son bureau et sommés de « s'expliquer » ; menace et chantage de mise à pied exercés à l'encontre de certains d'entre eux, et j'en passe. Parallèlement à ces conduites contraires aux bienséances et au respect dû à la dignité des enseignants, s'ajoutent la gestion plus que laxiste du volet de la recherche (absence de revue, de laboratoires qui fonctionnent

normalement, d'organisation de séminaires...), et achats onéreux d'outils scientifiques qui s'usent dans des coins de laboratoires, faute d'usage approprié...

Et quelles sont donc les raisons par lesquelles le recteur a justifié sa décision ?

C'est pour avoir signalé toutes ces anomalies dans mon article d'El Watan précité que le recteur s'est vexé. Le jour même de la parution de cet article, il me fit verbalement convoqué par le doyen de la faculté des sciences humaines pour m'expliquer. J'ai repoussé cette demande non motivée. Non content de ce refus de me présenter dans son bureau, le recteur demande alors à au doyen d'établir « un rapport » sur moi susceptible d'inclure une faute professionnelle. Mais ce dernier, manifestement conscient de l'illégalité d'une telle procédure, refusa d'obtempérer. Le 9 mai 2008, je suis convoqué par le doyen qui me fait lire la correspondance qui lui est parvenue du recteur me concernant. Il s'agit d'un questionnaire qui m'est adressé dont voici la teneur : « Suivant la correspondance n° 167/2008 en date du 9 juin 2008 provenant de la présidence de l'université (rectorat), nous vous prions de nous fournir des précisions relatives à vos propos diffamatoires parus dans les journaux, et qui comportent en outre des atteintes à l'image de l'université algérienne et celle de M'sila en particulier, et ceci dans un délais de 48heures après avoir accusé réception de ce questionnaire. » Ma réponse fut celle-ci: « Monsieur le recteur de l'université de M'sila par l'entremise de M. le doyen, Monsieur, j'ai l'honneur de répondre à votre courrier daté du 10 juin 2008 dans lequel M. le recteur me reproche de l'avoir calomnié et d'avoir entaché l'image de l'université algérienne et celle de M'sila. Je tiens à vous répondre que ce reproche n'a aucun fondement juridique, politique ou moral. Etant chercheur confirmé et reconnu au plan national et international, ma raison d'être est de conduire des travaux et des écritures ayant pour objet tous les sujets sociaux possibles, y compris sur la mauvaise gestion de certaines de nos institutions. Le droit à l'expression est garanti par la Constitution algérienne. En tant que citoyen, j'use pleinement de ce droit. Sur ce point, je n'ai de leçons à recevoir de personne. Veuillez, Monsieur le recteur et le doyen, agréer l'expression de ma haute considération. Je vous remercie, Monsieur le recteur de votre compréhension. » Non satisfait de cette réponse, le recteur décide de prendre deux mesures sans rapport l'une avec l'autre : plainte en justice pour diffamation contre moi et suspension immédiate de mon poste avec arrêt de mon traitement. Cette décision m'a été notifiée en bonne et due forme en date du 22 juin 2008.

Comment qualifiez-vous la décision du recteur ?

D'arbitraire et d'illogique. Elle est contraire non seulement au bon sens, mais elle est contraire aussi aux principes qui fondent notre droit constitutionnel en ce qu'elle viole ses dispositions relatives au droit d'expression et d'association. Elle crée un précédent dangereux, et une sorte de prime d'encouragement à l'arbitraire des gestionnaires de grandes institutions de l'Etat. De tels actes ne sont pas seulement préjudiciables au citoyen ordinaire que nous sommes, ils sont également préjudiciables au prestige de l'Etat, dont la crédibilité aux yeux du citoyen se mesure à l'aune du respect des normes et des lois qui régulent de manière pacifique les rapports sociaux.

Un chef autoritaire ne crée pas la sécurité, mais contribue par son comportement contraire aux lois à l'insécurité de l'Etat. Tels sont mes sentiments profonds...

Comment comptez-vous réagir à la décision du recteur ?

Je m'en remets à la justice dont j'ai confiance pour trancher le litige de manière équitable.

Votre message à la corporation des enseignants et chercheurs de l'université algérienne...

Je dirai aux enseignants, à tous les enseignants, aussi bien « précaires » que solidement établis dans la « corporation » d'être solidaires, et surtout responsables et réfléchis ; d'avoir un esprit critique, intelligent et constructif ; de ne pas céder à la peur immotivée et de prendre leur responsabilité de citoyen dans les domaines des initiatives positives au service de la nation et de l'Etat. Je dis à ceux d'entre eux qui préfèrent l'esprit courtisanesque comme pour se propulser à l'esprit d'autonomie intellectuelle, à la critique scientifique, de renoncer à cette posture servile et opter pour une démarche digne et respectueuse d'eux-mêmes et de la science. Un intellectuel, qui a peur de son ombre et qui ignore que les lois de ce pays, si imparfaites qu'elles puissent paraître à première vue, sont une garantie contre l'injustice et l'arbitraire, n'est pas digne d'être qualifié de chercheur ou d'intellectuel... Tel est en substance mon message aux membres de cette corporation à présent endormis...

Interview 11

L'auteure Wassyla Tamzali à Liberté :

“La littérature a été toujours l'affaire des femmes”

LIBERTE, 29.10.2008

Entretien réalisé par : SARA KHARFI

Wassyla Tamzali a pris part hier au premier café littéraire du 13e Sila. Dans sa communication de plus d'une heure, elle a parlé de son récit « Une Education algérienne », grâce auquel elle dit avoir fait le deuil... enterré son père, tué durant la Révolution algérienne. Elle a aussi évoqué son engagement pour les femmes ainsi que sa lutte contre l'intégrisme obscurantiste. A l'issue de sa conférence, elle a brièvement répondu à nos questions. Entretien express.

Liberté : *Dans votre communication, vous avez qualifié la génération à laquelle vous appartenez de génération romantique. Vous êtes donc désenchantée. Si votre génération l'est, que reste-t-il à la jeunesse d'aujourd'hui?*

Wassyla Tamzali : Ma génération n'est pas désenchantée, elle est blessée, parce que le désenchantement, c'est quand vous ne croyez plus en rien ; or, je crois que ma génération continue à croire à des choses, tandis que la jeune génération ne croit pas, ne croit plus en rien... Elle est désenchantée ! Mais nous, nous sommes une génération blessée qui continue à être mobilisée.

Dans vos écrits, notamment Une éducation algérienne, tentez-vous de répondre à la question “pourquoi la violence ?” par le biais de la mémoire ?

C'est bien que vous disiez, que vous liez violence et mémoire. La violence subsiste dans notre mémoire et elle se nourrit d'elle-même tant qu'on en n'a pas parlé. Le problème maintenant, c'est comment passer de la mémoire qui est douloureuse à l'histoire. C'est cela le chemin que nous devons faire. Il faut pouvoir parler parce que du moment que l'on ne parle pas, la violence est enfouie et elle ressurgit.

Défendre la cause féminine a été votre occupation première. Que pensez-vous, notamment à travers ce salon, de ce qui se fait comme littérature algérienne par les femmes ?

Je pense que la littérature et les femmes, c'est une vieille histoire et même partout. C'est-à-dire que c'est la forme d'expression la plus utilisée par les femmes et même partout. Je pense en disant cela à Virginia Woolf, aux Anglaises qui ont inauguré la littérature, je pense aussi à Marguerite de Navarre.

Je veux dire que la littérature a été toujours l'affaire des femmes parce que c'est l'art de l'intime, et les femmes sont dans ce rapport à l'intimité. Alors évidemment, maintenant on peut dire que la littérature algérienne ne peut plus distinguer ni les femmes ni les hommes, elle est portée par les femmes et par les hommes, et qu'il n'y a pas de littérature féminine, il y a une littérature qui est faite par les femmes, mais ce n'est pas une littérature féminine. Il y a la littérature, et c'est tout !

Interview 12

Monica Zak. Auteure et journaliste :

« **Bâtir un pont entre deux pays** »

EL WATAN, 02.11.2008

Propos recueillis par Nacima Chabani

Journaliste suédoise, Monica Zak est l'auteure d'une cinquantaine d'ouvrages sur l'enfance et la jeunesse. Elle s'intéresse aux contes transmis par la tradition orale. Dans cet entretien, l'auteure nous parle de son dernier-né Hadara, l'enfant autruche, publié récemment par les éditions Casbah. Un livre palpitant, des plus difficiles à écrire.

Votre dernier roman Hadara, l'enfant autruche est né à la suite d'un reportage effectué en Algérie. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur la gestation de ce livre ?

Lors d'un reportage en Algérie, en 1993, je voyageais du côté de Tamanrasset, mais visitais également les camps du Polisario à Tindouf et le Sahara Occidental. Parmi les réfugiés et les familles des nomades, on racontait souvent une histoire comme premier cadeau à l'invité. J'ai entendu la même histoire deux fois, celle d'un garçon qui s'est perdu lors d'une tempête de sable dans le désert et qui fut adopté par une famille d'autruches. Après 10 années dans le désert, il fut attrapé contre son gré et ramené à sa famille. Chaque fois, à la fin de l'histoire, le conteur disait : « Il s'appelle Hadara, ceci est une histoire vraie. » C'est pourquoi je l'ai fait publier dans le magazine Globen (un journal pour les écoles en Suède) comme un exemple que les contes racontés oralement existent encore dans le désert. Dans la même édition, j'avais également un article sur une fille des Touareg, des brigades chamelières de conservation d'OPNA, sur le désert, les chameaux, scorpions et sur la vie dans les camps de réfugiés. Après la parution du magazine, je fus invitée à un déjeuner chez le représentant du Polisario en Suède. Ils voulaient me remercier des articles que j'avais écrits sur la vie dans les camps, mais commençaient par dire qu'ils étaient particulièrement contents de ce que j'avais écrit sur Hadara. Ils disaient que c'était une histoire vraie, Hadara était mort, mais qu'il avait un fils qui habitait près de Tindouf. Je fus très étonnée. Surtout quand les deux hommes commencèrent à danser la danse des autruches dans leur bureau et quand ils disaient que Hadara avait appris à tout le monde à danser la danse des autruches quand il avait commencé à vivre parmi les hommes à nouveau. Je ne pouvais pas oublier leur danse ni qu'ils avaient dit que Hadara avait existé. Pour cela, je retournai en Algérie et commençai à chercher. Je trouvai le fils et d'autres personnes qui avaient connu Hadara. Avec leur histoire comme point de départ, je commençai à écrire le livre, mais beaucoup de passages sont le fruit de mon imagination, ainsi que des études sur les autruches et leurs comportements. Le livre parut en Suède à l'automne 2001, il y était beaucoup lu, surtout par les écoliers suédois. Il a été édité plusieurs fois et, en 2006, il est sorti en

livre de poche. Le livre a incité des écoliers suédois à vouloir en savoir plus sur le désert et l'Algérie, ils ont souvent, à partir du texte, écrit, dessiné et écrit des poèmes. Oui, certains ont même écrit à Hadara, bien que dans le livre, ils ont su qu'il était mort.

Vous êtes spécialisés dans l'écriture d'ouvrages consacrés à l'enfance et à la jeunesse. Pourquoi cet intérêt pour cette frange de la société ?

Je choisis souvent de faire entendre ceux qui n'ont pas la possibilité de parler. J'ai écrit sur les enfants de la rue en Amérique du Sud parce que je parle espagnol et que je peux parler avec les enfants sans interprète.

Justement, est-il facile d'écrire pour les enfants, en l'occurrence ceux de la rue en Amérique latine ?

C'est plus difficile d'écrire un livre pour les enfants que pour les adultes. Les enfants et les jeunes sont plus critiques. Si le livre, au départ, est ennuyeux ou sans intérêt, ils le mettent de côté. C'est pourquoi le premier chapitre d'un livre est si important. Je me posais souvent la question, avant d'écrire moi-même, mais quand il s'agissait d'écrire le livre sur Hadara, je n'hésitais pas. C'était évident de commencer par écrire que le petit garçon s'est égaré pendant une tempête de sable et qu'il a été sauvé par un couple d'autruches qui étalent leurs ailes et le protègent du sable qui le fouette. Le langage est également très important. Il doit être simple et facile à comprendre.

Lors de votre dernier séjour en Algérie, vous avez visité les camps de réfugiés sahraouis où vous avez distribué un lot de votre dernier roman mais aussi pour saluer la mémoire du héros.

C'était une grande expérience pour moi. Le premier à qui le livre en arabe a été offert est bien sûr le fils Ahmed Hadara. Je l'ai trouvé dans une tente au fond du désert. Il était très content.

Après avoir initié timidement des lectures dans certaines écoles publiques algériennes, vous semblez vouloir mettre au point, avec les autorités algériennes, un projet de lecture de votre livre dans les écoles algériennes. Ce projet sera accompagné d'une exposition ludique mettant en scène une tente sous laquelle les enfants pourront dessiner, jouer et se raconter des histoires. Qu'en est-il de ce fructueux projet ?

J'ai assisté à deux cours dans deux écoles étatiques à Hydra, dans une classe de 4e et dans une classe de 5e. Ici, j'ai également été très impressionnée par les enseignants. Les deux enseignantes lisaient chacune dans sa classe le livre à haute voix, écrivaient du vocabulaire sur le tableau noir et posaient des questions. Tous les élèves participaient. Nous avons filmé les deux cours et j'espère pouvoir montrer le film aux enseignants suédois comme exemple de deux pédagogues brillants. Mon rêve est de continuer la coopération avec le ministère de l'Éducation nationale et avec l'ambassade de Suède, j'espère avec un festival de contes où les enfants peuvent venir, lire, dessiner et raconter des histoires. J'espère qu'alors on pourrait montrer quelques dessins et poèmes d'enfants suédois après avoir lu le livre, pour ainsi bâtir un pont entre nos deux pays.

Interview 13

Criss Niangouna, Premier rôle de la pièce d'Arezki Mellal, En remontant le Niger : « L'Afrique n'est pas peuplée par des imbéciles incultes »

LIBERTE, 18.11.2008

Entretien réalisé par : SARA KHARFI

Criss Niangouna a commencé à faire du théâtre dans son pays d'origine, au Congo, à la fin des années 1980. Cette passion pour le quatrième art le mènera à Paris où il évolue actuellement et poursuit une carrière professionnelle. Le comédien qui incarne "Moussa" dans En remontant le Niger, raconte dans cet entretien son personnage ambivalent et énigmatique.

Liberté : *Vous incarnez dans la pièce En remontant le Niger, le rôle de Moussa qui est un personnage à la fois attachant et monstrueux...*

CrissNiangouna : Moussa est en fait un personnage que je nommerai personnellement "Regard", parce que c'est une pièce monstrueuse, et tous les personnages qui la constituent sont "des monstres". Je dirai qu'Arezki Mellal a mis dans ses personnages la part de monstruosité qu'on peut trouver en chacun de nous. Mais la particularité de Moussa, c'est qu'il se met entre l'Occident et l'Afrique en apportant un certain regard.

Comment avez-vous appréhendé votre rôle ?

De façon un peu ramassée. Je dirai que lorsque j'ai lu ce texte pour la première fois, je me suis dit "Ouh la !" parce que c'est un grand "ramassis" de thèmes... Arezki Mellal traite de tout ce qu'on peut avoir comme rapports humains. C'est un pont entre l'Occident et l'Afrique mais aussi quand on essaie de pousser la réflexion un peu plus loin, la pièce traite des rapports que peuvent avoir les Africains entre eux. Pour moi, cette pièce est un cri... C'est un cri à l'espoir. Une manière de nous poser des questions et de nous dire qu'on peut faire mieux. En remontant le Niger est le cri du nouveau-né. L'auteur veut nous dire arrêtons tout simplement. Arrêtons ! On peut faire mieux et que ça ne sert à rien aux Occidentaux de regarder l'Afrique d'en bas, ou que les Africains regardent les Occidentaux d'en haut. Posons-nous de vrais regards. Arezki veut dire de façon un peu ramassée et par tout ce qui lui a semblé de dire, que ce qui nous manque le plus, c'est l'amour. Il parle de religion, il parle de rapports entre hommes africains et femmes blanches.

Justement, que pensez-vous de ces rapports-là ?

Il faut le reconnaître, les Occidentales ont souvent un regard “réducteur”, du genre : “Je vais en Afrique et je peux sortir facilement avec le mec que je veux parce que je suis une Blanche.” Mais aussi, dans l’autre sens, il faut aussi souligner qu’il arrive que les Africains cherchent à sortir avec une Blanche parce que c’est un fantasme tout simplement. Tout ce qui nous manque c’est l’amour.

Le personnage de Moussa est très lucide. Il est comme un pont entre les deux cultures, et en même temps, il donne des leçons...

Moussa est le personnage le plus lucide de la pièce et effectivement, il est entre les deux. Mais malgré cette lucidité-là, Moussa a aussi sa part de monstruosité, ce qui accélère et produit l’éclatement de la fin de la pièce. Je ne dirai pas qu’il a provoqué la fin, mais il a voulu faire comprendre que l’Afrique n’est pas peuplée par des imbéciles incultes. Et c’est vraiment des leçons pleines d’ironie et d’hypocrisie que Moussa donne à Isabelle (le personnage de la femme blanche), et c’est là où réside la monstruosité du personnage. Moussa provoque les questions d’Isabelle et en même temps, il reste observateur et s’amuse. Moussa comprend très bien qu’Isabelle est une Occidentale, que les Occidentaux ne pigent pas grand-chose à notre société... qu’ils cherchent de l’exotisme.

Votre personnage suscite aussi les questions...

Moussa suscite les questions de la façon la plus basique, en faisant le bête, mais à tout moment, il met au pied du mur les Occidentaux pour leur dire que ce n’est pas ça l’important, ce n’est pas le vrai relationnel. On peut avoir de la coopération à armes égales. On peut s’aimer plus, que tout ce qui nous manque c’est l’amour. Nous ne demandons que ça. Ce que nous voulons : soyez avec nous dans des rapports francs et sincères.

Comment trouvez-vous l’Algérie et que connaissez-vous du théâtre algérien ?

C’est ma première visite en Algérie. Je trouve que c’est une super belle ville. Mais ce que je déplore, dans les tournées telles qu’elles sont organisées, c’est qu’on n’a pas le temps d’aller vers les gens. Il y a plein de choses à découvrir. J’aurais bien aimé rencontrer des comédiens, des gens du théâtre, discuter avec eux sur ce qu’on fait. changer !

Il y a des textes algériens que j’ai lus et que j’aime bien comme La Répétition de M’hamed Benguettaf. C’est un texte que j’emmène partout et je l’ai même avec moi. Je n’arrête pas de lire ce texte parce que j’aimerais bien faire quelque chose autour.

Interview 14

Entretien avec Nora Aceval, écrivaine, chercheur, conteuse

Le don et l'art de conter à l'ancienne...

LA DEPECHE DE KABYLIE, 18.11.2008

Entretien réalisé par Djamel Arezki

Nora Aceval, Franco-algérienne, née en 1953 en Algérie, est une conteuse professionnelle qui vit à Creil dans l'Oise, en France. Sa passion pour ce métier lui vient de sa tribu maternelle, les Ouled Sidi Khaled, dans le sud-ouest de l'Algérie avec lesquels elle garde toujours des relations privilégiées. Elle est détentrice d'un grand patrimoine oral hérité depuis son enfance passée en Algérie.

Titulaire d'une maîtrise en lettres modernes, chercheur, écrivaine, elle poursuit un travail de collectage de contes sur le terrain, plus particulièrement en Algérie. Elle conte, traduit, transcrit et écrit. Lors d'une tournée qu'elle a effectuée en novembre, en Algérie, nous avons eu l'occasion de discuter avec elle du conte et de ses projets d'avenir.

La Dépêche de Kabylie : *Comment vous est venue cette passion pour le patrimoine oral algérien, particulièrement le conte ?*

Nora Aceval : Eh bien ma passion pour le conte du terroir me vient d'abord de mon enfance que j'ai passée au Sud-Ouest algérien ! Toute jeune, j'écoutais religieusement les histoires magiques qui font vibrer mon âme et mon être. Une fois adulte, même en France, je n'ai pas quitté totalement, définitivement ma terre natale et ma culture d'origine.

Grâce au conte justement, je retrouve le rôle de mes aïeules, qui était en moi latent. Irrésistiblement, je découvre le don et l'art de conter comme à l'ancienne.

En quoi consiste justement ce rôle, c'est à dire conter ?

Comme je l'ai dit, conter est d'abord une passion, un désir. Moi, je me place d'emblée dans la chaîne de la transmission de la culture orale, dans la tradition. Toutefois, dans notre époque moderne, je sors le conte de la sphère familiale, intimiste vers le monde externe. C'est ce que l'on appelle : «Conter en situation extra contextuelle.»

Et comment est perçu justement ce métier en Europe particulièrement en France ?

En Europe, la France comprise, conter est un métier de nos jours comme le théâtre. Comme j'ai choisi ce domaine par passion et par conviction, pour me motiver et réussir à conter comme dans la tradition à un auditoire que je découvre, je n'hésite pas à me ressourcer en écoutant de la musique, à convoquer les énergies fondamentales pour transmettre. Accessoirement, pourquoi ne pas allier plaisir et travail ? Je fais de ce proverbe chinois ma devise, mon credo : « Pratiquez le métier que vous aimez, plus jamais vous ne travaillerez de votre vie ». C'est ce que je fais précisément.

Pourquoi précisément le conte ?

Parce qu'il véhicule des valeurs essentielles. Le conte est un excellent moyen de rapprocher les peuples et de casser beaucoup de préjugés à notre égard. Finalement, le conte est universel et facilite le contact avec l'autre. Je veux transmettre des versions pures, non édulcorées par l'écriture en choisissant le contact direct avec l'auditeur. Ce caractère spécifique de l'oralité qui favorise la communion entre le conteur et son public qu'il soit jeune ou adulte. Parfois certains contes ont une fin cruelle mais pas du tout morbide. Cela amuse paradoxalement beaucoup les auditeurs, adultes compris. Le conte a finalement une approche et une portée didactiques et structurées de façon très logique. L'envie de faire passer le message prime parfois sur le côté spectacle, ce qui m'encourage à raconter, même un conte tragique. J'aime particulièrement les histoires à énigmes ; aux formulettes versifiées dont regorge notre patrimoine oral.

Depuis quand avez-vous commencé ce travail sur le conte ?

Mine de rien, j'ai commencé la collecte il y a 20 ans ! Mais c'est toujours un plaisir de découvrir de nouvelles versions. Je ne m'en lasse jamais. Je fais des tournées de collecte non systématiques ; ce sont des initiatives personnelles que je ne compte pas arrêter, bien au contraire...

Sur le plan personnel, qu'est-ce que le conte vous a apporté ?

La patience, la ténacité dans le travail. L'humilité surtout. Puis enfin, le sentiment fraternel. Celui d'appartenir à une grande famille, celle de mes semblables humains. En étudiant les contes du Maghreb en général, j'ai été agréablement frappée par les similitudes qui existent entre tous ces contes populaires (Kabylie, Rif, Chaouia...). Finalement nous avons incontestablement un fond populaire et historique commun. C'est grâce au conte que j'avais pris véritablement conscience de mes origines, de mon Histoire. Paradoxalement, la dimension universelle nous ancre dans nos racines locales, régionales et nationales. Universel n'est pas uniformisation. Toute la richesse et la subtilité sont là.

L'avenir du conte, comment vous l'appréhendez ?

Je dirai : c'est plus que jamais le moment de faire les collectes auprès de ceux et celles qui les détiennent encore avant que la mort ne les happe, d'autant plus que nous

avons, aujourd'hui, les moyens matériels nécessaires pour accomplir convenablement cette tâche. Ce serait vraiment dommage de laisser filer une telle richesse.

Des projets pour l'avenir ?

Je prépare un livre sur les contes et traditions du Sahara, pour 2009 aux éditions Flies France où j'ai publié Contes et traditions d'Algérie, en 2005. Je dois également m'occuper de la promotion de mon dernier livre intitulé Contes Libertins du Maghreb aux éditions El Manar (Paris), illustré par Sébastien Pignon. Comme son titre l'indique il est réservé aux adultes. Toujours des contes populaires mais d'une autre verve.

Un genre qui se raconte et qu'il ne faut pas occulter à mon avis, ça existe, c'est une réalité vivante. En Algérie, je travaille sur un album et des recueils de contes avec une maison d'édition algéroise. Puis, au sujet de la recherche, mon grand souhait, est de créer une sorte de laboratoire pour classer, cataloguer tous les contes collectés, les films réalisés des conteuses traditionnelles en situation narrative. On pense souvent au conte et pas au contexte et aux conteuses. Mon objectif est d'arriver à situer les sources, le contexte. Il est à souligner qu'il n'est pas donné à tout le monde de conter. Nous devons préserver et promouvoir ces mémoires du récit oral. Ces mémoires encore vivantes recèlent d'incalculables richesses. Le conteur traditionnel est conscient de son art et il en joue admirablement. Conter est une passion, un don, une pratique sociale qui nous vient depuis la nuit des temps... Préservons-la!

Interview 15

JAOUEDED GASSOUMA. Romancier, artiste peintre :

« On ne materne pas le lectorat »

EL WATAN, 18.11.2008

Propos recueillis par Fayçal Métaoui

Cri de colère du jeune romancier, journaliste, peintre et critique d'art, Jaouedet Gassouma, contre la censure et contre «les chasses gardées» des prix littéraires. Il dit tout ce qu'il pense dans ce bref entretien en marge d'une séance de vente dédicace, au Salon international du livre d'Alger (Sila), de son dernier roman, Tseriel ou les yeux de feu, paru aux éditions Alpha.

Tseriel ou les yeux de feu est votre dernier roman. Une histoire magique peut-être...

Dans ce roman, j'évoque la mémoire. C'est l'histoire d'une femme amnésique qui prend son mari pour son frère et sa fille pour sa nièce. La petite fille se plaint à sa grand-mère du manque d'amour de sa mère. Sa grand-mère va lui répondre qu'elle a perdu la mémoire. La fille demande où elle peut trouver cette mémoire. La grand-mère va inventer une blague et dire à l'enfant que cela se trouve dans une rue chez un vieux, juste pour freiner sa curiosité. Finalement, la fillette va chercher avec ses copines dans la maison où habite le vieux pour trouver la mémoire de sa mère. Il y a une série d'énigmes. C'est un peu magique. C'est un roman fantastique qui interpelle les éléments du réel. Il y a quatre histoires greffées avec des interconnexions. La grand-mère Bnika (comme le foulard du hammam algérois, ndlr !) est liée avec Tseriel (ogresse en tamazight) qui des a des yeux bleus lumineux. Tout le monde pense qu'elle a des pouvoirs magiques, alors qu'il n'en est rien. Elle n'a que le pouvoir de sa beauté et de son innocence. Les personnages principaux sont liés à la grand-mère. Il y a des éléments d'étrange et d'insolite à l'intérieur.

La mémoire est-elle toujours une source d'inspiration ?

La mémoire reste à vie une source d'inspiration. La fille, qui à sept ans, est née le 31 octobre dans la douleur et la sueur et va rechercher la mémoire de sa mère. Le père est absent, mais il s'agit aussi de sa mémoire. On sent son ombre dans le roman.

A la radio (l'émission de Youssef Sayah sur la Chaîne III), vous avez parlé de la difficulté d'être Algérien...

Etre Algérien est un programme à temps complet ! Je parlais de la difficulté d'être Algérien en disant que tout acte normal est assimilé à une gageure, à un délit à tous les niveaux. Il y a la difficulté d'être jeune, d'être artiste, d'être homme, d'être femme, d'être écrivain, d'être journaliste. Des défis à relever chaque jour.

Cette difficulté provient d'où ?

Je laisse aux lecteurs le soin de deviner l'évidence de sa provenance. Je n'évite pas le caractère politique de mes propos. Je suis un citoyen qui a une opinion politique. Ce roman est un cri face à tous les aléas. C'est intolérable : les gens qui nous gouvernent devraient, sincèrement, réaliser que nous sommes devant une situation tendue. Les jeunes, les intellectuels, les femmes en ont assez. L'Etat devrait constater qu'il se passe quelque chose (...) Je partage l'avis de mes pairs et mes amis, comme Chawki Amari, Mustapha Benfodil, Ali Dilem, Adlène Meddi, Nacéra Belloula, tous de la même génération, qui disent qu'on donne aucune chance aux jeunes. On donne des prix littéraires qu'à des vieux. Je me pose beaucoup de questions. Par éthique, on n'est pas là pour dénigrer, mais je dis qu'il faut que la chance soit donnée à tout le monde.

Existe-t-il une guerre de générations dans le domaine littéraire ?

Oui. Cette guerre est encouragée par certains directeurs de maisons d'édition. J'ai l'impression qu'ils ont peur de la nouveauté. Ils veulent toujours avoir des valeurs sûres, Waciny Laredj, Maïssa Bey, Yasmina Khadra, Rachid Boudjedra, pour ne citer que ceux-là. C'est incroyable ce que disent les auteurs plus âgés de la jeune génération dans leurs critiques. Nous avons plein d'admiration et de reconnaissance pour eux et pour ce qu'ils font, malheureusement, et en échange, ils oublient notre existence.

Je me permets de parler au nom de la nouvelle génération et je constate que dans les romans et nouvelles, il y a de l'esthétique, de la douleur, de l'émotion, un sens politique... Je pense que c'est tout ce qu'on demande à un écrivain aujourd'hui.

Comment réagissez-vous à la censure massive qui a marqué le Salon du livre ?

Cette censure est un acte inqualifiable et abjecte. C'est le créateur, écrivain qui le dit. J'assume ce que je dis, puisque le «j'assume» est à la mode ! La ministre de la Culture est hystérique en ce moment. Elle fait son travail dans l'hystérie. Quand on est ministre, on ne doit pas avoir ce genre d'attitude. Je ne suis pas misogyne.

La ministre est une dame que j'admire et que je respecte. J'ai un lien vaguement amical avec elle. On ne materne pas le lectorat et on ne pense pas à sa place. C'est au lectorat de décider de ce qu'il veut lire. Le lecteur algérien est adulte et cultivé.

Interview 16

Alaa Al-Aswany, le grand romancier égyptien, à Liberté :

“Un roman, c’est une vie plus belle que la vie”

LIBERTE, 23.11.2008

Entretien réalisé par Rachid Alik

*Dans cet entretien, l’auteur de **Imarat Yacoubian** et **Chicago** évoque sa méthode de travail, raconte ses angoisses d’écrivain, son parcours littéraire semé d’embûches, et dit sa joie d’être à Alger, pour la première fois.*

***Liberté** : C’est votre première visite en Algérie, plus encore, c’est votre première visite au Maghreb. Quand on connaît le succès de vos œuvres dans cette région, ici, au Maroc, en Tunisie, il y a de quoi être un peu étonné...*

Alaa Al-Aswany : J’ai un grand problème avec cela. Je voyage, en effet, depuis 2002 pour présenter mes livres. Or, la plupart de mes éditeurs sont de grandes maisons occidentales. J’en suis très fier, mais cela veut dire des engagements inscrits dans des contrats. Je me dois donc de présenter mes livres à ces publics. Et cela me prend beaucoup de temps, malheureusement. En fait, pour des motifs de programmation, je n’ai jusqu’à aujourd’hui pas eu l’opportunité de venir présenter mes livres au Maghreb. Mais, il y a une seconde raison, pour être honnête. Je ne me sens pas vraiment à l’aise avec le fait d’être invité par des gouvernements peu démocratiques. Or, dans le monde arabe... (Rires) C’est là une autre barrière. Je ne peux pas défendre la démocratie dans mon pays et accepter d’être invité par un régime non démocratique ! Je préférerais, comme c’est le cas en Algérie, être invité par un éditeur comme Casbah Edition, un acteur non étatique. Mais malheureusement, dans de trop nombreux pays arabes, même les éditeurs doivent demander l’autorisation à leur gouvernement pour m’inviter. J’adorerais rencontrer mes lecteurs dans tout le monde arabe, mais... Et pour être franc, je ressens une terrible culpabilité à ce sujet. C’est pour cela que je suis si content d’être aujourd’hui à Alger !

Votre œuvre ne démarre pourtant pas en 2002...

Non, effectivement. Mais mes trois premiers ouvrages, deux recueils de nouvelles et un roman, en 1990, en 1994 et 1998, ont été refusés par l’organisation gouvernementale du livre égyptien. À chaque fois, quelques amis ont financé leur parution, mais à 500 exemplaires ! Et à chaque fois, j’envoyais quelques exemplaires aux critiques littéraires égyptiens qui les ont très bien reçus.

À l'époque, j'avais l'habitude de déclarer : "Je suis un écrivain connu et apprécié par la critique, mais sans lecteur !" Aujourd'hui, les choses ont changé, j'ai beaucoup de lecteurs dans le monde (Rires). Mais effectivement, ma carrière est très largement antérieure à 2002, et Imarat Yacoubian. On commence d'ailleurs à publier mes premières œuvres aujourd'hui en Egypte.

Justement, Imarat Yacoubian était une dernière tentative, comme une bouteille à la mer...

Tout à fait. Après avoir essuyé mon troisième refus, j'ai eu une grande discussion avec mon épouse. Je lui ai dit : "Ecoute, j'ai donné tout ce que j'ai pu à la littérature : j'ai quitté les USA pour la littérature, j'ai refusé d'aller dans le Golfe, où, avec mon diplôme américain, j'aurais fait fortune. Mais, la littérature ne m'a apporté que des problèmes. C'est bon, on arrête tout. Je ne me préoccupe plus de littérature, je ne me préoccupe plus de l'Egypte. J'ai essayé, ça n'a pas marché, je ne sais pas pourquoi, mais maintenant j'arrête. Et on s'en va." J'ai décidé d'émigrer en Nouvelle-Zélande, et je me suis documenté à fond sur le sujet.

À tel point que je pourrais encore aujourd'hui donner des conférences sur les dossiers à fournir et les formalités pour émigrer en Nouvelle-Zélande ! (Rires) Mais, j'ai dit à femme, il faut quand même que j'écrive encore un dernier roman, un dernier salut, une forme d'au revoir à la littérature. Et après on s'en va. Je serai dentiste dans mon nouveau pays et voilà. Ce dernier livre, c'était Imarat Yacoubian...

Une reconnaissance tardive, mais intense...

Avec Imarat Yacoubian, j'ai tout eu. La reconnaissance, la gloire, etc. Je pense que peut-être je méritais ce succès avant. Parce qu'avant Imarat, j'ai beaucoup travaillé. Mon père qui était écrivain m'a dit une chose très belle à ce sujet : "La littérature est comme une princesse très belle, qui attend le prince charmant dans son château. Tu dois toujours donner tout ce que tu as pour convaincre la princesse de ton amour pour elle. Et si tu réussis à la convaincre, elle viendra t'ouvrir la porte du château." Aujourd'hui, j'ai de la chance, la porte est grand ouverte...

Imarat Yacoubian avait tout pour plaire : une langue très simple et très belle, une histoire à plusieurs voix, des personnages figurants, des espèces et des problèmes assez typiques dans le monde arabe et le Maghreb (l'islamiste, le laïc, l'homosexuel, le parvenu, etc). Sexe, politique, amour, les trois côtés du triangle de la mort de la littérature arabe sont saillants sous votre plume...

Il y a deux choses ici. La première c'est pour moi, un roman est par définition une vie. Une vie sur papier, qui ressemble à la nôtre, mais qui est plus profonde, plus signifiante et plus belle. Et donc, tous les éléments qui sont signifiants dans notre vie quotidienne, l'amour, le sexe, la mort, doivent être présents dans le roman. Parce que vous êtes en train de construire une vie sur le papier. Ensuite, comme le dit si bien Garcia Marquez : "Le bon sujet ne suffit jamais pour faire un bon roman. Mais un bon roman présentera toujours un bon sujet. Même s'il s'agit d'une petite histoire d'amour, si c'est

un bon roman, alors vous redécouvrirez un aspect de l'amour que vous aviez oublié." C'est une très belle phrase, je la trouve pleine de sens.

Comment, après un tel succès, affronte-t-on l'écriture de son roman suivant ?

C'est très simple, je me suis arrêté d'écrire pendant un an, à cause de cela. Je me suis dit : "Il faut absolument que tu restes tranquille, parce que tu es dans un moment très dangereux. Tu dois absolument oublier le succès de Imarat, avant de commencer à écrire." Si vous avez le succès dans la tête en écrivant, alors ou bien vous aurez peur de l'échec, et cette peur est paralysante, syndrome de la page blanche, etc. Ou pire encore, vous allez tenter de reproduire la formule du succès. Et ça c'est très dangereux. Il n'y a qu'une seule voie : rester fidèle à la littérature, rester fidèle à la princesse. J'ai tout arrêté, et je n'ai commencé à écrire Chicago, que quand j'ai réussi à oublier le succès de Imarat. Cela m'a pris un an.

Comment en êtes-vous venu à Chicago ?

C'est une bonne question. J'ai toujours eu des projets de romans, 4 ou 5 à la fois, parfois très fouillés, très détaillés. Mais, il y a beaucoup de choses en commun entre écrire un roman et avoir une histoire d'amour. Vous ne pouvez pas décider comme cela d'entamer une histoire d'amour. Vous allez au-devant de gros problèmes si vous faites cela. Et à la fin d'une histoire d'amour, il faut faire une pause, avant de repartir vers de nouvelles aventures. Pour le roman, c'est pareil. Quand j'ai fini d'écrire, je regarde ce qu'il y a dans mes projets, et j'attends. J'attends ce que j'appelle "le sentiment", l'émotion. Du temps passe, et je ressens "ce sentiment" pour un de mes projets. Je sais, par exemple, que c'est Chicago, que je vais écrire.

Ensuite, pareil, j'attends que l'émotion monte, puis là je me mets au travail, tous les matins, à partir de 6 heures pour au minimum quatre heures de travail. Tant que je n'ai pas de sentiment, je n'écris pas.

Vous êtes allé puiser votre inspiration pour Chicago, plus profondément, dans votre propre histoire...

On utilise toujours son expérience humaine quand on écrit. Chicago n'est pas une autobiographie, mais il démarre de ma propre expérience. Le premier jour de mon installation à Chicago, j'ai ouvert ma fenêtre et la première chose que j'ai vue, ce sont des Noirs en train de fouiller des poubelles pour se nourrir. C'était, pour moi, une scène incroyable. C'était dans les années 1980, j'étais un jeune étudiant, je me disais : "Mais qu'est-ce qui se passe ici ?".

Pour moi, ce genre de scènes était réservé au Tiers-Monde, à mon Egypte, mais pas ici aux USA. J'ai décidé, dès ce jour, d'ouvrir grand mes yeux pour recueillir cette expérience américaine très riche. Je me disais que ça me servirait peut-être un jour, pour un roman, qui sait. J'ai donc toujours eu cette intention de comprendre l'autre Amérique, de comprendre la douleur des émigrés arabes dans ce pays.

C'est un vrai drame. J'ai donc conservé toute cette expérience dans un coin de ma tête. Et puis un jour "le sentiment" pour cette histoire est venu. Et j'ai écrit Chicago.

On vous compare aujourd'hui au célèbre défunt Naguib Mahfouz. Vous évoquez plutôt une forme de filiation...

Naguib Mahfouz est un des plus grands romanciers de l'histoire. Il a commencé en créant le roman égyptien moderne, puis, fait très rare, l'a fait évoluer avec lui durant trente ou quarante ans. C'est une de mes influences majeures, avec mon père. J'ai eu la chance de le connaître personnellement, car justement, c'était un ami de mon père. En 1981, quatre ans après sa mort, j'ai rencontré par hasard Naguib Mahfouz à une terrasse de café d'Alexandrie. Je me suis présenté, il m'a invité à prendre un café, et là j'ai passé deux heures en sa compagnie. Ces deux heures ont changé ma vie. J'avais cette angoisse, et cet esprit pas très clair, qu'on a tous quand on est jeune. Naguib m'a dit une chose très simple : "Si tu veux être écrivain, alors l'écriture doit être ta seule récompense." Si tu attends quelque chose de l'écriture, alors abandonne. C'est très proche de ce que me disait mon père. Autre leçon, son immense modestie, avec le garçon, et même avec un "critique" littéraire qui n'était là que pour le descendre. Quand j'ai tenté de m'interposer, il m'a dit : "Je suis démocrate. Et si tu l'es aussi, alors tu dois laisser parler ce monsieur." C'était vraiment une immense personne.

Revenons au début. C'est votre première visite en Algérie. Connaissez-vous un peu notre littérature ?

Je dois dire que j'en ai une connaissance insuffisante. C'est tout à fait de ma faute, mais c'est aussi celle des gens qui ont le pouvoir dans le livre en Egypte. Ceux-ci ne font pas le travail qu'il faut pour présenter des littératures comme la vôtre, ou celle des autres. Cela dit, je m'intéresse, j'ai lu de nombreux auteurs comme Tahar Ouettar, j'ai rencontré Boualem Sansal, etc. Mais, pour vous parler franchement, je suis un admirateur de Mouloud Feraoun ! En 1995, quand j'ai découvert *Le fils du pauvre*, j'en ai fait des photocopies, une cinquantaine, je me souviens, pour les distribuer à mes amis ! Il existe une classification inévitable chez les romanciers, les moyens, les bons et les grands et très grands romanciers, qui ont cette connaissance de l'âme humaine qui les rend exceptionnels. Je pense que Mouloud Feraoun est un très grand romancier. Evidemment, les romanciers, les meilleurs, ne sont pas forcément les plus connus ou reconnus. La vie n'est pas juste et la littérature n'est pas juste, c'est comme cela (Rires)...

Interview 17

AMEL BRAHIM DJELLOUL. Soprano algérienne

«Je garde mon identité avec ma voix lyrique»

EL WATAN. 30 décembre 2008

Propos recueillis par K. Smaïl

Amel Brahim Djelloul est soprano algérienne vivant en France. C'est une prima donna excellent dans le bel canto. Sa performance récente au TNA sous les auspices de l'Orchestre symphonique national fut une agréable découverte d'une diva au phrasé divin.

C'est votre première scène en Algérie...

Ce n'est pas vraiment ma première scène en Algérie, c'est la première avec l'Orchestre symphonique national. Je vis en France et j'essaie de me produire dans mon pays. C'est la première fois que l'OSN m'invite, alors, j'en ai profité pour y vivre une nouvelle expérience et qui j'espère se renouvellera. On a répété pendant quatre jours pour offrir un bon concert. Un travail collectif.

Le public vous a adoptée. Il y avait une adéquation commune...

Je pense que le public me connaissait un petit peu déjà. Effectivement, ce concert a créé une certaine osmose. Le public change d'une région à une autre même dans un même pays. On a des réactions très différentes. Le public de ce soir était quand même assez attentif. C'est un public qui a l'habitude de venir écouter et assister aux concerts de musique classique. Un public très chaleureux, très concentré et réactif.

Vous interprétez Johan Strauss, Enesco, Mozart, Verdi, Bizet, le répertoire arabo-andalou et le chant d'expression kabyle d'Idir...

Cela me tenait à cœur de faire un lien entre le chemin que j'ai emprunté dans le lyrique et la chanson arabe et kabyle, par conséquent, garder une certaine identité algérienne que je peux colorer avec ma voix lyrique.

Vous avez un bel organe, un grain de voix de tête...

C'est un don de la nature. J'ai pris une bonne dose de soleil en Algérie. (Rires). Le timbre de la voix dépend vraiment de la nature. (Rires)

On constate que la soprano Amel Brahim Djelloul exprime une certaine théâtralité dans sa partition et autre livret lyrique...

Quant à cette théâtralité, je l'ai acquise avec les nombreuses performances artistiques que j'ai réalisées dans les différents opéras en travaillant des rôles entiers. Cela permet de développer cette aptitude plus expressive sur scène.

Et puis cette élégance, grâce scénique, vocale et chorale...

Oui! On m'a souvent dit cela. (Rires). C'est encore une fois la nature. (Rires). Ecoutez, je suis bien lotie.

Vous êtes une soprano «espérantiste». Vous chantez en italien, allemand, français, arabe, kabyle...

C'est un apprentissage. Il y a des langues obligatoires à apprendre dans le répertoire opératique. L'allemand et l'italien sont vraiment les premières langues à maîtriser. Bon, il y a le français et puis le reste cela s'apprend. On travaille la phonétique et puis ensuite, on s'intéresse au texte, aux traductions... En fait, il faut apprendre à connaître la logique d'une langue pour se la mettre en bouche. Je pense que la langue arabe aide beaucoup plus. Parce qu'elle est très riche en phonèmes. Donc, cela facilite la tâche.

Vivez-vous de votre art...

Ah! Oui, oui ! Je vous le jure ! Je ne chôme pas.

Votre actualité discographique...

J'ai un CD en musique de chambre avec une pianiste intitulé Les 1001 Nuits et qui était commercialisé chez certains disquaires à Alger. Il s'agit de compositeurs influencés par la musique orientale. Et puis, là, je viens de sortir un nouvel opus intitulé Amel chante la Méditerranée avec le groupe Amedyez. J'espère qu'il sera édité bientôt en Algérie. J'y interprète des titres de la Méditerranée, de l'arabo-andalou, de l'espagnol, du grec, du turc, du kabyle...Une initiative impulsée avec mon frère qui est violoniste et concepteur musical et directeur artistique du projet.

La musique chez les Brahim Djelloul, est une affaire de famille...

Un petit peu, oui!(rires).

Interview 18

Lazhari Labter :

« Les histoires les plus intéressantes sont celles qui nous parlent »

LES DEBATS. Semaine du 4 au 10 mars 2009

Propos recueillis par A.E.

Il n'en est pas à son premier livre, mais s'il faut résumer en un mot son œuvre ce serait « inclassable ». Son dernier livre ne déroge pas à la règle. Entretien.

*Dans votre livre *La Cuillère et autres petits riens* il est noté récits comme genre littéraire. Pourtant, nous sommes plus près des petits poèmes en prose, des chroniques que du récit sensu stricto. Quel était le but d'un tel livre en définitive ?*

J'ai longtemps hésité entre récits, histoires et chroniques car les « petits riens » sont inclassables dans les genres littéraires classiques. Au sens propre du terme, récit signifie narration de faits inventés ou réels. En anglais, l'équivalent est story. Il existe de nombreux synonymes de récit, notamment affabulation, anecdote, chronique, dit, histoire, historiette, mythe, narration, nouvelle, roman, saga, version, etc. C'est pour cette raison que j'ai mis en exergue cette citation de Oscar Brénifier, un ami philosophe français, « certaines de ces histoires sont presque véridiques ; d'autres, qui le sont moins, le sont peut-être un peu plus ». Mes petits riens sont inspirés de faits réels dont certains enjolivés comme Hlala pour les besoins de la cause. Ils sont donc plus proches des récits que des anecdotes ou des nouvelles. Ce ne sont pas en tous les cas des petits poèmes en prose même si la poésie est présente parfois. Je dois pour la vérité de dire que mon ami Arezki Larbi, l'artiste peintre de renom, a été pour beaucoup dans le passage à l'acte de l'écriture puisqu'il m'a encouragé, après m'avoir entendu en conter certains, à les mettre noir sur blanc. Je lui dois d'ailleurs l'illustration de L'arbre à pièces d'argent et Les œufs peints de ma mère ainsi que l'un des deux textes de la quatrième de couverture. Le but du livre est simplement de raconter des tranches de vie, une vie aujourd'hui disparue. De rendre surtout hommage à mes parents que les aléas de la vie ne m'ont pas permis de leur donner, en terme d'affection, tout ce que j'aurai voulu leur donner.

Vous livrez aussi une partie de vous-même, de votre vie, de la ville qui vous a vu naître et où vous avez grandi, des choses très personnelles (je pense aux œufs dessinés par exemple) ; c'est quand même un sacré deal que vous faites avec les lecteurs en leur offrant autant de confidences.

Je pense que les histoires les plus intéressantes sont celles qui nous parlent, nous interpellent, nous touchent, nous émeuvent, des histoires de cœur, des histoires de vécu, des histoires à hauteur d'homme. Effectivement, les miennes sont très personnelles,

voire intimistes. Je les raconte comme je les ai vécus ou comme je les ai entendus de la bouche de mon père ou de ma mère.

Il y a aussi tous les aspects connus et méconnus de la vie dans une petite ville du sud. Certains pour faire les pédants pourraient parler d'une « introspection anthropologique ». Est-ce que c'était aussi cela le but du livre : exposer certains aspects de la vie quotidienne aujourd'hui disparus comme le ferait justement un anthropologue ?

Pour les gens de ma génération, les faits que je rapporte sont, en général, connus. Pour les jeunes d'aujourd'hui, je pense que ce sera une découverte. Je ne sais si c'est un travail d'introspection ou d'anthropologie mais je peux dire avec certitude que c'est un travail sur l'histoire, la mémoire, la durée. Je parle en effet, sans nostalgie, d'un monde disparu, une sorte d'Atlantide, mon Atlantide à moi. Pour paraphraser cet ami éditeur libanais qui me disait « les villes qu'on aime sont les villes où l'on a des amis », je dirai que « les villes qu'on raconte le mieux sont les villes qu'on aime » et Laghouat a été mon « vert paradis des amours enfantines ». Le but du livre est en effet aussi de montrer des aspects méconnus d'une ville, de ses habitants, de leur histoire, de leur vie faite de misères et de splendeurs.

Le livre est paru dans votre propre maison d'édition dans une nouvelle collection « Passe Poche ». La Cuillère est-il le modèle à suivre pour les prochains livres à paraître ?

En effet, La Cuillère inaugure la collection « Passe Poche ». J'ai fait cette collection pour un double objectif. Premièrement, comme tous les formats poche, celui-ci peut être emporté et lu partout, à la maison, au bureau, dans les transports, à la plage, etc., sans qu'on soit encombré par le volume ou le poids du livre et un nombre de pages qui ne dépasse les 120. Deuxièmement, je voulais le mettre à la portée du plus grand nombre de lecteurs à petit prix. Les prochains poches seront consacrés à deux ouvrages de Fadéla M'rabet : Le muezzin aux yeux bleus et Le chat aux yeux bleus, une illusion algérienne. Je garderai pour les autres mes formats habituels.

Interview 19

Entretien / Zakia Kara-Terki

La cantatrice de l'andalou

INFO SOIR, 11.03.2009

Propos recueillis par Nassim Ilès

Passion / «Mon souhait et mon combat sont que les jeunes d'aujourd'hui, découvrent et apprécient la musique arabo-andalouse.»

InfoSoir : *Comment a fait Zakia Kara-Terki pour arriver à trouver un timbre unique ?*

Zakia Kara-Terki : Je pense que ceci vient du fait que j'ai eu la chance de faire plusieurs écoles de musique andalouse et de côtoyer les plus grands maîtres en la matière. J'ai commencé par l'école de Mustapha Belkhodja, à Tlemcen, où j'ai appris le ghernati (musique arabo-andalouse de Grenade-Espagne), et où j'ai eu comme maîtres, El-Hadj Benkelfat et les frères Belkhodja, Fewzi et Réda, avant de faire les écoles d'Alger, donc le ça'naâ (qui se revendique de Cordoue), à El Mossilia, Essendoussia et El Fekhardjia de Abderrezak Fekhardji où j'ai eu l'immense chance d'avoir Djeidir Hamidou comme maître qui m'a énormément aidée à évoluer et à trouver ce propre style. Je pense, donc, que ça émane de ce cocktail d'apprentissage.

Vous n'avez pas mis beaucoup d'albums sur le marché et pourtant vous avez une grande notoriété. Comment cela se fait-il ? Et combien d'albums avez-vous faits ?

C'est vrai que je mets beaucoup de temps pour faire sortir un album, car je suis toujours à la recherche de la perfection. De plus, et en toute franchise, je préfère les concerts qui me rapprochent de mon public, ce public qui est ma raison d'être et sans lequel, je n'existerais pas. Sinon, j'ai fait jusqu'à présent 5 albums : le premier, du genre hawzi, et des noubas pour les 4 autres, c'est à dire nouba Errasd, noubas Ghrib1 et Ghrib 2 et enfin nouba Reml.

Pas de compositions personnelles ?

Non, jamais. J'ai trop de respect pour cette musique pure et ancestrale, pour y changer quelque chose. Bien au contraire, je fais tout pour, justement, essayer de la reproduire de la meilleure manière, ou du moins la plus proche, de celle qu'on m'a enseignée et de la même façon qu'elle a été transmise à mes maîtres et ce, depuis 12 siècles. Donc, mon but est d'essayer de la perpétuer et de la transmettre à mon tour.

On vous a vu jouer du 'oud et aussi du r'bab. Quel est votre instrument de prédilection ?

(Rires). En fait, mon père, Abdeldjelil Hassaine, était maître luthier. Il était très apprécié à Tlemcen, au Maroc et même en France où il a travaillé chez Liberto Planas (maître luthier mondialement connu), il a été primé, à Paris, pour son fameux violon quatre quarts. Donc tout cela pour vous dire que je suis aussi à l'aise au 'oud, au r'bab, mais aussi à la kouitra, au violon, à la guitare, au demi-mandole et à la mandoline. C'est-à-dire les instruments à cordes. Je joue aussi du «mizane», donc les percussions. Et je pense que ça m'a beaucoup aidée à comprendre la façon de jouer des musiciens avec lesquels j'évolue, et d'en tirer grandement profit pour un son pur et harmonieux.

Quelles ont été vos récentes oeuvres? Quels sont vos projets?

Il y a quelques mois, j'ai fait un duo avec un grand chanteur turc, de renom, Halil Necipoglu, qui fait dans le genre andalou-religieux, et avec lequel j'ai chanté 10 chansons en ...turc (rires), lors de deux concerts. Comme à l'école, j'ai dû réviser très sérieusement les paroles, mais le résultat en valait largement la peine, ce fut un franc succès très applaudi. J'ai également eu l'honneur, que le ministère de la Culture, et à l'occasion de «Alger capitale de la culture arabe», me demande de produire un album du patrimoine à la façon maâlma Yamina, grande violoniste et chikha. Autrement, je suis en train de faire la promotion de la 2e édition de mon album Noubat Errasd, aux éditions Belda diffusion, que nous avons masteurisé et mixé, et auquel j'ai rajouté des chansons de r'haoui (hawzi religieux). Je suis également en train de préparer un sixième album, genre hawzi, mais je ne vous en dirais pas plus pour le moment.

Interview 20

Hassiba Boulmerka à Aïn El Hammam :

« J’essaie d’aider les jeunes talents »

EL WATAN, 14.03.2009

Par Nacer B.

Passer sous silence la visite de Hassiba Boulmerka à Aïn El Hammam, serait faire injure à ce que cette femme a fait pour le sport algérien. Elle a bien voulu nous accorder cet entretien.

Parlez-nous un peu de votre parcours dans l’athlétisme.

Je suis née à Constantine où j’ai commencé à pratiquer ce sport à l’âge de 10 ans. Pour l’anecdote je suis montée sur un podium olympique, dix ans plus tard. Ma carrière en tant que coureuse de 1500 m a duré 23 ans, avec à la clé de nombreux titres nationaux et internationaux.

Après le parcours sportif, que devient maintenant, Hassiba ?

Je m’occupe de mes affaires personnelles, loin de toute pression. Maintenant, je gère actuellement une boîte spécialisée dans les produits pharmaceutiques.

Pensez-vous revenir un jour, au sport ?

Je n’ai jamais lésiné sur mes moyens pour venir en aide aux jeunes talents qui ont besoin de soutien pour percer. Je serais toujours là pour eux, bien que ma vie professionnelle ne m’en laisse pas le temps. Je suis présidente d’une commission au sein de la Fédération africaine d’athlétisme et membre du Comité international olympique.

Un mot sur votre visite à Aïn El Hammam.

Je suis d’abord frappée par la beauté du paysage. Je suis aussi, agréablement surprise d’y découvrir des jeunes filles qui se dépensent pour le sport. Pour cela, je promets d’être le porte-parole de cette région si démunie en infrastructures sportives. J’espère revenir visiter cette belle région.

Interview 21

Latifa Al Souwayel. Artiste plasticienne:

«L'art est un vecteur de dialogue»

EL WATAN, 16.03.2009

Propos recueillis par Nadja Bouzegrane

Latifa Al Souwayel, jeune Saoudienne atypique, avec LLLs, ou «les femmes saoudiennes pour la paix et le dialogue à travers l'art», une association qu'elle vient de créer, veut contribuer à une meilleure connaissance de la société saoudienne et donner une visibilité aux femmes de son pays.

Votre apparence et votre look ne reflètent pas l'image courante de la femme saoudienne telle qu'on se la représente et telle qu'elle nous est donnée à voir. Comment êtes-vous perçue en Arabie Saoudite ?

Mon physique (elle est blonde, avec des yeux verts, ndlr) vient d'un mélange. Ma mère est cubano-vénézuelienne avec du sang allemand et gitan. Pour ce qui est de mon style, les Saoudiennes de mon âge sont très à la mode, très branchées, mais dans notre pays, on porte la abaya et le tarh (le voile). Le voile est un vêtement traditionnel, il ne nous dérange pas, il peut être très élégant et très chic.

Comment expliquez-vous que l'image de la femme saoudienne soit celle d'une femme soumise, effacée, confinée à un statut social de mineure ?

Depuis que je vis à Paris, je vois des images à la télévision qui ne me transmettent pas la réalité que j'ai vécue. Tous les Saoudiens ne sont pas riches comme on le croit, ce n'est pas non plus une société complètement fermée. Et contribuer à une meilleure connaissance de la société saoudienne c'est est l'une des raisons qui m'ont amenée à créer l'association LLLs.

Qu'est-ce que cette association ?

L'association LLLs a pour intitulé «Les femmes saoudiennes pour la paix et le dialogue à travers l'art». Ce sont les trois L de la paix (symbolisée par la colombe), de la tolérance et du dialogue. Et le s, c'est pour dire que c'est une jeune Saoudienne de 24 ans qui en a eu l'idée. L'association est née il y a trois semaines à Paris, où je vis actuellement une partie de l'année. Elle compte aussi des adhérents de confessions juive et chrétienne. Je veux montrer qu'une Saoudienne peut être soutenue par des personnes de toutes les religions et les mettre ensemble pour se comprendre, dialoguer pour la paix.

Ce n'est pas une association à vocation politique. Le dialogue des cultures et des religions m'intéresse, parce que je suis Saoudienne, mais aussi Cubaine et Vénézuélienne, née aux Etats-Unis et je viens d'une famille de diplomates et de combattants (son grand-père paternel a été ministre des Affaires étrangères du Royaume saoudien et ambassadeur aux Etats-Unis pendant quatorze ans, et du côté maternel la famille se revendique d'une proximité directe avec Simon Bolivar. Son arrière-grand-père maternel était le général Ibarra, qui a combattu aux côtés de Simon Bolivar pour l'indépendance de l'Amérique latine. Un de ses aïeux maternels a rédigé la constitution du Venezuela. Son grand-père a connu Lénine en Suisse, ndlr). Je crois sincèrement que chaque personne représente l'image de son pays et en est l'ambassadeur.

Si je me sentais enfermée en Arabie Saoudite, je l'aurais quittée depuis longtemps puisque je ne suis qu'à moitié Saoudienne. Il y a des femmes qui travaillent en Arabie Saoudite, qui sont artistes, qui gèrent leurs entreprises, qui gèrent des banques et il y a des hommes qui travaillent pour des femmes. Ce sont ces femmes que je veux rendre visibles.

Pour ne citer que cet interdit, les femmes ne conduisent toujours pas en Arabie Saoudite. Cela vous semble normal ?

Je me suis peut-être habituée à cela, mais je pense que l'interdiction pour les femmes de conduire est à considérer plus comme une mesure de protection, parce que dans notre culture, il y a un profond respect et une grande considération pour les femmes. Les femmes sont comme un bijou précieux, une perle, que les hommes veulent protéger. L'excès n'est pas bon non plus. La société saoudienne est en train de s'ouvrir, les femmes pourront bientôt conduire leur propre voiture.

Et participer à la vie politique ?

Nous venons d'accomplir un grand pas avec la nomination d'une femme dans le gouvernement. Les choses doivent avancer doucement et progressivement. S'il y a beaucoup de gens qui veulent le changement, nombreux sont aussi ceux qui s'y opposent.

Que vous apporte votre métissage dans votre vie personnelle et d'artiste, dans votre perception des autres cultures ?

Cela m'a amenée où je suis. J'ai compris que mes mélanges sont une richesse. Parler cinq langues, c'est aussi une façon de pénétrer les cultures qui les accompagnent. C'est aussi un moyen de nouer un dialogue avec des gens de différentes origines.

Cela me donne une vision plus ouverte du monde. Je suis héritière de deux univers, de deux cultures. Je suis musulmane, fille d'une chrétienne devenue musulmane pratiquante depuis son mariage avec mon père. Le véritable Islam, c'est le respect, l'amour et le pardon. Beaucoup de gens se trompent sur l'Islam. Respecter les autres religions pour qu'elles-mêmes nous respectent.

C'est important parce que l'Arabie Saoudite, avec La Mecque et les autres lieux saints, représente le Vatican des musulmans. C'est une grande responsabilité, et c'est pourquoi l'Arabie Saoudite ne peut pas se permettre de s'ouvrir aussi vite que les autres pays arabes. Le monde entier nous surveille, nous devons faire attention à ce que nous faisons et bien évaluer les choses.

Quels rapports entretenez-vous avec votre père ?

Mon père est un homme merveilleux, encore plus ouvert que ma mère. Il a longtemps vécu à l'étranger, il est né en Egypte où il a fait une partie de ses études ainsi qu'au Liban et aux Etats-Unis. Il est rentré en Arabie Saoudite à ma naissance. C'est ma mère qui me demandait de me couvrir, parce que je devais respecter les traditions de la société dans laquelle je vis.

Comment êtes-vous devenue artiste plasticienne et designer ?

Je le dois beaucoup à mère, qui est elle-même poète et décoratrice d'intérieur. Nous recevions à la maison des artistes. On voyageait beaucoup, on visitait les musées, des peintres nous recevaient dans leurs ateliers.

Quel est votre style de peinture ?

Je peins de l'abstrait. J'aime beaucoup la mode, m'habiller, mélanger les accessoires. C'est ce que je mets dans ma peinture. J'essaie aussi de faire ressortir mon côté arabe et mon côté cubain. Mes tableaux reflètent ce que j'aime : le strass, le bling, le style. Je suis aussi designer. Je transforme des armes de guerre en bijoux, pour leur enlever leur côté terrifiant. Des meubles aussi. Je viens aussi de créer une ligne de vêtements et de parfums.

Depuis quand peignez-vous ?

Je peins depuis que je suis toute petite, mais je ne croyais pas que j'allais un jour exposer mes œuvres. Elles ont été exposées dans des palais privés en Arabie Saoudite. J'ai aussi exposé à Cannes, à Venise et à Paris. J'ai un projet d'expositions publiques en Arabie Saoudite.

En Algérie aussi. J'ai beaucoup été aidée et encouragée par des Algériens. Je suis assistée par une Algérienne, Karima (sa directrice de communication), que j'ai connue à Cannes, il y a cinq ans. Ce que j'aime chez les Algériens, c'est qu'ils sont toujours prêts à offrir leur aide sans rien demander en contrepartie. J'ai constaté avec Karima, que je considère comme ma seconde mère, chaque fois qu'on va quelque part où il y a des Algériens, on est accueillies par des «bent bladi» et ça me plaît beaucoup.

Interview 22

BAÂZIZ. Chanteur contestataire:

«Je ne soutiens aucun candidat à la présidentielle»

EL WATAN, 23.03.2009

Propos recueillis par Nacima Chabani

Le chanteur contestataire Baâziz revient dans cet entretien sur la polémique concernant la diffusion de son dernier clip par la télévision algérienne. Sur un ton ferme, l'artiste déclare qu'«il ne soutient aucune candidature présidentielle et que son engagement n'a pas changé d'un iota».

Vous revenez au devant de la scène artistique avec un nouveau clip intitulé Bladi, qui passe actuellement à la télévision algérienne. Un clip qui s'apparente, pour certains, à une prise de position en faveur de l'élection présidentielle ?

J'ai signé un contrat, il y a trois mois pour faire cette chanson Bladi avec la boîte de production SD Box et réalisée par Belkacem Djaffar. C'est un projet qui a duré une année. J'ai voulu faire cette chanson pour redonner l'espoir notamment aux jeunes algériens qui ne croient plus à rien dans notre pays. Je ne vois pas où est le crime de chanter pour l'Algérie. Je tiens à être clair. Je n'ai pas changé. Je suis resté égal à moi-même. Pour ceux qui se posent des questions, je leur dirais que je ne soutiens aucun candidat. Mon seul candidat, c'est l'Algérie.

Pourquoi alors la diffusion de ce clip en pleine campagne électorale ?

Je tiens à préciser que ce clip ne m'appartient plus. Je ne suis pas responsable sa diffusion. Il faudrait retourner la question au producteur et à l'ENTV. L'essentiel pour moi c'est d'avoir dit quelque chose de concret. Il faut revoir attentivement le contenu de ce clip. Mon public me reconnaîtra à travers lui. Je ne cite aucun candidat. J'ai chanté uniquement pour l'Algérie. Je n'ai pas changé de position et je ne changerai jamais. Je n'ai fait aucun compromis avec personne. On m'a demandé de chanter pour mon pays, je l'ai fait en toute transparence. Pourquoi faire tant de vacarme ? Ai-je été compromettant dans mon album ? Ai-je créé un malaise ? J'en doute fort. Bien au contraire, j'ai voulu redonner espoir au peuple algérien en abordant plusieurs thèmes dont, entre autres, le phénomène des harraga. Je pense que c'est le devoir de chaque citoyen qui se respecte. Je me considère comme un artiste.

Vous n'êtes donc pas contre le passage de ce clip en ce moment à la télévision?

Non, je ne suis pas contre, d'autant que j'ai été interdit d'antenne de nombreuses années. Notre télévision reste une télévision algérienne. J'ai montré la vraie image de l'Algérie. Je ne suis ni un «lèche-bottes» ni «un khobziste». Rappelons au passage que le clip Algérie, mon amour a reçu la même critique acerbe de la part de certaines personnes. J'ai toujours dit ce qu'il fallait dire au bon moment. J'ai affronté le pouvoir et je l'affronterai à chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Je donnerai toujours mon avis. J'ai le courage d'affronter mon public. Ceci étant, mon public me comprend et mon clip me ressemble à 100%. Je ne peux pas être aimé par tout le monde. J'insiste que j'ai fait une chanson pour les Algériens qui ne croient plus en rien. Dommage que certains se plaisent à m'attaquer de front sans se donner la peine de comprendre la portée du texte de ma chanson.

Vous demeurez un chanteur contestataire prônant entre autres la liberté d'expression dans son pays ?

Je suis un Algérien pur. J'ai parlé de réalité. Je pense que j'ai eu le courage de transmettre un message qui ne ressemble à aucun autre artiste. Je dirai à mon cher public que je serai toujours le même. Bladi est une chanson engagée. C'est une chanson dans la même continuité de mon engagement. Je préfère faire et prendre des risques que de ne rien faire.

Sinon des projets en perspective ?

Je sortirai prochainement un nouvel album intitulé Maruti. Sinon, j'aimerais donner des concerts dans mon pays. J'ai envie qu'on me laisse m'exprimer sur scène. J'ai toujours été interdit par les petits chefs de la télévision, du théâtre et... autres. Ils ont eu peur de me laisser me produire. J'ai réussi tout de même à faire des spectacles malgré les interdictions.

Interview 23

Kheira Haddouche, championne d'Afrique de karaté, au JI :

«Je veux devenir championne du monde !»

LE JEUNE INDEPENDANT, 04.04.2009

Entretien réalisé par Saïd Lacète

Kheira Haddouche est née pour devenir championne et, à 20 ans, elle l'est déjà sur le continent africain. Cette fille de Zéralda a toutes les ambitions d'aller très loin dans la discipline qu'elle chérit tant, le karaté. Nous avons rencontré notre championne...

Le Jeune Indépendant : *Peux-tu te présenter à nos lecteurs ?*

Kheira Haddouche : Je m'appelle Haddouche Kheira, je suis née le 7 mars 1989. Je pratique le karaté depuis l'âge de 8 ans. J'ai fait mes débuts dans ce sport chez Nadira Zerrouki et, aujourd'hui, je fais partie de l'effectif de l'AS Sûreté nationale après avoir été au MC Alger.

Pourquoi as-tu choisi spécialement le karaté ?

D'abord, parce que c'est un sport complet et puis c'est une discipline de combat. Ce sont les principales raisons qui m'ont poussée à le pratiquer. Seulement, je dois vous dire que c'est venu comme ça, par hasard. C'était mon frère qui devait pratiquer ce sport mais en fin de compte ce fut moi. Lui, il a arrêté et moi j'ai continué, et je dois dire que je ne le regrette pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, à 20 ans, tu es championne. Peut-on connaître ton palmarès jusque-là ?

Au niveau national, j'ai eu la 2e place en 2000 dans la catégorie des minimes, j'ai également obtenu le titre de championne d'Algérie chez les cadettes l'année qui a suivi. Par la suite, j'ai accédé à la catégorie seniors tout en étant junior et j'ai été vice-championne d'Algérie malgré mon jeune âge en 2006. J'ai été aussi championne d'Algérie en 2009.

Dans le concert international, ma première compétition était à Tunis en 2006 où j'avais terminé à la deuxième place au championnat arabe. L'année d'après, c'est-à-dire en 2007, j'avais arraché le titre de championne d'Afrique dans la même ville. J'ai été aussi championne des JM. En 2008, j'avais décroché le championnat arabe en Egypte et le championnat d'Afrique à Cotonou, au Bénin. En individuel, il y a eu le championnat

arabe en Libye où j'avais obtenu la 3e place. Le même rang, je l'ai eu à Cotonou lors du championnat d'Afrique.

Tu te produis en individuel et par équipes. Est-ce difficile de faire les deux à la fois ?

Non, pas du tout. Par équipes, cela veut dire qu'il y a trois concurrents de la même nation avec une capitaine qui se place en avant-poste. Nous formons un triangle, et l'exhibition doit refléter les gestes, l'harmonie et la synchronisation des trois concurrentes. En individuel, c'est chaque athlète qui doit opérer avec tout ce qui concerne les gestes et les qualités.

Entre le kata et le kumité, tu as choisi le premier. Quelle est la différence entre les deux ?

Oui, moi je fais du kata car c'est une exhibition qui tourne autour des mouvements. Le kumité, c'est carrément le combat. Bon, il fallait faire un choix et j'ai opté pour le kata car c'est encore plus stable, notamment dans la vocation corporelle.

Mis à part l'équipe nationale et les titres remportés, il y a ton club, l'ASSN. Peux-tu nous en parler ?

Mon club, la Sûreté nationale, me donne tous les moyens de continuer comme il se doit ma carrière d'athlète. Je m'entraîne tous les jours et l'ambiance est bon enfant dans notre équipe. J'ai la chance d'avoir mon entraîneur à l'ASSN qui est aussi mon entraîneur en équipe nationale. Cela est un point très important pour moi car cela m'aide énormément, notamment dans le programme de préparation à une échéance nationale ou internationale.

Quelles sont les échéances qui attendent Kheira Haddouche en 2009 ?

Il y a d'abord les JM de Pescara en Italie auxquels nous nous préparons énormément. Vous savez, il y aura les meilleurs karatékas et là, il faut bien s'y préparer. Il y a aussi le championnat du monde vers la fin de l'année et là aussi, je pense qu'il faudra travailler d'arrache-pied pour être au top.

Quel est ton plus cher souhait ?

Devenir un jour championne du monde inch'Allah. Je sais que ce n'est pas facile, surtout qu'en karaté il y a des athlètes de très haut niveau, comme les Japonaises, les Italiennes et bien d'autres. Alors, le seul remède à cela, c'est de bosser avec acharnement.

Quels sont les pays, au niveau africain, qui dominent le karaté ?

Il y a l’Egypte, la Tunisie, le Maroc et celui qui a progressé ces derniers temps, le Sénégal. Il y a aussi l’Algérie, bien entendu.

Les études et le sport. Pour Kheira, est-ce un handicap ?

Non, pas du tout. Il suffit d’avoir un programme bien entretenu. Je suis à l’Institut international de management à Hydra. Au début, ce n’était pas facile pour moi mais, avec le temps, tout est rentré dans l’ordre. Faire les deux à la fois ne me cause aucun problème, il suffit de savoir comment tracer son programme quotidien.

Que t’a apporté le karaté sur le plan mental ?

Une certaine mentalité qui donne beaucoup à réfléchir avant de passer à l’action. Le karaté m’a inculqué la sagesse et la vie saine afin de me permettre de garder les pieds sur terre. C’est très important !

Quel est ton meilleur souvenir ?

C’est incontestablement la médaille d’or arrachée à Alger lors des derniers jeux Africains. C’était sublime, avec cette ambiance à la Coupole, l’hymne national, les larmes et aussi notre abnégation. Quand j’y pense, cela me donne la chair de poule.

On te laisse le soin de conclure cet entretien...

Je remercie le Jeune Indépendant de m’avoir ouvert ses colonnes. Je remercie mes parents grâce à qui je suis ce que je suis. Je n’oublie jamais tous les entraîneurs qui m’ont aidée et je souhaite beaucoup de succès aux Algériens et aux Algériennes.

Interview 24

Entretien avec Noureddine Saâdi

"Brisures de rêves propagées au bon vouloir de la mémoire"

LE TEMPS D'ALGERIE, 04.04.2009

Entretien réalisé par Kheira Attouche

*Noureddine Saâdi, qui n'est plus à présenter, est revenu récemment par un roman intitulé **Il n'y a pas d'os dans la langue**, paru aux éditions Barzakh. L'auteur persiste et signe dans sa quête des valeurs et des liens avec la terre de ses ancêtres. Il dévide les fils tissés de rêves que la mémoire gardienne a engrangés. Réinventant ces histoires, l'auteur nous met face à nos angoisses, à nos tourments et à la turpitude de la vie. Ces brisures de mémoires, çà et là réappropriées, revisitées et réinventées, offrent un aperçu de ces exils intérieurs et physiques. Des quêtes de libertés, d'attaches aux racines, à cette terre dont le substrat donne la quintessence de notre passé et de notre présent. Ce présent si douloureux qui s'enfonce dans des histoires imaginées, mais si proches de la réalité. De la vraie vie ! Dans cet entretien, Noureddine Saâdi raconte son aventure avec les belles lettres.*

Le Temps : *Quel est votre rapport à l'écriture ?*

Noureddine Saâdi : Quoi vous dire ? C'est une vieille et taraudante question, en effet, autant pour l'écrivain lui-même que pour le lecteur... Je suis habité évidemment par tous les livres, les écritures qui ont compté ou comptent toujours pour moi, des textes crépusculaires ou éblouissants qui résonnent en moi et par lesquels l'écriture est un univers, un style... Par exemple, tenez, en ce moment, Pierre Michon...

L'aventure du langage, le je-ne-sais-quoi qui fait la force ou la beauté d'un texte. C'est, je crois, dans le rapport à l'écriture qui nous a fait. Tout écrivain est d'abord un lecteur, ce que j'ai appelé par ailleurs «les encriers dans lesquels nous avons bu» qu'on écrit, bien que ce ne soit ni imitation ni influence. Puis on tente de forger son propre univers littéraire... Ensuite, c'est un mystère...

Pourquoi écrit-on ainsi ? On ne le sait pas... L'écriture passe par des mots, des signes, des phrases, une sémantique, une grammaire, mais tout cela ne fait pas la littérature, car elle n'est pas qu'expression, elle est surtout émotion, pour moi. C'est un travail parfois harassant, souvent angoissant, mais tellement fascinant, jubilatoire, un monde qui naît sous les doigts, des personnages qui apparaissent souvent à notre propre insu. D'ailleurs, c'est une vie secrète qui émerge sur la page blanche à coups de gribouillis, d'essais, de ratures, d'efforts et d'impatience. C'est cet acte si solitaire, silencieux, mais qui devient nécessaire, une vie dans la vie, avec pour seul témoin son

cœur qui bat. Oui, c'est de l'ordre du besoin, de la nécessité intérieure, de la liberté d'invention du réel, de la fabulation... J'aime cette formule si saisissante de Abdelatif Laâbi : «Si tu écris, c'est que tu es vivant encore. Qui peut te le reprocher ?»

Pensez-vous que l'écriture est un exutoire ou un moyen d'expression pour faire des messages ?

Ce n'est pas un exutoire, je ne sais quel dérivatif dont l'écriture nous libérerait. J'entends parfois à ce propos que l'écriture serait une thérapie, je ne le crois pas, sauf à l'entendre au sens que donnait Flaubert, écrivant : « Le papier est là et je me soulage. » C'est quelque chose de l'ordre de l'éjaculation dans l'amour, une exultation, une impulsion intérieure, l'identité intime de soi, ce désir qui vient d'un manque absolu. Je ne suis pas un écrivain professionnel qui poursuit une carrière, ni un obsessionnel, car je ne me lève pas chaque matin pour écrire, mais cela fait corps dans ma vie, que je sais que je continuerai à écrire même si je ne devais plus être publié...

Des messages ? C'est un mot de la politique ou de la communication, de la publicité... Je crois plutôt à la résonance, à l'écho, au partage entre le livre, le texte et le lecteur, ce dialogue silencieux qui fait qu'un livre appartient autant à celui qui l'écrit qu'à celui qui le lit. Parfois, on a le sentiment d'être mal compris ou alors que les livres ne correspondent pas à l'horizon d'attente et qu'ils ne retiennent pas l'attention, et c'est ainsi, il faut poursuivre dans son sillon. L'essentiel est de ne pas céder à des modes ou à des injonctions extérieures, à la vanité du succès ou que sais-je...

Peut-on être écrivain sans engagement quel qu'il soit ?

La littérature, à mon sens, ne doit pas se faire la servante de l'idéologie et du slogan sous le prétexte de l'engagement, quel que soit par ailleurs dans le monde et dans la vie le combat de l'écrivain, mais elle ne me satisfait pas quand elle n'est rien d'autre qu'un jeu vain et vide de langage, car elle est à la fois « signifié et signifiant », des formes, mais également un fond, et il y a toujours un regard sur le monde, sur la vie.

Ce n'est donc pas une sorte de nouveau journalisme, ni pour moi cette détestable mode d'« autofiction » par laquelle l'écrivain se prend pour le nombril du monde. Cette perpétuelle exhibition de sa vie privée sur des dizaines de pages ne m'intéresse pas plus que les manifestes politiques en guise de roman. Je crois dans la force suggestive de la fiction, de la métaphore, de l'allégorie, car elle permet de dire la vérité intérieure de l'écrivain par le « je », le « tu » ou le « il ».

Votre dernier ouvrage, Il n'y a pas d'os dans la langue, est une fiction qui répond à des brisures de mémoires. Votre avis ?

On pourrait le dire ainsi, oui. Ce sont divers textes de fictions, de compositions différentes, très courts ou plus longs : des nouvelles, des récits réinventés, des rêves écrits, des fragments qui font sens, rassemblés ici dans une unité, des thèmes communs, des obsessions dont la mémoire tisse les fils. Des personnes vraies sont «fictionnées» en

personnages. Des lieux mythiques de mes voyages sont revenus, la présence de fantômes qui, toujours, hantent les exils, une quête parfois mélancolique, parfois drôle...

Il n'y a rien là d'autobiographique, mais çà et là sont disséminés certainement des morceaux de vie... Je tourne là effectivement autour de la mémoire bien plus que je la déroulerais. Au fond, j'aime rendre l'obscurité des choses et de nous-mêmes. C'est peut-être un livre fait d'ellipses, de traces. Parfois, la mémoire s'embourbe, ou alors piétine et invente des histoires.

Votre littérature fait appel à des fantasmes et repose sur l'onirisme et le fantastique...

Tout cela, oui, se rattache, au fond, à l'imaginaire, mais faut-il insister ? Ce n'est pas une stratégie d'écriture, c'est un processus intime. Le monde des rêves est très important dans nos vies et constitue un matériau essentiel, si commun aux écrivains, chacun entretenant un rapport différent avec son activité onirique. On peut penser à Proust ou alors à l'écriture automatique des surréalistes, cette libre association qui fait sens en dehors de la conscience. Mais ce n'est pas du tout là que je m'inscris. Les rêves ici irriguent ces textes comme tous mes romans, ils ont une fonction symbolique.

Ainsi s'ouvre la maison de lumière par une istikhara, un songe prémonitoire du dey, qui va déterminer la trame du récit. Dans La nuit des origines, les rêves de Abla, le personnage, la rattachent à son enfance. C'est la forme de symbolisation qui donne sens à l'histoire. Les fantasmes sont également ces obsessions, ces désirs, ces peurs qui nous donnent des significations à nos histoires et ils font retour, ils reviennent sous diverses formes à travers tous les récits, tous les romans, ce sont des figures thématiques.

Quels sont vos projets ?

Ah, les projets ! Je me souviens vous avoir répondu, lors d'un autre entretien, par une boutade, mais, croyez-moi, c'était sincère, je n'arrive pas à parler de ce que je n'ai encore pas écrit ou terminé. Claude Simon disait simplement : « Après l'écriture, il y a encore l'écriture ! » Je crois que cela ne se programme pas. Sait-on quand se terminera un roman commencé ? Le finira-t-on jamais ? Pourquoi alors en parler avant qu'il naisse ?

Interview 25

Le bluesman Roland Tchakounté à Liberté:

“Depuis tout petit, j’avais en moi le désir de visiter l’Algérie”

LIBERTE, 06.04.2009

Propos recueillis par Sara Kharfi

Après de nombreuses expériences musicales au Cameroun, son pays d’origine, Roland Tchakounté découvre la musique de John Lee Hooker et rêve de devenir bluesman. Avec une musique propre à lui, il réussit à créer une parfaite harmonie entre ses racines africaines, puisqu’il chante en Bamiléké (sa langue maternelle), et ses influences blues. Roland Tchakounté a trois albums à son actif : Le dernier opus sorti en 2008 s’intitule Waka (qui signifie voyage). Son secret, ce sont les couleurs qu’il met dans sa musique et sa sensibilité à fleur de peau. Lui qui dit : “Pour connaître l’âme d’un homme ou d’un peuple, écoute l’émotion qui se dégage à travers sa musique.”

Liberté : *Vous revenez d’une tournée au Canada et vous débarquerez prochainement en Algérie pour la première fois pour un concert à Ibn Zeydoun. Appréhendez-vous le public algérois ?*

Roland Tchakounté : Je n’ai pas d’appréhensions particulières parce que je n’ai pas d’idée sur le public algérien ; mais je pense que ça va être un moment fort car je suis convaincu que les Algériens comprendront ma démarche musicale. En même temps, en France, j’ai beaucoup d’amis algériens et j’écoute également la musique algérienne, notamment celle de Khaled. Il y a également des Algériens ici en France qui sont de très bons bluesmen.

Je suis donc serein. En plus, depuis tout petit, j’avais en moi le désir de visiter l’Algérie. J’avais entendu parler de ce pays, et surtout de ses très beaux paysages. J’ai tissé des amitiés avec beaucoup d’Algériens. Je viens cette fois-ci pour des raisons professionnelles, pour animer un concert, mais je reviendrai certainement à titre personnel. Quant au programme qu’on proposera au public algérien, il sera axé sur les morceaux du dernier album Waka, mais on jouera un ou deux morceaux des deux précédents albums.

Vous avez trois albums à votre actif, le dernier, sorti en 2008, s'intitule Waka (voyage). Pourquoi ce titre ? Est-ce parce que vous proposez un voyage musical entre le blues et les musiques africaines traditionnelles ?

Oui, c'est un peu ça. Ça implique et désigne également le fait d'aller vers l'inconnu, vers l'autre ; et puis surtout il y a des sonorités africaines traditionnelles. De plus, je chante en Bamiléké, ma langue maternelle, ce qui signifie pour moi un clin d'œil à mes origines.

En fait, j'ai créé mon propre style. Quant au mot voyage, c'est en quelque sorte le voyage vers l'autre pour le découvrir et s'enrichir. Et puis, j'ai également beaucoup voyagé : en voyageant, on apprend de très belles choses, et on peut s'adapter à tout.

Parlez-nous brièvement de votre parcours, assez exceptionnel, dans la musique ...

Mon parcours, c'est le résumé et la somme de toutes mes expériences.

En fait, lorsque j'étais en France, j'écoutais des musiques traditionnelles africaines, la musique anglo-saxonne et même la musique algérienne, notamment Khaled dont le premier succès international était une musique traditionnelle modernisée. Je suis ensuite parti au Mississippi, aux Etats-Unis, et j'ai appris beaucoup de choses. Il y a eu également l'influence de certains bluesmen, notamment John Lee Hooker ou encore Ali Farka Touré.

Vous qualifiez votre musique de "mélodie sauvage". Qu'entendez-vous par là ?

En fait, ce que j'entends par mélodie sauvage, c'est que ma musique -et contrairement à la musique occidentale qui ne tolère aucune fausse note- n'est pas un produit très pur. Je démarre d'une mélodie toute simple, sur laquelle j'exprime mes sentiments et mes motions, par différents sons. De plus, lorsque je fais des fausses notes par exemple, je les garde parce qu'elles donnent un son plus naturel.

L'Algérie organisera cet été la 2e édition du Festival culturel panafricain. Seriez-vous présent ?

Je suis demandeur. Si l'on me sollicite, si l'on m'invite, ce sera avec grand plaisir.

Résumé

Le thème principal de cette thèse est la construction de l'ethos dans son rapport avec le social et l'Autre. Nous avons choisi de mener notre étude sur l'interview de presse écrite qui constitue un espace interactif à cette construction identitaire. Ce qui nous intéresse dans le cadre de notre travail est l'aspect hétérogène de la construction discursive des locuteurs interviewés. Notre thèse est répartie sur trois axes principaux. Dans un premier temps, nous essayons de montrer les positionnements identitaires de chaque locuteur et le statut social de chacun dits à travers le discours. En d'autres termes, comment le sujet parlant dit qui il est et ce qu'il est dans et par le discours.

Dans un deuxième temps, nous suivons le processus de la construction de l'ethos de la personne interviewée. Autrement dit, nous décelons les outils linguistiques et les marqueurs discursifs qui permettent d'afficher l'image de soi dans le discours. Nous tentons de comprendre comment le locuteur forme son langage à travers des marqueurs sociaux et la présence de l'Autre. Cela nous montre que l'image de soi se construit dans une hétérogénéité énonciative.

C'est ce qui nous mène, en dernier lieu, à creuser l'aspect hétérogène dans la construction du discours des locuteurs. En effet, le dernier axe de cette thèse est consacré à étudier la dimension dialogique dans les productions langagières des locuteurs interviewés. En plus du discours du locuteur, nous soumettons à l'étude la question du journaliste comme élément constitutif d'une hétérogénéité énonciative.

Notre thèse se veut une étude qui explore les outils discursifs dans une activité énonciative qui affiche un lien entre le positionnement identitaire de la personne qui parle, la construction de son ethos dans le discours et la part du social et de l'Autre dans cette construction discursive hétérogène.

ملخص

يرتكز هذا العمل على بناء الصورة الذاتية للمتكلم في خطاب المقابلة الصحفية وعلاقتها بالعنصر الاجتماعي أو الواقع الاجتماعي والدور الذي يلعبه الآخر في البناء الخطابي.

نعتبر المقابلة الصحفية كفضاء تفاعلي لهذا البناء اللغوي. فقمنا بتسليط الضوء، في سياق هذه الدراسة، على الجانب المتشعب للبنية الخطابية وتطرقنا فيه إلى ثلاثة محاور أساسية.

ففي البداية، حاولنا أن نظهر كيفية التعبير عن هويته. بمعنى آخر، كيف يتمكن الشخص المتكلم أن يقول عبر خطابه من يكون وما هو المركز الاجتماعي الذي يتموقع فيه. ثم حاولنا أن نتبع مسار بناء الصورة الذاتية التي يريد أن يظهرها الشخص المحاور. بصيغة أخرى، سلطنا الضوء على الأساليب اللغوية والخطابية التي وضعها المتكلم كي يكشف صورته الذاتية في خطاب المقابلة الصحفية. وكي يتمكن من ذلك، فلا بد أنه قد لجأ إلى عناصر اجتماعية واستدعى حضور الآخر في خطابه. فهذا الأخير يعتبر عنصرا فعالا في التركيبة الخطابية للشخص المتكلم. مما يجعلها تركيبية غير متجانسة. وقد شكل هذا المحور نقطة تحليل ودراسة في المحور الأخير لهذه الرسالة.

فلقد حاولنا أن نبين فيه علاقة خطاب المتحدث مع الخطابات السابقة ومدى وجود عناصر تضعه في مسار خطابي لا منتهي. مما يجعل خطاب المحاور في المقابلة الصحفية خطابا لا ذاتيا بل هو مبني مع وبفضل الآخر.

في الختام، نستطيع أن نقول أن هذه الدراسة أعادت رسم البناء الخطابي للمحاور والذي يتمثل في العلاقة القائمة بين الهوية الاجتماعية للشخص الذي يتكلم ووجود الآخر ودوره في البناء اللغوي للصورة الذاتية في الخطاب. مما يجعلنا نقول أن بناء الصورة الذاتية في الخطاب بناء متشعبا وغير متجانس كونه يستدعي الآخر وعناصر اجتماعية وجماعية.

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

جامعة أبو القاسم سعد الله الجزائر 2

كلية الآداب واللغات

قسم اللغة الفرنسية

مدرسة دكتوراه الفرنسية

اللاتجانس الخطابي وبناء الذات في خطاب المتحاورين في الصحافة الجزائرية الناطقة بالفرنسية (2007-2009)

أطروحة دكتوراه

تخصص: علوم اللسانيات

تحت إشراف:

الأستاذة كريمة أيت دحمان

إعداد:

فضيلة أولبصير

لجنة المناقشة:

السيدة الباقي حفيظة، أستاذة، جامعة الجزائر 2، رئيسة.

السيدة أيت دحمان كريمة، أستاذة، جامعة الجزائر 2، مقررة.

السيدة مبارك تاكليت، أستاذة، جامعة بجاية، عضوا مناقشا.

السيدة بجاوي وفاء، أستاذة محاضرة، جامعة الجزائر 2، عضوا مناقشا.

السيد بوعليلي أحمد، أستاذ محاضر، جامعة مولود معمري تيزي وزو، عضوا مناقشا.

السيدة طمار مليكة، أستاذة محاضرة، جامعة أميان، فرنسا، عضوا مناقشا.